This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

70.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
7252
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VAUDEVILLES.—TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16
1822.
27

235403B

Printed in France.

LA

PETITE CENDRILLON,

OU

LA CHATTE MERVEILLEUSE,

COMÉDIE-FOLIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 12 novembre 1810.

PERSONNAGES.

LE PRINCE MIRLIFLOR.
M. DE LA CANARDIÈRE.
MADELON, JAVOTTE, } filles de M. de la Canardière.
CENDRILLON, belle-fille de M. de la Canardière.
LA FÉE MINETTE.
DANSEURS ET DANSEUSES.
SUITE DU PRINCE.

Le rôle de Cendrillon, quoique joué, à Paris, par monsieur Brunet, appartient à l'emploi des jeunes amoureuses.

LA

PETITE CENDRILLON,

OU

LA CHATTE MERVEILLEUSE,

COMÉDIE-FOLIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre très-simple et gothique; à gauche du spectateur, est une cheminée très-haute dans laquelle sont un pot au feu et deux cafetières. Dans le fond du théâtre, à la gauche du public, est un gros potiron sur le buffet; à la droite est une souricière, auprès de laquelle on voit une table à déjeûner. Cendrillon est, au lever de la toile, assise sur un escabeau, dans un coin de la cheminée, occupée à écumer le pot et à faire cuire des marrons pour son déjeûner; un panier couvert, rempli de légumes est à coté d'elle; une chatte blanche est à l'autre coin de la cheminée.

CENDRILLON, soufflant le feu.

AIR : *Toto Carabo.*

Il était un' p'tit' fille,
Dans un petit château,
Carabo;

Quoiqu'ell' fût ben gentille,
Ses parens n' l'aimaient pas ;
Carabas ;
Un seigneur poli,
Lui dit : Carabi,
D'main matin, mon enfant,
Tu n'auras plus (*ter.*) d'tourment.

Drès l'même soir, il l'emmène
Dans un carosse' bien beau,
Carabo ;
Chez lui, l'prince est à peine,
Que, ravi de ses appas,
Carabas,
I'd'vient son mari,
Et v'là, carabi,
Que dès l'lend'main matin,
La p'tit n'a plus (*ter.*) d'chagrin.

Chacun chantait la louange
De c' mariage nouveau,
Carabo ;
D'admirer le p'tit ange,
On ne se lassait pas,
Carabas.
Fillettes, ceci
Prouve, carabi,
Qu'pour avoir du bonheur,
Faut avoir un (*ter.*) bon cœur.

Eh ben ! un bonheur comm' ça n'm'arriv'rait pas à moi ; c'que c'est qu'd'êt' la ca-

dette !... Quand je vois mes sœurs s'amuser du matin au soir, tandis qu'on me laisse là dans le coin d'la cheminée comme une je ne sais qui... ça m'fait queuqu'fois bouillir le sang, et écumer d'colère. (*Elle écume le pot.*) V'là le moment de mettre les légumes. (*Elle prend des navets dans le panier qui est à côté d'elle, et les gratte.*) Si mes sœurs croient qu'ça dur'ra encore long-tems comm' ça !... Qui dirait à me voir toujours ainsi dans la cheminée que je suis la belle fille de M. de la Canardière ? Est-ce ma faute à moi, si j'suis du second lit ?

(On appelle en dehors.)

Cendrillon, Cendrillon, notre déjeûner est-il bientôt prêt ?

CENDRILLON.

Tout-à-l'heure, Mesdemoiselles... du café à la crême, du chocolat pour elles, et pour moi quelques marrons rôtis sous la cendre !... pourvu qu'ils ne brûlent pas encore ! (*Elle veut en prendre un et se brûle.*) Maladroite !

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*]

I'faut pourtant ben que j'les prenne,
Si j'veux déjeûner aujourd'hui.
Mais pourquoi tant me mettre en peine?
(Montrant sa chatte.)
N'ai-j' pas là mon fidèle appui ?
Ayons l'adresse délicate,
D'ces gens qu'on rencontre en tout lieu,

Et du chat empruntons la patte
Pour tirer les marrons du feu.

(*Elle appelle.*) Viens, Minette, viens, moumoutte. (*Elle prend la chatte, et tire avec sa patte les marrons du feu.*) Comme elle se laisse faire! qui croirait pourtant que cette petite bête-là entend tout c'que je lui dis? et puis, c'est qu'elle me regarde quelquefois d'un œil... qu'on dirait qu'elle va parler... vrai, faut qu'elle ait quelque chose d'extraordinaire.

SCÈNE II.

CENDRILLON, MADELON, JAVOTTE, en demi-toilette avec un peignoir.

MADELON.

Eh bien! petite fille, voilà donc comme vous nous faites déjeûner à dix heures? (*Elle regarde à sa montre.*) Il est onze heures passées.

CENDRILLON.

Si j'avais comme vous une montre, je serais plus exacte.

JAVOTTE.

C'est la paresse qui la tient. Ne vois-tu pas qu'au lieu de travailler, elle joue avec sa chatte?

CENDRILLON.

C'est la seule amie que j'aie dans la maison.

(Elle arrange des tasses sur le guéridon et y verse le chocolat de ses sœurs.)

JAVOTTE.

Vous devez vous convenir, pateline et sournoise comme elle.

MADELON.

Qui se ressemble s'assemble.

CENDRILLON, à part.

Il est vrai que quelquefois je leur lance des coups de patte!....

MADELON.

AIR : *Si Dorilas.*

Avez-vous fait le blanchissage?

CENDRILLON.

Tout sera repassé tantôt.

JAVOTTE.

Avez-vous fait notre ménage?

CENDRILLON.

J'ai tout rangé du bas en haut. *bis.*
Oh! je suis, quand il s'agit d'faire
Un' lessive, un' chambre, un repas,
Un' fille comme on n'en voit guère,
Un' fille comme on n'en voit pas.

MADELON.

Allons, c'est bon, remettez-vous à votre coin, et ne soufflez plus le mot.

(Cendrillon s'assied sur son escabeau.)

MADELON, déjeûnant avec sa sœur.

Dis-donc, ma sœur, pendant que nous sommes seules, que penses-tu de ce jeune seigneur que nous avons rencontré dimanche dernier à la fête du village voisin?

JAVOTTE.

J'en pense beaucoup de bien. Il m'a regardée trois fois avec une attention...

MADELON.

Il m'a souri quatre fois avec une finesse...

JAVOTTE.

Il m'a serré la main avec une expression...

MADELON.

Il m'a marché sur le pied d'une force...

JAVOTTE, se levant avec un mouvement d'impatience.

Allons, vous extravaguez.

MADELON, même jeu.

C'est vous qui êtes folle.

CENDRILLON.

Qu'avez-vous donc, Mesdemoiselles, pour vous disputer comme ça?

MADELON.

Qui vous dit qu'on se dispute ?

CENDRILLON.

Vous vous traitez de folles.

JAVOTTE.

Nous ?

CENDRILLON.

C'est la vérité.

MADELON.

Taisez-vous, petite sotte.

CENDRILLON, à part.

Je me tais, mais je vois bien qu'il y a de l'amour sous jeu.

AIR : *A la façon de Barbari.*

MADELON, à part.

C'est moi, quoi qu'en dise ma sœur,
Qu'il courtise sans cesse.

JAVOTTE, à part.

Moi, j'ai plus d'un gage flatteur
De sa vive tendresse.

ENSEMBLE, à part.

Quel bonheur si ce beau garçon...

CENDRILLON, à part, jouant avec la chatte et sans avoir l'air de prendre part à la conversation.

La faridondaine, la faridondon.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Allait devenir mon mari.

CENDRILLON, de même.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA CANARDIÈRE, en pet en l'air de soie à ramage, accourant, une longue épée à la main.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ou est-elle, où est-elle ?

MADELON.

A qui donc en avez-vous, mon père ?

CENDRILLON.

Mon Dieu ! Monsieur, qui voulez-vous tuer avec cette longue épée ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Qui je veux tuer ? qui je veux tuer ? votre peste de chatte, qui semble se faire un malin plaisir de me contrecarrer en tout.

CENDRILLON, à part.

Hé vite ! Hé vite ! cachons-la dans ce panier.

(Elle la met dans le panier où étaient les légumes.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Tantôt elle efface d'un coup de patte ce que j'écris; tantôt elle me saute sur la tête au moment où je viens de me faire coeffer; une autre fois, elle emporte ma perruque sur la gouttière, et a l'air de me rire au nez quand je la menace.

MADELON.

Oui, voilà de ses gentillesses.

JAVOTTE.

Elle nous en fait bien d'autres tous les jours.

M. DE LA CANARDIÈRE.

En vérité, en vérité, si j'étais superstitieux, je croirais que cette bête-là est un génie.

MADELON.

Mais que vous a-t-elle donc fait encore aujourd'hui ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ce qu'elle m'a fait? ce qu'elle m'a fait? (*Il tire de sa poche une paire de manchettes déchirées.*) Tenez, voyez.

JAVOTTE.

Ah! mon Dieu! votre belle paire de manchettes; de Valenciennes qui était toutes neuve.

MADELON.

Pourquoi aussi les avoir ôtées du chiffonnier ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Pourquoi ? pourquoi ? pour les faire figurer dans la fête la plus brillante qui se soit vue à plus de dix lieues à la ronde, et que nous donne...

JAVOTTE, vivement.

Le seigneur aimable que nous avons rencontré dimanche dernier ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Comment l'avez-vous trouvé ?

MADELON.

Séduisant.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Eh bien !

AIR : *De la danse de Saint-Malo.*

Ce riche seigneur vous invite
A venir orner
Le bal qu'il va donner.
(A Cendrillon.)
De bonne heure il faudra dîner.
(A ses deux filles.)
Vous, sans tarder,
Sans musarder,

Fleurissez-vous,
Parfumez-vous,
Pomponnez-vous vite,
Surtout n'allez pas
A ce bal faire de faux pas.

MADELON ET JAVOTTE, répétant.

Fleurissons-nous,
Parfumons-nous,
Pomponnons-nous vite,
Surtout n'allons pas, etc.

MADELON.

Allons, Cendrillon, va préparer tout ce qu'il faut pour nos toilettes.

CENDRILLON.

Tout-à-l'heure, Mesdemoiselles.

JAVOTTE.

A l'instant même.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Obéissez, quand mes filles commandent.

CENDRILLON, cachant le panier avec son jupon.

(*A part.*) Ah! mon Dieu! s'il allait trouver ma pauvre chatte dans le panier!

M. DE LA CANARDIÈRE.

Faites ce qu'on vous dit.

CENDRILLON, prenant le panier et hésitant à sortir

J'y vais.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Qu'avez-vous besoin de ce panier ? qu'y a-t il là-dedans ?

CENDRILLON.

Rien.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Rien ? (*Il le prend.*) Il est bien lourd ; voyons. (*Il va pour l'ouvrir.*)

CENDRILLON, se jetant à genoux.

Ah ! Monsieur, ne la tuez pas.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ah ! je la tiens donc ! (*Il ouvre le panier et n'y voit rien.*) Il n'y a personne.

CENDRILLON, à part.

C'est singulier ! par où donc est-elle sortie?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Mais n'importe, si je la rattrape, elle me paiera cher mes manchettes, et malheur au perroquet, à la pie, au caniche, si je viens à me monter une fois la tête contre eux.

AIR : *La Maison de monsieur Vautour.*

Chez moi, ces maudits animaux
Ont toujours fait remue-ménage,
Et toujours j'en ai de nouveaux
Pour amuser votre jeune âge.

(A ses filles.)

Mais un jour vous vous marirez,
Et vos noces une fois faites,
Du moment que vous partirez,
Chez moi je n'aurai plus de bêtes.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CENDRILLON, MADELON, JAVOTTE.

MADELON.

C'est encore cette petite Cendrillon qui nous vaut cette algarade.

CENDRILLON.

C'est ça. — Cendrillon a bon dos. — Quelles robes mettrez-vous, Mesdemoiselles ?

JAVOTTE.

Vous êtes bien curieuse.

CENDRILLON.

Dam! il faut bien que je le sache pour vous les préparer.

MADELON.

Ah! mon Dieu! quelles mains noires!

CENDRILLON.

Pardine! au métier qu'on me fait faire ici! comme si la cendre était de la pâte d'amende!

MADELON.

Tenez, ma sœur, allons faire nos toilettes nous-mêmes, et laissons-là cette petite effrontée qui nous salirait tout.

CENDRILLON, à part.

Tant mieux. Autant de peine de moins.

AIR : *De la Croisée.*

MADELON.

Je veux, par mes ajustemens,
Éclipser même les plus belles,
J'aurai mon peigne à diamans.

JAVOTTE.

Mes doigts ne seront qu'étincelles.

MADELON.

J'aurai ma robe jaune à fleurs.

JAVOTTE.

Moi, j'aurai ma robe écarlate.

MADELON.

J'aurai du fard.

JAVOTTE.

Moi, des odeurs.

CENDRILLON, à part.

Et moi, j'aurai la chatte.

MADELON.

Je veux que le jeune Prince n'ait des yeux que pour moi.

JAVOTTE.

C'est ce soir que j'assure ma conquête.

ENSEMBLE.

MADELON, JAVOTTE.

AIR : *Ah ! je ne me sens pas d'aise.*

Oui, c'est ce soir que je plonge
Le trait vainqueur
Dans le cœur
Du seigneur.

(A part, se montrant mutuellement.)

Un déplaisir secret la ronge. *Bis.*
Mais voyez donc quel œil jaloux,
Quel ton railleur et quel courroux !

ENSEMBLE.

MADELON.

N'en déplaise à votre toilette,
Ma sœur, vous êtes la cadette
Et je dois l'emporter sur vous.

JAVOTTE.

N'en déplaise à votre toilette,
Ma sœur, je suis la cadette,
Et je dois l'emporter sur vous.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

CENDRILLON seule, les regardant aller.

ELLES vont chanter, rire, danser toute la nuit... Qu'elles sont heureuses!

AIR : *Ça n' dur'ra pas toujours.*

Et moi, qui, simple et bonne,
Travaille tous les jours,
On me laisse, et personne
Ne vient à mon secours.

(Quatre écriteaux paraissent portant ces mots :)

« Ça n' dur'ra pas toujours. »

(Que Cendrillon chante à mesure que les écriteaux paraissent, l'un par la cheminée, l'autre par la fenêtre, un troisième par la porte du fond, et le quatrième soutenu par une chatte qui descend du plafond.)

CENDRILLON.

Miséricorde! qu'est-ce que c'est que ça?

(On entend chanter la fée dans la coulisse.)

AIR : *Sentir avec ardeur.*

Je viens te protéger,
Mais sois discrète;
Pour toi, tout va changer.
Entends-tu, brunette,
La voix de Minette?

Je viens te protéger,
Mais sois discrète;
Pour toi, tout va changer.

(Tout disparait, et Cendrillon reste stupéfaite en se frottant les yeux.)

CENDRILLON.

Par exemple, voilà de ces choses. — Comment! elle dit qu'elle s'appelle Minette! — Est-ce que ce serait? — Il y a de la diablerie là-dessous; — de la diablerie! — c'est ben plutôt mon bon ange. — Mais, bah! que je suis donc bête! ce n'est qu'une vision, j'aurai dormi un petit quart-d'heure. Allons, allons, oublions tout ça, et occupons-nous de notre besogne, ça vaudra mieux. (*Elle va pour découvrir la marmite qui se change en rosier.*) Ah! ben, v'là qu'est un peu trop fort! — mon pot au feu changé en pot aux roses! — j'en suis toute tremblante, — c'est que cette rose là ne sent pas le bouillon. Ah! ça, mais je ne dormais donc pas tout-à-l'heure? — Est-ce que tout ça serait vraiment l'ouvrage de cette petite chatte que je caressais encore-là ce matin? — C'est que je ne la vois plus! (*Elle appelle.*) Minette? Minette?

SCÈNE VI.

CENDRILLON, LA FÉE, sortant tout-à-coup de la cheminée au moment où Cendrillon tourne le dos.

LA FÉE.

Me voilà, Cendrillon. Que me veux-tu ?

CENDRILLON, reculant de surprise.

Moi ? rien, Madame, c'n'est pas vous que je demandais. (*A part.*) Oh ! la belle personne !

LA FÉE.

N'as-tu pas appelé Minette ?

CENDRILLON.

C'est vrai, mais ce n'est pas vous. C'est la chatte.

LA FÉE.

Eh bien ! c'est moi.

CENDRILLON.

Madame veut rire ! —

LA FÉE.

Non, te dis-je, cette Minette, qui ce matin a tiré les marrons du feu, qui a joué tant de tours à ton beau-père pour le punir de te méconnaître; cette Minette qu'il poursuivait l'épée

à la main, à qui tu as sauvé la vie à l'aide de ce panier; cette Minette enfin que tu appelais à l'instant même, n'est autre que moi.

CENDRILLON.

Par exemple, je vous aurais bien rencontrée vingt fois sans vous reconnaître.

LA FÉE, souriant.

Je le crois aisément.

CENDRILLON.

Mais vous êtes donc sorcière?

LA FÉE.

Je suis fée.

CENDRILLON.

Vous?

LA FÉE.

Et de plus ta marraine, et le trait d'humanité que tu as fait ce matin en ma faveur, t'assure ma protection.

CENDRILLON, sautant de joie.

Ah! comme mes sœurs vont enrager!

LA FÉE.

Tes sœurs!... je leur réserve, au bal de ce soir, une leçon.

CENDRILLON.

Pas trop forte, n'est-ce pas? car au fond, elles ne sont pas méchantes.

LA FÉE.

Elle les défend ! excellent petit cœur. Mais je sais tout.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

L'autre soir, dans ton galetas,
Ne te battirent-elles pas?
Après t'avoir presque assommée,
Ne t'ont-elles pas enfermée ?

CENDRILLON.

J'm'en souviens trop pour le nier ;
Mais comment, dans ce noir grenier,
Avez-vous pu tout voir de c'te manière ?

LA FÉE.

Je rodais le long de la gouttière.

CENDRILLON.

Si c'est vrai ?... C'est que plus je vous regarde, plus ça me paraît drôle, que c'te belle dame que je vois là soit...

M. de la Canardière, appelle en-dedans.

Cendrillon, Cendrillon, venez mettre le couvert.

CENDRILLON.

Le couvert !... Ah ! mon Dieu ! et le pot au feu qui n'y est plus !...

LA FÉE.

Sa métamorphose est mon ouvrage, et la

rose que tu vois, est un talisman qui te donnera le pouvoir de te transformer toi-même à volonté.

CENDRILLON.

De me transfor...

LA FÉE.

De changer, quand tu voudras, de figure et d'habits.

CENDRILLON.

Et on ne me reconnaîtra pas ?

LA FÉE.

Pas même ton père, ni tes sœurs.

CENDRILLON.

Ainsi quand je m'ennuierai d'être femme, je pourrai devenir homme ?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à dire.

CENDRILLON.

Et d'homme, redevenir femme ?

LA FÉE.

Tu n'auras qu'à parler.

AIR : *Lon lan la derirette.*

En villageoise badine,
En jeune homme comme en vieux,
En commère, en badine,

Tu plairas à tous les yeux ;
Tu seras, par ma baguette,
Marquis, servante ou valet,
Ou petit maître, ou coquette,
Ou blondinette, ou brunet.

(On appelle encore.)

Cendrillon ?

CENDRILLON.

C'est le dîner qu'on demande, comment me tirer de là ?

LA FÉE.

D'un coup de baguette.

(Elle donne un coup de baguette sur la porte du fond, qui s'ouvre et laisse voir une table qui s'élève toute servie.)

CENDRILLON.

Oh ! que c'est commode une baguette comme ça ! (*A la cantonnade.*) Mesdemoiselles, vous êtes servies.

(La porte du fond se referme.)

CENDRILLON.

Pardon, ma marraine, mais...

AIR : *Courant de la brune à la blonde.*

I'faut que j'serve et desserve,
Vous savez qu' c'est mon devoir ;
Mais aussi je me réverse
Le plaisir de vous revoir.
Ah ! mon Dieu ! que j'suis contente

De trouver dans mon tourment,
Un' chatte aussi bienfesante.
Madame, en attendant
Qu'j'ayons eu l'tems d'aller, v'nir,
D'obéir,
De courir,
De servir,
D'desservir,
Je somm' ben votre servante.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LA FÉE.

L'AIMABLE enfant! comme elle a été surprise de ma métamorphose, et que je me sais gré de l'avoir adoptée! En effet! quelle autre convenait mieux à mon sexe?

AIR : *Il y a soixante ans et plus.*

Grâce, souplesse, enjoûment,
Et finesse délicate
Forment maint rapprochement
Entre la femme (*bis.*) et la chatte,
Chacune en calinant flatte
Jeune amant, jeune souris,
Un coup d'œil, un coup de patte,
Et crac, tous les deux sont pris.

J'entends du bruit.

(Elle disparaît par la cheminée.)

SCÈNE VIII.

MIRLIFLOR, CENDRILLON.

CENDRILLON.

Donnez-vous la peine d'entrer par ici, Monsieur.

MIRLIFLOR, à la cantonnade.

Attendez-moi dehors. (*A Cendrillon.*) Me voici donc dans le château de M. de la Canardière ?

CENDRILLON.

Oui, Monsieur, mais il dîne, et si Monsieur veut me dire son nom, je vais l'annoncer.

MIRLIFLOR.

Le prince Mirliflor, seigneur du village voisin.

CENDRILLON.

Monsieur, il y a de chez vous ici une fière trotte.

MIRLIFLOR.

Comme vous dites. (*A part.*) Cette enfant s'exprime avec une grâce, une facilité!

CENDRILLON.

Où donc est ma marraine ? (*Elle aperçoit*

la chatte.) Ah ! la voilà. (*Elle la prend, la caresse, et dit en regardant Mirliflor.*) La figure de ce jeune prince me plaît beaucoup.

MIRLIFLOR, la voyant caresser la chatte.

Vous aimez les bêtes à ce qu'il paraît ?

CENDRILLON.

Oui, Monsieur, beaucoup. Mais je vais avertir Mesdemoiselles...

MIRLIFLOR.

Mesdemoiselles ! vous n'êtes donc pas une des filles de la maison ?

CENDRILLON.

C'est si on veut.

MIRLIFLOR, à part.

Qu'elle est innocente !

CENDRILLON, continuant ce qu'elle disait.

Je l'étais, mais je ne la suis plus.

MIRLIFLOR.

Vous n'êtes plus la fille de votre père ? mais ce que vous me dites là me paraît amphibologique, j'ose même dire amphigourique.

CENDRILLON.

Vous saurez donc que ma mère étant devenue veuve par la mort de feu mon père, se maria en secondes noces avec M. de la Canardière, dont les enfans qui ne sont pas ses

sœurs... Non, je veux dire qui ne sont pas mes filles... C'n'est pas encore ça. V'là que je dis des bêtises.

MIRLIFLOR.

C'est ce que j'allais vous dire.

CENDRILLON.

Enfin, c'est ce qui fait que me voilà sans père ni mère.

(Elle pleure.)

MIRLIFLOR.

Et orpheline, peut-être. Et quel est votre pays? votre âge? votre nom?

CENDRILLON.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Je suis d'un village de Flandres,
Je compte quinze ans et trois mois;
Je vis, un mercredi des Cendres,
Le jour pour la première fois;
Entre la pincette et la pelle,
Assise devant un tison,
Je reste sur mon escabelle;
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR, à part.

Je sens un feu!... (*Haut.*) Et quelle est votre occupation?

CENDRILLON.

Même air.

J'fais la cuisine, je frotte, j'lave,
Et tout le jour, sur l'escalier,
Je descends le vin à la cave,
Je monte le bois au grenier;
De travail, ici l'on m'assomme,
Sans égard pour mon cotillon,
Que j'sois lasse ou non, c'est tout comme;
L'on traite enfin comme un homme,
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR.

Et vos sœurs, que font-elles?

CENDRILLON.

Même air.

Mes sœurs fréquentent le grand monde;
Elles courent spectacle et bal,
Chez elles, or, diamans, tout abonde,
Tandis que moi, j'ai tout le mal;
Ces demoisell' ont l' privilége
De fair' nuit et jour carillon,
De m'gronder, de m'battre, que sais-je?
Mais je sais bien qui protége
La petite Cendrillon.

(Regardant sa chatte.)

Oui, je sais bien qui protège
La petite Cendrillon.

MIRLIFLOR, répétant les deux derniers vers.

Oui, je sais bien qui protège
La petite Cendrillon.

CENDRILLON.

Mais j'oublie qu'on doit avoir dîné, et je cours...

(Elle va pour entrer dans la salle à manger, dont les portes s'ouvrent à son approche. On aperçoit M. de la Canardière et ses deux filles quittant la table. Ils aperçoivent Mirliflor et viennent au-devant de lui.)

SCÈNE IX.

M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, MIRLIFLOR, CENDRILLON.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Monseigneur!... Cendrillon, ôtez le couvert.

(M. de la Canardière et ses filles descendent la scène au moment où Mirliflor la remonte; ils se saluent pendant que Cendrillon, qui se disposait à desservir, reste immobile d'étonnement, en voyant la table descendre d'elle-même, ce que les autres personnages ne doivent point voir, d'après leurs positions respectives. Cendrillon va se remettre à sa place, et caresse sa chatte.)

A quel bonheur, Monseigneur, dois-je l'honneur de recevoir votre grandeur?

MIRLIFLOR.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Ayant pour le bal de ce soir,
Prié vos demoiselles,
Par procédé, j'ai cru devoir,
Venir au-devant d'elles,
Et je veux sur un char joli
Les conduire à la fête.
Ce n'est pas tout d'être poli,
Faut encore être honnête.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Nous irons dans sa propre voiture... quel honneur!... (*A Mirliflor.*) Vous voyez que mes filles n'ont rien négligé pour se rendre dignes de figurer avec avantage parmi les beautés que vous allez réunir.

MIRLIFLOR.

Et qui seront d'autant plus soignées dans leur mise, qu'au moment où je vous parle, le tambour annonce le motif secret de la fête que je leur donne.

(On entend un tambour et une voix en dehors.)

LA VOIX.

On fait à savoir à toutes les demoiselles qui ne sont pas mariées, de se trouver ce soir à la fête que le très-haut et très-puissant seigneur Mirliflor doit donner à celle fin de se

choisir une épouse en légitime mariage. Une mise décente est de rigueur.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Comme le cœur me bat !

M. DE LA CANARDIÈRE.

Quoi ! c'est pour vous marier, autrement dit, pour prendre une épouse ?

MIRLIFLOR.

AIR : *Viens dans mes bras, mon aimable Créole.*

Oui, c'est ce soir que je choisis la belle,
Qui de mon nom doit étendre l'éclat.

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON ET JAVOTTE, successivement.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Fais, dieu d'amour, que je sois seule celle
Qui fasse ici cesser son célibat.

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE.

Fais, dieu d'amour, qu'une d'elles soit celle
Qui fasse ici cesser { mon / son } célibat.

(On reprend, à partir de Javotte.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et quelles sont les qualités requises pour mériter l'honneur de...

MIRLIFLOR.

Mais, que je trouve une femme jeune, jolie, bonne et spirituelle, et je m'en contenterai.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je crois que vous n'irez pas loin pour fixer votre choix. Madelon et Javotte réunissent, aux qualités que vous désirez, quelques talens de société, tels que le chant et la danse...

MIRLIFLOR.

Le chant et la danse! j'en raffole.

M. DE LA CANARDIÈRE, les arrêtant.

C'est assez, mes filles, réservez tous vos moyens pour ce soir.

MADELON ET JAVOTTE, apercevant en même-tems le rosier que Cendrillon a mis sur une table près de la cheminée.

Ah! mon Dieu! le joli rosier!

MADELON, à Mirliflor.

C'est sans doute, Seigneur, une attention de votre part?

MIRLIFLOR.

Non, le diable m'emporte.

JAVOTTE.

Vous n'en voulez pas convenir, c'est le *nec plus ultrà* de la délicatesse.

MADELON.

Et le *maximum* de la galanterie.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Vous voyez que mes filles, quoique femmes, sont nécessairement un peu versées et répandues dans les langues mortes.

MADELON, baissant les yeux.

Peut-on savoir à qui vous destinez cette fleur? c'est sans doute à moi?

JAVOTTE.

Ou à moi?

(Elles vont toutes deux pour cueillir la rose, et se piquent les doigts.)

CENDRILLON, à part en souriant.

Qui s'y frotte, s'y pique.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Monseigneur, nous sommes à vos ordres.

MIRLIFLOR, montrant Cendrillon.

Cette jeune personne n'est-elle pas des nôtres?

MADELON.

Ça? fi donc!

JAVOTTE.

Ça n'est bon que pour garder la maison.

MIRLIFLOR.

Elle n'aurait pas été la plus laide des belles que je réunis.

CENDRILLON, fesant la révérence.

Monsieur est ben honnête !

MIRLIFLOR, à part.

Non... mais c'est que... car... (*Il étouffe un soupir. Haut.*) Allons, le bal va s'ouvrir. (*A part.*) Puissé-je y trouver des distractions !

QUINQUE.

AIR : *de la Mélomanie.*

MIRLIFLOR.

Vive la danse !
Vive le chant !

MADELON.

Il faut chanter.

JAVOTTE.

Danser.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et boire en chantant.

JAVOTTE.

Mes grâces m'assurent d'avance,
Le succès le plus glorieux.

MADELON.

Je vais devoir la préférence

A mes accens mélodieux.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Piquez-vous d'honneur toutes deux.

MADELON.

Nous chanterons.

JAVOTTE.

Nous danserons.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Et nous boirons
Sans cesse.

MIRLIFLOR.

Ah ! quelle ivresse
Enchanteresse !
Mais le tems presse,
Il faut partir.

CENDRILLON.

Quand d'une ivresse,
Enchanteresse
Chacun s'empresse
D'aller jouir,
Seule, on me laisse ;
Le beau plaisir !

LES AUTRES.

Ah ! quel ivresse !
Ah ! quel plaisir !

(Ils sortent tous, excepté Cendrillon.)

SCÈNE X.

CENDRILLON, placée derrière la table sur laquelle est le rosier.

Elles vont au bal, et je n'ai pas encore déjeûné! voilà mes marrons tout froids à présent; c'est égal, mangeons-les. J'aurais pourtant bien voulu aller au bal avec elles... mais avec une méchante robe comme la mienne, est-ce que c'est possible? A propos, je me souviens que Minette m'a dit que dès que j'aurai cueilli cette rose, je deviendrai tout ce que je voudrai... Essayons...

(Elle cueille la rose, et à peine l'a-t elle détachée de sa tige, que ses vêtemens disparaissent, et elle paraît magnifiquement habillée.)

Que de belles choses!... Mais si ça dure, j'en deviendrai folle... Regardez-donc! si mes sœurs me voyaient ça! elles étoufferaient de jalousie...

SCÈNE XI.

CENDRILLON, LA FÉE.

LA FÉE.

Eh bien! Cendrillon, es-tu contente de moi?

CENDRILLON.

Ah! ma bonne marraine, qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous me fassiez tant de bien?

LA FÉE.

Tu étais malheureuse, et tu m'as sauvé la vie.

CENDRILLON.

Oh! c'est bien sans intérêt, d'abord.

LA FÉE.

Mais, dis-moi : est ce que cette belle toilette-là ne te donne pas envie de sortir pour la montrer.

CENDRILLON.

Dam'! c'est bien naturel.

LA FÉE.

Et où voudrais-tu aller?

CENDRILLON.

Oh! je sais bien où.

LA FÉE.

Allons, parle-moi franchement?

CENDRILLON.

Je n'ose pas... Mais puisque vous êtes fée, vous devez ben le savoir.

LA FÉE.

Au bal, où sont tes sœurs ?

CENDRILLON.

Comme vous avez deviné ça !

LA FÉE.

Tu aimes donc bien la danse ?

CENDRILLON.

Oh ça ! c'est vrai. Quand j'entends un violon, mon pied se lève de suite.

LA FÉE.

Eh bien ! tu iras.

CENDRILLON.

Vrai ? mais si mes sœurs me reconnaissent?

LA FÉE.

Pas plus que si elles ne t'avaient jamais vue, je te l'ai déjà dit ; c'est le privilège de la rose que je t'ai donnée.

CENDRILLON.

Mais est-ce que j'irai à pied, brave comme me v'là ?

LA FÉE.

Ce n'est pas mon intention ; voilà justement un potiron, tu vas y entrer.

CENDRILLON.

Vous allez me faire rouler au bal dans une citrouille ?

LA FÉE.

Oui, vraiment.

(Elle frappe le potiron de sa baguette, et il se change en une jolie calèche à deux chevaux.)

CENDRILLON.

Oh! la belle voiture, et les beaux chevaux! Mais, dites-donc, est-ce qu'ils vont aller tout seuls sans cocher?

LA FÉE.

Tu m'y fais penser; regarde s'il n'y a rien dans la souricière.

CENDRILLON.

Encore quelque sorcellerie qu'elle va faire. (*Elle regarde dans la souricière.*) Ma marraine, il y a un gros rat et deux souris.

LA FÉE, lui donnant sa baguette.

Eh bien! touche toi-même.

CENDRILLON.

Moi, ma marraine?

LA FÉE.

Oui, n'aie pas peur?

(Cendrillon prend la baguette et touche la souricière, qui s'agrandit aussitôt, et on en voit sortir un cocher à moustaches et deux laquais représentés par des enfans. Cendrillon effrayée veut rendre la baguette à la fée.)

CENDRILLON.

Miséricorde ! quelles moustaches ! prenez votre baguette, je n'en veux plus.

(Le cocher monte sur son siége, un laquais monte derrière, un autre ouvre la portière en attendant Cendrillon.)

LA FÉE.

Tu peux monter maintenant.

CENDRILLON.

Seule.

LA FÉE.

Je veille sur toi.

CENDRILLON.

Je vous en prie, car je ne suis pas plus tranquille qu'il ne faut... tout ça m'a...

LA FÉE.

Je réponds de tout, mais à une condition, c'est que tu sortiras de la salle du bal au premier coup de minuit.

CENDRILLON.

Au premier coup de minuit, ma marraine ?

LA FÉE.

Il le faut, et si tu laissais passer l'heure, maîtresse, voiture, cocher et laquais, tout reprendrait sa première forme.

CENDRILLON.

J'y ferai attention.

LA FÉE.

Embrasse-moi.

CENDRILLON.

De tout mon cœur.

(Elle embrasse sa marraine et monte en voiture.)

LA FÉE.

Tu m'entends bien? à minuit? Fouette cocher.

CENDRILLON.

Un moment, cocher!... Dites-donc, ma marraine, s'il vous prend fantaisie de redevenir chatte d'ici à ce soir, vous trouverez votre pâtée sous la fontaine.

LA FÉE.

Je te remercie de l'intention.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

(Seule d'abord et répétant ensuite avec Cendrillon.)

Bon voyage, ma chère enfant,
Que le plaisir vole sur ton passage!
Bon voyage, et minuit sonnant,
Songe qu'ici ta marraine t'attend.

CENDRILLON.

Quel voyage! quel agrément,
D'aller au bal dans un tel équipage!
Quel voyage! pour moi, vraiment,
Quelle surprise et quel heureux moment!

(La voiture roule, et Cendrillon part, en fesant à sa marraine des signes d'adieu. La décoration change.)

SCÈNE XII.

(Le théâtre représente la salle de bal; on danse et on chante en même tems.)

MIRLIFLOR, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, DANSEURS ET DANSEUSES.

(On danse la Trajan.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *De la Trajan.* (Contredanse.)

Jusques à demain,
Toujours en train,
Par nos rigaudons,
Et nos chansons,

Célébrons le choix,
Qui va rendre à-la-fois,
Deux cœurs bien amoureux
Heureux.
Vous, jeunes beautés,
Qui disputez
Par plus d'un talent
Ce choix brillant
Redoublez d'ardeur,
Pour mériter l'honneur,
De toucher, d'un si grand seigneur
Le cœur.

MIRLIFLOR, allant de l'une à l'autre.

(A la première.)

Mais voyez donc les jolis pas!

(A la deuxième.)

Les plaisirs volent sur vos traces.

(A la troisième.)

Que de fraîcheur! ah! que de grâces!

(A la quatrième.)

Que de souplesse! ah! que d'appas!

AUX QUATRE DAMES.

Mesdames, foi de chevalier,
Que pour connaisseur on renomme,
Si de Pâris, j'avais la pomme,
Chacune en aurait un quartier.

LE CHŒUR.

Jusques à demain, etc.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

UNE VOIX.

Valsons.

UNE AUTRE.

Brillons.

TOUTES.

Pour achever de plaire.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

UNE AUTRE.

Valsons.

UNE AUTRE.

Brillons.

TOUTES.

Et nous l'emporterons.

LE CHŒUR.

Jusques à demain, etc.

MADELON.

C'est moi.

JAVOTTE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

TOUTES.

Qu'en secret il préfère.

MADELON.

C'est moi.

JAVOTTE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

UNE AUTRE.

C'est moi.

TOUTES.

Qui recevrai sa foi.

ENSEMBLE.

MADELON.

Chantons.

JAVOTTE.

Dansons.

(On entend un bruit extraordinaire, et l'on voit arriver la voiture de Cendrillon qui descend au portique du salon.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CENDRILLON.

Mirliflor va au-devant de Cendrillon et lui offre la main pour descendre de voiture. Cela se fait pendant le chœur.

CHŒUR.

AIR : *Du Médecin malgré lui.*

Oh ! la belle princesse,
Oh ! la rare beauté !
Quel assemblage de bonté !
Et de douceur et de fierté,

Et de décence et de gaîté!
En elle tout séduit, tout plaît, tout intéresse!
Oh! la belle princesse!
Oh! la rare beauté.

(Mirliflor indique par un signe, qu'il désire être seul, et tout le monde se retire.)

MADELON, à part, en sortant.

Encore une rivale, sans doute! quel air gauche!

JAVOTTE, de même, en sortant.

Quel air emprunté!

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Point d'inquiétude! Vous voyez bien cette femme-là, ça ne vous ressemble pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

MIRLIFLOR, CENDRILLON.

MIRLIFLOR.

Je ne m'attendais pas jeune et belle Princesse...

CENDRILLON.

Moi, princesse! cela vous plaît à dire.

MIRLIFLOR.

Vous le dissimulez en vain, cette tournure noble, cette suite brillante et cet équipage annoncent...

CENDRILLON.

Que je ne suis pas venue à pied, voilà tout.

MIRLIFLOR.

D'accord, mais les couleurs peu communes de votre livrée...

CENDRILLON.

Gris de souris, tout bonnement.

MIRLIFLOR.

De votre carrosse...

CENDRILLON.

Jaune potiron, c'est la mode.

MIRLIFLOR.

Allons, je vois que vous vous obstinez à taire votre rang, mais vous avez un nom peut-être?

CENDRILLON, à part.

Ah! mon Dieu! moi qui ai oubliée de demander à ma marraine comment je m'appellerais!

MIRLIFLOR.

Eh bien! vous restez muette, femme incomparable!... Cet embarras, ce silence, ce

trouble ont trahi votre incognito... Oui, vous êtes la fille d'un roi... Ah! par pitié, dites-moi, au moins le nom de votre royaume.

CENDRILLON.

Ce n'est pas le Pérou.

MIRLIFLOR.

Eh! qu'a-t-on besoin de trône, quand on sait, comme vous, réunir attraits, charmes, appas...

CENDRILLON, à part.

Ses expressions respirent la passion, et me font une impression... (*Elle indique la salle où est la société.*) Si nous passions...

MIRLIFLOR.

Ah! restez, de grâce, je ne suis heureux qu'avec vous.

CENDRILLON.

Quoi! auriez-vous des chagrins?

MIRLIFLOR.

Des chagrins?... Ah! oui, j'en ai.

CENDRILLON.

Eh! qui peut vous en faire? vous avez l'air si bonhomme?

MIRLIFLOR.

C'est dans le sang.

AIR : *L'Amour est un enfant.*

Je n'ai jamais connu la haine,
Mon caractère est la douceur;
La mort d'un poulet me fait peine,
Et ses cris me saignent le cœur.
Sensible à l'extrême,
Je vous dirai même,
Que lorsqu'on frappe un animal,
Ça me fait mal. (*Bis.*)

CENDRILLON.

Ne venez-vous pas de dire que vous n'avez jamais connu la haine !

MIRLIFLOR.

Jamais.

CENDRILLON.

Et l'amour ?

MIRLIFLOR.

Pas davantage.

CENDRILLON, à part.

Ah ! quel bien il me fait !

MIRLIFLOR.

Et vous ?

CENDRILLON.

AIR : *De la générale.*

Jamais homme, en vérité,
Ne m'a rien été. 4 *fois.*

Et jamais, j'en réponds bien.
Ne me sera rien. *4 fois.*

MIRLIFLOR, se jetant à genoux.

Même air.

Ah! révoquez, s'il vous plait,
Ce cruel arrêt,
Ce fatal arrêt,
Cet injuste arrêt,
Ce barbare arrêt.
Qu'au moins je puisse entrevoir,
Jaloux de vous voir,
L'espoir de pouvoir,
Un jour vous revoir,
Et vous émouvoir.
(On entend la reprise du chœur.)
Jusques à demain, etc.

CENDRILLON.

Seigneur, levez-vous. La compagnie vient de ce côté.

MIRLIFLOR.

Non, je ne me relève pas que vous ne m'ayez promis...

(Il lui prend la main.)

CENDRILLON, la retirant brusquement.

Laissez-moi.

(Elle s'éloigne de Mirliflor qui tombe et se relève aussitôt.)

MIRLIFLOR, se relevant.

Elle est charmante ! Ah ! nous sommes nés l'un pour l'autre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, DANSEURS et DANSEUSES.

(La Fée survenant et disparaissant.)

M. DE LA CANARDIÈRE, entre deux vins à ses filles.

Je vais lui parler. (*A Mirliflor.*) Seigneur, vous voyez mille et mille beautés toutes plus énivrantes les unes que les autres, qui n'aspirent, ne respirent et ne soupirent qu'après le moment de développer les charmes, les talens....

MADELON, bas à son père.

Mon père, taisez-vous.

M. DE LA CANARDIÈRE

Tais-toi donc... les charmes, les talens...

JAVOTTE, bas à son père.

Vous nous compromettez, mon père.

M. DE LA CANARDIÈRE, bas.

Finis donc... et les grâces, pour la danse, de la couronne et du chant...

MIRLIFLOR.

Je vous devine.... mais, dites-moi : mes gens ont-ils eu soin de vous ? vous ont-ils fait rafraîchir ?

M. DE LA CANARDIÈRE.

Je suis comblé de leurs prévenances.

MIRLIFLOR.

A la bonne heure.... Prenons place :

(On se range des deux côtés.)

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Avec votre permission.. (*Montrant ses filles.*) Ces deux enfans vont entrer en lice les premières, et quel que soit votre arrêt, croyez que je suis soumis d'avance à...

(La Fée paraît dans le fond.)

MIRLIFLOR.

Commencez, belle Madelon.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Madelon.

Chante l'air : Quoi ! l'amour de ses traits, ne t'a jamais percé.

(La Fée étend sa baguette vers Madelon.)

MADELON, voulant chanter.

Quoi !...

(Elle n'en peut pas dire davantage.)

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Quoi de plus pur que ce quoi là ? (*A Madelon.*) Allons, de la hardiesse !

MADELON, essayant encore.

Quoi !

(Même jeu que plus haut. On rit.)

MIRLIFLOR.

Quoi ! qu'est-ce qui vous arrête ?

MADELON, de même.

Quoi !

(On rit plus fort.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Ce que c'est que la timidité ! l'agitation !

MIRLIFLOR.

Allez vous remettre un peu à votre place, pendant que votre sœur va danser... A vous, séduisante Javotte.

M. DE LA CANARDIÈRE, à Mirliflor.

Oh ! pour celle-là, c'est une espiègle, rien ne l'intimide. (*A Javotte.*) Danse le pas de trois de dimanche dernier.

(La fée étend sa baguette vers Javotte, qui lève la jambe, et donne un coup de pied à M. de la Canardière, au moment où il se retourne pour faire admirer à Mirliflor le pied de sa fille.)

Voyez quel rond de jambe ! Elle vous en réserve bien d'autres. . . .

(Javotte reste une jambe en l'air un moment, la baisse, la relève et n'en peut pas faire davantage.)

M. DE LA CANARDIÈRE.

Eh bien ! va donc.

(Javotte recommence trois fois. On rit)

MIRLIFLOR, à la Canardière.

Il paraît que la jambe gauche n'est pas aussi exercée que la droite.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Mais c'est donc le diable qui s'en mêle? (*Il lève les deux bras dans son mouvement de surprise, et reste les deux bras en l'air.*) En vérité, les bras m'en tombent !

MIRLIFLOR, à Cendrillon.

A votre tour, belle étrangère.

(La Fée disparaît et l'enchantement de la Canardière cesse.)

CENDRILLON.

Je n'ai pas assez de talens pour me faire prier.

MIRLIFLOR, avec prétention.

Le talent est le cachet de la modestie.

MADELON ET JAVOTTE, à part.

Quelle vexation !

CENDRILLON.

Mais c'est que j'ai l'habitude de ne jamais danser sans un tambour de basque.

MIRLIFLOR.

J'en ai toujours un tout prêt à tout événement.

(Il lui donne un tambour de basque.)

CENDRILLON, chante d'abord en s'accompagnant du tambour de basque, et danse pendant la ritournelle.

AIR : *Quand toi sortir de la case.*

La pauvre et simple Colette,
Travaillait la nuit, le jour,
Tandis qu'en grande toilette,
Ses sœurs brillaient à la cour;
Et quand l'soir ell' voulait maudire
L'chagrin qu'dans l'jour elle avait eu,
Tout bas un' voix venait lui dire :
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

MADELON, à part à Javotte.

Comme cela ressemble...

CENDRILLON.

V'là qu'tout-à-coup, transformée
En un' dame du grand ton,
Un jour, ell' se voit aimée
Par un seigneur du canton.
Ce chang'ment-là pouvait séduire
Son cœur, par l'orgueil combattu,

Mais la voix v'nait toujours lui dire,
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

JAVOTTE, à part.

Comme le Prince la regarde !

CENDRILLON.

Colett', jusqu'alors tranquille,
Sent, pour la première fois,
Qu'l'innocence est bien fragile,
Quand l'amour élèv' la voix.
Mais de cett' voix, bravant l'empire,
Son cœur, bien loin d'en être abattu,
N'écouta qu' cell' qui v'nait lui dire :
Il n'est pas de plaisir, de bonheur sans vertu.

(Pendant la ritournelle du dernier couplet et la danse, minuit sonne sans que Cendrillon s'en aperçoive. Elle n'entend que le dernier coup de l'horloge.)

MIRLIFLOR.

Je n'y résiste plus !

CENDRILLON.

Oh ! ciel ! minuit sonne ! je suis perdue !

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté CENDRILLON.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *Vive le vin de Ramponneau.*

Où donc peut-elle ainsi courir ?
La chose est singulière !
Le prix allait lui revenir,
Pourquoi, si près de l'obtenir,
Fuir ?

MIRLIFLOR.

Holà ! piqueurs et laquais
Postillons et jokeis,
Courez tous ventre à terre,
Allez, volez, poursuivez,
Et surtout retrouvez,
Cette jeune étrangère.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Où donc peut-elle ainsi courir, etc.

(On apporte à Mirliflor un des souliers de Cendrillon qu'on vient de trouver.)

MIRLIFLOR.

Mais quelque chose pourtant,
Vient calmer un instant,

La douleur de sa perte ;
Si je perds ses noirs cheveux,
Sont teint blanc, ses yeux bleus,
J'ai sa pantoufle verte.

TOUS.

Où donc peut-elle, etc.

(Tout le monde sort. Le théâtre change et représente la première décoration.)

SCÈNE XVII.

Après le changement, la chatte paraît seule sur la fenêtre, et ayant l'air de guetter le retour de Cendrillon. Le potiron et la souricière sont à leur place.

CENDRILLON, arrive tout essoufflée, dans son premier costume.

Ouf ! m'y voilà !... Qu'est-ce que ma marraine va dire ? maudit bal, qui m'a fait oublier l'heure !... que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça ! (*Elle se regarde.*) La Fée m'a tenu parole, me v'là redevenue comme j'étais. (*Elle aperçoit le potiron.*) Et ma voiture aussi ! (*Elle cherche.*) Ah ! mes gens sont aussi rentrés chez eux. (*Elle les aperçoit dans la souricière.*) Allons, c'est fini, ma marraine ne m'aime plus... Où est-elle maintenant ? (*Elle appelle.*) Minette ! Minette ! (*Elle l'aperçoit.*) Ah ! mon Dieu ! la voilà sur la fe-

nêtre ! je le disais bien... elle me boude, elle me tourne le dos... je n'ose pas approcher, elle va me donner un coup de patte, c'est sûr... C'est égal, caressons-là, peut-être que ça la touchera. (*Elle va pour caresser la chatte qui saute par la fenêtre.*) Là, elle me fuit... Pauvre Cendrillon !... N'est-elle pas blessée ? (*Elle regarde par la fenêtre.*) Je ne vois plus rien... Que je suis malheureuse !...

(Aussitôt que la chatte a sauté par la fenêtre, la Fée reparaît dans la chambre, elle se met derrière Cendrillon, au moment où elle regarde dans la rue, et entend ses inquiétudes au sujet de la chatte.)

SCÈNE XVIII.

LA FÉE, CENDRILLON.

CENDRILLON, en se retournant aperçoit la Fée.

Ah ! ma bonne marraine ! pardon ! j'ai manqué l'heure ; mais, dame, je ne m'étais jamais trouvée à pareille fête. Et, tenez, je suis venue si vite, que j'en ai perdu un de mes jolis petits souliers verts.

LA FÉE, à part.

Il se retrouvera. (*Haut.*) N'as-tu perdu que cela ?

CENDRILLON.

Oh ciel ! et ma rose !

LA FÉE, la lui montrant.

La voici ; mais que cela te serve de leçon.

AIR, *De la Famille indigente.*

J'ai fait exprès naître l'écueil
Où tu pouvais faire naufrage,
Sans te rien dire, moi, de l'œil,
Je te guettais sur le rivage.
Le danger fut pressant ;
Tu perdis en fuyant,
Ta chaussure et ta rose....
Fille qui s'oublie un instant,
Perd toujours quelque chose.

CENDRILLON.

Je m'en souviendrai, ma marraine. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Quel bruit ! qu'est-ce que cela veut dire.

LA FÉE.

C'est l'heure où tes destins vont s'accomplir.

CENDRILLON,

Mes destins !... Je tremble.

(Elle va s'asseoir sur son escabeau, et la Fée disparaît.)

SCÈNE XIX.

CENDRILLON, M. DE LA CANARDIÈRE, MADELON, JAVOTTE, MIRLIFLOR, SUITE DU PRINCE.

(On porte le soulier vert sur un coussin, et un diadême sur un autre.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Du branle sans fin.*

Gloire cent fois,
Au minois,
Dont le pied incomparable,
Sans effort, et tout entier,
Entrera dans ce soulier.

CENDRILLON, à part.

C'est mon soulier.

MIRLIFLOR.

Amour, qui lis dans mon cœur
Rends à mes vœux cette belle,
Sur ses traces, mon bonheur
A pris la fuite avec elle.

TOUS.

Gloire cent fois, etc.

MIRLIFLOR.

Oui, soulier sans pareil, seul et précieux reste
D'un objet enchanteur, d'une beauté céleste,
Toi, qui plus fortuné que Mirliflor, hélas!
A pied comme en carrosse accompagnes ses pas....
Toi, qui sus contenir dans ta juste mesure,
Le pied le plus mignon qu'ait formé la nature,
Je veux que le phénix à qui tu conviendras,
Sur le pied d'une épouse, habite mes états,
Et que, pour couronner un aussi beau triomphe,
Jeux, tournois, carousel et cœtera, pan touffe
Chérie, tu vas décider de mon sort!

LE CHŒUR.

Gloire cent fois,
Au minois, etc.

MIRLIFLOR.

Monsieur de la Canardière, c'est par vos filles que l'épreuve va commencer, et la décence exige que vous soyez vous-même l'examinateur.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Seigneur, c'est assurément pour moi et mes filles, mes filles et moi, un honneur très-flatteur. A toi, Javotte.

(Il prend le soulier sur le carreau que l'on met à terre, et se met à genoux dessus. Il prend le pied de Javotte et essaie le soulier.)

JAVOTTE.

Mais, mon père, ça ne m'ira jamais.

M. DE LA CANARDIÈRE, bas à Javotte.

Fais le petit pied.

(Il force, et Javotte fait un cri.)

JAVOTTE.

AIR : *Je n' saurais danser.*

Il n'entrera pas,
La pantoufle est trop étroite,
Il n'entrera pas.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Que diable as-tu dans tes bas?

JAVOTTE.

J'ai le pied trop long;
Vous voulez donc que je boite?
J'ai le pied trop long.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Où diantre as-tu le talon?

(Javotte jette un cri de douleur et retire son pied.)

CENDRILLON.

Et d'une!

MIRLIFLOR.

A vous, belle Madelon.

(Madelon met le pied sur le genou de son père.)

MADELON.

Même air.

Il ne m'ira pas,
Je sens déjà qu'il me blesse,
Il ne m'ira pas.

M. DE LA CANARDIÈRE, essayant.

Ton pouce ne finit pas.

MADELON, souffrant.

Assez, par pitié!

M. DE LA CANARDIÈRE, poussant.

L'honneur d'être une princesse
N'est pas trop payé
Par un pié
Estropié.

(Même jeu que Javotte; il ôte le soulier, et dit:)

Si j'avais pu prévoir cela, il y a quarante ans seulement...

MIRLIFLOR.

AIR: *Du sultan Saladin.*

A vous, jeune Cendrillon....

MADELON ET JAVOTTE.

Eh quoi! cette chambrillon;
Oserait aussi prétendre....

MIRLIFLOR, à M. de la Canardière.

Essayez sans plus attendre.

M. DE LA CANARDIÈRE, essayant le soulier.

Ciel!

MIRLIFLOR.

Le soulier va-t-il bien?

CENDRILLON.

Très-bien, fort bien,
Cela ne me blesse en rien.

MIRLIFLOR.

Quel bonheur! Messieurs, je proclame
Quelle est ma femme.

TOUS.

Elle est sa femme.

(Madelon et Javotte vont de dépit se cacher dans un coin, de manière qu'elles ne voient pas le changement qui s'opère. Le théâtre change et représente un palais de rubis, d'émeraudes et autres pierres précieuses. Un trône s'élève à la place de la cheminée. Cendrillon a repris son brillant costume, et la Fée paraît au milieu du palais.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LA FÉE.

LE CHŒUR.

Gloire cent fois
Au minois,
Dont le pied incomparable,
Sans effort, et tout entier,
Est entré dans le soulier.

MIRLIFLOR.

Que vois-je ? ma jolie fugitive !

(Madelon et Javotte, se retournant et surprises de ce qu'elles voient.)

CENDRILLON, allant à ses sœurs et les embrassant.

Elle-même, et qui n'en sera pas plus fière... Permettez-moi de vous embrasser.

LA FÉE, à Cendrillon.

Ce dernier trait me prouve combien tu mérites tout ce que j'ai fait pour toi. Apprends donc que j'unis ton sort à celui du prince Mirliflor, à qui tu apportes en dot, la souveraineté de l'île des Rubis.

MIRLIFLOR.

Dois-je croire à un sort aussi brillant ?

LA FÉE.

Oui, et c'est au bon cœur de Cendrillon que vous le devez ; vous, M. de la Canardière, je vous institue grand sommelier de la couronne.

M. DE LA CANARDIÈRE.

Pour être sûr de ne verser que du bon au prince, je vous promets de tout goûter d'avance.

LA FÉE.

Je m'en rapporte à vous.

CENDRILLON.

Et moi, ma marraine, je vous jure d'aimer mes sœurs dans mon palais, comme je les aimais dans le coin de ma cheminée.

M. DE LA CANARDIÈRE.

J'avais toujours bien dit que cette fille avait vraiment quelque chose d'extraordinaire.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur, quelle victoire,
Pour cet aimable tendron!
C'est le comble de la gloire.
Ah! qui jamais pourra croire,
L'histoire de Cendrillon!

LA FÉE.

Vous, parens, dont la faiblesse
Du sang brise le lien,
Ah! rappelez-vous sans cesse
Que l'enfant que l'on délaisse,
Peut-être de votre vieillesse,
Sera l'unique soutien.

CHŒUR.

Quel bonheur, etc.

MIRLIFLOR.

De t'aimer toute la vie,
Je fais ici le vœu;
C'est ce matin, tendre amie,
Que dans mon ame ravie,

Ton œil alluma l'incendie,
Quand ta main soufflait le feu.

M. DE LA CANARDIÈRE, à ses filles.

Il faut faire encor carême ;
Je conçois votre souci.
Mais je puis, bonheur extrême,
Trouver non loin d'ici même,
Deux gendres que tout le monde aime,
Et qui vous plairont aussi.

CENDRILLON, au public.

Je n'ai pas, de ma voisine,
L'œil piquant, le jeu malin,
Je n'sais quoi qui lutine,
Mais entre nous, j'imagine
Que l'on peut aimer la voisine,
Sans délaisser le voisin.

CHŒUR.

Quel bonheur, etc.

FIN DE CENDRILLON.

LES PAGES

DU

DUC DE VENDÔME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 juin, 1807.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENDOME.
LE COMTE DE MURET.
MARIMON, vieux colonel, borgne et manchot.
VICTOR, fils de Marimon.
AUGUSTE.
EUGÈNE.
CINQ PAGES.
Mme DE SAINT-ANGE.
ÉLISE, sa nièce.
OFFICIERS ET SUITE DU DUC.

La scène est dans un hameau de Castille, devant la maison de madame de Saint-Ange.

LES PAGES

DE

M. DE VENDOME,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Quelques arbres et des bancs de gazon sont placés sur la droite ; en face de la maison. Il fait nuit : l'ouverture annonce un bruit de guerre.

ÉLISE, Mme DE SAINT-ANGE.

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! mon enfant, ne voyez-vous rien ?

ÉLISE, au fond du théatre.

Rien, ma tante : le bruit du canon a même cessé de se faire entendre.

Mme DE SAINT-ANGE.

Ah ! mon Dieu, quelle effroyable chose que la guerre ! Quand une fois c'est commencé, cela ne finit plus. Ah ! si les femmes s'en mêlaient, ça n'irait pas ainsi.

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Entre hommes, lorsque la guerre
A commencé son fracas,
Son audace meurtrière
S'accroît au sein des combats.
Avec nous, bien plus bornée
Dans ses projets inhumains,
Toute guerre est terminée
Sitôt qu'on en vient aux mains.

ÉLISE, accourant.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma tante ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Je dis, Mademoiselle, que cela ne vous regarde pas. — Rentrons : la nuit s'avance, et il n'est pas probable que M. le duc de Vendôme arrive à l'heure qu'il est.

ÉLISE.

Bah ! des Français ! est-ce qu'ils n'arrivent pas toujours ? — D'ailleurs, la lettre de monsieur le Duc n'est-elle pas positive ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Non, non : elle ne dit pas positivement qu'il arrivera ce soir.

ÉLISE.

Oh ! par exemple, ma tante, je suis bien sûre du contraire.

Mme DE SAINT-ANGE.

Vous, Mademoiselle ? et comment ?

ÉLISE.

N'est-ce pas M. Victor, son Page, qui a écrit la lettre ?

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

ÉLISE.

Cela prouve que M. Victor sait bien ce qu'il écrit.

Mme DE SAINT-ANGE.

Eh bien ! Mademoiselle, relisons ce qu'il écrit.

ÉLISE.

Oh ! ma tante, de tout mon cœur.

Mme DE SAINT-ANGE.

Heureusement la lune éclaire assez pour cela. (*Elle lit*) : « Ma belle dame (*A Elise*), » il y a long-tems que monsieur le Duc me » connaît. (*Elle lit.*) J'espère joindre demain » l'ennemi dans vos cantons, et lui livrer ba- » taille. »

ÉLISE, lisant à part une lettre qu'elle a tirée de son sein.

» Chère Élise, demain nous battrons les » Anglais. Si Dieu m'aide, la journée ne se » passera pas sans avantage pour nous.

» (*Haut.*) A six heures, ils seront vaincus.

Mme DE SAINT-ANGE.

» Et je profiterai de quelques heures de re-
» pos que je donnerai à mes troupes, pour
» aller vous présenter mon respect.

ÉLISE, parlant un peu haut.

» A huit heures je serai à vos pieds. »

Mme DE SAINT-ANGE.

Comment, comment, à mes pieds ?

ÉLISE, embarrassée.

Sans doute, ma tante. N'est-ce pas ainsi que le respect se prouve ?

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est partout la mode établie ;
A nos pieds, l'homme circonspect,
Sans nulle honte s'humilie,
Pour mieux témoigner son respect.

MADAME DE SAINT-ANGE.

Cette preuve est un peu suspecte :
J'en sais plus que vous ne croyez :
Depuis trente ans on me respecte,
Et personne n'est à mes pieds.

Au reste, vous avez votre part des respects, des attentions de monsieur le Duc ; votre

père, en mourant sous ses drapeaux, lui a légué ses droits sur vous, et il ne cesse de s'occuper de votre bonheur. Descendant d'Henri IV, il est brave et bon comme lui, et je ne doute pas que ses succès ne nous rétablissent bientôt dans les propriétés que l'ennemi nous a enlevées.

ÉLISE.

Oui, mais il veut me marier à ce grand comte de Muret que je n'aime pas du tout.

Mme DE SAINT-ANGE.

Comment, vous ne l'aimez pas?

ÉLISE.

Eh! mon Dieu, non : il a l'air si...

Mme DE SAINT-ANGE.

Quoi donc?

ÉLISE.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il est un peu...

Mme DE SAINT-ANGE.

Non, Mademoiselle, les grands seigneurs ne sont jamais ce que vous dites. D'ailleurs c'est un protecteur de plus que nous avons.

ÉLISE.

Bah! oui, Monsieur; ou, oui, Madame; voilà tous ses complimens; et puis je ne sais

comment il fait, il tourne toujours ses marches, ses combats, ses canons vers ce hameau ?

MME DE SAINT-ANGE.

C'est par protection, mon enfant.

ÉLISE.

Oh ! bien, ma tante, je ne me ferai jamais à ses manières.

AIR : *De la Pipe de tabac.*

Il m'aborde d'un air timide.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est de la magnanimité.

ÉLISE.

A rire rien ne le décide.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est le ton de la dignité.

ÉLISE.

Il baise ma main, il soupire.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est le signe de la faveur.

ÉLISE.

Puis après il ne sait que dire.

MADAME DE SAINT-ANGE.

C'est là l'esprit de la grandeur.

(On entend un bruit de trompette.)

Oh! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends! — C'est sans doute Monseigneur.

ÉLISE.

Assurément c'est lui. — Quand je vous disais que M. Victor ne se trompait jamais. — Quel bonheur! je vais le voir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC DE VENDOME, MARIMON, ÉTAT MAJOR DU DUC.

LE DUC.

Vous voyez, Mesdames, que je suis de parole. L'ennemi a eu la bonté de me laisser le champ libre jusqu'à vous, et ces Messieurs n'ont pas peu contribué à l'engager à cette politesse.

MARIMON.

Monseigneur, avec un maître de cérémonies tel que vous, l'ennemi est bien forcé d'être poli.

ÉLISE, à part.

Ah! mon Dieu! il n'y est pas.

Mme DE SAINT-ANGE.

Il est certain que Monseigneur n'a qu'à de-

mander, et l'on se fait un plaisir de lui céder tous les postes qu'il désire.

M. DE MURET, saluant.

Oui, Madame.

ÉLISE.

Aussi toute la Castille retentit de la valeur de monsieur le Duc.

M. DE MURET, de même.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

Oui, monsieur le Comte, et sa gloire.

LE DUC.

De grâce, ma chère Élise.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Cessez de parler de ma gloire,
Mes soldats font tous mes succès;
C'est commander à la victoire
Que commander à des Français :
Telle est la valeur qui les guide,
Que chacun, sommé par son roi,
De nommer le plus intrépide,
Peut hardiment dire : c'est moi !

MARIMON.

Sans même en excepter les Gascons.

LE DUC.

Oui, Messieurs, vous avez tous fait votre devoir. Comte de Muret, en attendant une plus douce récompense, le roi vous fait son lieutenant-général.

M. DE MURET, saluant.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Vous, marquis de Franclieu, acceptez le gouvernement de la Castille, et faites de sorte que les Castillans ne sentent pas que c'est un étranger qui les commande.

FRANCLIEU.

Ah! mon Prince.

LE DUC.

Pour toi, brave Marimon...

MARIMON.

Moi, rien.

LE DUC.

Comment? rien.

MARIMON.

Eh! non, morbleu! que me manque-t-il? Depuis quinze ans j'ai l'honneur d'être votre ami, votre compagnon d'armes, je choque la botte avec vous, et vive la guerre! Vous vous êtes chargé de mes deux fils; l'un est

déjà dans vos pages, l'autre doit y entrer à la première place vacante : en Allemagne, j'ai perdu un bras pour vous, un œil en Italie, ma femme en Espagne, que diable puis-je gagner de plus ?

LE DUC.

Il faut faire votre fortune, Monsieur.

MARIMON.

Dieu m'en garde, Monseigneur.

AIR : *Vaudeville d'Alcibiade.*

Hormis mon honneur, je n'ai rien,
Et je passe gaîment la vie ;
Si par malheur j'ai quelque bien,
Chacun va me porter envie.
Calomnié, souvent trahi,
L'homme riche a beau se défendre,
Il tombe, et l'on prend son parti,
Quand on n'a plus rien à lui prendre.

LE DUC.

Homme étrange ! sais-tu bien que tes refus continuels me fatiguent ? Le roi m'a chargé de récompenser tous ses braves, que veux-tu que je lui réponde ?

MARIMON.

Que Marimon n'a rien voulu.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Les dons du prince et les vôtres
Ne valent pas mon honneur :
Gardez vos bienfaits pour d'autres;
Je suis payé par mon cœur.
Si j'ai fait du bien, silence !
Assez de gens ici-bas
Veulent qu'on les récompense
De celui qu'ils ne font pas.

LE DUC.

Eh bien ! Monsieur, apprenez qu'un détachement anglais s'est réfugié à deux lieues d'ici, dans le château de Bormida : je comptais vous confier le soin d'aller, cette nuit même, le débusquer, mais...

MARIMON.

Je m'en charge, Monseigneur.

M. DE MURET.

Et vous n'irez pas seul.

MARIMON.

Ce sera plus tôt fait.

UN OFFICIER, en entrant.

Monseigneur, votre tente est disposée.

LE DUC.

Il suffit : que l'on dise à mes pages, dès

qu'ils arriveront, que je remonterai à cheval dans six heures. — Vous, Mesdames, permettez que je vous remercie de la bonté que vous avez eue de veiller pour moi. J'étais bien aise de vous faire part de mes démarches au sujet de vos propriétés : j'ai adressé une demande au général ennemi, et j'en espère beaucoup.

ÉLISE.

Comment, Monseigneur, vous vous êtes adressé au général Stanhope ?

LE DUC.

Pourquoi non ?

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

L'ennemi, pressé par mes armes,
Plus d'une fois m'a résisté ;
Mais parlant au nom de vos charmes,
Je suis bien sûr d'être écouté.
Rassurez-vous, aimable Élise,
A vos vœux il sera soumis ;
En vain la guerre nous divise,
La beauté n'a point d'ennemis.

(Il sort, et les dames rentrent chez elles.)

SCÈNE III.

MARIMON, M. DE MURET, etc.

MARIMON.

Allons, Marimon, courage, voilà une nouvelle occasion de gloire pour toi; mais morbleu, sauve ton bras et ton œil, car sans cela tu serais forcé de recevoir la pension. — Messieurs, êtes-vous prêts?

M. DE MURET.

Partons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

Eh! c'est mon père.

MARIMON, embrassant Victor.

Pardon, Messieurs, la nature. — Mille bombes, comme tu sens la poudre à canon, embrasse-moi encore.

VICTOR.

Ma foi, mon père, c'est que nous y étions.

MARIMON.

Je vous ai vu, Monsieur, vous et votre frère; et vous vous exposiez beaucoup plus qu'il ne convient à deux étourdis de votre âge.

VICTOR.

Bah! ne faut-il pas faire son chemin?

MARIMON.

Sans doute, mais avec prudence et modération. (*A part.*) Il faut le retenir, ou je le perdrais.

VICTOR, riant.

Ah! ah! ah! la prudence.

AIR: *Vaudeville de l'Avare.*

Voilà bien le mot ordinaire:
Que de gens on voit, en effet,
En amour, ainsi qu'à la guerre,
Arriver lorsque tout est fait!
Mais ce n'est pas mon caractère,
Et je vous le dis sans détour;
J'aime en guerre, comme en amour,
A trouver quelque chose à faire.

MARIMON, à part.

Il est charmant! (*Haut.*) Mais, Monsieur, on ne se jette pas tout seul au-devant d'une batterie.

VICTOR.

Eh ! qu'y a-t-il à craindre !

AIR : *D'une abeille toujours chérie*

MARIMON.

Du canon l'horrible secousse ?

VICTOR.

C'est ce qui nous fait avancer.

MARIMON.

Les balles ?

VICTOR.

C'est ce qui nous pousse.

MARIMON.

La baïonnette ?

VICTOR.

Fait percer.

MARIMON.

Mais les bombes ?

VICTOR.

On les évite.

MARIMON.

Et si sur vous tombent leurs feux ?

VICTOR.

Eh ! bien, mon père, on meurt plus vite.

MARIMON.

Oh ! comme il est ambitieux !

VICTOR.

Oui, mon père, et vos craintes ne me feront jamais changer d'avis.

AIR : *De la Ronde.*

En guerre, ces aventures
Servent à désennuyer.
Les coups de feu, les blessures,
Sont les roses du métier.
Sans la peine où l'on se livre,
Vraiment on n'y tiendrait pas :
Et ce qui nous y fait vivre,
C'est l'espoir d'un beau trépas.

MARIMON.

Vous verrez, Messieurs que ce petit drôle sera général avant moi.

VICTOR.

Eh bien! mon père, tant mieux pour vous : je vous ferai mon aide-de-camp : je supprimerai les arrêts, les chambres de discipline; je paierai les dettes des pages, et ils se marieront quand ils voudront.

MARIMON.

Comment, comment, ils se marieront? Est-ce que par hasard vous auriez quelque amour dans la tête?

VICTOR.

Mais... Je ne dis pas cela.

MARIMON.

A la bonne heure.... M. de Vendôme vous accorde six heures de repos dans ce village, tâchez d'en profiter.

VICTOR.

Je viens ici tout exprès.

MARIMON.

Et pour me délasser aussi, je vais tâcher de débusquer le colonel Stanhope du château de Bormida. Adieu, mon enfant, rejoignez vos camarades et passez une nuit tranquille, si vous le pouvez.

AIR : *Du Pas de charge.*

Ici ne faites point de bruit,
Ne forcez point de grille ;
Du voisin ménagez le fruit,
Et la femme et la fille.
Le jour, buvez, chantez, aimez,
Puisque vous êtes pages :
Mais du moins lorsque vous dormez,
Mes amis, soyez sages.

SCÈNE V.

VICTOR.

Dieu merci, me voilà maître du terrain. J'ai six heures entières pour m'occuper de mon amour, n'en perdons pas une minute, et pour mieux saisir l'occasion de parler à ma chère Élise, campons en ce lieu même : je déroute, par ce moyen, tous ceux qui pourraient être étonnés de me trouver ici. (*A la cantonnade.*) Holà, hé, mes amis !.. Mais si monsieur le duc de Vendôme... Oh ! non, il est fatigué, il ne fera pas cette nuit la revue des postes.... Quant à mon rival, je ne le crains pas : il est protégé par monsieur le Duc ; moi, je le suis par la demoiselle ; il est riche et grand seigneur, je ne suis que page, je dois passer avant lui.

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, EUGÈNE, ET CINQ AUTRES PAGES.

(Ils traînent après eux tous les objets nécessaires pour dresser une tente ; les deux premiers portent les drapeaux ennemis.)

VICTOR.

Eh bien ! morbleu, arrivez donc.

TOUS.

AIR : *Gai, gai, gai, mon officier.*

Et gai, gai, gai, fesons les fous,
C'est le droit de notre âge ;
Rions, chantons, amusons-nous,
Et nargue des jaloux.

AUGUSTE.

La raison, dit le sage,
Est un fruit de l'hiver ;
Le cueillir au jeune âge,
C'est le cueillir trop vert.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Fort bien ; mais...

EUGÈNE.

Déjà tout à mon aise,
Là-haut dans ces vergers,
J'ai rossé deux Nicaisse
Et pris quatre baisers.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Soit, mais...,

AUGUSTE.

Moi, pour voir sans entrave

La fille du meunier,
J'ai mis le père en cave
Et la mère au grenier.

TOUS.

Et gai, gai, gai, etc.

VICTOR.

Ah! ça, finirez-vous? Est-ce qu'il n'est pas tems que vous dormiez?

AUGUSTE.

C'est donc ici que tu veux nous camper?

VICTOR.

Sans doute, cet endroit est charmant. Voyez ces arbres, ce coteau, cette croisée.

AIR : *Je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Au doux sommeil, la riante verdure,
L'onde qui murmure,
Et puis la nature
Donnent plus d'appas.

AUGUSTE.

Es-tu donc fou? Qu'importe la verdure,
L'onde qui murmure,
Et puis la nature
A qui n'y voit pas?

VICTOR.

N'importe, ici l'on est bien.

TOUS.

Bien.

(Ils plantent les piquets pour dresser leur tente.

Plantons les piquets que tu tiens.

TOUS.

Tiens.
Où mettrons-nous ces trois-là ?
Là.
Le plaisir en tous lieux dépend
Pan.
Du choix adroit du moment.
Pan.
Et du poste que l'on prend.
Pan.

EUGÈNE, à Victor.

Ah ! je comprends le motif de ton zèle ;
Près de quelque belle,
Une ardeur nouvelle
T'attire en secret.
Et tu nous fais, honnêtes sentinelles,
Au pied des tourelles,
En amis fidèles,
Planter le piquet.

VICTOR.

Que vous importe ? N'avez-vous pas fait vos rencontres ? Je veux faire les miennes.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

Grimpons sur l'arbre que voici.

AUGUSTE.

Moi, je monte sur celui-ci.

EUGÈNE.

Et moi j'y monte aussi.

TOUS.

Ma foi, nous y voici.
Aux branches de tous ces ormeaux,
Amis, attachons ces anneaux.

VICTOR.

Mais découvrons ce coin.

AUGUSTE.

A quoi bon un tel soin?

VICTOR.

J'aime fort à voir le matin
La fraiche rose ouvrant son sein.

TOUS.

Quelles raisons fades!

AUGUSTE, EUGÈNE.

Le soleil naissant t'éveillera,
T'éblouira.

VICTOR, montrant la croisée d'Élise, qui est de l'autre côté du théâtre.

Si l'astre vient de là,

Gn'y a pas de mal à ça,
Camarades,
Gn'y a pas de mal à ça.

AUGUSTE.

Ma foi, voilà une tente digne d'un roi.

EUGÈNE.

Il ne manque qu'un tapis pour dormir plus à son aise.

VICTOR.

Un tapis? (*Prenant les drapeaux qui sont posés contre la tente.*) Tenez, Messieurs, en voilà que bien des rois ne peuvent pas se procurer.

AIR : *Si je meurs, que l'on m'enterre.*

Hâtons-nous de nous étendre
Sur ces guidons, ces drapeaux.
Nous courûmes pour les prendre,
Ils nous doivent du repos.
C'est un vrai lit de parade,
Et puisque l'Anglais s'enfuit,
Ce n'est pas le plus malade,
Messieurs, qui garde le lit.

(Pendant ce couplet, les pages arrangent les drapeaux sous la tente.)

EUGÈNE.

Bonsoir, la compagnie.

AUGUSTE, il se couche.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

VICTOR.

Sans façon, Messieurs. (*Il reste à l'entrée de la tente.*) Voilà ce que c'est; la fatigue de la bataille les aura bientôt endormis. (*Il s'avance sur le devant de la scène.*) Nous, essayons d'informer Elise que je suis ici. — Mais le moyen? Eh! parbleu, chantons. Si Elise ne m'entend pas, j'aurai du moins l'avantage d'endormir mes camarades; il n'y aura rien de perdu.

AIR: *nouveau de Doche.*

Un page aimait la jeune Adèle;
Mais la patrie arme son bras;
Tout Français, quand l'honneur l'appelle,
Est prompt à voler aux combats.
Bien plus prompt, après la victoire,
Peut-il tarder à revenir?
Il joint aux ailes de la gloire
Les ailes du plaisir.

LES PAGES, en chœur.

Mon Dieu, quel sot plaisir!
Ne peux-tu nous laisser dormir?

VICTOR.

Paix donc, paix donc, je vais finir.

(*Même air.*)

La nuit, rôdant sous la tourelle
Qui cache un objet plein d'appas,
Il chante, il soupire, il appelle;
Mais Adèle ne l'entend pas.
Alors il maudit sa victoire;
Hélas! que va-t-il devenir?
A-t-il donc, pour un peu de gloire,
Perdu tout son plaisir?

LES PAGES, en chœur.

Ne peux-tu nous laisser dormir?

VICTOR.

Allons, allons, je vais finir.

ÉLISE, à travers la croisée.

(*Même air.*)

Adèle a reconnu son page,
Tout son cœur en a tressailli;
Mais de l'honneur, la voix plus sage
L'enchaîne, hélas! loin d'un ami.
Quand il courut à la victoire,
Adèle fût prête à mourir;
L'amour console de la gloire,
L'amour fut son plaisir.

(Elle se retire.)

VICTOR.

Ah! chère Elise, avec quelle impatience

j'attendais ce fortuné moment ! Je puis donc vous dire que je vous aime ; que je n'ai cessé de penser à vous au bivouac, aux arrêts. Dans la mêlée, je ne voyais que vous. Au milieu des bombes, je n'entendais que vous... Hein? quoi ? Eh bien ! vous ne dites mot... O ciel ! ne pourrait-elle plus m'entendre ? Ce balcon peut me rapprocher d'elle... Eh ! vite, à l'escalade.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Élise ne peut s'en fâcher,
L'amour excuse mon audace ;
Au guerrier peut-on reprocher
De pénétrer dans une place ?
Non, non, les femmes, Dieu merci,
Sur ces marches n'ont plus d'alarmes,
On ne serre un tel ennemi
Que pour mieux lui rendre les armes.

(Élise se retire.)

(Il monte au balcon qui se trouve un peu éloigné de la croisée d'Élise.)

M'y voilà... Diable, j'en suis encore loin... Elise ? — Que vois-je ? une lumière ! elle s'approche. Oh ! malheureux ! c'est monsieur le Duc, et je n'ai pas le tems de descendre.

(Il se tapit derrière le balcon.)

SCÈNE VII.

VICTOR sur le balcon ; LES PAGES sous la tente ; LE DUC DE VENDOME.

LE DUC.

Les postes sont bien gardés, et je suis tranquille. (*Il s'avance.*) Mais qu'est-ce ? une tente ? ici ?

UN DES OFFICIERS.

Oui, Monseigneur, celle de vos pages.

LE DUC.

Mes pages ? Qui donc leur a ordonné... Il suffit, Messieurs, retirez-vous.

VICTOR, à part.

Oh ! mon Dieu ! il reste.

LE DUC.

Je ne me suis pas trompé : j'ai reconnu la voix d'Élise.

VICTOR.

Est-ce qu'il viendrait chanter aussi ?

LE DUC.

L'honneur de cet enfant m'est confié. Qui sait si quelqu'un de ces espiègles n'aurait pas été assez téméraire ?...

235403B

VICTOR, à part.

Haïe, haïe, haïe.

LE DUC.

Oh! non : la raison d'Elise me rassure. Cependant le mot d'amour est sorti de sa bouche... Se pourrait-il que son cœur se fût engagé, et que mon pauvre comte de Muret?...

VICTOR, à part.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Silence; l'indiscret qui a provoqué ces chants n'est sans doute pas loin.

VICTOR, à part.

C'est vrai.

LE DUC.

Ils auront peut-être encore quelque chose à se dire.

VICTOR.

Non pas.

LE DUC.

Et à la faveur de l'ombre épaisse que jette ce balcon.

VICTOR.

Je me sauve.

(Il court se cacher sous la tente, lui sautant par-dessus la tête.)

LE DUC, entendant du bruit.

Ah ! on descend de cette croisée... on entre dans la tente... C'est un page : holà ? Que fais-je ? compromettre par un éclat la réputation d'Élise ? lui apprendre qu'elle a fait une faute pour l'entraîner à en faire une autre ? — Non : mais il faut trouver le coupable, et j'ai pour le découvrir un moyen assuré. Il croit vainement à la faveur de l'obscurité se dérober à mes recherches : son cœur va le trahir.

ÉLISE, paraissant à la croisée.

AIR : *De Stratonice.*

O ciel ! que va-t-il faire ?
Hélas ! hélas !
A sa colère
Victor n'échappera pas.

LE DUC.

(Il entre sous la tente et met la main sur le cœur de ses pages.)

Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui. (*S'approchant de Victor.*) Je le tiens. (*Pendant ceci, l'orchestre continue le trio de Stratonice.*) Et cette aiguillette que je lui enlève servira au jour pour le connaître et le punir. Allons donner des ordres en conséquence.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, ÉLISE, à la croisée; LES PAGES, sous la tente.

VICTOR.

Monseigneur, je vous remercie, si c'est ainsi que vous habillez vos pages...

ÉLISE.

Imprudent, que vous est-il donc arrivé ?

VICTOR.

Ah ! chère Élise, je suis perdu : mais c'est égal ; je vous vois et je suis le plus heureux des hommes.

ÉLISE.

Mais encore ?

VICTOR.

Monseigneur vient de m'enlever mon aiguillette.

ÉLISE.

Ah ! comment éviter sa colère ?

VICTOR.

Ma foi, je n'en sais rien. Que dis-je ? l'excellente idée ! J'ai trouvé ce qu'il me faut.

ÉLISE.

Quoi donc !

VICTOR.

Un moyen infaillible pour tromper monsieur le Duc.

ÉLISE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Encore, hélas ! quelque imprudence ?

VICTOR.

Il faut profiter du moment.

ÉLISE.

Une nouvelle extravagance
Va nous perdre plus sûrement.

VICTOR.

Daignez vous rassurer, ma chère,
Mes moyens ne sont pas nouveaux ;
Je fais ce qu'on fesait naguère,
Je prends et je fais des égaux.

(Il détache les aiguillettes de tous ses camarades et les met dans sa poche.)

Voilà ce qui nous sauve. — De la discrétion avec votre tante, mystère impénétrable avec monsieur le Duc, et amour pour moi, c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Et tout ce que je vous promets.

(On entend de loin un roulement de tambour, Élise rentre, et Victor se met sous la tente.)

VICTOR.

Roule, roule, tu n'en sauras ni plus ni moins.

(Le jour commence à paraître.)

SCÈNE IX.

LES PAGES, sous la tente, LE DUC DE VENDOME, M. DE MURET, etc.

LE DUC, à part, à Muret.

Comte de Muret, faites venir mes pages; remarquez celui qui sera sans aiguillette : vous l'emmènerez dans votre tente où vous le consignerez.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur. Les pages de son Altesse ?

VICTOR, se levant.

Eh! mes camarades.

LES PAGES.

(Ils se réveillent, se placent tous devant leur tente.)

Nous voici à vos ordres, mon général.

LE DUC, étonné.

Ah! ah! (*Il passe devant eux et les examine les uns après les autres.*) Ma foi, le tour est gai.

M. DE MURET.

Lequel, Monseigneur, faut-il que je consigne?

M. LE DUC.

D'où vient, Messieurs, que vous osez paraître devant moi sans aiguillettes?

AUGUSTE, cherchant.

Sans aiguillettes! ô mon Dieu!

EUGÈNE, de même.

Comment se fait-il?

AIR : *Ballet des Pierrots.*

O ciel! qu'est-elle devenue!

AUGUSTE.

J'ai beau rêver, j'ai beau songer.

EUGÈNE.

Au moulin l'aurais-je perdue?

AUGUSTE.

L'aurais-je laissée au verger?

EUGÈNE.

Ou quelque loi l'a supprimée
Tandis que nous avons dormi.

VICTOR.

Ou bien le tailleur de l'armée,
La nuit a passé par ici.

LE DUC.

Ah! messieurs les plaisans, il y a parmi vous un espiègle qui croit se jouer impunément de moi; mais il se trompe. Si, dans une heure, vous ne reparaissez pas avec la marque d'honneur que je vous ai accordée; vous êtes tous cassés. Comte de Muret, j'entre chez ces dames: que tout soit prêt pour notre départ.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

VICTOR, à M. de Muret.

Ah! monsieur le Comte, vous qui êtes si bon...

M. DE MURET.

Oui, Messieurs.

VICTOR.

Daignez intercéder pour nous.

M. DE MURET.

Monseigneur, ne peut-on savoir le motif d'une rigueur?...

LE DUC.

Ah! par exemple! comte de Muret, vous avez de l'esprit?

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Eh bien ! ne m'en demandez pas davantage.

(Il entre chez les dames.)

SCÈNE X.

LES PAGES, M. DE MURET.

M. DE MURET, en sortant.

Messieurs, j'ai fait ce que j'ai pu ; Monseigneur ne veut pas que j'en fasse davantage.

(Il sort.)

LES PAGES, en chœur.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
L'étrange accident que voilà,
La, la.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui nous expliquera cela,
La, la ?

VICTOR, riant.

Ah ! ah ! ah !

AUGUSTE.

Quoi ! tu ris ?

VICTOR.

Oui, mes amis ; c'est moi qui suis votre voleur.

EUGÈNE.

Toi ?

VICTOR.

AIR : *V'là ce que c'est qu' d'avoir un cœur.*

J'aime une belle avec ardeur;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Pour m'approcher de sa retraite,
Tandis qu'en cachette,
Là-haut je la guette,
Je suis surpris par Monseigneur;
Voilà c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

EUGÈNE.

Eh bien!

VICTOR.

Je fuis soudain; mais quel malheur!
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.
Monseigneur, qu'étonne ma fuite,
Me poursuit au gîte;
Mon cœur qui palpite,
Du mal lui révèle l'auteur;
V'là c' que c'est qu' d'avoir un cœur.

Pour me reconnaître ce matin, il m'a enlevé mon aiguillette, et je n'ai trouvé d'autre moyen de tromper son espérance qu'en enlevant la vôtre.

LES PAGES.

Tu as bien fait.

AUGUSTE.

C'est un tour charmant !

EUGÈNE.

Oh ! que je voudrais l'avoir trouvé !

AUGUSTE, EUGÈNE.

AIR : *Si des galons de la ville.*

Viens, mon cher, que je t'embrasse,
Quel beau renom tu nous fais !
De semblables traits d'audace
Nous illustrent à jamais.

AUGUSTE.

Que ne suis-je roi de France !
Il aurait la pension.

EUGÈNE.

Moi, j'inventerais d'avance
Un brevet d'invention.

TOUS.

Viens, mon cher, que je t'embrasse, etc.

VICTOR.

Fort bien ; mais, mes amis, vous êtes menacés, et je ne dois pas plus long-tems abuser de votre amitié ; reprenez vos aiguillettes.

(Il leur offre leurs aiguillettes.)

AUGUSTE.

Nous n'en voulons pas.

VICTOR.

Mais vous courez du danger à m'obliger.

EUGÈNE.

Tant mieux, voilà le plaisir qui commence.

AUGUSTE.

Crois-tu d'ailleurs que monsieur le Duc soit aussi méchant qu'il veut le paraître ?

EUGÈNE.

Bah ! il a bien autre chose à faire.

VICTOR.

Quoi ! vous exigez ?

EUGÈNE.

Eh ! oui, sans doute.

AIR : *Vaudeuille du Vélocifère.*

Faut-il donc se récrier
Pour un aussi faible service ?
Des pages se font-il prier,
Quand il s'agit d'un bon office ?
Mon cher, qui connaît bien nos goûts
Et notre amitié peu commune,
Sait que des hommes tels que nous
Obligent plutôt deux fois qu'une.

VICTOR.

Messieurs, je reconnais là l'esprit du corps, et j'en fais tout autant lorsque l'occasion se présente. — Mais soyez tranquilles : j'attends

ici Monseigneur. Invoquons ensemble le dieu des pages, celui de la malice, pour qu'il me suggère quelque heureux expédient.

LES PAGES.

Oui, Messieurs, invoquons.

TOUS.

AIR : *Vaudeville du Méléagre Champenois.*

Dieu des bons tours, toi qu'à tant de titres
Nous adorons, prête-nous ton secours.
Plus ne s'agit de casser des vîtres,
Ni de servir de volages amours.

VICTOR.

Tout doucement il faut attendrir l'ame
D'un grand héros qui n'est pas né plaisant.

AUGUSTE.

Inspire-lui l'adresse d'une femme.

EUGÈNE.

Ou la candeur d'un rusé courtisan.

TOUS.

Dieu des bons tours, protecteur des pages,
Si tu ne viens combattre ici pour nous,
Oh! c'en est fait, nous devenons sages,
Et la raison va gagner tous les fous.

VICTOR.

Allez, mes amis, j'espère vous porter bientôt d'heureuses nouvelles.

(Les Pages sortent.)

SCÈNE XI.

VICTOR.

Reparaître dans une heure avec mon aiguillette, ou bien être cassé... Ma foi je crois que l'esprit agit... Oui, Monseigneur peut venir quand il voudra, je le tiens.

SCÈNE XII.

LE DUC, VICTOR.

LE DUC, à part, sortant de chez madame de Saint-Ange.

Madame de Saint-Ange ne sait rien : nous verrons bientôt si Elise en sait davantage. — (Ah! vous voilà, Monsieur?)

VICTOR.

Oui, Monseigneur.

LE DUC, à part.

J'ai toujours regardé ce jeune Page comme le plus simple et le plus naïf de sa compagnie ; s'il est instruit, j'apprendrai quelque chose. Que fais-tu donc là, Victor?

VICTOR.

Monseigneur, j'attendais votre Altesse, pour avoir l'honneur de lui parler.

LE DUC, à part.

Il est instruit. (*Haut.*) Eh bien! approche, qu'as-tu à me dire ?

VICTOR.

Monseigneur, ce que votre Altesse a dit ce matin d'un de ses pages, annonce que quelqu'un de nous a mérité votre colère.

LE DUC.

Oui, sans doute.

VICTOR.

Et qu'il ne peut espérer d'obtenir son pardon ?

LE DUC.

Jamais.

VICTOR.

C'est un grand malheur

LE DUC.

C'est une justice. Qui ne sait point être rigoureux, quand il le faut, ne mérite pas l'honneur de commander.

AIR : *De M. Guillaume.*

Un esprit ferme, une vertu sévère,
Sont le soutien des États et des rois ;

Sans cette force tutélaire,
Que deviendraient partout les lois ?

VICTOR.

Oh ! Monseigneur, vous avez bien raison, car sans cela...

Les lois ne sont qu'une barrière vaine
Que les hommes franchissent tous ;
Car par-dessus les grands passent sans peine,
Les petits par-dessous.

LE DUC.

Ah ! ah ! tu es plus gai que je ne pensais : au fait.

VICTOR.

Monseigneur, je viens implorer vos bontés.

LE DUC.

Et pour qui ?

VICTOR.

Vous avez plus d'une fois daigné remarquer la bonne conduite de mon frère...

LE DUC.

Eh bien !

VICTOR.

Il n'aspire qu'à l'honneur d'être attaché de plus près à votre auguste personne ; et puisqu'un de vos pages doit être privé du bonheur de vous servir, j'ose réclamer sa place

pour mon frère ; depuis long-tems vous la lui avez promise.

LE DUC.

C'est vrai : l'amitié que je porte à ta famille pourra me décider.

VICTOR.

Si mon frère était assez heureux pour que votre Altesse daignât se décider tout de suite ?

LE DUC.

Eh bien ! je n'y vois pas d'obstacle.

VICTOR, avec joie.

Ah ! Monseigneur.

LE DUC.

Tu peux l'assurer de ma bienveillance.

VICTOR, à part.

Diantre ! ce n'est pas de la bienveillance qu'il me faut. — (*Haut.*) Il ne m'en croira pas, Monseigneur ; et dans l'excès de sa joie il doutera de sa félicité... Mais si je lui offrais quelque preuve...

LE DUC.

Ah ! ah !

VICTOR.

Si votre Altesse daignait me confier la marque d'honneur qui distingue ses pages ?

LE DUC, à part.

C'est cela. — Tu irais la lui porter sur-le-champ ?

VICTOR, transporté.

Ah ! Monseigneur, je ferais un heureux mortel.

LE DUC.

Vous êtes le coupable.

VICTOR.

Moi, Monseigneur ?

LE DUC.

Mais-même : vous me demandez votre aiguillette pour reparaître tout-à-l'heure devant moi.

VICTOR.

Oh ! Monseigneur, aurais-je osé me permettre une ruse aussi hardie ? (*Tirant de sa poche son aiguillette.*) Voilà le signe honorable dont vous m'avez décoré.

LE DUC.

En quoi ? vous vous en étiez dépouillé volontairement ?

VICTOR.

Pour sauver un malheureux.

LE DUC.

Tu connais donc le coupable ?

VICTOR.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Eh bien ! Victor.

AIR : *Des femmes, plus d'un censeur.*

A l'instant même, tu peux
Voir remplir ton espérance.
(Lui montrant l'aiguillette qu'il lui a prise.)
Voici l'objet de tes vœux ;
Mérite ma bienveillance.
Tantôt je fus offensé ;
Nomme-moi le téméraire,
Ton frère est soudain placé.

VICTOR, s'en allant.

Je vais consoler mon frère.

LE DUC.

Quoi ! tu me résistes ?

VICTOR.

En vérité, Monseigneur, je ne puis pas mieux faire.

LE DUC.

Lorsque je t'ordonne de parler ?

VICTOR.

Je suis Français : l'honneur d'une belle,

l'amitié que je porte au coupable... les égards que je lui dois me commandent de me taire.

AIR : *Fanfare de St.-Cloud.*

Faut-il, dans trente batailles,
Pour vous exposer mes jours?
Faut-il forcer des murailles?
Ordonnez; soudain j'y cours.
Un guerrier brave et sensible,
Formé par votre grand cœur,
Ne connait rien d'impossible,
Que de manquer à l'honneur.

LE DUC.

Bien, jeune homme, je t'estimerais moins si tu m'avais obéi. — Porte cette décoration à ton frère. (*Il lui remet son aiguillette.*)

(Élise sort de chez elle.)

J'aperçois quelqu'un qui m'en apprendra peut-être plus que je n'en veux savoir.

VICTOR.

Ah! Monseigneur, permettez du moins que je vous remercie.

AIR : *Vaud. de Figaro.*

De vos bontés j'ai le signe,
Et mon cœur en est confus.

LE DUC.

Sois-en toujours digne,
Quelque jour j'en ferai plus.

VICTOR.

Ah ! mon prince.

Grâce à la faveur insigne
Que de vous ici j'obtien,
Il ne me manque plus rien.

(En sortant, il montre à Élise son aiguillette.)

SCÈNE XIII.

ÉLISE, LE DUC.

ÉLISE, à part.

Et moi je ne crains plus.

LE DUC, à part.

Je tremble de l'interroger, elle va tout me dire. — Ménageons du moins sa délicatesse.

ÉLISE, à part.

Ne nous trahissons pas.

LE DUC.

Chère Elise, je suis enchanté de trouver l'occasion de vous entretenir un moment sans témoins.

ÉLISE.

Monseigneur, je savais votre Altesse en ces lieux.

LE DUC.

Depuis que je vous ai quittée, hier soir, n'avez-vous rien appris ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur.

LE DUC, à part.

Nous y voilà.

ÉLISE.

Ma tante m'a raconté ce matin tous les détails de votre glorieuse campagne contre les alliés.

LE DUC.

C'est fort bien de la part de votre tante ; mais vous, cette nuit, n'avez-vous rien observé d'extraordinaire ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, sachant que vous deviez aujourd'hui poursuivre votre glorieuse victoire sur les alliés, j'observais si le tems vous serait favorable.

LE DUC.

C'est fort honnête de votre part ; mais, tandis que vous observiez, n'avez-vous pas vu ?...

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, j'ai vu se former une espèce d'orage dont j'ai redouté les suites, mais qui paraît entièrement dissipé, et les alliés...

LE DUC.

Eh ! mon enfant, il n'est question d'alliés ni d'orage. N'avez-vous pas chanté cette nuit ?

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Monseigneur.

LE DUC, à part.

Ah !

ÉLISE.

C'est un plaisir auquel je me livre, quand une circonstance favorable a disposé mon ame à la gaîté.

LE DUC.

Et quelle est, je vous prie, la circonstance favorable !

ÉLISE.

Votre victoire sur les alliés....

LE DUC, s'emportant.

Ah ! c'en est trop ; je ne saurai rien.

AIR: *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il existe une autre alliance

Qu'ici, malgré vous, j'aperçoi;
L'amour, la ruse et l'imprudence
Veulent se liguer contre moi.
Mais leur trame est mal combinée,
Vainement vous vous y fiez;
Je vous préviens que cette année,
On traite mal les alliés.

Holà, mes pages!

SCÈNE XIV.

ELISE, LE DUC, LES PAGES, M. DE MURET, Mme DE SAINT-ANGE.

Mme DE SAINT-ANGE, sortant de chez elle.

Me voici, Monseigneur.

LE DUC, étonné.

Eh! Madame! — Mes pages?

M. DE MURET.

Monseigneur, ils attendaient le moment de se présenter devant vous.

LES PAGES se mettent en ligne.

Général, nous voici à vos ordres.

LE DUC, les examinant.

Quoi! tous décorés!

AUGUSTE.

Vous l'aviez ordonné.

LE DUC, avec humeur.

Vous avez bientôt retrouvé ce que vous aviez perdu !

AUGUSTE.

Ah ! Monseigneur, une aiguillette se retrouve aisément ; il n'en est pas ainsi de bien des choses.

AIR : *Lon, lan, la, landerirette.*

Par mégard, une fillette
Perd son cœur. Quel embarras !
Elle gémit, s'inquiète,
Cherche et revient sur ses pas :
Oui ; mais le cœur d'une fillette,
Hélas ! ne se retrouve pas.

LE DUC.

Messieurs...

EUGÈNE.

Même air.

Maint traitant, par sa dépense,
Perd son crédit ici bas ;
Pour rétablir sa finance,
Il porte partout ses pas ;
Mais, sans argent, la confiance
Chez nous ne se retrouve pas.

VICTOR.

Dupes d'une vaine lutte,
Par vous, cinq rois bien battus,
En vain, après leur culbute,
Cherchent leurs soldats vaincus :
Une armée, aux Français en butte,
Bientôt ne se retrouve plus.

LE DUC.

Cessez d'inutiles discours. (*Saisissant fortement Victor par le bras.*) Votre frère, Monsieur ?

VICTOR.

Vous le voyez, Monseigneur.

LE DUC.

Où donc ?

VICTOR.

Dans chacun de mes camarades.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire ?

VICTOR.

AIR : *Du Vaud. des Amans sans amour.*

Entre nous, la gloire est commune;
Le danger est commun à tous.
Chacun, riant de la fortune,
Trouve un frère en chacun de nous.
Il faut bien que des cœurs sincères
Mettent ce beau titre en renom :

Hélas! on a vu tant de frères
Qui ne l'étaient que par le nom.

LE DUC, à part.

Oh! malice infernale! — Moi, qui ai vingt fois su pénétrer les projets de l'ennemi, je ne découvrirai pas celui d'un page! — Dissimulons. (*Haut.*) Je suis enchanté, Messieurs, de voir parmi vous cette aimable union.

TOUS.

AIR: *Du Vaud. d'Arlequin Musard.*

Ah! c'est qu'elle est franche et sincère,
Rien ne peut rompre un tel accord.

AUGUSTE.

En tout projet, en toute affaire,
Amis à la vie, à la mort.

(Ils se donnent tous la main.)

EUGÈNE.

Quand l'un a trop, il le partage:
N'a t-il rien, nous lui donnons tous.

VICTOR.

Monseigneur, si vous étiez page,
Nous en ferions autant pour vous.

Mme DE SAINT-ANGE.

Qu'ils sont aimables!

LE DUC.

Apprenez donc que ma curiosité ne doit vous inspirer aucune crainte. J'ai pénétré le cœur de mademoiselle de Saint-Ange.

ÉLISE.

O ciel! que va-t-il dire ?

LE DUC.

Et j'ai découvert qu'elle aimait l'un de vous.

M. DE MURET.

Mais Monseigneur...

LE DUC, à Muret.

Taisez-vous.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur.

LE DUC.

Enfin, je n'ai cherché à connaître celui que j'ai surpris cette nuit hors de cette tente, que pour assurer son bonheur.

LES PAGES, avec joie.

Ma foi, Victor, tu n'as plus rien à désirer.

VICTOR, se jetant aux pieds du Duc.

Non, Monseigneur.

LE DUC, en colère.

Ah! serpent, c'est donc toi!

(Victor se relève et s'éloigne précipitamment.)

ÉLISE.

Ah! Monseigneur, vous qui parliez si bien tout-à-l'heure.

LE DUC.

Vous l'entendez, comte de Muret.

M. DE MURET.

Je crois que oui, Monseigneur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MARIMON.

MARIMON, précédé par une fanfare.

VICTOIRE, mon général, victoire! l'ennemi est débusqué; il fuit de toutes parts, et la Castille est libre.

AIR: *Vaudeville de Florian.*

D'abord, j'ai sommé l'ennemi,
Pour l'informer de mon voyage;
Il ne dit rien; je marche à lui,
Pour me conformer à l'usage.
L'Anglais alors s'est défendu
Pour la règle et l'exactitude;
Et mes grenadiers l'ont battu,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

LE DUC, à Marimon.

J'en étais sûr. — Mais parbleu, Monsieur, je vous forcerai enfin de recevoir une récompense.

MARIMON.

Je vous en défie, Monseigneur.

LE DUC.

Tu m'en défies? — Eh bien! apprends qu'en ton absence ton fils a bravé les lois militaires: il a compromis la réputation d'une jeune personne dont l'honneur m'est confié: il s'est joué de ma bonté par un mensonge inexcusable; il a mérité d'être cassé et pour jamais éloigné de ma présence: je t'offre sa grâce.

MARIMON.

Je n'en veux pas; puisque mon fils est coupable, il doit être puni.

LE DUC.

Comment tu refuses la grâce de ton fils?

MARIMON.

C'est mon devoir.

VICTOR, s'approchant.

Eh bien! Monseigneur, moi qui ne suis pas

aussi difficile que mon père, je l'accepte.

LE DUC, regardant un moment.

Je te l'accorde.

LES PAGES.

Vive Monseigneur!

VICTOR.

Oui, vive Monseigneur! le descendant de Henri IV.

AIR: *Vive Henri-Quatre.*

De sa clémence,
Qui pourrait s'étonner?
Dès son enfance,
D'un roi qui sut régner,
Il apprit d'avance
A vaincre et pardonner.

LE DUC.

C'est fort bien, Messieurs, mais n'y revenez pas. — Madame de Saint-Ange, la fuite de l'ennemi laisse vos possessions en liberté, il faut marier ces enfans-là; je me charge de leur bonheur.

TOUS, s'inclinent.

Ah! mon Prince!

LE DUC, à Marimon.

Ce n'est pas pour vous ce que j'en fais, Monsieur.

MARIMON

Aussi je vous laisse faire.

LE DUC.

Quant à vous, comte de Muret, veillez à l'avenir à ce que la demeure de votre belle ne soit pas trop voisine de celle d'un page.

M. DE MURET.

Oui, Monseigneur; cependant...

VAUDEVILLE.

AIR : *L'amour a gagné sa cause.*

J'ai tort d'avoir sacrifié
A ce page ma douce flamme.
Autrefois je fus marié :
Certain voisin lorgna ma femme ;
Il lui déclara son ardeur,
Je lui fis un discours fort sage....

LE DUC.

Et vous fûtes.....

M. DE MURET, saluant.

Oui, Monseigneur:
Qu'aurait fait de plus un page?

EUGÈNE.

Belles, qui voulez nous charmer
Et régner sur des cœurs fidèles,
Songez que, pour se faire aimer,
Il ne suffit pas d'être belles.
La beauté, parure d'un jour,
Du cœur n'obtient pas les hommages,
C'est une reine à qui l'Amour
Veut voir les Grâces pour pages.

AUGUSTE.

A maint usurier, nos bons tours
De tems en tems en font accroire,
Mais, grâce à l'esprit de nos jours,
On renchérit sur notre gloire.
Aux frais d'autrui, pour s'égayer,
Pour emprunter, faire tapage,
Surtout pour ne jamais payer,
A-t-on besoin d'être page?

VICTOR, au public.

On voit bien des rois exigeans:
Momus est un roi moins sévère;
Pour le plaisir qu'il donne aux gens,
Un faible tribut sait lui plaire.

Des grands officiers de sa cour,
Il consent à payer les gages,
Et ne vous demande en ce jour,
Que d'entretenir ses pages.

FIN DES PAGES DU DUC DE VENDOME.

LA VALLÉE
DE BARCELONNETTE,

OU

LE RENDEZ-VOUS
DE DEUX ERMITES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 21 mars, 1808.

PERSONNAGES.

M. DE CATINAT, sous le nom de père Ambroise.
M. LE DUC DE SAVOIE, sous le nom de père Hyacinte.
LE BARON DE SPRING, commandant allemand.
SIMON, MATHURINE, } vieux savoyards.
GEORGETTE, fille de Mathurine.
CHARLES, fils de Simon.
PIERRE.
JOSEPH.
AUTRES SAVOYARDS ET SAVOYARDES.
NICOLAS, paysan.
SOLDATS ALLEMANDS ET FRANÇAIS.

La scène se passe en Savoie, à une demi-lieue de Barcelonnette.

LA VALLÉE
DE BARCELONNETTE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une campagne au bas d'une montagne coupée par deux chemins opposés. D'un côté est un bâtiment ruiné, ayant l'air de faire partie d'un vieux donjon. Une cheminée est sur le toit de ce bâtiment. De l'autre côté est la maison rustique de Simon. Un tronc d'arbre se trouve en avant, près du mur du donjon.

MATHURINE, SIMON, GEORGETTE, NICOLAS, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Au lever de la toile les paysans sont occupés à placer des bancs et des tables sous un feuillage près de la maison de Simon, et les paysannes travaillent à différens ouvrages.)

SIMON.

AIR : *Une petite fillette.*

Préparons, sous c' t'a coudrette,
Grands papas et grands mamans,
Lou vin et la chansonnette,

Pour festa nos chers enfans ;
Cœur gai,
Morgué,
Bon pain.
Bon vin ;
Enfin,
Pour eux qu'ici tout s'apprête :
Avec c't'a cher' marmaille là,
Bientôt not' bonheur renaîtra ;
Il reviendra,
Et descendra
La montagna
Du haut en bas.

CHŒUR.

La montagna
Du haut en bas.

MATHURINE, s'approchant de la table.

En attendant je me mets ici.

SIMON.

Un moment, mère Mathurine, un moment.

MATHURINE.

Pourquoi donc ? Ne suis-je pas la mère de l'accordée ?

GEORGETTE.

C'est vrai, ma mère, vous êtes ma mère ; mais il faut une place pour Charles.

NICOLAS.

Pour le vin d'abord, et les parens après.

SIMON, roulant un petit tonneau de vin qu'il met sur la table.

Eh bien ! place pour l'aîné de la famille.

Même air.

V'là l'parent de tout le monde,
Des grands comme des petits :
C'est de c'te joyeuse bonde,
Que sortent tous les amis ;
A toi,
A moi,
Buvons,
Chantons,
Rions,
Aimons,
Trinquons à la ronde.
Amis, c'est aussi c't'ami là
Qui fait qu'souvent par ci, par là,
Je descendons plus vit' qu'au pas,
La montagna
Du haut en bas.

CHŒUR.

La montagna
Du haut en bas.

SIMON.

Allons, les petits drôles arriveront quand ils voudront ; v'là le couvert mis.

GEORGETTE.

Dites donc, M. Simon, êtes-vous bien sûr que votre fils Charles arrivera aujourd'hui ?

SIMON.

Ah! pauvre Georgette, tu fais bien là une question d'amoureuse. Est-ce qu'il neige encore dans la vallée ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce qu'on ramone encore les cheminées à Paris ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le jour de la Saint-Jean ?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que nos enfans, de père en fils, ont jamais manqué d'arriver ce jour-là ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON,

Eh bien! tais-toi donc, et va te requinquer; ils seront bientôt ici.

MATHURINE.

Ces pauvres enfans ne trouveront pas c't' année le pays bien riche. Les guerres, les siéges, les Impériaux, les Français, la cavalerie, le canon, tout ça ne fait pas pousser la récolte.

SIMON.

Hé ben! ça ne durera peut-être pas toujours; et puis, sarpégué, il y a une richesse que le Savoyard ne perd jamais.

GEORGETTE.

C'est vrai, ça.

AIR : *Du Vaudeville de Fanchon.*

J'n'avons pas l'opulence,
J'n'avons pas l'élégance
Qu'on admire autre part;
Mais j'avons la simplesse,
L'honneur, les mœurs, le cœur sans fard;
Et voilà la richesse
Du pauvre Savoyard. } *Bis en chœur.*

MATHURINE.

L'hiver, courant la ville,
Le savoyard utile,
Sert le tiers et le quart;

Dans Paris la mollesse,
Fait lever le riche si tard !
Et voilà la richesse } *Bis en chœur.*
Du pauvre Savoyard. }

SIMON.

Quand l'été peu prospère,
Des doux fruits de la terre
Nous a ravi not' part,
Des fruits de son adresse,
L'enfant enrichit le vieillard ;
Et voilà la richesse } *Bis en chœur.*
Du pauvre Savoyard. }

Eh ! jarnonbille, v'là le soulcil qu'est levé, et j'oublions ce pauvre ermite que j'avons trouvé hier égaré dans la vallée.

GEORGETTE.

Tiens, c'est vrai ; il avait tant prié qu'on le réveillît de bonne heure.

SIMON.

Bah ! bah ! une heure de sommeil de plus n'a jamais fait peur à un moine.

GEORGETTE.

Il n'aura peut-être pas été trop bien dans ce vieux donjon où vous l'avez placé.

SIMON.

Ah ! dame ! quand on ne peut pas mieux

faire, et puis c'est lui qui l'a demandé. J'allons le réveiller, et vous autres..

AIR : *gai, gai, gai, mon officier.*

Courez la haut, mes bons amis,
Guettez dans la bruyère;
Que tout' les cloches du pays
Nous annoncent nos fils.

GEORGETTE.

Mieux qu'vot' meilleure cloche,
Mon cœur, père Simon,
Va battre, à leur approche,
Le premier carillon.

TOUS.

Courons la haut, etc.

SIMON, les arrêtant.

Attendez donc le signal de reconnaissance.

Drès qu't'entendras, gros Pierre,
Nos coqs chanter aux champs,
Et puis nos ânes braire,
Ce seront nos enfans.

TOUS, en s'en allant par la montagne.

Courons la haut, etc.

SCÈNE II.

SIMON, M. DE CATINAT.

SIMON, frappant à la porte du donjon.

Ohé ! ohé ! père Ambroise ?

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

M'entendez-vous, Ermite,
C'est votre serviteur.

CATINAT, en dedans.

On reconnaît bien vite
La voix d'un bienfaiteur.

SIMON.

Peut-être, bon Ermite,
Vous avez mal dormi ?

CATINAT.

On dort si bien au gîte,
Offert par un ami.

SIMON.

Ermite, bon Ermite,
Ouvrez il en est tems.

CATINAT.

Est-ce l'heure prescrite ?

SIMON.

Oui, sortez, sortez vite,
Les moutons sont aux champs.

CATINAT.

(Il sort du donjon vêtu en ermite.)

Que le ciel vous bénisse, M. Simon, vous m'avez rendu un service dont je désire bien pouvoir m'acquitter.

SIMON.

Allons donc, ne parlons pas de ça; mais par quel diable de hasard vous étiez-vous ainsi perdu auprès de notre hameau, et qu'aviez-vous à dire à cette mare d'où j'ai failli vous repêcher?

CATINAT.

Oh! il serait trop long de vous raconter...

SIMON.

Ecoutez donc, ce que je vous demande là, ce n'est pas que je sois curieux au moins.

CATINAT.

Vous m'avez bien prouvé hier que vous ne l'étiez pas.

SIMON.

C'était mon devoir.

AIR: *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Sans guide, errant dans nos plaines,
Vous n'saviez que devenir.
Devais-je en questions vaines
Perdre le tems d'vous servir?

L'homme que le sort afflige,
N'a besoin que de bienfaits;
Souffre-t-il? moi je l'oblige,
Et je l'interroge après....

D'où venez-vous? où allez-vous?

CATINAT.

Je compte, comme je vous l'ai dit, passer la matinée dans ce hameau. J'y ai donné rendez-vous à un ermite de mon observance, pour conférer avec lui sur quelques points religieux.

SIMON.

En ce cas vous pourrez être de la noce que j'allons faire aujourd'hui, et boire un coup avec nous?

CATINAT.

Volontiers. Pensez-vous que nous serons tranquilles dans ce bâtiment où vous m'avez logé?

SIMON.

Vous y serez comme des princes. C'est un vieux donjon abandonné, dont on se sert quelquefois en manière de corps-de-garde; mais ça n'arrive que dans les grands dangers.

CATINAT.

A propos de corps-de-garde, savez-vous si l'on en trouve beaucoup sur la route de Turin ici?

SIMON.

Oh! ça, vantez-vous en. Depuis que ce diable de prince Eugène a découvert que M. de Catinat, le général français qui assiége Pigneroles, avait le projet de détacher notre duc du parti des Allemands, et de le rapatrier avec la France, il ne nous les refuse pas les corps-de-garde.

CATINAT.

Ah! ah!

SIMON.

Vous ne savez donc rien, vous autres! Mais ça ne m'étonne pas; ces nouvelles-là n'emplissent pas votre besace. — Il y a déjà eu, aux environs de Turin, deux entrevues de manquées entre M. de Catinat et le duc de Savoie; et c'est bien dommage.

CATINAT.

Pourquoi donc?

SIMON.

Tatigué! pourquoi donc? parce que c'te paix-là aurait ramené un peu d'herbe dans nos champs, et de bonheur dans nos familles. Quand deux grands se donnent la main, les petits se la baillent itou, et va qui danse.

CATINAT.

Eh bien! M. Simon, j'ai bien peur que vous ne dansiez pas de sitôt.

SIMON.

Et qu'est-ce qui nous en empêchera ?

CATINAT.

Le chef de l'armée impériale y voit de loin. Ce n'est pas un homme ordinaire.

SIMON.

Prou...

CATINAT.

Mon ami.

Air : *Du Vaudeville des Amans sans amour.*

Connaissez mieux le grand Eugène,
Habile aux conseils, au combat,
Il est son meilleur capitaine,
Il est son plus vaillant soldat.
Modeste au sein de la victoire,
Quels grands noms seraient plus chéris !
S'il eût su joindre à tant de gloire,
L'honneur de servir son pays !

SIMON.

Tout ça est bel et bon ; mais M. de Catinat...

CATINAT.

Oh ! M. de Catinat...

SIMON.

Non ! il est manchot peut-être ? lui qui a

plus d'esprit à lui tout seul que nous n'en aurons jamais à nous deux.

CATINAT.

C'est possible; mais à vous entendre on dirait que vous le connaissez.

SIMON.

Moi ? pas plus que vous ! de figure s'entend ; mais pour le cœur, j'ons là de ses nouvelles.

CATINAT.

Comment donc ?

SIMON, lui montrant une petite bourse.

Savez-vous ce qu'il y a là-dedans ?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Eh bien ! moi je le sais ; il y a là-dedans M. de Catinat. Connaissez-vous c'ta monnaie? ce sont quatre beaux louis que ce brave homme il a baillés, il y a près de six ans, à un petit savoyard qui était bien malade ; regardez-les bien, je ne vous donnerais pas ça pour tout le revenu de votre couvent.

CATINAT.

Et vous auriez raison ; mais dans quelle circonstance lui a-t-il donné ?...

SIMON.

Eh ! tatigué, un soir d'hiver, dans Paris, à la porte de son hôtel. Je vais vous conter ça.

Air : *Fanchon va par la ville.*

Sans pain, et d'mandant grâce,
Le pauvre enfant transi,
Se mourait sur la glace
Et sa marmotte aussi.
Monseigneur vient, soudain s'approche
Du pauvre petit ;
Il lui baillit c't'argent en poche,
Et l'enfant lui dit ;
Que dans le ciel un sort prospère
Nous fasse à l'envi,
Tous retrouver, vous, moi, mon père,
Et la marmotte en vie.

CATINAT.

M. de Catinat n'a fait là que ce que j'aurais fait à sa place : mais aujourd'hui il n'en est pas moins votre ennemi.

SIMON.

Taisez-vous donc, les braves gens comme lui, ne sont les ennemis de personne. Il tue le monde, c'est vrai ; mais après, quelles politesses il fait à ceux qui restent ! N'est-ce pas lui qui nous a sauvés dix fois dans ces vallées

de la fureur du soldat, du pillage et de l'incendie? Après sa victoire de la Marsaille, n'est-ce pas lui qui a réparé, à ses frais, tous les dommages que le combat avait causés? Eh jarnigoi! que l'on m'en baille des ennemis comme ça, et vous verrez si je ne les recevrai pas mieux que ce grand baron allemand qui commande ici le fort de Barcelonnette; il se dit notre ami, et il ne fait que nous gruger, ni plus ni moins que trente collecteurs à la fois.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Sous prétexte de me défendre,
Mon ami ne me laisse rien :
Mon ennemi vient me surprendre;
Il m'attaque et me rend mon bien,
Moi, qui n'ai pas d'autre ressource,
Je lui prends la main et lui dis :

(Il prend la main de M. de Catinat, et la secoue fortement.)

L'ennemi qui me rend ma bourse,
Est le meilleur de mes amis.

(On entend dans le lointain un carillon de village.)

Chut! N'entendez-vous pas ce que c'est que ça?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Ce sont nos galoupias. On voit bien que vous n'êtes qu'un révérend père.

CATINAT.

En ce cas je vous laisse à vos occupations. (*Bas.*) Tout ce bruit cessera peut-être bientôt... (*Haut.*) Si quelqu'un me demande...

SIMON.

Oui, oui, je vous avertirons quand il faudra boire.

(Catinat entre dans le donjon.)

SCÈNE III.

SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, PAYSANS, NICOLAS.

GEORGETTE, accourant.

Les voici, les voici : c'est moi qui les ai vus la première.

MATHURINE, accourant.

Non, c'est moi.

GEORGETTE.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

(Le carillon continue.)

SIMON.

Eh ! morguè, silence ! laissez-moi donc écouter cette musique !

GEORGETTE.

Air : *Du Carillon.*

Aux rigodons,
Qu'ils dansaient dans la poussière.

MATHURINE.

A leurs chansons.

GEORGETTE, MATHURINE.

Moi, j'ai dit : v'là nos garçons.

NICOLAS.

Mais dès qu'j'ons r'çu
Un' grande taloch' par derrière ;
J'ons dit : c'est vu ;
V'là Charles qu'est revenu.

TOUS.

Doux carillon !
Heureux jour ! moment prospère !
Doux carillon !
Voici l'bonheur du vallon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, SAVOYARDS, SAVOYARDES, portant triangles, tambourins, marmottes, lanternes magiques, etc.

CHŒUR, sur le haut de la montagne.

Air : *Gai coco, de M. Ducrai.*

Je revenons de France,
Oh! quelle jouissance!
Après si longue absence
De revoir le hameau!
Le cœur tout à la danse,
Je revenons de France
Avec notre innocence,
Ce qu'est bien plus nouveau.
Ici plus de souffrance,
Je rapportons de France
La gaîté, l'abondance, *bis.*
Gai, coco,
Voilà la récompense
Des peines du marmot, *bis.*
Ho, ho, ho.

(Tous les petits Savoyards et Savoyardes, en dansant à leur manière, s'avancent sur le devant de la scène, et se jettent dans les bras de leurs parens.)

SIMON, embrassant son fils.

Mon pauvre Charles.

CHARLES.

Mon père ! ma chère Georgette.

LES PÈRES ET MÈRES, embrassant leurs enfans.

Nos chers enfans.

CHARLES.

Allons, camarades, le bissac à terre et au devoir.

{Tous les petits Savoyards mettent à terre leur bissac, et en tirent des fichus, des petites bourses, des colliers, etc., qu'ils donnent à leur mère pendant le couplet.}

Air : *Escouta d' Jeannette.*

Tiens, voici mon père,
Voici les profits
Le ton fils ;
Ils t'plairont j'espère ;
Ils sont bien acquis.

LES ENFANS, à leur mère.

Voici les miens,
Ils sont les tiens,
Ma bonne mère.

CHARLES.

Nos biens, nos cœurs, prenez les tous,
Il sont à vous.

LES ENFANS.

Famille chérie,

Si nous vivons tous,
C'est pour vous :
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux !

LES PARENS.

Famille chérie,
Si l'on vit chez nous,
C'est par vous,
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux ?

LES ENFANS.

Vivent les parens.

LES PARENS.

Vivent les enfans.

TOUS.

Des bonnes gens.

CHARLES.

Allons, mes amis, quand la nature a payé sa dette, c'est à l'amour à payer les siennes.

GEORGETTE.

Moi, je suis toute prête.

CHARLES.

Air : *Du Vaudeville des Innocens.*

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,

L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

CHŒUR.

Quand on a revu, etc.

JOSEPH.

De ce pays,
Quand je partis,
Je baillis mon cœur à Nicette :
Puis un' fauvette par dessus,
Pour qu'all' m'aimît de plus en plus;
All' me promit des feux constans,
Tant qu'all' garderait ma fauvette,
J'ons bien quelques petits tourmens :
J'n'ons vu que fauvettes aux champs.

CHARLES.

Bah ! bah ! qu'est-ce que cela proûve ?

CHŒUR.

Quand on a revu ses parens.
Quand, etc.

PIERRE.

Quand je partis,
Moi je plantis
Un beau rosier pour ma Suzette,
All' me promit qu'all' m'attendrait,
Tant que mon rosier fleurirait.
J'allons voir l'effet d'ses sermens;
Mais j'ons un peu l'ame inquiète;

Il a fait ban chaud ce printems,
J'n'ons plus vu de fleurs dans les champs.

CHARLES.

Encore un imbécile !

CHŒUR.

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,
L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

(Ils veulent tous s'en aller.)

SIMON, les arrêtant.

Un moment, mes amis; un moment, il faut commencer par boire, c'est le principe de toutes les bonnes actions. A table. (*Il va vers le donjon.*) Allons, père Ambroise, tout est prêt.

CHARLES, à Simon.

Quel est ce père Ambroise?

SIMON.

C'est un ermite que j'avons hébergé cette nuit. — Oh! un brave homme.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CATINAT en ermite, sort du donjon.

SIMON, à Catinat.

Vous allez vous mettre à table à côté de mon fils Charles.

(M. de Catinat, Simon, Mathurine, Georgette et Charles vont se placer autour de la table. Les autres Savoyards s'asseient par terre, et se groupent sur le devant de la scène. Nicolas leur verse à boire.)

CATINAT, s'asseyant.

Je ne demande pas mieux.

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

CHARLES.

Ni moi. — (*En s'asseyant il regarde M. de Catinat.*) Ciel !

GEORGETTE.

Qu'est-ce que tu as donc ?

CHARLES, se remettant de son trouble.

Oh ! rien du tout... (*A part.*) Oh ! mon Dieu !

CATINAT.

A la santé des enfans vertueux qui soulagent leurs pères.

SIMON.

C'est ça, à leur santé. Qu'ils vivent cent ans, deux cents ans, trente cents ans.

TOUS.

A leur santé.

(Ils boivent.)

GEORGETTE, à Charles.

Mais qu'est-ce que tu as donc? Tu ne bois pas à cette santé-là, toi?

CHARLES, regardant toujours l'ermite.

Mais si, je bois. (*A part.*) C'est bien singulier.

MATHURINE.

Eh bien! mon petit Charles, toi qui as de l'esprit, dis-nous donc queuque chose de gai, queuques gentillesses.

GEORGETTE.

Oh! bien oui, des gentillesses! Il ne m'en dit pas seulement à moi, qui en attends depuis si long-tems; il est d'un triste...

CHARLES, affectant de la gaîté.

Mais non, Mademoiselle, je ne suis pas triste... je suis gai, très-gai même... Qu'est-

ce que vous voulez savoir? Des nouvelles de Paris? eh bien! il n'a pas changé de place.

SIMON.

Oh! çà c'est clair. Il n'y a que les hommes qui en changent, n'est-ce pas, mon fils?

CHARLES.

Et lestement encore.

Air: *De Marianne.*

Le plus fier coup de destinée,
Que j'ayons vu jamais là bas,
C'est quand pour une cheminée,
Je fus app'lé chez l'gros Lucas.
Comment va ça?
Couci, couça,
Me répond-il; mais j'ons queuque chose en tête:
Dépêche-toi,
Pendant c'tems, moi,
J'vas à la bourse, essayer je ne sais quoi.
Aussitôt dit, j'monte et j'vergette
La ch'minée au pauvre Lucas;
Et quand je me retrouve en bas,
Sa fortune était faite.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

(On entend un bruit de tambour.)

CATINAT, se levant precipitamment.

Pourquoi ce bruit?

CHARLES, l'observant.

Il n'y a pas de doute. — Debout, camarades !

(Ils se lèvent tous.)

SIMON, allant vers la montagne.

Ah ! jarnonbille, je parie que c'est ce grand baron de Spring.

CATINAT.

Le commandant de Barcelonnette ?

SIMON.

Le commandant de l'enfer. Il vient, comme à son ordinaire, faire ici quelques levées.

CATINAT.

Vous croyez ?

SIMON.

Ah ! vous l'allez voir. Un vieux pillard allemand, qui ne connaît que son prince Eugène, et ce qu'il y a à prendre dans un pays.

(A l'arrivée du Baron, les petits Savoyards se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING,

SOLDATS.

LE BARON, arrivant par un des côtés de la montagne.

ALTE. — Au nom de son altesse la prince Eugène, vous Krif, Kraf et Scholf, emparez-vous de ce donjon, et de tout ce que vous pourrez y trouver.

KRIF.

Ya, ya, commandant.

[Il entre dans le donjon, avec deux camarades.]

CATINAT, à part.

Quel contre-tems!

LE BARON, aux autres soldats.

Vous autres, vous allez me suivre sur la hauteur voisine. (*Il s'avance.*) Quant à vous, braves gens, je suis charmé de vous trouver rassemblés, pour vous faire part des ordres que je viens de recevoir de son altesse la prince Eugène. Il a appris que M. de Catinat n'a pas abandonné le projet de se réunir avec le duc de Savoie, et il pense qu'il est possible qu'ils se donnent un rendez-vous dans ces montagnes. En conséquence, comme je n'ai l'hon-

neur de connaître ni l'un ni l'autre, je vous ordonne de surveiller avec soin tous les voyageurs, et d'arrêter tous les individus qui paraîtront suspects. (*Appercevant M. de Catinat.*) Quel est cet ermite ?

CHARLES, prend une bouteille et un verre sur la table.

Allons, père Ambroise, encore un coup.— Il y a loin d'ici à votre ermitage.

CATINAT, étonné, regarde Charles.

C'est vrai.

CHARLES.

Mais, pour Dieu, faites donc raccommoder le petit sentier qui conduit à votre demeure. Il y a vraiment de quoi rebuter toutes les bonnes ames de la vallée qui vous portent des provisions.

CATINAT, de même.

J'y songerai.

SIMON, à Charles.

Tu le connais donc ?

CHARLES, bas à Simon.

Par cœur. — Taisez-vous.

LE BARON.

Je vous demande ce que c'est que cet ermite ?

CHARLES.

Eh pardine! le père Ambroise, qui ne le connait pas? Un brave homme qui n'a pas plus de méchanceté que vous n'en voyez. C'est lui qui console les affligés, qui mange les œufs de nos poules, qui nous donne la pluie, la grêle quand nous en avons besoin: qui conseille aux femmes d'aimer leurs maris, et qui ne leur prend rien pour çà, dà! C'est lui, enfin, qui recommande à Dieu tous les Savoyards, et au diable tous ceux qui nous font de la peine.

LE BARON.

Tertef! la prince Eugène il ne croira jamais qu'un ermite ait tant de pouvoir là-haut.

CHARLES.

Bah! c'est son fort.

Air: *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Jugez mieux le révérend père,
Et surtout ses pieux travaux:
Contre lui le diable a beau faire,
Il lui fait bien tourner le dos.
Malgré ses ruses et ses trames,
Il est homme, en un seul instant,
A vous envoyer dix mille ames
En paradis tambour battant.

LE BARON.

C'est bon. — Mais pourquoi ne répond-il pas lui-même ?

CATINAT.

Monseigneur, ce n'est pas toujours en parlant que l'on montre le plus d'esprit.

LE BARON.

C'est bien. — Je me tais. — Songez, vous autres, que si vous parvenez à prendre M. de Catinat, ce sera la plus belle action que j'aurai faite de ma vie, et cela me poussera diablement fort auprès de la prince Eugène.

CHARLES.

Bah ! Est-ce que le malheur d'autrui peut faire du bien à quelqu'un ?

LE BARON.

Toujours, toujours. Vous venez de France, et vous ne savez pas cela, petit drôle ?

CATINAT.

Oui, mes amis, M. le commandant a raison.

Air : *De la ronde.*

Dans Paris, dans Londre, à Rome,
Tout suit le même courant :
La chute d'un habile homme
Élève maint ignorant.

Le bûcheron dans nos plaines
Produit les mêmes dégats,
Les arbustes sont des chênes,
Quand les chênes sont à bas.

LE BARON.

C'est juste. — Ainsi vous répondez tous de cet ermite?

CHARLES.

Oui, tous, tous; n'est-ce pas, mes amis?

TOUS.

Oui, tous, tous.

LE BARON, à ses soldats.

Garde à vous! En avant, marche!

[Il s'en va par la montagne. Les Savoyards se rangent d'un côté pour le voir partir.]

SCENE VII.

THOMAS, CHARLES, GEORGETTE, SAVOYARDS, CATINAT.

CHARLES, à part.

Oh! il faut savoir ce que c'est que ça! — (*Haut.*) A mon tour le commandement: Arme au bras, camarades.

[Tous les enfans prennent leur triangle, leur vielle, leur marmotte, etc. et se mettent en ligne.]

TOUS.

Les voici.

CHARLES.

Eh bien ! chacun chez soi. — A tantôt notre joyeuse entrée dans Barcelonnette ; je vous ferai avertir par un air de vielle, quand il faudra partir.

MATHURINE, à Charles.

C'est cela. En attendant tu vas me suivre chez le notaire.

GEORGETTE.

Non, ma mère ; en attendant, il faut qu'il me dise tout ce qu'il a à me dire.

CHARLES.

Oui, oui, Georgette, je te le garde.

CHARLES.

Air :

Que la chansonnette
A tous les échos,
Des coteaux,
Annonce et répète
Voici les marmots.

Aux lieux d'notre enfance,
Rentrons en cadence,
Toujours va qui danse,
Et vivent les cocos.

Ah! ah! ah!

(Ils sortent en dansant, et répètent en chœur.)

Que la chansonnette,
A tous les échos, etc.

SCÈNE VIII.

SIMON, M. DE CATINAT, CHARLES, GEORGETTE.

SIMON.

Eh bien! père Ambroise, qu'avez-vous donc? vous avez l'air tout triste au milieu de notre fête.

CATINAT.

Oh! non; mais je vous avoue que dans ce moment je suis un peu distrait; l'absence de cet ermite que j'attendais ici, commence à m'inquiéter.

CHARLES, à part.

Un autre ermite?

GEORGETTE, avec curiosité.

Hein?

CHARLES, bas.

Tais-toi donc.

CATINAT.

S'il s'était égaré, je perdrais, peut-être pour jamais, l'occasion de lui parler.

CHARLES.

Eh! morgué, parlez donc, mon père a de bonnes jambes; il connaît tous les sentiers de ces montagnes, et d'un tour de main il vous amènera votre homme. Pas vrai, mon père? avec toutes les précautions. (*A son père.*) Écoutez bien ça. (*Haut.*) Je veux dire avec tous les égards que l'on doit à son habit.

SIMON.

Oh! sois tranquille, je ne suis pas plus capable de le manquer, que je ne manquerais une bouteille de vin vieux dans notre cellier. Viens avec moi, ma fille.

GEORGETTE, à Charles.

Eh bien! vous restez là, Monsieur?

CHARLES.

Mais laisse-moi donc, j'ai affaire.

GEORGETTE.

Affaire sans moi! est-ce que ça se peut? Oh! mon Dieu! mon Dieu, comme ils sont, ces amans quand ils reviennent de Paris. (*A Catinat.*) Tenez, Monsieur, je vous en fais juge.

Air: *Du Vaudeville de la Jolie Blanchisseuse.*

C'est pour vous qu'il me délaisse;
Mais j'vous crois honnête et bon,

Quelque motif qui le presse,
Éclairez donc sa raison.
Pour un garçon qu'a l'cœur tendre,
Qui veut être mon époux,
D'grâce faites lui comprendre
Que je vaux bien mieux que vous.

CATINAT, en riant.

Oui, oui.

GEORGETTE, à Charles.

Je te revaudrai ça, va.

(Elle sort en ayant l'air de menacer Charles.)

SCÈNE IX.

CHARLES, M. DE CATINAT.

CATINAT, prenant Charles par le bras.

Étrange enfant; qui es-tu donc?

CHARLES, d'un air gai.

Tiens, est-ce que vous ne l'avez pas vu?

Air : *Calpigi.*

J'suis fils de Simon l'honnête homme,
Il n'a rien, moi je suis tout comme,
Il fut long-tems, trottant, frottant,
Par respect moi j'en fais autant.

Quatre cents ans de ramonage,
Nous ont illustrés d'âge en âge,
Et malgré ces titres d'honneur,
J'n'en suis pas moins vot' serviteur. *Bis.*

CATINAT.

Tu habites cette vallée?

CHARLES.

Quinze jours par an, pour vous servir.

CATINAT.

Tu as donc déjà commencé tes voyages?

CHARLES.

Dam', quand c't'argent ne vient pas, il faut bien l'aller chercher.

CATINAT.

Et tu as été à Paris?

CHARLES.

J'ons fait mieux que ça, j'en suis revenu.

CATINAT, avec étonnement.

Ah!... Tu as un empressement à obliger qui m'étonne.

CHARLES.

Et pourquoi donc? En fait d'ça, vaut mieux aller vite que pas du tout.

CATINAT.

Mais, ne m'ayant jamais vu...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait?

CATINAT.

Pas même à cet ermitage dont tu parlais tout-à-l'heure?

CHARLES.

Oh! celui-là, ou un autre, qu'importe?

CATINAT.

C'est que tu mets dans tes manières, dans tes soins, un zèle...

CHARLES.

Oh! moi, je n'y mets rien du tout. J'allons à la bonne franquette. (*A part.*) Si je n'avais pas peur de lui faire de la peine...

CATINAT, avec amitié.

Eh bien! sois franc, mon ami.

CHARLES, ému, à part.

Son ami! Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'y tiendrai pas.

CATINAT.

Pourquoi avais-tu l'air de craindre les questions que ce commandant m'adressait?

CHARLES.

Oh! dame... il y a tant de moines qui ne connaissent que leurs patenôtres et qui ne

savent pas répondre aux gens de guerre ; v'là tout.

CATINAT.

Air : Du Vaudeville de Figaro.

Il est certain que la guerre,
Trouble un ministre de paix :
Mais pourquoi charger ton père
D'aller se mettre aux aguets ?

CHARLES.

N'est-ce donc pas pour bien faire
Qu'ici vous êtes venu ?

CATINAT, à part.

Ciel ! serais-je reconnu ?

CHARLES, se jetant à ses pieds.

Oui, Monseigneur.

Mon cœur vous a reconnu.

CATINAT.

Que dis-tu ?

CHARLES.

Monsieur de Catinat, voyez à vos pieds le pauvre enfant qui vous doit la vie.

CATINAT, voyant revenir le baron de Spring.

Malheureux ! tu me trahis.

CHARLES, se levant précipitamment.

Pas si bête, Monseigneur.

(Il se met à danser autour de lui.)

Air : *Diga d'Jeannette.*

Diga d'Jeanette,
Veux-tu me servir
Larirette?
Diga d'Jeanette
C'est tout mon plaisir.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING.

LE BARON, à part en entrant.

Il n'est pas seul!

CHARLES, de même.

Qu'il faudra faire,
Vous me l'direz bien
Larirette,
Et moi j'espère,
Que j'n'en perdrai rien.

LE BARON, avec humeur.

Que fais-tu là, toi?

CHARLES.

Pardine, vous le voyez, je fais mon métier ; je divertis le révérend pére.

LE BARON.

Éloigne-toi.

CHARLES.

Laissez donc, il m'a trop bien payé, il faut qu'il ait le reste de ma chanson.

Même air.

Mais pauv' Jeanette,
A c'que chacun dit
Larirette,
T'es bien jeunette,
T'as bien peu d'esprit.
J'sarvons tout d'même,
Si j'ons peu d'esprit
Larirette,
Pour ceux qu'on aime,
C'est l'cœur qui suffit.

LE BARON.

Tertef ! Ne t'ai-je pas dit de t'en aller ?

CHARLES.

Eh ! ne vous fâchez pas, si le révérend père est content.

CATINAT, prenant la main de Charles.

Oui, mon ami, très-content.

CHARLES, lui baisant la main avec respect.

Eh bien ! je m'en vas.

LE BARON.

Oui, va-t'en.

GEORGETTE, arrivant, et ayant l'air de chercher Charles.

C'est bien fait, Monseigneur. (*Elle lui fait une révérence.*) (*A Charles.*) Ah ! tu viendras, peut-être.

(Elle le prend par le bras et sort avec lui.)

SCÈNE XI.

LE BARON DE SPRING, M. DE CATINAT.

LE BARON.

Je suis revenu sur mes pas pour avoir une petite explication avec vous.

CATINAT.

Avec moi ? (*Regardant de côté et d'autre.*) Oh ! si le duc de Savoie allait venir en ce moment.

LE BARON.

Tout-à-l'heure, quand vous me parliez, je me suis aperçu qu'il y avait sous cet habit...

CATINAT, vivement.

Quoi donc ?

LE BARON.

Plus d'esprit qu'il n'en faut pour un moine, et ça me convient.

CATINAT, avec impatience.

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile ? Hâtez-vous.

LE BARON.

A faire ma fortune et la vôtre.

CATINAT.

Oh ! la mienne n'est pas aisée à faire.

LE BARON.

Pourquoi donc ?

CATINAT.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

C'est un tort de mon caractère,
Qui cherche les dangers partout.
La fortune ne peut me plaire,
Que quand je l'ai poussée à bout.
Je ne le dirais à personne ;
Mais vous entraînez les cœurs francs ;
En général ce qu'on me donne,
Me plaît moins que ce que je prends.

LE BARON, à part.

Diable ! c'est un coquin, je ne risque rien d'en faire mon ami. (*Haut.*) Justement ce que j'ai à vous demander n'est pas sans difficulté.

CATINAT.

Eh bien ! voyons.

LE BARON.

Plus bas, donc. Malgré les avis du prince Eugène, je n'espère pas rencontrer ici, M. de Catinat. Il n'est pas assez simple pour s'engager dans nos montagnes, ou si il y vient, il n'y viendra pas seul.

CATINAT.

Je suis de votre avis.

LE BARON.

Air : Du lendemain.

On connait sa prudence,
Et son esprit avisé.
C'est de toute la France
Le guerrier le plus rusé ;
On me vante pour ma tête ;
Mais soyez sûr, mon ami,
Que je ne suis qu'une bête,
Auprès de lui.

CATINAT.

Puisque vous le dites, je le crois. Alors qu'y a-t-il à faire ?

LE BARON.

Parlez donc plus bas. Sous votre habit on peut tout observer, tout apprendre, et en vous introduisant dans le camp de M. Catinat, en gagnant sa confiance, il vous serait aisé de m'instruire de tous ses projets.

CATINAT, à part.

Le pauvre homme ! (*Haut.*) Vous ne pouviez mieux vous adresser.

LE BARON.

En vérité ?

CATINAT.

Il n'y a pas plus de vingt-quatre heures que j'ai eu de ses nouvelles.

LE BARON.

Eh bien ?

CATINAT.

Il médite en ce moment, contre vous, la plus terrible entreprise.

LE BARON.

Contre moi ? Il me craint donc ?

CATINAT.

Pas du tout ; mais il se propose d'attaquer votre fort par le revers du col de Fenestrelle.

LE BARON.

Là! je l'ai encore écrit hier au prince Eugène, que je ne serais jamais pris que par le col. Mais comment savez-vous ?

CATINAT.

Par quelqu'un qui ne m'a jamais trompé. Un ermite de mes amis, que j'attends ici pour conférer avec lui sur le salut des ames qui nous sont confiées.

LE BARON.

Et c'est lui qui vous a dit...

CATINAT.

Que M. de Catinat voulait vous renvoyer à Vienne, et délivrer cette vallée de vos exactions.

LE BARON.

Eh Dieu! je le trouve plaisant, M. de Catinat. Est-ce qu'il ne veut pas que je vive ? Et le droit de la guerre, donc ?

CATINAT.

Ah! doucement.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Ce n'est pas sur le brigandage
Que la guerre a fondé ses droits.
La grandeur d'ame, le courage,
Voilà la source des exploits.

Le désespoir et la misère,
Sont un outrage à la valeur :
La première loi de la guerre,
C'est de la faire avec honneur.

(Le baron fait un signe d'étonnement.)

C'est ce que dit M. de Catinat.

LE BARON.

Bah ! bah ! il est français lui, ça ne me regarde pas. Je cours bien vite profiter de vos bons avis... Mais qu'est-ce ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIMON, LE DUC DE SAVOIE, en Ermite.

SIMON, arrivant par la montagne.

Le voici, le voici, père Ambroise. Quand je vous disais que je ne le manquerais pas.

CATINAT, à part.

Ciel ! le duc de Savoie... (*Haut.*) Ah ! père Hyacinthe, soyez le bien venu. (*Au Baron.*) C'est l'ermite dont je vous parlais.

LE DUC, s'inclinant.

Que la paix soit avec nous !

CATINAT.

C'est mon désir le plus sincère.

LE DUC.

C'est mon vœu le plus ardent. (*A part.*) Quel est cet officier ?

CATINAT, à part.

C'est un sot. (*Haut.*) Je me flatte que vous serez content des propositions que j'ai à vous faire pour le bien de l'ordre (*Au Duc, à part.*) de la part du Roi, mon maître.

LE DUC.

Je me flatte que vous serez satisfait de ma résignation.

CATINAT.

Air : *Dans ce salon, où du Poussin.*

Vous reconnaîtrez les bontés
Du tout puissant qui vous appelle ;
Il veut vous voir à ses côtés.

LE BARON.

Diantre, la place est assez belle.

LE DUC.

Les pécheurs à ma loi soumis,
Vont s'amander sous sa puissance ;
Ils rendront tout ce qu'ils ont pris.

LE BARON.

Un moment ?

Je ne suis pas de l'observance.

Mais c'est égal, bonnes gens : occupez-vous du salut des autres, je vais songer au mien. (*On entend un bruit de trompette.*) Quel est ce nouveau bruit ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, UN ENVOYÉ.

CHARLES, accourant.

Des dépêches pour M. le commandant. (*Apercevant le Duc, à part.*) Ah ! il est arrivé. (*Haut.*) On demande M. le commandant.

LE BARON.

Eh ! bien, qu'on se présente.

UN SOLDAT, tenant un paquet cacheté.

C'est de la part du prince Eugène.

TOUS, à part.

Ciel !

LE BARON.

Donnez...

(Il lit bas.)

CATINAT, LE DUC, à part.

Air : *De Madelinette.*

De cette dépêche imprévue,
Grand Dieu, quels seront les effets !

Si nous manquons cette entrevue,
Il n'est plus d'espoir pour la paix.

SIMON, à Charles, en regardant le Baron.

Tiens, on dirait qu'il les soupçonne.

CHARLES.

Eh! non, non, vous vous méprenez.

SIMON, de même.

Je vois qu'il pâlit et s'étonne.

CHARLES.

Les sots toujours sont étonnés.

CATINAT, LE DUC, à part.

De cette dépêche imprévue,
Grand Dieu, etc.

ENSEMBLE.

CHARLES, à part.

De cette dépêche imprévue,
Quels que soient ici les effets,
Ils obtiendront leur entrevue,
Dussé-je me perdre à jamais.

SIMON, à part.

De cette dépêche imprévue.
Ils paraissent peu satisfaits,
Et sur leur sort j'ai l'ame émue,
Comme si pour moi je craignais.

LE BARON, après avoir lu, à la cantonnade.

Hola! Krif, Krof, Schlof, grenadiers du

poste, serrez les rangs, barrez tous les chemins. Vous, messieurs les bonnes gens, écoutez ce qu'on m'écrit.

» Baron de Spring, j'ajoute à l'avis que je
» vous ai donné ce matin, touchant M. de
» Catinat, qu'il est positivement sorti de son
» camp il y a vingt-quatre heures, qu'il s'est
» dirigé vers votre vallée, et qu'il est déguisé
» en ermite. Si notre bonne fortune le fait
» tomber entre nos mains, qu'il me soit sur-
» le-champ envoyé au quartier impérial.

Signé, le prince EUGÈNE. »

CATINAT et LE DUC, à part.

Tout est découvert.

LE BARON.

Je ne sais, Messieurs, lequel de vous a l'honneur d'être M. de Catinat; et, dans le doute où je suis, je crois de mon impartialité de vous arrêter tous deux l'un et l'autre.

LE DUC, à Catinat.

Vous êtes plus exposé que moi, ne me démentez pas. (*Haut.*) Il n'y a plus de doute, M. le commandant; et puisque vous êtes si bien averti, les déguisemens sont inutiles. Vous voyez en moi M. de Catinat. (*Il passe entre Catinat et le Baron.*)

LE BARON.

Je vous remercie, Monsieur. Krif? la clef du donjon.

CATINAT, bas au Duc.

Mais, Prince, je ne souffrirai pas.

LE DUC, bas.

Paix.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quel que soit ici le danger
Auquel un tel aveu m'expose,
Je ne crains point de m'engager,
Quand de l'honneur je sers la cause.
(A Catinat.)
Je dois espérer mon pardon,
Du favori de la victoire,
On peut bien lui ravir son nom,
On ne peut lui ravir sa gloire.

LE BARON, après avoir ouvert le donjon.

Si ce n'est pas abuser de la complaisance de monsieur le Maréchal, il aura la bonté d'entrer dans ce donjon, jusqu'à ce que j'aie disposé une escorte digne de l'accompagner. (*A Catinat.*) Et vous, Monsieur le donneur d'avis, vous allez me suivre, à l'instant même, au fort de Barcelonnette.

CATINAT, à part.

Ciel ! plus d'entrevue.

CHARLES, à Catinat.

Laissez-donc.

LE BARON, avec humeur.

Et là, je vous apprendrai comment je traite les gens qui se moquent de moi.

CHARLES.

Eh bien ! c'est malin ce que vous allez faire là.

LE BARON.

Comment ? comment ? et de quoi vous mêlez-vous ?

CHARLES, se mettant entre le Baron et Catinat.

Pardine, je me mêle de vos intérêts et des nôtres : ne voyez-vous pas que ces deux hommes sont venus ici pour le même objet ; et vous les séparez ! Deux méchans qui ont voulu nous donner la paix ! qui vous répond que ce ne sont pas deux Catinats ?

LE BARON.

Oh ! par exemple ! deux Catinats !

CHARLES.

Pourquoi non ?

LE BARON.

Air : *Du petit matelot.*

Vous vous raillez de moi, je pense
Est-il deux Césars sous les cieux ?
Est-il deux Catinats en France ?

SIMON.

Non, vraiment on n'en voit pas deux.

LE BARON.

Et, s'il faut que je vous confonde,
Est-il, pour le bonheur commun,
Deux barons de Spring dans le monde ?

CHARLES.

Non vraiment, c'est bien assez d'un.

Mais c'est égal ; ils doivent être aussi dangereux l'un que l'autre.

Air : *En guerre ces aventures.* (Des Pages.)

Puisque l'un s'est fait connaître
Pour monsieur de Catinat,
A coup sûr, l'autre doit être
Queuq' coupabl' du même état,
Queuq' enragé qu'on renomme,
D'nos droits queuq' maudit appui,
Enfin queuq' chien de grand homme,
Qui ne vaut pas moins que lui.

Et je vous camperais bien vite tout ça en

prison. (*Bas à Catinat.*) Çà vous convient-il?

CATINAT, à Charles.

Oui. (*A part.*) Qu'avons-nous à craindre, si nous pouvons signer notre traité?

CHARLES, au Baron.

Oui, morbleu! en prison tous les deux.

LE BARON.

Mais... mais...

CHARLES, montrant M. de Catinat.

L'envoyer à Barcelonnette! si l'on prend votre fort, c'est autant de perdu pour vous, et en l'envoyant de suite au prince Eugène, au lieu d'une capture, il vous en paierait deux.

LE BARON, à part.

Diable! il a raison l'enfant! (*Haut.*) Taisez-vous, petit drôle, je sais mieux mon devoir que vous, peut-être... Oui, en prison, Messieurs, en prison.

(Il fait entrer Catinat et le Duc.)

CATINAT, bas à Charles, en passant près de lui.

Bien, mon enfant, tâche de parvenir jusqu'à nous, j'ai besoin de toi pour prévenir nos troupes qui nous ont suivis.

CHARLES, bas.

C'est dit, Monseigneur. (*Le Baron ferme*

la porte du donjon.) Ferme, ferme la cage, ça n'empêchera pas les oiseaux de chanter.

SCÈNE XIV.

SIMON, CHARLES, LE BARON, SOLDATS, GEORGETTE, MATHURINE.

LE BARON, en fermant la porte.

Ah! monsieur de Catinat, vous vouliez communiquer avec le Duc de Savoie. Heureusement que je suis venu à tems pour vous en empêcher. Et puis vous aviez le projet de me faire voyager!... Mes amis, n'êtes-vous pas d'avis que monsieur le Maréchal ira plus loin que moi?

CHARLES.

Ya, ya, commandant.

LE BARON.

Soyez tranquilles, je ne vous quitterai pas de sitôt. J'aime votre pays, extraordinairement beaucoup.

MATHURINE.

Vous êtes bien bon, Monseigneur.

LE BARON.

Air: *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Les habitans y sont timides,

Je les mène comme je veux ;
Je n'ai pas des goûts très-avides ;
Mais je prends tout ce que je peux.
Je trouve en ces lieux des hommages,
Un air toujours pur, Dieu merci,
Et puis d'excellens pâturages,
Où puis-je mieux vivre qu'ici ?

(Il place trois sentinelles devant la porte du donjon.)

Sentinelles ! faites bien votre devoir jusqu'à mon retour.

LES SENTINELLES.

Ya, commandant, ya.

(Le Baron s'en va avec les autres soldats.)

SCÈNE XV.

CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, SENTINELLES.

CHARLES, à part.

Maudites sentinelles ! Comment parvenir jusqu'à eux... (*Regardant le donjon.*) Mais ce mur.... cette cheminée.... c'est mon métier.

SIMON.

A présent j'espère que tu vas m'expliquer !

CHARLES.

Eh ! mon père, il ne s'agit pas d'expliquer, il faut agir.

GEORGETTE.

A présent, Monsieur, j'espère que vous allez me parler de votre amour...

CHARLES.

Oui,... oui, Georgette, il faut escalader le mur.

GEORGETTE.

Hein ?

MATHURINE, à Charles.

Il est tems, je crois, d'aller chez ce notaire qui nous attend depuis deux heures.

CHARLES.

Oui, oui, ma mère... Dussé-je m'y rompre le cou.

MATHURINE.

Comment ? comment ? chez le notaire...

CHARLES.

Mais allez-y vous-même ; vous savez bien que je m'en rapporte à vous. Vous, mon père, allez chercher votre musette.

GEORGETTE, à Charles.

Mais méchant que vous êtes ..

CHARLES, l'embrassant.

Tiens, tiens Georgette, je t'aime, je t'a-

dore, je ne suis bien qu'avec toi... mais va-t'en.

GEORGETTE.

Où donc ?

CHARLES.

Sur la montagne; et d'un tour de vielle appelle tous nos amis.

(Georgette entre chez elle, en ressort un instant après, et va se placer sur le haut de la montagne.)

SCÈNE XVI.

CHARLES, LES SENTINELLES.

CHARLES.

Eh bien ! camarades, il fait beau, n'est-ce pas ?

KRIF.

On nous a défendu de répondre.

CHARLES.

Et de chanter ?

KRIF.

Tout de même.

CHARLES.

Et de boire ?

SCHOLF.

C'est différent.

CHARLES.

Eh bien ! buvez.

LES SOLDATS.

Volontiers.

GEORGETTE, sur la montagne, jouant un air de vielle.

LES SOLDATS.

Mais, qu'est-ce que c'est que cette jolie musique ?

CHARLES.

Ce sont mes petits camarades qui viennent me prendre pour faire notre entrée à Barcelonnette.

GEORGETTE, sur la montagne.

Air : *C'est madame la Baronne.*

Gais enfans de la montagne,
Escouta votre compagne,
Venez tous d'ici, de là.
Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

CHŒUR, dans la coulisse.

Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SAVOYARDS ET SAVOYARDES.

PIERRE.

(Il paraît sur le haut de la montagne avec une partie de ses camarades. Les autres arrivent d'un autre côté.)

Même air.

Les enfans de la montagne,
Quand faut servir leur compagne,
Sont toujours tout prêts à ça,
La, la, la,
La chemina du haut en bas.

CHŒUR, en avançant sur le devant.

La, la, la,
La chemina du haut en bas.

LES SOLDATS.

La jolie petite troupe.

CHARLES, à tous ses amis, en passant devant eux, et à demi-voix.

Mes amis, il faut distraire et occuper ces soldats.

TOUS.

Nous v'là.

PIERRE, imitant le cri des Savoyards.

La lanterne magique, la pièce curieuse.

JOSEPH, de même.

Qui veut voir la marmotte en vie?

GEORGETTE, aux soldats.

Messieurs, voulez-vous entendre la chanson de la petite Javotte, avec la danse savoyarde?

CHARLES.

Oui, oui, la chanson à ces messieurs. On ne leur défend pas de prendre du plaisir pour rien, n'est-ce pas?

LES SOLDATS.

Ya, ya, jamais.

CHARLES.

Allons, mon père, placez-vous là, et accompagnez-nous de votre musette.

SIMON.

Je ne ne demande pas mieux. — Allons, mes enfans.

(Il monte sur un petit tertre placé au pied d'un arbre qui s'élève contre le mur du donjon.)

GEORGETTE, sur le devant de la scène, en s'accompagnant de sa vielle.

Air: *De M. Ducrai.*

A Paris s'en allait Javotte,

Cherchant l'amant qu'alle a perdu.
All' n'emportait que sa marmotte,
Et son amour et sa vertu ;
Pour entreprendre un tel voyage,
Avec rien qu'çà,
Il faut déjà
Bien du courage.

SIMON, avec le chœur.

Bien du courage.

CHARLES, sur le haut de l'arbre.

J'ai du courage.

(Pour atteindre le mur, il met le pied sur l'épaule de Simon, qui cesse de jouer de la musette.)

LES SOLDATS.

Et la musique donc ?

SIMON, reprenant sa musette.

Me v'là, me v'là.

(Charles se cache dans l'arbre. Ritournelle pendant laquelle les petits savoyards dansent à la manière du pays. Les sentinelles placées devant la porte du donjon, s'avancent peu à peu.)

GEORGETTE.

Même air.

Au pied d'un' tour v'là que Javotte,
Entend ces plaintes par hasard :
Vous, qui portez une marmotte,
Ayez pitié du savoyard :

C'était l'objet de sa tendresse,
C'est son accent,
Et vite all' sent
Qu'il faut d'l'adresse.

SIMON, avec le chœur.

Oui de l'adresse.

CHARLES, montant sur le toit.

J'ai de l'adresse.

(Arrivé au haut de la cheminée du donjon, il s'y glisse en répétant le refrain. Ritournelle comme au premier couplet.)

GEORGETTE.

Même air.

All' réveille sa bête, Javotte,
Al" chante, all' font tout' deux leurs tours;
On n'est pas chich' d'une marmotte,
Quand il s'agit de ses amours.
Le geolier vient; all' recommence,
Bien poliment.
C'était l'moment
De la prudence.

SIMON, avec le chœur.

Oui; d'la prudence.

CHARLES.

J'ai de la prudence.

(Il parait au haut de la cheminée, tenant deux écharpes, qu'il montre à son père. Ritournelle. Les soldats appuyés sur leur fusil, semblent écouter avec attention.)

GEORGETTE.

Même air.

L'amant voit le jeu de Javotte,
Il en profite, et dans le tems
Que l'geolier joue à la marmotte,
L' Savoyard fuit et gagne aux champs.
C'qu'i prouv' qu'on n'doit jamais en France,
Grand ou petit,
Perdre l'esprit,
Ni l'espérance.

CHŒUR.

Ni l'espérance.

(A la fin de ce couplet, Charles se trouve avec son père sur le milieu de la montagne; il lui remet une écharpe et tous deux prêts à partir l'un d'un côté et l'autre de l'autre, s'embrassent et répètent.)

Ni l'espérance.

(Ils s'éloignent. Ritournelle.)

JOSEPH.

Air : *Buvons à Momus.* (Du Panorama.)

Allons, gai coco, la grand' bourrée,
Unissons-nous tous,
Fesons les fous.

(Il prend les Savoyards par la main, et les fait danser en rond autour des soldats.)

CHŒUR, en dansant.

Allons, mes amis, la grand' bourrée,
Messieurs les soldats, imitez-nous.

JOSEPH.

Pour bien finir une soirée,
Et bien saisir
Le plaisir;
Il faut s'unir.

CHŒUR, en dansant.

Pour bien finir, etc.

TOUS.

Youp, youp.

KRIF, il met son fusil contre le mur.

Je cède à la gaîté qui m'emporte,
Adieu le donjon
Et la prison.

CHŒUR, dansant.

Suivez la gaîté qui vous transporte.
Dansez sans façon
Un rigodon.

PIERRE.

C'est bien plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

LES SOLDATS, dansant.

Yo, c'est plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

TOUS.

Youp, youp, youp.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE SPRING, SOLDATS.

LE BARON, sur le haut de la montagne.

TERTEF! Qu'est-ce que je vois là? vous dansez, je crois?

LES SOLDATS, effrayés, se remettent promptement à leur place.

Non, non, commandant, nous ne dansons plus du tout, du tout.

LE BARON.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Dans un moment de danger,
Grand! Dieu quelle extravagance!
Ah! d'une telle imprudence,
Je saurai bien me venger.
Avec la France, j'espère,
Nous aurons bientôt affaire;
Ainsi, puisqu'en tems de guerre,
Vous aimez tant à walser;
Je vous mets à l'avant-garde,

Le français qui nous en garde,
Saura vous faire danser.

KRIF, à Krof.

Oh! tiable de rigodon.

LE BARON, à un soldat qui l'a suivi.

Monsieur le colonel, vous êtes sûr de votre escorte; vous avez bien entendu mes ordres, je vais vous livrer les deux prisonniers.

(Il ouvre la prison. A l'instant on entend un bruit continuel de coups de canon. La montagne se garnit de soldats, et sur le milieu on voit deux drapeaux se réunir. Les Savoyards frappent leurs triangles.)

TOUS.

Vive France! vive Savoie!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE ET SAVOYARDS.

LE BARON.

Qu'entends-je? — D'où viennent ces soldats?

CHARLES.

Ma foi, monsieur le Commandant, c'est mon père et moi qui avons été les chercher.

SIMON.

Et j'sommes ben fâchés, si je vous avons fait attendre.

LE BARON.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

CHARLES.

T'nez v'là vos deux ermites qui vont vous l'expliquer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, CATINAT, LE DUC DE SAVOIE.

(Ils sortent du donjon, revêtus de leur costume ordinaire, et se donnant la main.)

LE BARON, étonné.

Ah! est-il possible...

CATINAT.

Oui, monsieur le Baron, vous pouvez mander à M. le prince Eugène, que le duc de Savoie et Catinat viennent, par un traité solennel, de réunir deux peuples qui n'auraient jamais dû être divisés.

TOUS.

Vive France! vive Savoie!

LE BARON.

C'est bien honorable pour moi. — Mais son altesse la prince Eugène, il sera bien étonné...

LE DUC.

Point de réflextions, monsieur le Commandant.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Le nœud qui m'attache à la France,
De mon peuple assure l'honneur,
Je recouvre enfin la puissance
De veiller seul à son bonheur.
D'un héros la vertu guerrière,
A su le protéger long-tems,
Mais, pour rendre heureux des enfans
Un tuteur ne vaut pas un père.

TOUS.

Vive Monseigneur !

CATINAT, à Charles, avec amitié.

Charles, tu nous as bien servis.

CHARLES.

Ma foi, Monseigneur, un Savoyard n'est bon qu'à ça.

CATINAT.

Il te faut une récompense.

CHARLES.

Ah! pour ça...

CATINAT.

Air : *De bien égayer la journée.*

Non, non je sais ce que je dois
A ton dévoûment mémorable,
Je veux le raconter au roi,
Et j'espère obtenir pour toi,
Bientôt une place honorable.

CHARLES.

En fait de place, Monseigneur,
Mon ambition est bornée,
Que le roi m'accorde l'honneur
De m'placer, de m'placer dans sa cheminée.

Et vous pouvez lui dire que je le sarvirons de main de maître, et que je n'irons pas pour lui que d'un côté.

CATINAT.

Fort bien; mais en attendant épouse ta Georgette, et je me charge du contrat.

LE DUC.

Et moi, du bonheur de toute la famille.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu, Messieurs, les bonnes idées!

Vous êtes les premiers qui m'ayez si bien parlé de la journée.

LE DUC.

Mais il importe de prévenir de jaloux ressentimens. Adieu, monsieur le Maréchal, j'ai plus gagné aujourd'hui que si je vous avais vaincu.

CATINAT.

Vous avez raison, Prince, un traité de paix vaut mieux que la plus belle victoire.

(Ils montent tous deux vers leurs troupes. Parvenus au milieu de la montagne, ils s'embrassent au roulement général des tambours, et se séparent. Les troupes les suivent.)

VAUDEVILLE.

Air : *Le Wicht.*

CHARLES.

Gai coco, qu'un joyeux refrain
Se mêle à la gaîté publique,
Prenons triangle, tambourin
Et lanterne magique,
Sous d'autres lois, d'autr's étendarts,
Voir notre pauv' Savoie heureuse,
C'est enfin, pour les Savoyards,
La pièce curieuse.

SIMON.

Comme un autre dans mon printems,

Courant de pratique en pratique,
J'montrais aux belles de mon tems,
La lanterne magique.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela,
Je bois; et quand l'année heureuse
A rempli mon tonneau, voilà
Ma pièce curieuse.

MATHURINE.

La vie est, dit-on, un roman,
Où tout est faux et chimérique;
Où tout pass' vite, c'est vraiment
La lanterne magique.
Mais quand la toile va s' baisser,
Il n'est docteur, ni connaisseuse
Qui n'voulut voir recommencer
La pièce curieuse.

PIERRE.

Belles, au printems de vos jours,
A vous flatter chacun s'applique,
Tout dans la saison des amours
Est lanterne magique;
Mais n'y jouez pas trop souvent,
La pratique en est dangereuse,
Moins on la montre, et plus on rend
La pièce curieuse.

JOSEPH.

Lison s'figurait à quinze ans,
L'hymen comme un spectacle unique,
All' l'attendait comm' les enfans,
La lanterne magique.

Alle épousit le vieux Lucas;
Mais Lison, confuse et honteuse,
Vit bientôt que ce n'était pas
La pièce curieuse.

LE BARON.

Quand Diogène rencontra
Un sage héros dans l'Attique,
Sans doute, il portait ce jour là,
La lanterne magique.
Si Diogène revenait
Dans la France victorieuse,
Sans lanterne il retrouvérait,
La pièce curieuse.

NICOLAS.

J'avions un procès à Paris,
Pour gagner l'chef de la pratique,
J'eus beau le régaler gratis
D'la lanterne magique.
Un' pièce manquait à c'procès-là,
Ma femme s'fit solliciteuse,
Et soudain le juge trouva
La pièce curieuse.

GEORGETTE.

Quand un ouvrier sans pareil,
Bâtit c't'univers magnifique,
Au monde il baillit le soleil,
Pour lanterne magique.
Puis de l'homme droit planté là,
Pour réveiller l'am' paresseuse,

Il fit la femme et lui dit : v'la
Ta pièce curieuse.

CHARLES, au public.

A retracer des noms fameux
Quand le vaudeville s'applique,
Il ne peut qu'offrir à vos yeux,
La lanterne magique.
Vous seuls, pouvez par des bravos,
Par une indulgence flatteuse,
Faire de ses petits tableaux,
La pièce curieuse.

FIN DE LA VALLÉE DE BARCELONNETTE.

LE TABLEAU DES SABINES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DE JOUY, LONCHAMPS ET DIEU-LA-FOI.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre de l'Opéra-Comique, le 30 mars, 1800.

Il fit la femme et lui dit : v'la
Ta pièce curieuse.

CHARLES, au public.

A retracer des noms fameux
Quand le vaudeville s'applique,
Il ne peut qu'offrir à vos yeux,
La lanterne magique.
Vous seuls, pouvez par des bravos,
Par une indulgence flatteuse,
Faire de ses petits tableaux,
La pièce curieuse.

FIN DE LA VALLÉE DE BARCELONNETTE.

LE TABLEAU DES SABINES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DE JOUY, LONCHAMPS ET DIEU-LA-FOI.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre de l'Opéra-Comique, le 30 mars, 1800.

PERSONNAGES.

LORMONT, architecte,
MADAME DUBREUIL, sa sœur.
LAURE, fille de madame Dubreuil.
DERCOUR, amant de Laure.
FIRMIN, son valet.
MADAME FIRMIN, distributrice de billets.
FADET, prétendu de Laure,
LE BEAU.
FRIVOLE.
MOROSE.
DEUX ENFANS.
UN COMMISSAIRE.
SOLDATS.
VALETS.

LE TABLEAU DES SABINES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'anti-chambre du salon où est le tableau ; à droite un petit cabinet grillé où l'on distribue les billets.

Mme FIRMIN, dans son cabinet, SIMON, NINETTE, FIRMIN.

NINETTE.

MAMAN, c'est mon papa, il va juger qui a raison.

FIRMIN, pensif.

Les voilà donc à Paris.

LES ENFANS, le suivent.

Papa ?

FIRMIN.

Silence. — L'oncle est pour nous, la mère

est contre nous, la fille est folle de nous, la fille est à nous.

SIMON.

Ninette ne sait ce qu'elle dit, pas vrai, papa ?

FIRMIN.

Que me veulent ces marmots ?

Mme FIRMIN.

Mon Dieu, comme tu les rudoies !

NINETTE.

Mon frère soutient que les enfans de ce grand tableau qui est là-dedans sont de notre âge.

FIRMIN.

C'est un petit sot !

SIMON.

Ma sœur dit qu'ils sont plus jeunes que nous.

FIRMIN.

Ninette a raison.

NINETTE.

Vois-tu que je le savais bien ?

FIRMIN.

La chère maman aura beau surveiller, nous parlerons à la fille... (*A Ninette.*) Qu'est-ce

qui te fait croire que ces enfans sont plus jeunes que toi, Ninette?

NINETTE.

Pardine, papa, ils sont sous les pieds des chevaux, et ils jouent; je vois bien qu'ils sont trop petits pour avoir peur.

FIRMIN.

Viens que je t'embrasse! tu as de l'esprit; on a raison de dire que les filles tiennent de leur père; maintenant qu'on me laisse. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti, nous épouserons, madame Dubreuil, ou je ne m'appelle pas Firmin.

Mme FIRMIN, venant à lui.

Que parles-tu d'épouser?

FIRMIN.

A qui en as-tu?

Mme FIRMIN, venant à lui.

Qu'est-ce que cela signifie?

FIRMIN.

A l'autre folle, à présent.

Mme FIRMIN.

Je veux savoir quelle est cette femme.

FIRMIN.

Vous mériteriez, madame Firmin, que je vous abandonnasse à vos soupçons jaloux,

pour vous punir de les avoir conçus; mais ce sera pour une autre fois, comme je puis avoir besoin de toi aujourd'hui, je veux bien te tirer d'erreur.

Mme FIRMIN.

C'est généreux.

FIRMIN.

Madame Dubreuil est une riche veuve de Châlons, mère d'une charmante personne. Eh! parbleu, la nièce de M. Lormon.

Mme FIRMIN.

L'architecte qui demeure ici?

FIRMIN.

Lui-même, et tu connais Laure tout aussi bien que moi; mon maître en est amoureux, on la lui refuse; mais moi, je la lui donne, et je prétends la lui faire épouser, malgré tous les obstacles.

Mme FIRMIN.

De l'intrigue? te voilà bien dans ton centre.

FIRMIN.

Intrigue, soit, c'est le mot de l'envie qui cherche à ravaler le talent.

Air : *Du petit Matelot.*

L'intrigue gouverne le monde,

MADAME FIRMIN.

Voilà pourquoi tout va si bien.

FIRMIN.

Sur elle aujourd'hui tout se fonde.

MADAME FIRMIN.

Aussi n'est-on plus sûr de rien. (*Bis.*)

FIRMIN.

L'intrigue est du moins un beau rêve ;

MADAME FIRMIN.

Les intrigans ne dorment pas.

FIRMIN.

C'est par l'intrigue qu'on s'élève,

MADAME FIRMIN.

J'ai vu des intrigans bien bas. (*Bis.*)

N'avons-nous pas de quoi vivre tranquillement avec ta place...

FIRMIN.

Oui, elle est sûre, ma place, avec un maître aussi vif, aussi impatient, aussi emporté que le mien ; si je ne le marie pas aujourd'hui, je suis renvoyé demain peut-être.

Mme FIRMIN.

Eh bien ! la mienne est bonne, et peut suffire à tous deux. La curiosité ne se lasse pas.

FIRMIN.

Non, mais elle change d'objets.

Air : *Appel par le dieu d'Amour.*

Ma femme, nous sommes français,
Changer est notre destinée ;
Chez nous le plus brillant succès
Naît et meurt dans une journée ;
Le neuf l'emporte sur le beau,
Autant que toi, cela me choque,
Mais on laissera ton tableau
Pour aller voir le ventriloque.

Mme FIRMIN.

Voici ton maître, il a l'air bien agité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DERCOUR.

FIRMIN.

Eh bien ! Monsieur.

DERCOUR, très-animé.

Je suis furieux.

FIRMIN.

Qu'y a-t-il de nouveau !

DERCOUR.

On a peine à concevoir jusqu'où une femme prévenue peut porter l'injustice et la déraison.

FIRMIN.

Moi, je le conçois, mais encore...

DERCOUR.

Sais-tu ce qu'elle me reproche ?

FIRMIN.

Vous l'avez donc vue ?

DERCOUR.

Hé, butor! est-ce qu'on la voit? est-ce qu'on lui parle? Je sors de chez l'oncle, c'est lui qui m'a appris les motifs du refus de madame Dubreuil.

FIRMIN.

Bah! je les connais tout aussi bien que lui.

DERCOUR.

Comment, tu connais !...

FIRMIN.

Sans doute, vous êtes un jeune homme sans mœurs.

DERCOUR.

Maraud!

FIRMIN.

N'est-ce pas ce qu'elle vous reproche?

DERCOUR.

Assurément, parce qu'il a plu à certaines gens de me faire passer pour un homme à bonnes fortunes.

FIRMIN.

Vous avez un esprit borné, vous êtes sans goût, sans jugement.

DERCOUR.

Insolent!

FIRMIN.

N'est-ce pas encore là ce qu'elle dit de vous?

DERCOUR.

Hé vraiment oui, parce que je me suis souvent moqué de ce qu'elle appelle ses peintures.

FIRMIN.

Elle a raison.

DERCOUR.

Comment, traître?

FIRMIN.

Oui, Monsieur, vous vous êtes très-mal conduit dans toute cette affaire; ah! que n'ai-je à séduire pour mon compte une femme comme madame Dubreuil, je ne voudrais que deux jours pour lui faire tourner la tête; elle est prude, je rougirais au seul nom de mariage; elle a des prétentions au dessin, j'admirerais jusqu'à ses silhouettes: ce n'est qu'ainsi que l'on réussit auprès des gens, il faut parler comme eux pour les amener à penser comme nous.

Air : *Sans doute employer sa contrainte.*

Avec adresse on étudie
Ceux dont on peut avoir besoin,
A leur trouver quelque manie
Surtout on s'applique avec soin;
Leurs faiblesses à l'homme habile
Sont toujours ce qui sert le plus,
Un défaut nous est plus utile
Chez eux que cinquante vertus. (*Bis.*)

DERCOUR, impatienté.

Hé morbleu! qu'est-ce que cela fait aujourd'hui à ma situation?

FIRMIN.

Ce que cela fait, c'est qu'il faut enfin vous décider à m'en croire, c'est qu'il faut profiter du séjour de votre belle à Paris, pour tenter quelque coup d'autorité; mort de ma vie, si vous aviez eu cette complaisance, il y a un an, tandis qu'elle était encore chez son oncle, nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes.

DERCOUR.

Mais, misérable, qu'aurais-tu fait?

FIRMIN.

Le plus pressé; j'aurais épousé.

DERCOUR.

Mais n'aurait-il pas fallu toujours le consentement de madame Dubreuil?

FIRMIN.

Nous l'aurions eu ensuite.

DERCOUR.

J'en doute.

Air : *Nouveau de Solier.*

Cet hymen, s'il eût pu se faire
Au bonheur ne m'eût pas mené.
Tout me prouve trop que la mère
Jamais ne me l'eût pardonné.

FIRMIN.

Votre timidité m'étonne,
N'avez-vous pas encore appris
Qu'une femme souvent pardonne
Ce qu'elle n'eût jamais permis.

Voulez-vous me donner carte b che?

DERCOUR.

Que veux-tu que je te réponde? J'attends ici l'honnête Lormon; il a été faire un dernier effort auprès de sa sœur, et peut-être.... — Ah! je l'aperçois.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LORMON.

LORMON.

Mon pauvre Dercour, ma négociation n'a pas été heureuse.

DERCOUR vivement, à Firmin.

Madame Dubreuil refuse de m'écouter?

LORMON.

Absolument. Elle ne veut plus entendre parler d'un petit-maître.

DERCOUR vivement, à Firmin.

Tu vois? Un petit-maître, moi qui les déteste!

Air : *Du Vaudeville de la Fille en Loterie.*

Ces petits héros de salons,
De sottise parfaits modèles,
Vains et frivoles papillons
Qui n'ont de brillant que les ailes;
Dans le boudoir, amans transis,
En public, exhalant leur flamme,
Troublent le repos des maris,
Beaucoup plus que celui des femmes.

LORMON.

Je vois que tu es dans les bons principes;

mais c'est trop tard ; j'ai, malheureusement, une plus mauvaise nouvelle à t'annoncer.

DERCOUR.

Que voulez-vous dire ?

LORMON.

Que ma sœur n'est venue à Paris que pour marier sa fille.

DERCOUR.

Eh bien ! Firmin ?

FIRMIN.

Eh bien ! Monsieur, puisque madame Dubreuil vient ici pour marier sa fille, si vous l'épousez, elle aura rempli l'objet de son voyage.

LORMON.

Fort bien ; mais par malheur il n'est pas question de lui dans tout cela : c'est un autre qui épouse.

DERCOUR.

Un autre ? et quel est le nom de mon rival ?

LORMON.

C'est un monsieur Fadet, fils d'un ancien procureur fiscal de Châlons ; il lui a été présenté par un ami de feu son époux, et la simplicité de ses mœurs, pour parler comme elle, la pureté de sa conduite, l'innocence de

ses manières, l'ont si bien servi auprès de ma sœur, que le mariage est arrêté.

DERCOUR.

O ciel! et Laure consent...

LORMON.

Non, mais elle obéit.

DERCOUR.

Oh! les femmes...

FIRMIN.

Doucement, Monsieur, doucement, n'en disons pas de mal, ce n'est plus de mode.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Nos pères, en aimant leurs femmes,
En médisaient à tout propos;
Aujourd'hui nous trompons ces dames,
Et leur fesons des madrigaux. (*Bis.*)
Nous sommes en bonnes espèces
Moins riches que nos devanciers;
Les belles sont des créanciers
Que nous payons en politesses. (*Bis.*)

DERCOUR, vivement.

Mon cher M. Lormon, vous me connaissez; plutôt que de renoncer à votre nièce, je suis capable de tout.

LORMON.

Eh bien! quoi? quelque coup de tête encore?

DERCOUR.

Oh ! non, non, soyez tranquille.

LORMON.

Tu n'en as déjà que trop à te reprocher.

DERCOUR.

J'avais vingt-quatre ans alors : j'en ai vingt-six aujourd'hui... Je sais réfléchir et modérer... Voyez le sang-froid de ce coquin, a-t-il l'air de s'apercevoir que je suis au supplice ?

FIRMIN.

Monsieur, je fais comme à l'ordinaire. Tandis que vous pestez contre l'obstacle qui vous barre le chemin, moi je cherche un passage.

DERCOUR.

Eh bien ! que ferons-nous ?

FIRMIN.

Ce que nous ferons ? il faut d'abord nous débarrasser de Fadet.

DERCOUR, applaudissant.

C'est cela.

FIRMIN.

S'il ne s'agit que de le reconduire en Champagne, j'ai ici des amis tout prêts.

DERCOUR, à Lormon.

Vous voyez qu'on ne peut pas être plus modéré.

LORMON.

A merveille, mais penses-tu, que renverser les projets d'autrui suffise pour assurer les tiens; écoute, mon cher Dercour, tu sais avec quel zèle je t'ai servi, je suis prêt à le faire encore, parce que je rends justice à ton cœur; mais si tu veux que j'avoue tes démarches, calcule-les un peu mieux et songe surtout que l'édifice du bonheur n'est pas l'ouvrage de toutes sortes de gens.

Air : *Trouverez-vous un parlement !*

Quand on règle mal son effort,
On manque le but qu'on ajuste.
Tout le monde peut frapper fort;
Peu de gens savent frapper juste.
Des manœuvres pris au hasard
Suffisent toujours pour détruire;
L'architecte habile en son art
Est seul capable de construire.

Tu vois que je te parle en homme du métier, mais toujours en ami; l'heure m'appelle au travail, tu me trouveras chez moi, si je puis t'être utile.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FIRMIN, DERCOUR.

FIRMIN.

Voilà un homme d'un très-bon sens.

DERCOUR.

Oui, et me voilà, moi, le plus malheureux des hommes. — Allons, suis-moi.

FIRMIN.

Où allons-nous, Monsieur?

DERCOUR.

Chercher mon rival.

FIRMIN.

Vous savez donc sa demeure?

DERCOUR.

Eh bien! tâchons de voir ma chère Laure.

FIRMIN.

Elle vous a donc fait dire que vous seriez reçu?

DERCOUR.

Tu m'impatientes, allons toujours.

FIRMIN.

Sans savoir où, c'est le moyen de marcher toute la vie.

DERCOUR.

Mais, bourreau, veux-tu donc que je prenne racine ici ?

FIRMIN.

Pourquoi pas, Monsieur, est-il impossible qu'une barbouilleuse de province infatuée de ses prétendus talens...

DERCOUR.

Et que m'importe cette femme ? c'est Laure, c'est ce rival... Vite une plume, ce sera ton affaire après de le découvrir.

FIRMIN.

A la bonne heure, Paris n'est pas si grand.

(Il va chercher ce qu'il faut pour écrire.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FADET, Mme FIRMIN, à son comptoir.

FADET, à Madame Firmin.

N'est-ce pas ici qu'on voit le portrait des Sabines?

Mme FIRMIN.

Monsieur veut dire le tableau.

FADET.

Portrait, tableau, c'est toujours de la peinture.

Mme FIRMIN.

Oui, Monsieur, c'est ici; si vous voulez entrer, voilà le livret.

FADET.

Non, non, ces dames ne m'ont pas parlé de livret, c'est le tableau qu'on veut voir, et si vous voulez avoir la bonté de me le confier....

Mme FIRMIN.

Monsieur plaisante assurément.

FADET.

Mais non.

Air : *Tout roule aujourd'hui.*

C'est pour une personne sûre,
Si vous voulez me le prêter;
Dans une heure, je vous l'assure,
Je viendrai vous le rapporter.

MADAME FIRMIN.

Cela ne se prête à personne.

FADET.

Pourquoi donc? c'est bien singulier,

Pour le voir du moins qu'on nous donne,
Un cabinet particulier.

Mme FIRMIN.

Dis donc, Firmin, Monsieur voudrait voir le portrait des Sabines, ne pourrais-tu pas lui donner un cabinet particulier?

FIRMIN.

Pourquoi pas? Monsieur me semble bien fait pour être mis à part.

FADET.

Trop honnête, Monsieur; c'est que, voyez-vous, quand on va en public avec des femmes d'une certaine tenue.

FIRMIN.

Sans doute, je conçois ..

FADET.

Et je dis, si le peintre savait que ma future belle-mère est la plus fine connaisseuse de Châlons-sur-Marne, il ne ferait pas tant le renchéri.

FIRMIN, bas à Dercour.

De Châlons, Monsieur; un sot qui épouse, attention.

DERCOUR.

Veux-tu bien me laisser tranquille?

FIRMIN.

Monsieur est donc prêt à se marier ?

FADET.

Tout prêt, Monsieur.

FIRMIN.

Je vous en fais mon compliment.

FADET.

Nous sommes arrivés hier exprès pour ça.

FIRMIN, à son maître.

Arrivés hier, vous écrirez demain. (*Haut.*) Je connais un peu Châlons; pourrais-je, sans indiscrétion, demander à Monsieur comment s'appelle...

FADET.

Mon amante?

FIRMIN.

Oui, votre amante.

FADET.

Tout juste comme celle de Plutarque, Laure.

FIRMIN.

C'est lui.

DERCOUR, se levant avec précipitation.

C'est elle !

FADET, étonné.

Heim ?

FIRMIN.

C'est un auteur qui compose, il vient de trouver apparemment ce qu'il cherchait. Il est probable que Monsieur est aimé ?

FADET.

Pardine, est-ce que ça se demande ?

DERCOUR, vivement.

On vous l'a dit ?

FADET.

Je vous prie de croire, Monsieur, que mademoiselle Laure Dubreuil est trop bien élevée pour faire ces aveux-là avant le mariage.

FIRMIN.

Et ce mariage se fait ?...

FADET.

Demain.

DERCOUR.

Impossible.

FADET.

Comment donc ?

FIRMIN.

Vous savez bien qu'à présent on ne se marie pas tous les jours.

FADET.

Ah ! fort bien ; mais tous les jours on signe des contrats ; et d'ailleurs j'ai des raisons pour me presser de conclure.

DERCOUR.

Ah ! ah ! quelque rival, peut-être ?...

FADET.

Quelque chose comme ça ; mais il ne sait pas que nous sommes à Paris, et vous sentez bien que je ne serai pas assez bête...

DERCOUR.

Pour le lui dire vous-même ; ce serait trop obligeant.

FADET.

Et trop simple, hé ! hé ! ce n'est pas que je ne sois bien tranquille, parce que, quand je suis là, si l'on m'attrape, je le vois bien ; malgré ça, je ne me souciais pas trop du voyage de Paris ; mais mademoiselle Laure a tant insisté...

DERCOUR.

Elle a insisté ?

FADET.

Vous n'avez pas d'idée ; mais heureusement nous n'y passons que quinze jours, et je veux du moins en profiter pour tout voir et me livrer à tous les plaisirs, honnêtes s'entend.

FIRMIN.

Vous n'avez pas de tems à perdre ; ce soir, par exemple, où va-t-on ?

FADET.

Et parbleu, chez Garchy.

FIRMIN, bas à Dercour.

Chez Garchy ?

DERCOUR.

Au bal de bienfesance ; c'est fait pour tenter une belle ame.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Plus d'un censeur atrabilaire
Dit que le pauvre est sans soutien,
Ici vous verrez au contraire
Qu'on s'amuse à faire du bien.
Non, jamais plus gaîment en France
On n'assista l'humanité :
L'aumône s'y fait en cadence,
Et l'on danse par charité.

FADET, confidemment.

Demain, la comédie des chevaux.

FIRMIN.

Diantre! il paraît que Monsieur aime la morale.

Air : *Vaudeville des deux Chasseurs.*

L'auteur, dans ces beaux intermèdes,
Aux passions sait mettre un frein;

FADET.

Avec des acteurs quadrupèdes
L'intrigue doit aller bon train.
Par malheur pour la troupe équestre,
On prétend que, le mois dernier,
Le trop fougueux jeune premier
S'est laissé tombé dans l'orchestre.

J'ai pleuré en lisant cet article dans les journaux.

DERCOUR.

Mais ce matin, du moins, vous amenez ici ces dames?

FADET.

Ma foi non; si l'on avait pu avoir un cabinet à part, à la bonne heure, cela aurait arrangé la maman, qui est très-réservée. Et puis, tenez, je n'en fais pas le fin, moi; on m'a promis de me lier avec des artistes, qui me feront aller partout pour rien, et c'est agréable, voyez-vous.

FIRMIN.

Malpeste! c'est très-bien vu. (*A part.*) Sot et vilain, nous te tenons. (*Dercour va chercher des billets au bureau de madame Firmin.*) (*Haut.*) J'en use de même autant que je peux; mais, malheureusement pour les arts, il y a bien des gens qui nous imitent.

FADET.

Ah! dame!

FIRMIN.

Air : *Mon père était pot.*

Rire gratis chez les Français
Est la mode dernière,
Partout chacun se met en frais,
Exprès
Pour n'en pas faire.
On court, on obtient
Des billets pour rien;
Et, par ce tour perfide,
La salle est souvent
Bien pleine, et pourtant
La caisse est encor vide.

DERCOUR, qui est allé acheter des billets.

Monsieur, en ma qualité d'artiste, je puis disposer ici de quelques entrées, et je serais charmé que vous voulussiez accepter ces trois billets, pour vos dames et pour vous.

FADET, saluant.

Ah! Monsieur, enchanté d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

DERCOUR.

Ne faites pas attention. Dépêchez-vous.

FADET, saluant.

Monsieur....

FIRMIN, le poussant vers la porte.

L'amateur est ordinairement impatient.

FADET.

J'y vais, j'y vais. Si vous êtes encore ici quand nous reviendrons, vous me verrez avec ma future, ça vous fera plaisir.

DERCOUR.

Pas du tout; nos affaires nous appellent à l'autre extrémité de la ville. Serviteur.

SCÈNE VI.

(Dans cette scène, les deux interlocuteurs se coupent mutuellement la parole, avec rapidité.)

DERCOUR, FIRMIN, Mme FIRMIN.

DERCOUR, vivement.

Écoute, Firmin.

FIRMIN.

Permettez, Monsieur...

DERCOUR.

J'ai une idée qui pourrait...

FIRMIN.

Ce n'est pas cela, il faut...

DERCOUR.

Tu n'y es pas. Mon projet...

FIRMIN.

Ne vaut pas le mien. Écoutez.

DERCOUR.

Elles vont venir...

FIRMIN.

Immanquable, Monsieur. Ma femme...

DERCOUR.

Enragé bavard, m'entendras-tu ? Je veux...

FIRMIN.

Un entretien avec Laure ? Vous l'aurez.

DERCOUR.

Mais, la mère...

FIRMIN.

Nous l'éloignerons... Ma femme ?

DERCOUR.

La clef de votre chambre.

Mme FIRMIN.

La voilà.

FIRMIN.

La clef de la petite porte qui donne dans le salon.

Mme FIRMIN.

La voilà.

DERCOUR.

Suivez-moi.

FIRMIN.

Je réponds de tout.

SCÈNE VII.

Mme FIRMIN.

Voyez un peu ces étourdis, ne dirait-on pas qu'ils vont culbuter l'Europe ? hé bien ! c'est d'un mariage qu'il s'agit... Pauvre fille, dans un an ton mari mettra peut-être à t'éviter autant d'empressement qu'il en met à te chercher aujourd'hui.

Air : *Nouveau par Solier.*

Trouve-t-il un cœur rebelle,
Un soupirant malheureux
Semble n'épouser sa belle,
Que pour éteindre ses feux :
Las de chaîne infortunée
Chaque amant vient à son tour,
Dire aux autels d'hyménée,
Délivrez-moi de l'amour.

Trouve-t-il femme fidèle,
Qui bornant à lui ses vœux
Exige aussi que pour elle,
Il brûle des mêmes feux;
Las de son nouveau martyre
L'époux changeant de refrein ;
Aux autels d'amour va dire,
Délivrez-moi de l'hymen.

Mais voilà des curieux qui sortent; laissons-les causer à leur aise.

SCÈNE VIII.

LE BEAU, FRIVOLE.

LE BEAU.

Voila un bel ouvrage, on ne se lasse point de le voir.

FRIVOLE.

Il y paraît, car voilà deux mortelles heures que vous me tenez-là, moi, j'avais tout vu dans cinq minutes.

LE BEAU.

Vous avez le coup-d'œil prompt.

FRIVOLE.

Et sûr, je sais mon tableau par cœur.

LE BEAU.

Vous en détailleriez toutes les beautés ?

FRIVOLE.

Je n'ai remarqué que les défauts.

LE BEAU.

Je ne m'étonne pas si vous avez eu plus tôt fait que moi.

FRIVOLE.

Avec deux ou trois traits de critique bien gaie, je ferai bien plus d'effet dans le monde, qu'en me rendant l'écho de tous les éloges qu'on répète.

LE BEAU.

Le motif est louable, mais encore quel sujet piquant d'épigrammes avez-vous trouvé.

FRIVOLE.

Ce n'est pas encore mûr, mais j'ai mes masses.

LE BEAU.

Votre occupation me fait rire, messieurs les diseurs de bons mots; je crois voir une armée d'enfans qui font le siége d'une citadelle avec des fusées.

FRIVOLE.

Hé bien, l'on ne blesse pas, et l'on éblouit; c'est charmant : parbleu, Monsieur le louangeur, je voudrais vous mettre aux prises avec certain petit vieillard qui est encore dans le salon, et dont l'air de pitié contrastait plaisamment avec votre enthousiasme. Justement, voici mon homme.

LE BEAU.

Je veux l'aborder pour vous faire plaisir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MOROSE.

LE BEAU, à Morose.

Monsieur est connaisseur?

MOROSE.

Assez pour trouver mauvais ce que les autres admirent.

FRIVOLE.

Bravo ! touchez là.

MOROSE.

Monsieur s'y entend-il aussi ?

LE BEAU.

Assez pour admirer ce que les autres décrient.

FRIVOLE.

Il trouve cela superbe.

MOROSE.

Il y a des goûts plus ou moins difficiles.

LE BEAU.

Oserais-je vous demander sur quelle partie du tableau porte votre critique ?

MOROSE.

Sur le dessin, l'ordonnance et le coloris.

LE BEAU.

Seulement ?

MOROSE.

Mais à votre tour, qu'admirez-vous tant ?

LE BEAU.

Le coloris, l'ordonnance et le dessin.

FRIVOLE.

Voilà ce qui s'appelle différer d'avis.

MOROSE.

Vous n'avez donc jamais comparé toutes vos ébauches modernes, avec les immortelles productions de Raphaël, de Michel-Ange; vous ne savez donc pas...

LE BEAU.

Je sais que Raphaël et Michel-Ange sont morts, et que l'auteur de ce tableau existe.

Air : *Nouveau de Solier.*

Jamais le grand homme vivant
A la gloire ne peut prétendre;
Jamais la palme du talent
Ne se lève que sur sa cendre.
L'envie à louer le vrai beau
Par le trépas seul est contrainte,
Et ne veut que sur son tombeau
Applaudir l'auteur de Philinte.

Je suis amateur et français, je parle comme je sens.

MOROSE.

Je suis artiste et anglais, je parle sans rivalité.

FRIVOLE.

Cela va sans dire.

MOROSE.

Nous sommes trop loin d'opinion pour disputer sur l'exécution du tableau ; cependant je suis curieux de voir comment vous justifierez les inconvenances dont il fourmille.

FRIVOLE.

C'est là que je l'attends.

MOROSE.

D'abord ? qu'est-ce que ces héros propres comme au sortir du bain, quand ils combattent sur les bords fangeux du Tibre ?

LE BEAU.

Monsieur, qui aime les calembourgs, vous dira qu'il ne faut pas traîner les beaux arts dans la boue.

FRIVOLE.

Vous m'avez volé ça, mais je vous le revaudrai, je vous en avertis.

MOROSE.

Votre Hersilie, si fade et si majestueuse à contre-tems, ne devrait-elle pas être échevelée, palpitante, hors d'haleine ?

LE BEAU.

Le peintre a voulu conserver la beauté dans la douleur.

Air : *Du Vaudeville de la Soirée Orageuse.*

Parce que d'un bras furieux
On meurtrit son sein dans la peine,
Faut-il qu'Hersilie, à nos yeux,
Offre un sein marqueté d'ébène ?
Parce qu'on s'échauffe en courant,
Faut-il que son teint rouge éclate,
Et qu'elle nous tende en pleurant,
Des bras et des mains d'écarlate ?

FRIVOLE.

Il a bien fait, je n'aime pas les bras roturiers.

MOROSE.

La nature, Monsieur.

LE BEAU.

Oui, la belle nature, Monsieur.

MOROSE.

C'est encore par respect pour la belle nature que le peintre a donné à la chevelure de ses personnages la raideur de la pierre ?

LE BEAU.

Ce léger défaut, s'il existe, serait peut-

être insensible, si l'on voyait le tableau à sa distance.

FRIVOLE.

Pour ça, c'est vrai. (*A Morose.*) Écoutez donc.

Air : *Du Coin du feu.*

Je veux bien qu'on censure
Le corps, ou la figure,
Les mains, les yeux;
Mais ici plus outrée,
La critique est tirée
Par les cheveux.

(A Le Beau.)

Il y est, je vous l'avais promis; mais puisque vous êtes dans le secret du peintre, dites-moi un peu à quelle fin les Romains se sont avisés d'enlever cette vieille de quatre-vingts ans, qu'on voit sur le devant et dont le geste m'inquiète beaucoup?

LE BEAU.

Comment, vous ne concevez pas?

FRIVOLE.

Je ne conçois pas du tout à quel audacieux Romain peut appartenir le marmot de huit jours qu'elle a placé sous les pieds des chevaux par tendresse maternelle.

LE BEAU.

Moi, qui n'avais point d'épigrammes à faire, j'ai tout de suite deviné que cette vieille était la grand'mère de l'enfant, et qu'elle était là pour sa fille.

FRIVOLE.

Diantre, s'il est ainsi, voilà une de mes meilleures plaisanteries perdue. C'est fâcheux ça.

MOROSE.

Je ne vous parle pas du costume des héros; vous les trouvez sans doute de la plus scrupuleuse décence.

LE BEAU.

Que voulez-vous, j'ai l'indécence de ne pas baisser les yeux en passant devant l'Apollon du Belveder.

Air : *Du Passage du tems, par Solier.*

Aux yeux la nature sévère
Peut se produire avec candeur,
Tandis qu'à l'aspect du mystère
On voit s'alarmer la pudeur.
Oui, la véritable décence
Préfère, en sa naïveté,
La nudité de l'innocence,
Au voile de la volupté.

FRIVOLE.

Cette fois je suis un peu de son avis, j'aime les tableaux qui se rapprochent de la nature; et puis n'est-ce pas la mode du jour?

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Le peintre en fesant ses portraits,
Jadis en vain cherchait des formes,
Pouvait-il les trouver jamais
Sous des ajustemens énormes;
Grâce à nos modernes atours,
Rien ne gêne plus la peinture;
Et les artistes de nos jours
Peignent vraiment d'après nature.

MOROSE.

Et morbleu, que voulez-vous peindre dans un siècle de frivolités?

LE BEAU.

Ce que je peindrais, Monsieur, des prodiges.

Air : *Belle Raimonde, mis en marche.*

Je peindrais de nouveaux Alcides
Aux champs d'Arcole et de Lodi,
Dans l'air, des mortels intrépides,
Se frayant un chemin hardi.
Enfin, sans égard pour Homère,
Je peindrais en habit français

Le dieu terrible de la guerre
Partant pour conquérir la paix.

(A Morose.)

Avez-vous encore quelques objections à faire ?

MOROSE.

Des milliers, Messieurs, et je les ai consignées dans une brochure qui va paraître, où je prouve que ce tableau outrage à-la-fois le goût, les mœurs et les arts.

LE BEAU.

Et les arts?

MOROSE.

Et les arts, en fesant payer la vue d'un tableau, comme on paie sur les quais pour voir une bête curieuse.

LE BEAU.

Comme on paie au théâtre pour entendre les vers de Voltaire, de Racine, de Corneille.

FRIVOLE.

Et de moins bons... là franchement.

Air : *De la parole.*

Faudra-t-il pour charmer vos yeux,
Gratis vous offrir des merveilles;
Quand vous payez en d'autres lieux
Pour faire écorcher vos oreilles? (*Bis.*)

LE BEAU.

Croyez-moi, ne comptons pour rien
Toutes ces critiques chagrines,
Aux beaux arts prêtons un soutien,

FRIVOLE.

Les étrangers par ce moyen. (*Bis.*)
N'enlèveront pas nos Sabines. (*Bis.*)

MOROSE, s'en allant.

Il n'en seront pas tentés.

SCÈNE X.

LE BEAU, FRIVOLE.

LE BEAU.

Voila un homme que l'on fera bien de ne pas laisser seul là-dedans, quand il reviendra.

FRIVOLE.

Comment?

LE BEAU.

Dans un de ses accès, il serait homme à déchirer le tableau.

FRIVOLE.

Il ne commence pas mal... Quoi qu'il en soit, j'aime encore mieux vos éloges que ses critiques : il est satirique et ennuyeux, c'est

trop ; quand on est méchant, je veux que l'on fasse rire.

LE BEAU.

Votre légèreté n'a qu'un tort à mes yeux, c'est d'annoncer un homme insensible aux beaux arts.

FRIVOLE.

Moi ! j'ai la manie des portraits ; je n'ai pas eu une maîtresse, que je ne me sois fait peindre avec elle ; je sais que, pour fixer la jeunesse et les femmes, il n'y a que la peinture.

Air : *Du Vaudeville de Monet.*

Par sa magique imposture,
Les amans toujours constans,
En dépit de la nature,
Retrouvent à soixante ans
Les instans
Du printems.
Sur ses peintures fidèles,
Le peintre attache les ailes
Et des amours et du tems.

LE BEAU.

Vous ne citez là qu'un des avantages de cet art sublime.

Souvent un jeune courage
S'enflamma par des tableaux :

Si l'art a fixé l'image,
Des conquérans, des héros,
Le hasard
D'un regard,
A l'univers peut les rendre :
Sans le portrait d'Alexandre,
Rome n'eût pas eu César.

Et toi de qui le génie
Créa ce tableau divin,
A tes pieds laisse l'envie
Distiller son noir venin.
Sans rivaux,
Sans égaux,
Fournis ta carrière immense ;
Et pour l'honneur de la France,
Ne quitte plus tes pinceaux.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FADET, LAURE, MADAME DUBREUIL.

FADET.

Par ici, par ici, Mesdames, j'ai mes billets.

FRIVOLE, lorgnant Laure.

Jolie tournure.

Mme DUBREUIL.

Baissez les yeux, ma fille, baissez les yeux.

FRIVOLE, sortant, et riant au nez de Fadet.

Précieux, précieux.

FADET.

Est-ce qu'il me connaît? ce Monsieur, il m'a souri...

Mme DUBREUIL.

Pourrai-je vous demander, Madame, s'il y a encore beaucoup de monde là-dedans?

Mme FIRMIN.

Non, Madame, il n'y a plus que quelques artistes qui ne doivent pas tarder de sortir.

Mme DUBREUIL, avec une grande révérence.

Bien obligée, Madame.

Mme FIRMIN.

A votre service, Madame.

FADET.

Allons, allons.

SCÈNE XII.

FADET, LAURE, Mme DUBREUIL, FIRMIN, DERCOUR, sortant déguisés, l'un en peintre anglais, l'autre en peintre italien.

DERCOUR, avec chaleur, baragouinant.

Superbe, inimitable, soit; mais je n'en soutiens pas moins, qu'une mère ne doit pas mener là sa fille,

Mme DUBREUIL, retenant sa fille.

Un instant, ma fille, un instant.

FIRMIN, à part, baragouinant l'italien.

C'est cela. (*Haut.*) Vous êtes trop rigoureux.

DERCOUR.

Trop rigoureux en fait de mœurs, Sir?

FADET, entrant.

Entrons, nous?

DERCOUR.

Peut-on jamais trop l'être? Je vous dis que ce tableau peut faire un tort irréparable à l'innocence, à la vertu.

FADET, revenant sur ses pas.

Où diable sont-elles donc?

Mme DUBREUIL.

Pardon, Messieurs, vous dites que ce tableau...

DERCOUR.

Est infiniment trop libre. Madame est peut-être mère de famille?

Mme DUBREUIL.

Oui, Monsieur.

DERCOUR, à Firmin.

Je ne veux pas d'autres juges dans cette circonstance.

FIRMIN.

Hé ben, béné; ma enfin la pitoure, il po avoir ses licences comme la poésie... Mousiou serait-il poëte par hasard?

FADET.

Non, Monsieur, je suis champenois.

FIRMIN.

C'est différent, et Mademoiselle aurait-elle quelque connaissance en pitoure?

LAURE, l'examinant beaucoup.

Monsieur.... (*A part.*) Il me semble avoir vu quelque part...

FIRMIN, vivement.

C'est cela, vous vous y connaissez, le dio du goût...

LAURE, reconnaissant Dercour.

C'est lui.

FIRMIN.

C'est lui-même, vous dis-je qui perce à travers ce rayon modeste, dont votre front se colore. (*Saluant.*) Enchanté, Mesdames, que le hasard procure à deux savans étrangers l'honneur...

(Madame Dubreuil fait une grande révérence.)

DERCOUR, bas à Laure.

J'ai mille choses à vous dire.

Mme DUBREUIL.

Veuillez bien, Messieurs, me faire part de l'objet de votre discussion; si j'en juge par le peu de mots que j'ai déjà recueillis, les personnages de ce tableau sont donc tout-à-fait...

DERCOUR.

Absolument, Madame.

FIRMIN.

Et! qu'importe un voile de plus ou de moins, avec vos misérables considerations de décence, vi arrêterez sans cesse les élans du génie.

DERCOUR.

Mauvaise excuse.

FIRMIN.

Le peintre avait à représenter le fils de Mars, un modèle de beauté; où le trouverais-je ce modèle, si vous me l'emmaillottez de dix aunes de drap.

Mme DUBREUIL.

Doucement, Monsieur, doucement; la draperie est selon moi la partie la plus précieuse de la peinture.

FIRMIN.

Dans l'antique?

Mme DUBREUIL.

Hé! pourquoi, non.

AIR : *Nouveau de Solier.*

Comme un autre j'aime l'antique.
Souvent j'y puise mes sujets.
Mais mon pinceau toujours pudique,
Prête un voile à certains objets.
Psyché dans ma chaste peinture
D'un grand fichu couvre son sein,
Et Vénus cache sa ceinture
Sous un large vertugadin.

DERCOUR.

Very well, Madame, very well, voilà le génie de mon pays, vous auriez fait fortune à Londres.

Mme DUBREUIL, à Dercour.

Ah! Monsieur, que je m'applaudis de penser comme vous! que je vous ai d'obligation! sans vous j'allais commettre ici une grande imprudence; j'allais...

DERCOUR.

Mener là Mademoiselle? je me sais bon gré de vous en empêcher.

FIRMIN.

E vero que per piou da regoularita,

Madame peut entrer seule, et nous...

Mme DUBREUIL.

Non, Monsieur, nous allons nous retirer.

FIRMIN.

(*A part.*) Diantre nous sommes pris. (*Haut.*) Demain le censeur difficile regrettera le chef-d'œuvre qu'il dédaigne aujourd'hui.

Mme DUBREUIL.

Comment, demain?

FIRMIN.

Fatigué de justes critiques, l'auteur a vendu son tableau.

Mme DUBREUIL.

A qui donc?

FIRMIN.

Au grand Turc, c'est moi qui ai fait le

marché; jugez ce qu'il dira s'il sait qu'une connaisseuse comme vous a négligé....

Mme DUBREUIL.

Vous avez raison, ah! il ne me le pardonnerait jamais; faites-moi le plaisir, M. Fadet, de rester ici avec ma fille, tandis que je donnerai un coup-d'œil.

FADET.

Oui, et les billets que j'ai payés?

LAURE, vivement.

Ma mère, je ne peux pas rester ainsi avec M. Fadet.

FADET.

C'est vrai ça, vous nous compromettez.

Mme DUBREUIL.

Quelle niaiserie! demeurez, vous dis-je.

FIRMIN.

Si Madame veut le permettre, si mon âge...

DERCOUR.

Si mon caractère lui inspire quelque confiance, nous pouvons, jusqu'à son retour, dédommager ici Mademoiselle, en lui expliquant l'historique du Tableau.

LAURE.

Vous êtes trop bons, Messieurs, je dois suivre ma mère.

Mme DUBREUIL.

Non, ma fille, vous ne me suivrez pas, puisque M. Fadet reste, et que ces Messieurs veulent avoir aussi la bonté...

LAURE.

Mais, ma mère...

Mme DUBREUIL.

Mais, Mademoiselle... devriez-vous, après ce qu'on a dit, témoigner cet empressement? quelle inconséquence!

LAURE.

AIR : *Du chapitre second.*

Je croyais pouvoir en tous lieux,
Suivre vos pas avec décence;
C'est à m'éloigner de vos yeux,
Que j'aurais cru voir l'imprudence;
Mais vous me l'ordonnez, je dois
Rester ici pour vous complaire.

(A part.)

Pourrais-je combattre, à-la-fois
Mon cœur, mon amant et ma mère? (*Bis.*)

Mme DUBREUIL.

Mille pardons, Messieurs, de la peine que vous voulez bien prendre.

FIRMIN, à part.

Bon.

Mme DUBREUIL, à Fadet qui la suit.

Mais, mon Dieu, restez donc aussi, rien ne vous empêchera lorsque je serai rentrée, d'aller voir à votre tour.

FADET.

Tiens, c'est vrai.

FIRMIN, voyant revenir Fadet.

Que la peste l'étouffe !

SCÈNE XIII.

FADET, FIRMIN, LAURE, DERCOUR.

DERCOUR, bas à Laure.

Ah ! Laure, vous ne m'aimez donc plus?

LAURE.

Ingrat ! qu'osez-vous dire?

FADET.

Ah ça ! vous nous allez donc donner l'itinéraire du tableau.

FIRMIN, le menant d'un autre côté.

L'itinéraire, c'est le mot ; il convient d'abord de vous dire...

DERCOUR.

S'il est vrai que vous m'aimez, il nous reste encore une ressource.

LAURE.

Une ressource ?

FADET.

Hé bien, écoutez donc aussi, Mam'selle !

LAURE.

Oh ! j'écoute, et j'entends.

DERCOUR, à Firmin.

Occupe-le donc.

FIRMIN.

Monsieur nous a dit tantôt, je crois, qu'il s'entendait un peu en peinture ?

DERCOUR, à Laure.

Votre oncle nous aime.

FADET.

Oh ! comme ça, je fais assez joliment les yeux.

DERCOUR, à Laure.

Sa maison nous est ouverte.

FADET.

Mais surtout je suis fort sur les oreilles.

LAURE à Dercour.

Y pensez-vous ?

FADET, à Laure.

Comment ! si j'y pense ? mais pour Dieu, vous nous interrrompez toujours ; tenez, contez-moi ça, vous.

DERCOUR.

Monsieur vous expliquera les choses beaucoup plus facilement que moi, comme il parle mieux votre langue.

FADET.

Oh ! vous vous faites très-bien entendre.

DERCOUR.

Pas comme je le voudrais. (*A Firmin.*) Hâtez-vous donc de satisfaire Monsieur.

FIRMIN.

Un peu de patience, il est indispensable que je sache si vous connaissez l'histoire romaine.

FADET.

Quel conte ! depuis Pharamond jusqu'à....

FIRMIN.

Prenez donc garde, vous parlez de l'histoire de France.

FADET.

Bah ! histoire de France, histoire de Rome ! est-ce que ce n'est pas la même chose ?

FIRMIN.

Pas tout-à-fait, quoique pourtant depuis quelque tems....

FADET.

Ah ! mon Dieu !

DERCOUR, bas.

Souffrez, ma chère Laure, que je vous conduise chez votre oncle.

LAURE.

Un enlèvement !

FADET.

Comment ! un enlèvement ?

FIRMIN.

C'est cela même, le fait remonte à l'enlèvement des Sabines ; vous vous rappelez sans doute cet évènement mémorable.

FADET.

Non, non, je ne me rappelle pas du tout ça, moi.

FIRMIN.

Comment, Monsieur, un amateur comme vous n'a jamais vu le superbe tableau du Poussin, qui fait pendant à celui-ci !

FADET.

Non jamais.

DERCOUR.

Il est essentiel que l'explication commence par-là.

LAURE.

Je crois, au contraire, qu'il conviendrait d'abandonner cette idée.

FIRMIN.

Per dio, non, Mademoiselle, soyez-en le juge, Monsieur, figurez-vous que dans le principe les Romains n'avaient point de femmes.

FADET.

Tiens, qui est-ce qui avait donc soin de leurs enfans?

FIRMIN.

C'étaient leurs pères; ma comme une ville sans femmes, il ne po aller loin, ils résolurent d'enlever leurs voisines.

DERCOUR.

Romulus leur chef était amoureux d'Hersilie, il lui proposa de le suivre.

LAURE.

Je suis bien sûre qu'Hersilie fut outrée de l'idée d'abandonner sa mère.

FIRMIN.

Bene, ma Romulus était aimé; le danger, il était pressant;... pressez donc.

DERCOUR.

S'ils différaient, ils étaient à jamais perdus l'un pour l'autre. Je me mets à la place de Romulus, il me semble l'entendre dire à Hersilie, avec l'accent du désespoir : quoi! vous prétendez m'aimer, et vous sacrifiez à de vaines considérations le bonheur qui s'offre à vous!

LAURE.

Je l'entends bien aussi, mais que vous dirai-je?

Air : *Nouveau de Solier.*

Si j'eusse été cette Hersilie,
J'aurais dit à ce Romulus,
Contre l'amour je te supplie,
N'interprète pas mon refus.
Du devoir la chaîne sévère
Pour l'amour même est un garant;
La fille qui trompe sa mère,
Peut aussi tromper son amant.

FIRMIN.

Sans doute, et c'est ce que disent toutes les Hersilies du monde.

FADET.

Voilà pourtant votre Romulus bien embarrassé; qu'est-ce qu'il fit alors?

FIRMIN, bas à Dercour.

Ce qu'il fit, il ne perd pas la tête. (Attention,) il annonce une fête superbe, à laquelle il invite toute la nation sabine; figurez-vous que c'est ici le lieu de la scène, le jour paraît à peine, de ce côté le Tibre, en face le Mont-Aventin, voilà les trompettes qui passent; tur lu tu tu, ta ta ta; (de l'audace.)

DERCOUR.

Je vous répète que votre oncle avoue mes démarches.

LAURE.

Qu'exigez-vous de moi.

FIRMIN.

Drelin, din din; tur lu tu tu; supposez que, Monsieur et moi nous sommes deux Romains, vous et Mademoiselle vous êtes deux Sabins qui êtes venus vous réjouir avec les autres, vous vous aimez de l'amour le plus tendre.

FADET.

Pardine, ça se rencontre bien, n'est-ce pas Mademoiselle ?

FIRMIN.

Vous devez vous marier dans...

FADET.

Dans vingt-quatre heures, car c'est demain que j'épouse...

DERCOUR.

Vous l'entendez.

LAURE.

Ah ! Dercour.

FIRMIN.

Pan !

FADET.

Qu'est-ce que ça ?

FIRMIN.

C'est le canon qui annonce l'arrivée de Romulus.

FADET.

Il y avait déjà des canons à Rome ?

FIRMIN.

C'est le pays ; le voilá qui se place dans un trône, là dans le fond, tous les Romains ont l'œil sur lui, on danse, on se mêle, les chants, les fanfares.

FADET.

Ah ! que c'est beau !

FIRMIN.

Tout-à-coup Romulus prend sa robe, la secoue, chaque Romain s'empare d'une Sabine, (emparez-vous) la saisit (saisissez), et l'enlève (décampez.)

LAURE, à Dercourt, qui la saisit.

Oh ! ciel ! hé quoi !

FIRMIN.

Bien, Mademoiselle, bien, voilà ce qu'on entendit de toutes parts; vous tendez les bras, l'œil furieux, à merveille. (Partez donc.)

LAURE.

Non, jamais.

FIRMIN, à Laure qu'on entraîne.

(*Tendrement.*) Bravo, bravo, écriez-vous. (*A Fadet.*) C'en est fait.

FADET.

C'en est fait.

FIRMIN.

A miracolo, maintenant vous voulez courir après eux, moi qui suis l'ami du Romain qui enlève, je vi arrête d'un bras vigoureux, et lorsque je crois nos gens assez loin pour n'être plus atteints, je vous pousse rudement, et je vous souhaite le bonjour.

(Il fuit.)

SCÈNE XIV.

FADET.

Ah! que c'est beau, que c'est beau! voilà un fier tableau, les Sabins devaient faire une drôle de figure; ah çà, voyons la suite à pré-

sent. — Vous dites que... où diable sont-ils donc ?... Mon Dieu, je ne vois personne, messieurs les savans ! mademoiselle Laure !

SCÈNE XV.

FADET, Mme FIRMIN.

Mme FIRMIN riant aux éclats.

Ah, ah, ah, ah, ah !

FADET.

Qu'a-t-elle à rire celle-là ? Messieurs les savans ?

Mme FIRMIN.

De grâce, Monsieur, laissez-moi rire à mon aise; ah, ah, ah.

FADET.

Je n'ai que faire de vos ris ; Mademoiselle Laure !

Mme FIRMIN.

Est-ce que vous étiez ici quand ? ah, ah, ah !

FADET.

Hé bien, quoi ?

Mme FIRMIN.

Ah, ah, ah, quand ils ont joué ce tour.

FADET.

A qui ?

Mme FIRMIN.

A ce nigaud de province, dont ils enlèvent la maîtresse.

FADET.

On l'enlève ? au secours ! au secours !

Mme FIRMIN, riant toujours.

Taisez-vous donc, on la conduit chez son oncle, tout est en règle.

FADET.

Au voleur ! madame Dubreuil, au voleur !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUBREUIL.

Mme DUBREUIL.

Que veulent dire ces cris ?

FADET.

Qu'on enlève votre fille.

Mme DUBREUIL.

O ciel !

FADET.

Non pas au ciel, par cette porte.

Mme DUBREUIL.

Est-il possible?

FADET.

Quand je vous dis qu'ils l'enlèvent.

Mme DUBREUIL.

Qui?

FADET.

Les Romains.

Mme DUBREUIL.

Les Romains? êtes-vous fou?

FADET.

Mais, mon Dieu, je vous dis qu'elle fesait la Sabine; Romulus a secoué sa robe, et sauve qui peut.

Mme DUBREUIL.

Conçoit-on rien à ce galimatias? mais où étiez-vous?

FADET.

Pardieu j'étais ici, puisque je fesais le Sabin, moi.

Mme DUBREUIL.

Vous fesiez le sot.

FADET.

Vous allez voir à présent que ce sera ma faute; mais, mon Dieu, écoutez-moi donc.

FADET.

AIR : *Marche du roi de Prusse.*

Du tableau du Poussin,
Ils vantent le dessin;
Mais c'était à dessein
Que le larcin
Déjà médité dans le sein
Du couple vraiment assassin,
Fût plus facile et plus certain.
Or voilà qu'au pays Latin
Tout en face du mont Aventin,
Nous campons dès le matin;
Nous sommes deux Romains,
Disent ces deux coquins.
Vous, monsieur le robin,
Soyez Sabin,
Votre Sabine en train,
Sans crainte ni chagrin,
Danse avec son voisin,
Dans ce coin.
C'était l'autre homme à baragouin.
Turlututu, drelin din din.
Romulus paraît, et soudain
A son signal le fier Romain
Saisit le tendron Sabin.
Je voyais faire le Romain;
Mais par malheur j'étais Sabin;
Faut-il donc s'en prendre au Sabin,
Si, pour mieux servir le Romain,

Le Poussin,
Dans son maudit dessin,
A fait si sot son Sabin.

Mme FIRMIN éclatant de rire.

Ah, ah, ah, ah!

Mme DUBREUIL.

Vous riez, madame?

Mme FIRMIN, riant toujours.

Je vous demande pardon, Madame, c'est que l'explication de Monsieur...

Mme DUBREUIL.

Mais, malheureux, parlez donc; ne puis-je savoir quel est le ravisseur?

FADET.

Je me tue de vous dire que ce sont les deux savans avec qui vous nous avez laissés.

Mme DUBREUIL.

Quoi?

Mme FIRMIN.

De ces deux savans, l'un est monsieur Dercour et l'autre son valet.

Mme DUBREUIL.

Dercour? tout est expliqué; courons chez mon frère; suivez-moi, M. Dercour ne l'obtiendra jamais.

FADET.

Croyez-vous ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LORMON, DERCOUR, FIRMIN.

LORMON.

RASSUREZ-VOUS, ma sœur, et bannissez toute inquiétude ; Laure est chez moi ; Dercour est coupable, sans doute ; mais il est aimé de votre fille; mais sa famille, sa fortune, sa conduite, me sont bien connues, et je le crois digne du pardon qu'il vient implorer.

FIRMIN.

Sans oublier le mien.

FADET.

C'est lui, Madame, c'est lui.

Mme DUBREUIL.

Qui ?

FADET.

Le Romain qui pousse si fort.

DERCOUR.

Madame, daignez m'écouter.

Mme DUBREUIL.

Non, Monsieur, non, je ne vous pardonnerai jamais une pareille indignité. Où est ma fille? je veux qu'on me rende ma fille.

LORMON.

Ma sœur...

Mme DUBREUIL.

Mon frère, tous vos discours sont inutiles, je prétends qu'on me rende ma fille.

LORMON.

Vous oubliez, ma sœur, que le testament de votre époux me donne aussi quelques droits sur ma nièce.

Mme DUBREUIL.

Je l'aurai de force, vous dis-je.

LORMON.

Ah! doucement.

Mme DUBREUIL.

Comment, vous vous flattez peut-être de la garder malgré moi? Un commissaire.

FADET.

Un commissaire, c'est cela, nous allons voir.

(Fadet sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FADET.

LORMON.

Hé, ma sœur, pouvez-vous prendre si mal les choses ? A Dieu ne plaise que je prétende garder votre fille malgré vous; mais enfin elle aime Dercour, je vous garantis qu'on a exagéré auprès de vous quelques erreurs légères, où la fougue de son âge a pu l'emporter.

FIRMIN.

J'en suis caution.

DERCOUR.

Ajoutez, Monsieur, qu'accablé des rigueurs de Madame, je n'ai pas cessé d'être pénétré pour elle de tout le respect...

Mme DUBREUIL.

Mais vous avez enlevé ma fille et dans quel moment ! si vous saviez dans quelle extase m'avait jetée la vue de cet admirable tableau ; ah ! quel mal vous m'avez fait ! je ne le vous pardonnerai jamais.

l'indication suivante : Fadet, tenant la droite de la scène, appuie majestueusement sa main droite sur son parapluie, recouvert d'un sac; son chapeau, qu'il tient de la main gauche, le couvre comme une espèce de bouclier; il est effacé devant le public. Dercour, à gauche, s'efface en sens contraire, on ne le voit que de profil; il tient un bambou comme un dard qu'il est prêt de lancer de la main droite; il a l'air dédaigneux. Laure, le genou gauche ployé, la jambe droite en avant, étend ses deux bras vers les deux rivaux. Un des enfans de Firmin presse la cuisse gauche de Fadet. Ces quatre personnages sont sur le premier plan du tableau. Sur le second, à droite de la scène, Lormon, sur la pointe des pieds, lève ses deux mains en signe de pacification, comme pour calmer les soldats vers lesquels il est tourné; c'est aussi à eux que madame Firmin, plus en arrière, présente un enfant qu'elle élève le plus haut possible, en se haussant elle-même, d'un pied seulement, sur un tabouret qu'elle trouve là; l'autre jambe est suspendue. Les amis de Firmin sont à gauche, opposés sur le dernier plan aux fusiliers. Le vieux caporal est rangé du même côté que Firmin qu'il était allé contenir. Madame Dubreuil est tout-à-fait sur le devant, hors du tableau qui a dû s'exécuter presque d'un tems, et qui cesse au morceau d'ensemble.

LAURE, accourant.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

FIRMIN, à un fusilier.

Avance, si tu l'oses.

LORMON, imposant silence.

Mes amis, mes amis!

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, Mme FIRMIN, tenant son enfant.

Mme FIRMIN.

Messieurs les soldats, voilà son enfant.

LE SERGENT.

Des femmes! des enfans! nous pouvons rengainer.

Mme DUBREUIL.

Ah! mon Dieu, quelle image! ne bougez pas, ne bougez pas, c'est la copie vivante du tableau de David.

FIRMIN.

C'est elle-même, comme Madame a trouvé cela. Voilà Romulus, voilà Tatius, excepté pourtant que celui-ci ne vaut pas l'autre.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Parodie de l'Amant Jaloux; *Prenez pitié de ma douleur.*

L'amour m'offre en vain le bonheur.
S'il n'a pas l'avet de ma mère,

Pardonnez un instant d'erreur.

Cédez, cédez à { ma / sa } prière.

Ah! consentez à { mon / son } bonheur, à { mon / son } bonheur.

Mme DUBREUIL.

Non, jamais, pour l'honneur de mes principes et des mœurs,

FIRMIN.

Eh! Madame, c'est pour l'honneur même des mœurs et de vos principes, que vous pardonnerez après un pareil éclat....

LORMON.

Il a raison, ma sœur. Après l'éclat que vous avez provoqué vous-même, en appelant ici des étrangers, vous êtes trop délicate pour ne pas sentir combien la réputation de votre fille serait compromise, si Dercour n'était pas son époux.

Mme DUBREUIL.

Je ne trouve rien à répondre à cela.

FADET.

Vous donnez là dedans, vous n'avez pas assez d'esprit....

Mme DUBREUIL.

Vraiment! il vous sied bien de parler;

n'est-ce pas votre faute, si je suis ainsi compromise ? n'avais-je pas mis Laure sous votre garde ?

FADET.

Bon! bon! ce n'est pas à moi qu'on en donne à garder; dites que vous êtes bien aise de tout ceci. Mais c'est égal.

Air : *Du pas redoublé.*

Si vous croyez m'embarrasser,
Vous vous trompez, Madame,
Fadet, ailleurs peut se placer
Et trouver une femme.
En tous lieux il faut des maris,
Je n'aurai qu'à paraître,
Soit à Châlons, soit à Paris,
Je suis bien sûr de l'être.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FADET.

LORMON.

A présent que M. Fadet est sorti, ma sœur, convenons qu'il y a plus de votre faute que de la sienne : vous avez craint que votre fille ne vît

un tableau trop libre, et vous l'avez laissée avec deux inconnus.

Mme DUBREUIL.

J'avoue mon imprudence; mais leur bonheur m'excusera.

VAUDEVILLE.

DERCOUR.

Époux de celle que j'adore,
Ami fidèle, amant heureux,
Bientôt près de ma chère Laure
Je ne formerai plus de vœux;
En m'honorant du nom de père
Pour couronner un sort si beau,
La nature mettra, j'espère
La dernière main au tableau.

FIRMIN.

Aujourd'hui votre mariage,
Se fait à l'aide du tableau;
Bientôt le plus heureux ménage
Offrira le plus doux tableau.
Je veux avec ma ménagère
Faire pendant à ce tableau.
Mais pour Dieu, ne va pas, ma chère,
M'inscrire sur le grand tableau.

MADAME FIRMIN.

Partout on accueille, on invite
Cet enfant gâté de Plutus,

Parvenu sans goût, sans mérite,
Et sans talens, et sans vertus.
Mais il fait brillante figure,
Mais tout ce qui l'entoure est beau ;
Et dans le monde la bordure
Fait toujours passer le tableau.

LORMON.

Pourquoi ce contraste bizarre?
Demande un sot à l'homme instruit,
Auprès du sage, qui répare,
Pourquoi ce méchant qui détruit?
Des maux dont gémit la nature
Le bien tire un éclat nouveau;
Dans le monde comme en peinture,
Il faut des ombres au tableau.

LAURE.

Quand un pauvre auteur à la gêne,
Entend crier : bas le rideau,
Quand les acteurs quittent la scène,
Ah! mon Dieu, le triste tableau!
Mais quand la pièce est accueillie,
Quand on rit en criant bravo;
Auteurs, acteurs, chacun s'écrie :
Ah! mon Dieu, le joli tableau!

FIN DU TABLEAU DES SABINES.

CRI-CRI,

OU

LE MITRON

DE LA RUE DE L'OURSINE,

FOLIE GRIVOISE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. ARMAND-GOUFFÉ ET GEORGES DUVAL.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier-Variétés, le 15 novembre, 1800.

PERSONNAGES.

MADAME LATAILLE, boulangère.
CRI-CRI, garçon boulanger chez madame Lataille, et amoureux d'elle.
DUBUIS, garçon brasseur, amoureux de madame Lataille.
GOBELIN, garçon teinturier, amoureux de madame Lataille.
NANON, prétendue de Dubuis.
MADELEINE, prétendue de Gobelin.
UN GARÇON BOULANGER.
QUATRE GARÇONS BOULANGERS.

La scène est à Paris, rue de l'Oursine.

CRI-CRI,

OU

LE MITRON

DE LA RUE DE L'OURSINE,

FOLIE GRIVOISE.

Le théâtre représente la rue de l'Oursine; à droite du spectateur, la boutique de madame Lataille; à gauche, un cabaret, ayant pour enseigne : Au Bon Puits.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on aperçoit dans l'intérieur de la boutique les garçons boulangers occupés à pétrir.)

CHŒUR DE GARÇONS BOULANGERS.

Air : *Du Bastringué.*

Eveillés dès le point du jour,
A l'ouvrage,
Avec courage,
Nous bravons les feux de l'amour
Comme nous bravons ceux du four.

UN GARÇON.

La boulangère, jeune et sage,
Qui nous tient dans son atelier,
A pourtant, sans vouloir briller,
Tout ce qu'il faut pour nous griller.

CRI-CRI, dans la coulisse.

Air : *Des Petits Pains.*

Et v'là les p'tits, et v'là les gros,
V'là les bons petits pains tout chauds.

CHŒUR, pendant que Cri-Cri entre.

Éveillés dès le point du jour, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CRI-CRI.

CRI-CRI, continuant l'air des Petits Pains.

Ils sont au beurre, ils sont aux œufs;
V'la d'bons p'tits pains, qu'est-ce qu'en veut?

LE GARÇON.

Cri-Cri, avance donc nous aider.

CRI-CRI, posant son panier sur un banc près de la porte.

Vous v'là à travailler? Attendez que je vous chante une chanson pour vous mettre le cœur au ventre.

LE GARÇON, sortant de la boutique.

Ça y est.

CRI-CRI.

Air : *Un tonnelier, vieux et jaloux.*

I.

A l'art qui nous donne du pain,
Qu'avec orgueil chacun se livre :
D'abord, il est un fait certain,
C'est que sans pain on ne peut vivre,
Et, pour nous en faire manger,
Il n'est rien comme un boulanger.

TOUS EN CHŒUR.

Pétrissons, pétrissons, allons bon train;
Chassons l'ennui, chassons la faim. } (*Bis.*)

II.

CRI-CRI.

On pourrait vivre sans auteur,
On pourrait vivre sans musique,
On vivrait bien sans orateur,
Et sans parler de politique;
Mais on s'efforcerait en vain,
De vivre sans manger du pain.

CHŒUR.

Pétrissons, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE.

Bien, mes enfans, bien! (*A Cri-cri d'un air significatif.*) Bonjour, mon petit.

CRI-CRI, à part.

Est-ce que je serais assez heureux pour avoir le bonheur que not' maîtresse...

Mme LATAILLE.

Ah ça! garçons, après le travail, un peu de repos donne du courage pour travailler encore après, n'est-ce pas?

LE GARÇON.

Oui, not' maîtresse.

Mme LATAILLE.

Un verre de vin augmente les forces. Le cabaret n'est pas loin, allez-y faire une partie de siam, et videz la fine bouteille.

LE GARÇON.

Not' maîtresse, c'est que...

Mme LATAILLE.

Puisque je vous le permets...

LE GARÇON.

Je voudrions bien aussi pouvoir nous le permettre, mais...

Mme LATAILLE.

Je te vois venir...

LE GARÇON.

Les bourgeois de la rue de l'Oursine oublient toujours le pour boire des garçons.

Mme LATAILLE, lui donnant quinze sous.

En attendant qu'ils s'en souviennent, v'là de quoi te faire humecter la poitrine et à tes camarades.

LE GARÇON.

Je vous remercie pour mes camarades et pour moi.

Mme LATAILLE, à Cri-cri.

Rentre ton panier et va boire avec eux.

CRI-CRI.

Ce n'est pas la peine; j'ai ce qu'il me faut. Le voisin Suret, le vinaigrier, à la brouette, ici près, m'a fait rafraîchir tout-à-l'heure, à même la fontaine Potte-Fer.

Mme LATAILLE.

En ce cas, reste; aussi bien j'ai à te parler. (*Aux garçons.*) Vous autres, partez; je n'aurai pas besoin de vous d'ici à une heure.

CHŒUR.

Air : *De contredanse.*

Avant de nouveaux
Travaux,
Il faut vider en repos
Les pots.
On travaille doublement
Après ce délassement
Charmant.

MADAME LATAILLE.

Mes amis, revenez bientôt;
Et buvez assez, mais pas trop.
L'homme sage
Aime l'usage,
Mais redoute encore plus
L'abus.

CHŒUR, en sortant.

Avant de nouveaux, etc.

SCÈNE IV.

CRI-CRI, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE, regardant dans le panier.

COMMENT! tu m'en rapportes tant que ça?

CRI-CRI.

Sûrement. A fallu que j'arpente les rues les plus conséquentes du quartier pour en débiter la demi-douzaine.

Mme LATAILLE.

Bah! c'est que tu ne sais pas faire valoir ta marchandise.

CRI-CRI.

Dame! écoutez donc : c'est un manger de petites maîtresses que ça ; et je dis : gn'y en a peu dans la section. Heureusement que je m'en suis débarrassé de trois chez la charcutière de la rue Gracieuse pour déjeûner sa petite fille, qui étaient au lait.

Mme LATAILLE.

Je t'avais dis d'en porter aux Irlandais du Cheval-Vert.

CRI-CRI.

Ah ben! oui, il m'ont demandé si c'est que je les prenais pour des sansonnets. Vous ne savez donc pas qu'il y en a dans cette maison qui étranglent les quatre livres à chaque repas?

Mme LATAILLE.

Tâche donc d'attraper quelques pratiques comme ça.

CRI-CRI.

Oh! not' maîtresse, ça viendra. — Et puis

j'en ai glissé trois à c'te muette au beurre et aux œufs de la rue du Puits qui parle; c'est un drôle de nom, ça! le Puits qui parle!

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

Aussitôt qu'j'entendis nommer
Le Puits qui parle, je vous assure
Que, d'une aussi drôl' d'aventure,
Partout j'pris soin de m'informer.
J'n'y conçevais rien sur mon ame;
Mais je l'ai deviné depuis:
C'est qu'un mari, dans ce puits, (*Bis.*)
Aura jeté sa femme. (*Bis.*)

Mme LATAILLE.

A l'autre!

CRI-CRI.

Quoique ça, vous avez ben fait de venir demeurer rue de l'Oursine.

Mme LATAILLE.

Pourquoi?

CRI-CRI.

C'est que, si on ne vend guère de petits pains, en revanche, vous en débitez fièrement de gros! Non, je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un endroit où ce qu'il se fasse une aussi grande consommation de pain que dans a section du Finistère.

Mme LA TAILLE.

Et payé rubis sur l'ongle !

CRI-CRI.

Quand nous demeurions rue Jean-Pain-Mollet ?

Mme LA TAILLE.

Les crédits me ruinaient, mon garçon.

CRI-CRI.

Dame ! dans les beaux quartiers, c'est pas étonnant ; tant y a qu'ici la boutique ne désemplit pas.

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

Gn'y a pas d' quoi s'ennuyer, j'espère ;
On voit toujours queuqu'un céans,
Et not' gentille boulangère
A sa boutiqu' plein' de chalans.
Ce n'est, ma foi, pas chose inouie
De voir chacun li fair' sa cour :
Quand la boulangère est jolie,
Tout l' mond' voudrait cuire à son four.

Mme LA TAILLE.

Toi, voudrais-tu ?

CRI-CRI.

Moi ? comme un autre, not' bourgeoise ; et puis d'ailleurs...

Air : *Il faut quitter ce que j'adore*

Je trouverai femme, j'espère,
A l'amour je suis fort enclin;
Vous connaissez mon caractère,
Je suis bon comme le bon pain;
Et, je l'avoûrai, je préfère,
Moi qui, par malheur, suis sans bien,
Épouser une boulangère,
Pour avoir mon pain quotidien.

Mme LATAILLE.

Si je n'étais pas si vivement pressée...

CRI-CRI.

Par Dubuis le brasseur!

Mme LATAILLE.

Et le teinturier Gobelin...

CRI-CRI.

Ils ne sont votre fait ni l'un ni l'autre. Le brasseur est brutal comme un Bas-breton, et le teinturier est sournois comme un Limousin. D'ailleurs, voulez-vous que je vous dise? vous êtes née dans le pétrin, n'faut pas t'en sortir.

Mme LATAILLE.

Eh bien! débarrasse-moi de ces deux originaux-là... je verrai ce que j'aurai à faire.

(*A part.*) Cri-cri est bon travailleur; je ne ferais peut-être pas si mal.

CRI-CRI.

Va comme il est dit.

Mme LATAILLE.

Je vais faire un marché de farine vis-à-vis Saint-Médard, et je vais revenir. Adieu, mon bon ami.

CRI-CRI.

Vous n'oublierez pas le son, not' maîtresse.

Mme LATAILLE.

Non, mon bon ami.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CRI-CRI, avec joie.

Mon bon ami! comme c'est sucré! mon bon ami!... Est-ce que la bourgeoise ne me serait pas insensible?

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler*

Quand je l'i présente une fleur,
Elle en par' sa ch'minée;
Assurément que c'est de peur
D'la voir trop tôt fanée.

Qu'un aut'e l'i donne un bouquet,
Je vois que ça l'irrite,
Et qu'alle' en pare son corset
Pour qu'il s'y fan' pus vite.

Malgré ça, j'ai peur que Dubuis li ait donné dans l'syeux; j'lai ben vu l'aut' jour au théâtre du Panthéon, rue Jean-de-Beauvais, où ce qu'il jouait Jérôme Dubois dans *Mérobe*, et Orosmane dans la *Grenouillère* : il lui fesait des mines, et elle avait l'air de correspondre à sa sensualité. Ça m'tane, moi, de voir tant d'monde de d'ssus les bancs pour l'épouser. C'est qu'aussi...

AIR : *La boulangère a des écus.*

La boulangère a de beaux yeux;
De beaux yeux doivent plaire :
Et chacun voudrait, en ces lieux,
De notre boulangère aux beaux yeux,
Faire sa ménagère.

Aussi, je m'en vas tâcher.... Mais, justement, v'là Gobelin... C'est un sournois : il sait queut' chose sur le compte de Dubuis, il va m'le dire tout de suite.

SCÈNE VI.

CRI-CRI, GOBELIN.

GOBELIN.

Te v'là, Cri-Cri, tout seul? j'sis ben aise de te trouver.

CRI-CRI.

Ça n'est pas d'refus non plus.

GOBELIN.

J'ai laissé, pour te venir parler, trois cuves de teinture sur le feu, qui chauffent pleines rases.

CRI-CRI.

Ça fait qu'alles n'gêleront pas.

GOBELIN.

Tu n'es pas sans t'apercevoir que ta maîtresse est gentille à dévorer?

CRI-CRI.

Et ça vous donne appétit, pas vrai?

GOBELIN.

T'as mis le nez dessus.

CRI-CRI.

Faut pas l'avoir long pour ça.

GOBELIN.

Si t'es genti, tu m'aideras...

CRI-CRI.

A la faire donner dans le godeau, pas vrai ?

GOBELIN.

Fi donc ! fi ! fi ! Je l'aime en tout bien tout honneur, et si je pouvais, à force de la poursuivre, lui rendre le cœur battant pour moi, c'est en qualité d'époux que je veux répondre à sa palpitation.

CRI-CRI.

A ce que vous dites ; mais je crois que l'mariage fait dessus vous le même effet que dessus les autres.

Air : *J'convicns avec toi, migonne.*

Quand on sonne c'te parole,
Adieu l's amoureux ;
J'vous plante là leux idole :
C'est i pas zhonteux ?
C'est comm' des oiseaux d'passage,
Sur un toit perchés :
Dès qu'on leux montre la cage,
Les v'là dénichés.

Et, d'ailleurs, i' faut à not' bourgeoise un mari qu'ait bon dos ; a n'veut plus porter la hotte.

GOBELIN.

Eh ben ! je la porterai sur mes épaules.

CRI-CRI.

Qui ? not' bourgeoise ?

GOBELIN.

Eh ! non : l'hotte.

CRI-CRI.

C'est pas l'embarras ; j'incline pour vous. (*A part.*) Faut l'i couler la bosse. (*Haut.*) Mais Dubuis l'a rendue sensuelle, et, à moins de découvrir queut' chose.

GOBELIN.

Eh dessous, pas vrai ?

CRI-CRI.

C'est le moins dangereux.

GOBELIN.

Des batteries couvertes.

CRI-CRI.

On n'les voit pas ; c'est pus difficile à parer.

GOBELIN.

S'il allait se promener, le soir, le long de la rivière des Gobelins, par derrière, un croc-en-jambe, et pouf, v'là le coco dans le bassin.

CRI-CRI.

Oui ; mais on vous ferait de mauvaises affaires.

GOBELIN.

C'est égal, je saurai l'obliger zà faire le pavé propre, et, si je ne trouve pas, j'inventerai.

CRI-CRI.

Fermez-lui le bec, je me charge de vous.

GOBELIN.

Fais, mon homme, et je te mettrai en couleur tout ce que tu voudras.

CRI-CRI.

Pardine, ça se trouve ben.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Après la mort de mon père,
J'héritai d'un habit noir ;
Dans mon état, j'ai beau faire,
Il est poudré chaque soir.
Vous pouvez, en homme habile,
Lui sauver cet accident,
Et ça vous s'ra ben facile,
Vous n'avez qu'à le teindre en blanc.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE.

Mme LATAILLE, à Cri-Cri.

Eh ben ! pourquoi n'es-tu pas dans la boutique ?

GOBELIN.

C'est pas sa faute ; c'est moi qui l'ai suspendu.

Mme LATAILLE.

Depuis le tems ? vous en aviez donc ben long à lui dire ?

CRI-CRI.

AIR : *Un jour Guillot, etc.*

I'm'parlait d'vot' gentill' figure,
D'vot' souris agréable et fin,
De vot' charmante tournure,
D'vot' joli pied, d'vot' œil malin ;
I'm'vantait vot' taille élégante ; (*Bis.*)
M'vantait, enfin, tous vos appas :
Ce n'est donc pas chose étonnante
Si l'monsieur n'en finissait pas. (*Bis.*)

Mme LATAILLE.

Diantre ! mais tu es galant.

CRI-CRI.

Près de vous, ce n'est pas surnaturel.

GOBELIN, à madame Lataille.

Un tête-à-tête de deux mots, avec vous toute seule, ça peut-il se demander ?

Mme LATAILLE.

Dépêchez ; faut que j'aille faire chauffer le four.

GOBELIN.

Si vous le vouliez, je vous aiderais.

Mme LATAILLE.

Je crois que...

Air : *Ah ! mon Dieu, v'là qu'est baclé.*

T'nez, moi, j'vous l'dis franchement :
Grand merci d'vos bons offices ;
Vous pouvez ben, en ce moment,
Ailleurs offrir vos services.

CRI-CRI.

I'n'faut jamais, c'est ben certain,
Qu'à la pât' chacun mett' la main.

Mme LATAILLE, à Cri-Cri.

Au surplus, rentre un moment, que j'en finisse avec Monsieur.

CRI-CRI, bas, à madame Lataille.

N'allez pas toujours avec lui le long de la rivière des Gobelins.

Mme LATAILLE.

Pourquoi donc ça ?

CRI-CRI.

C'est qu'il est sujet aux crocs-en-jambe.

(Il entre dans la boutique.)

SCÈNE VIII.

Mme LATAILLE, GOBELIN.

Mme LATAILLE.

Nous v'là seuls, qu'avez-vous à me dire ? dites, et dépêchez-vous.

GOBELIN.

La timidité m'ôte la hardiesse ; et si vous ne m'encouragez pas...

Mme LATAILLE.

Je vous encourage, voyons.

GOBELIN.

Si la satisfaction d'un verre de vin blanc ne vous répugnait pas : (*Montrant le cabaret.*) je vous défilerais mon chapelet sur le comptoir.

Mme LATAILLE.

Nous sommes bien ici.

GOBELIN.

Vous savez ben ce jour qu'ous étiez à voir les mariages à Saint-Étienne ?

AIR : *Des Jumeaux de Bergame.*

J'vous offris de vous reconduire,
Et j'en avais ben grand désir;
Tout d'un coup vous vous mit's à rire.
Moi, j'crus qu'ça vous fesait plaisir.
C'n'est, ma foi, point z'une parade,
Comme j'allions bras d'ssus, bras d'ssous,
En descendant de l'Estrapade,
V'là que j'tombe.... amoureux d'vous.

Mme LATAILLE.

Quelle chute !

GOBELIN.

C'est la vérité toute propre... (*Se jetant à genoux.*) Et, si vous n'avez pas le cœur dur comme un pavé...

Mme LATAILLE, riant.

Il faudrait que vous vous voyiez en attitude comme ça ; vous feriez rire une borne... Ah ça ! faut-il vous parler franchement ? Dubuis...

GOBELIN.

Dubuis...

(Dubuis entre, entend son nom et s'arrête un instant au fond du théâtre.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DUBUIS.

GOBELIN.

S'IL me tombe sous la patte, je l'entre dans votre cave par la lucarne, et je le mets en pièces.

DUBUIS, s'avançant.

Galope rincer les bouteilles; v'là la futaille : reste donc là, pour que je te contemple; t'es si bien! restes-y.

GOBELIN, se levant.

Divertissez donc Monsieur! y a foule.

DUBUIS.

Quoi que tu parlais, tout-à-l'heure, de me faire sauter dans la cave, colibri des Gobelins ?...

Mme LATAILLE.

Ne lui échauffez pas les oreilles; il le ferait

comme il le dit. (*A part.*) Tâchons de les mettre aux prises pour m'en débarrasser.

DUBUIS.

Laissez donc, la petite mère, laissez donc : d'un revers, je lui déplume les abattis, qu'il ne fera plus, de sa vie, que des zèdes en marchant.

Mme LATAILLE.

Un poltron! mais le voisin est brave.

DUBUIS.

Comme une épée sans lame, pas vrai, poulet ?

GOBELIN.

Débarrasse la voie publique : on rougirait de répondre à un mauvais sujet comme toi.

DUBUIS.

Mauvais sujet !... (*S'approchant de lui.*) Ne me taquine pas, ou je te détache une apostrophe sur la silhouette, que tu porteras les yeux en gibelotte le reste de la décade.

Mme LATAILLE.

Allons donc, M. Dubuis, songez donc que vous êtes avec une femme...

GOBELIN.

Et que Madame n'a que faire d'entendre tes sottises.

DUBUIS.

Des sottises! attends que j'entreprenne ton panégyrique... Une addition de zéros, ça sera le compte juste. Quoique ça, madame Lataille, je suis dans la mystification du paquet que j'ai lâché; mais c'est que je suis piqué zau vif, quand je vois une femme, que je fréquente honnêtement, diviser, devant les passans, avec le premier venu.

Mme LATAILLE.

Ah ça! je suis la maîtresse...

DUBUIS.

D'ailleurs, je vous aime, et ce vilain bois d'Inde n'en peut pas dire autant.

GOBELIN.

Non? Je brûle d'un feu plus terrible que si j'avais le soleil sur le dos.

DUBUIS.

Eh ben! quand le dindon sera cuit d'un côté, tu le retourneras de l'autre. (*A madame Lataille.*) Au surplus, il n'y a qu'un mot qui serve.

AIR: *De Catinat.*

Ou je vous conviens, ou je ne vous conviens pas;
Et, si je vous conviens, il ne vous convient pas;
Si c'est lui qui convient, moi qui ne conviens pas,
J'conviens qu' d'vous convenir l'espoir n'me convient pas.

Ainsi, choisissez lui zou moi, et qu'ça se fasse vite, ou j'vous lâche d'un cran.

Mme LATAILLE.

Et, si je préfère Gobelin, vous n'y trouverez pas à redire ?

DUBUIS.

Pour le moment; mais, après la noce, gare les gnoles : une dégelée pour le chat-huant, c'est sûr.

GOBELIN.

Le joli faisan !

DUBUIS.

T'nez, je vous le dis, la mère : épousez-moi; vous n'vous en repentirez pas.

Air : *Du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Vous connaîtrez ce que je vaux,
Jeune et gentille boulangère;
Je partagerai vos travaux
Quand vous serez ma ménagère.
Le travail ne sera qu'un jeu,
Pourvu que mon aide vous plaise :
Chargez-vous d'allumer le feu,
J'étoufferai la braise.

Vous voyez ben qu'avec moi y aura toujours à gagner; mais avec toi rien : tu resteras toujours dans la teinture, et tu n'en seras pas moins laid.

GOBELIN.

C'est ça que t'est si beau; t'as un fier genre!

DUBUIS.

Quoi donc! est-ce que je n'ai pas le genre mousseux?

GOBELIN.

Surtout quand tu fesais tes gieries avant-hier au théâtre du Lycée de la rue Bordet.

DUBUIS.

A propos de ça, seriez-vous, Madame, sensible à un billet? Nous y jouons quintidi, au bénéfice d'un artiste de la rue du Chat qui Pêche, qui a éprouvé des malheurs, Misantropie zet Repentir. C'est moi qui joue le Misantrope, et qu'occu...pe la scène pendant tout le tems.

Mme LATAILLE.

Y aura-t-il société nombreuse?

DUBUIS.

Et brillante, je m'en flatte! Les entrées de faveur sont supprimées. Je vous ai procuré l'entreprise des petits pains. C'est le cocotier du port aux Tuiles qui fournit la partie des boissons et des rafraîchissemens; Cri-Cri s'entendra avec lui.

GOBELIN.

J'y conduirai Madame.

DUBUIS.

Je te le défends.

Mme LATAILLE.

Permettez donc : il me faut un cavalier aimable, et je retiens Monsieur.

DUBUIS.

Si c'est lui qui vous plaît, gn'ya qu'à le dire... — Au bonheur...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CRI-CRI, la pelle à enfourner à la main.

CRI-CRI, sur la porte de la boutique.

Not' maîtresse, v'là qu'j'enfourne ; allez-vous venir ?

Mme LATAILLE.

Tout-à-l'heure.

CRI-CRI.

Pendant qu'on est là entre deux feux, le vôtre se refroidit.

Mme LATAILLE.

Tu m'impatientes : j'y vais.

CRI-CRI, sortant de la boutique.

Dame! arrangez-vous, s'il y a de la baisure au pain, je m'en lave les mains.

GOBELIN.

Il faut que Madame s'explique.

DUBUIS.

Lâchez-nous votre *uttrimatum*, voyons.

QUATUOR.

Air : *L'amour est une étrange chose*

1.

Je vous conviens en mariage.
Je suis crâne, mais je suis bon.

GOBELIN.

Moi, je suis assez beau garçon
Pour qu'on me donne l'avantage.

ENSEMBLE.

Choisissez, nommez, entre nous,
Celui qui sera votre époux.

CRI-CRI, à madame Lataille.

Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!
Mais quel embarras est le vôtre!
A votre place, dans le fait,
De choisir j'aurais plus tôt fait :
Je ne prendrais ni l'un ni l'autre.

GOBELIN ET DUBUIS, ensemble.

Mon Dieu! etc.
Car il faut prendre l'un ou l'autre.

MADAME LATAILLE.

Mon Dieu! etc.
Quel empressement est le vôtre,
Vous m'embarrassez, en effet,
Et le choix n'est pas sitôt fait,

(Ironiquement.)

Quand on aime autant l'un que l'autre.

Je vous demande une demi-heure de réflexion. (*A part.*) D'ici là, j'aurai trouvé le moyen de les dissiper.

(Elle rentre.)

CRI-CRI.

Allons, Messieurs, patientez. Une demi-heure, ça n'est pas long. (*Bas à Gobelin.*) S'il l'épouse, je l'irai dire à Vaugirard.

(Il rentre dans la boutique.)

SCÈNE XI.

GOBELIN, DUBUIS.

DUBUIS.

Ah ça! mon homme, j'ai fait le chien couchant tant que la femme était-là, parce que je n'ai point voulu lui faire voir mon caractère de furibond.

GOBELIN.

Pourquoi pas ? ça lui aurait fait plaisir.

DUBUIS.

Mais je te le dis en ami, décanille vivement, ou je te brûle la cervelle à coups de souyiers, et de ma main ça compte !

GOBELIN.

Pas possible !

DUBUIS.

Je vois que t'as une patte de trop ; quiens, déboute de tes prétentions, ou je la démolis.

Air : *Je n'ai jamais aimé.*

Je suis trop amoureux
Pour éteindre ma flamme ;
Nous verrons, de nous deux,
Qui sera plus heureux :
Le sort décidera.

ENSEMBLE.

Oui, mon fils, sur mon ame,
Nous voirons qui l'aura,
Oui, qui l'aura,
Oui, qui l'aura :
L'un des deux périra.
Ah ! ah ! ah ! ah !
L'un des deux périra.

GOBELIN.

C'est ça que t'es si terrible.

DUBUIS.

Demande à Verloppe, ce menuisier de la rue de l'Épée-de-Bois ; il te dira comme j'aplatis les côtelettes.

GOBELIN.

Laisse donc, laisse donc.

DUBUIS.

Une fois que je jouais au théâtre de la Minerve, chez le charron, contre le Val-de-Grâce...

GOBELIN.

Je sais. C'est moi qu'a teint les vieux draps qui servent de robe aux actrices.

DUBUIS.

En raccommodant le théâtre, il avait soulevé trois futailles dessus quatre qui le calaient, de manière que dans une explosion, où ce que je tapais du pied comme un chien enragé, le théâtre crève, v'là que j'enfonce jusqu'au cou, et je me trouve nez à nez avec le souffleur, le menton tout écorché.

GOBELIN.

Queu tragédie que ça dut faire !

DUBUIS.

Mais, je repêche mon homme au coin de la

rue de l'Arbalette, et je lui lâche un coup de pinceau sur les embochoirs, qui l'a mis au grabat pour six semaines.

GOBELIN.

Quoique ça, je risque le paquet : ma fortune est en bon chemin, et je n'ai pas besoin pour ça d'empoisonner, comme toi, le public, en fesant de la bierre avec du buis.

DUBUIS.

Air : Du Boudoir d'Aspasie.

J'sais ben qu' tu vas dans la boutique
De plus d'un fameux cabaret,
Et qu'ils te donnent leur pratique, } (*Bis.*)
Pour colorer leur vin clairet.

GOBELIN.

Même air.

De tout' part la pratique abonde,
Et, sans compter l'cabaretier,
On trouve chez nous ben du monde, } (*Bis.*)
Qui ne f'rait rien sans teinturier.

Tu es friand morceau pour la boulangère. — Avec ça que je l'instruirai de ta conduite !

DUBUIS, à part.

Saurait-il quelque chose de Nanon zet moi ? (*Haut.*) C'est ben à toi de parler !

GOBELIN, à part.

Est-ce qu'il saurait de Madeleine?... (*A Dubuis.*) Qu'est-ce que c'est que cette cocotte de la rue des Poules, que tu promènes les soirs, sur le boulevart de l'Hôpital, pour qu'on ne te voie point? dis donc.

DUBUIS, à part.

Oh! le chien! il m'y a vu, c'est sûr.

Air : *De la pipe de tabac.*

(Haut.)

Allons, voisin, tu perds la tête,
Et tu manque ici de raison;
Car on n'saurait, sans être un' bête,
Discourir de cette façon.
Pour éviter que l'on me fronde,
Je me posterais assez mal;
On n'voit, par ma foi, qu'trop de monde,
Sur le chemin de l'Hôpital.

Et, si tu ne veux pas qu'on t'y porte, lève la gigue, et gagne du mollet promptement.

(Il fait le geste.)

GOBELIN, à part.

Il est prudent de partir.

DUBUIS.

Eh bien?

GOBELIN, à part.

J'vais l'y tailler des croupières. (*Haut.*) T'es ben heureux que j'aie de la teinture à mettre dans l'eau, nous nous serions vus.

DUBUIS.

Plutôt de loin que de près! t'aimes ça?

GOBELIN.

Je reviendrai. (*A part.*) Quand tu seras parti.

DUBUIS.

Adieu, la Valeur.

GOBELIN, en sortant.

Adieu, rossignol à gland.

SCÈNE XII.

DUBUIS,

COMMENT! la plus jolie femme de la rue de l'Oursine me passerait sous le bec! à moi qui suis le coq de toutes les poules de la division! Si je l'épouse, que de malheureuses! que de femmes au désespoir! Eh ben! tant pis, pourquoi que je suis si aimable!

Air : *Enfant chéri des dames.*

Enfant chéri des dames,
Un feu toujours nouveau,

Brûle pour moi les femmes
Du faubourg Saint-Marceau.

Aujourd'hui, c'est la chandelière
Et puis la femme du brodeur,
Puis la mercière,
Ensuite l'épicière,
Et la cousine du tanneur.

Je partage ma vie entière,
Entre l'espoir et le bonheur.
J'aime la boulangère,
J'adore la bouchère.
Ah! pour mon cœur
Quel plaisir enchanteur!

Enfant chéri, etc.

Si de la boulangère
Je puis gagner le cœur,
Je lui devrai, j'espère,
Bientôt tout mon bonheur.
Combien, si je l'épouse,
Je trahirai de vœux!
Mainte beauté jalouse
Va me sauter aux yeux.

Un autre les craindrait, et moi je dis tant mieux!

Je vous attends, Mesdames,
Je tiendrai, s'il le faut,

Tête à toutes les femmes
Du faubourg Saint-Marceau.

Quoique ça, je dis, ça me renvoirait plus loin que la barrière, si madame Lataille savait qu'Nanon zet moi... Faut z'empêcher que Gobelin lui parle. Justement, v'là Cri-Cri, je vais lui faire une leçon.

SCÈNE XIII.

DUBUIS, CRI-CRI.

CRI-CRI, à part, en entrant.

Encore ce grand escogriffe! je n'l'aime pas, j'ai toujours peur qu'il ne me renifle.

DUBUIS.

Bon jour, mon petit Cri-Cri.

CRI-CRI.

Et moi le vôtre, M. Dubuis.

DUBUIS.

Veux-tu me rendre un service? tu seras un joli petit Benjamin.

CRI-CRI.

Pourquoi pas, si ça se peut?

DUBUIS.

Écoute : afin de torturer l'ame à ce maudit Gobelin...

CRI-CRI.

Si y a prise.

DUBUIS.

Faut inspirer à ta maîtresse de l'inclination...

CRI-CRI.

C'est aussi là ce que je veux faire.

DUBUIS.

Pour moi.

CRI-CRI.

Pour vous ?

DUBUIS.

Pour qui donc ?

CRI-CRI.

Je vous le dis avec les yeux du regret, ça m'est impolitique.

DUBUIS.

Fau'ra ben que tu le peuves.

CRI-CRI.

Bah !

DUBUIS.

Ou je t'aligne en deux tems.

CRI-CRI.

C'est pas la peine, je me tiens droit.

DUBUIS.

Une volée de coups de poing...

CRI-CRI.

Je n'en ai pas peur, j'y suis fait.

DUBUIS, le serrant.

Dis-moi, petit gringalet, tu veux donc que je te démonte tes ressorts.

CRI-CRI.

Ah! mon Dieu! tu me fais peur; mais parce que t'es laid.

DUBUIS.

Tu vas te faire enterrer dans la huche.

CRI-CRI.

J'y mourrai pas de faim.

DUBUIS.

Allons, tais-toi, gâte-pâte, et approche.

CRI-CRI.

Pas si bête; tu me mordrais.

DUBUIS.

Eh! non, t'as un moyen d'éviter que je te détruise.

CRI-CRI.

Par exemple ?

DUBUIS.

De lui teindre le teinturier en noir, pour qu'all' ne l'épouse pas.

CRI-CRI.

Soyez tranquille, elle n'en voudra pas.

DUBUIS.

Je sais pourtant qu'il lui revient, cet homme. Je ne suis pas de ces gens à qui zon fait accroire qu'un âne est un perroquet, je t'en avertis, et l'on m'a dit, de bonne part, que tu le soutenais en dessous.

CRI-CRI.

Oh! par exemple, v'là un fier mensonge que c'te menterie-là! la preuve, c'est que si vous pouvez découvrir queut'chose sur son compte, qui le rende susceptible de recevoir sa démission, je lui ferai long-tems gratter le loquet.

DUBUIS.

Tu me promets ça, mon fils?

CRI-CRI.

Foi de joli garçon!

DUBUIS.

Rends-moi ce service-là, je serai recon-

naissant, et je te promets... que je te froterai un peu vivement si t'y manques. Entends-tu, grain de sel? je t'égruge.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

CRI-CRI.

Oui, compte là-dessus M. Tapage; c'est pour toi que le four chauffe. Ma maîtresse épouserait un gargantua de cet accabit-là! il avalerait le fond de la boutique en moins de rien; les petits et les gros y passeraient: dans quinze jours le quartier serait mort de faim. Autant vaudrait qu'elle épousit l'éléphant.

AIR: *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Que deviendrait la boutique?
Que deviendraient les garçons?
Que deviendrait la pratique?
Que deviendraient les maçons?
Que deviendrait la cuisine
Des rentiers, des gens d'esprit?
Pour se faire à la famine,
Ils ont trop bon appétit.

Ah ça! maintenant, arrangeons nos flûtes: le brasseur va se défaire du teinturier, le teinturier du brasseur, et moi, par après...

SCÈNE XV.

CRI-CRI, NANON, MADELEINE.

NANON, arrivant d'un côté et tirant Cri-Cri par une oreille.

Parle donc, hé! Criquet?

MADELEINE, le tirant par l'autre.

Écoute donc, Bouvreuil?...

CRI-CRI.

Eh ben! queu mouche qui vous égratigne?

NANON.

C'est donc toi qui prêtes les mains à ce vilain commerce-là!

CRI-CRI.

Le diable m'emporte si...

MADELEINE.

C'est donc toi qui débauches les jolis garçons du quartier!

CRI-CRI.

Je veux être assommé...

NANON.

Dis-moi ce que tu en sais.

MADELEINE.

Je veux savoir où il est.

CRI-CRI.

Est-ce qu'elles émigrent de la ménagerie, ces deux lionnes-là ?

NANON.

Si tu ne te dépêches, tu ne périras que de ma main.

MADELEINE.

Si tu tardes, je te ferai trépasser sous mes griffes.

CRI-CRI.

Ah ça ! mes belles dames, dites-moi zun peu comment j'ai zété rendu digne de vos bonnes grâces.

NANON.

Connais-tu le brasseur Dubuis ?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

Connais-tu le teinturier Gobelin ?

CRI-CRI.

Oui. (*A chaque demande l'interlocutrice entraîne Cri-Cri de son côté, ce qui fait un jeu de scène.*)

NANON.

Connais-tu le labyrinthe ?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

Connais-tu le jardin des Plantes ?

CRI-CRI.

Oui.

NANON.

L'allée des bêtes à cornes?

CRI-CRI.

Oui.

MADELEINE.

La place de la Pitié ?

CRI-CRI.

Oui.

NANON.

Eh ben ! v'là justement pourquoi....

MADELEINE.

C'est ce qui fait...

NANON.

Que je te vais arracher les faces.

(Cri-Cri doit avoir la tête tondue.)

MADELEINE

Que je vais te crever les yeux.

CRI-CRI.

Ça m'fera une jolie petite physionomie. Gn'y aura pus qu'à m'envoyer zaux sourds et muets. Au moins, vous me direz pour queu sujet; car je ne sais pas ce que je puis avoir à débrouiller avec le labyrinthe, les bêtes à cornes et la place de la Pitié. Je me mêle de faire le levain, de pétrir la pâte, chauffer le four, enfourner, défourner, porter le pain aux pratiques, recevoir le pour-boire, et puis d'être votre serviteur.

(Il veut sortir.)

NANON, le retenant.

Oh! que nenni!

MADELEINE.

Reste ici, ou je te mistifie.

NANON.

Faut que tu nous signifies pourquoi ta maîtresse....

MADELEINE.

Nous soulève nos deux objets.

CRI-CRI.

Et quoi que c'est, vos deux objets?

NANON.

Dubuis.

MADELEINE.

Gobelin.

CRI-CRI, se frottant les mains.

Vous auriez des particularités avec Dubuis et Gobelin? Ah ça! dites-moi : vous ont-ils promis tous deux?...

NANON.

Foi de mariage sur leux parole.

MADELEINE

Et je voulons que ça se fasse.

CRI-CRI, les prenant par-dessous le bras.

Vous me tirez-là une fière épine du pied.

NANON.

Comment! ce n'est donc pas toi qui?...

CRI-CRI.

Vous verrez ben que non.

MADELEINE.

Eh ben! je l'avons cru tout d'même.

CRI-CRI.

Détaillez-moi zun peu les suites de c'te fréquentation, ça va m'soulager.

NANON.

J'ai toujours incliné, entre chien et loup, pour la promenade du jardin des Plantes.

CRI-CRI.

C'est la plus belle du quartier.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

T'nez, moi, sans faire ici le fin,
Je pense absolument de même ;
A me prom'ner dans c'biau jardin,
J'ai toujours un plaisir extrême.
On y voit tant d'arbres divers,
Tant d'fleurs de divers' structure,
Qu'au jardin des Plant's l'univers
Me semble peint en miniature.

NANON.

Tant y a, qu'un soir j'y trouve Dubuis, il me mène dans le labyrinthe ;.... enfin, il m'avait donné rendez-vous, le lendemain, sous les fenêtres de la Pitié, pour me jurer zun amour impossible.

CRI-CRI.

Air : *Lorsque dans une tour obscure.*

Tenez, la belle enfant, je pense
Que Dubuis se moquait de vous ;
Car il avait, en conscience,
Bien mal choisi son rendez-vous.
Pour vous il n'a pas de tendresse,
Moi, je vous le dis sans détour,
Puisqu'on entend chanter sans cesse :
La pitié n'est pas de l'amour.

MADELAINE.

Et le traître de Gobelin, qui me menait, tous les jours, voir la lionne, les dromadaires, les éléphans....

CRI-CRI.

Je ne m'étonne pas qu'il vous menait voir les éléphans, ce vilain linoféros-là.

MADELEINE.

Un jour, au sortir de là, zil me mène.... si bien qu'il me promet le mariage, et que la veille il me donne rendez-vous.

CRI-CRI.

Dans l'allée des bêtes à cornes, je vois ça.

MADELEINE.

Y m'y fait zescroquer le marmot pour en conter à la boulangère.

CRI-CRI.

Êtes-vous dans le cas de soutenir, en face de vos enjoleux, ce que vous dites-là?

MADELEINE.

Sans doute.

CRI-CRI.

Et de les couvrir, des pieds à la tête, de confusion?

NANON.

Je t'en réponds.

CRI-CRI.

Entrez au bon Puits; vous dénicherez quand je vous le dirai. Justement, en v'là un qui vient. Allez vite au poste, et ne bougez pas.

(Elles entrent chez le marchand de vin.)

SCÈNE XVI.

CRI-CRI, DUBUIS.

DUBUIS.

Va, va, j'en sais d'belles sur le compte de Gobelin! Je viens d'avoir la preuve, tout-à-l'heure.

CRI-CRI.

Et moi donc? ah! pour le coup, il n'a pus qu'à faire aller ses quilles, et gagner du terrain.

DUBUIS.

D'où c'que t'as su...

CRI-CRI, montrant le cabaret.

Ça va faire un joli coup de théâtre. Elle est là.

DUBUIS.

Pas possible!

CRI-CRI.

I' n'va pas rester bleu, l'teinturier, quand i' va s'voir en face de sa délaissée; non! ce sera le télégraphe.

DUBUIS.

Et je dis qu'après, faudra que la femme m'épouse, ou qu'elle dise pourquoi.

CRI-CRI.

Sûrement. Vous n'êtes pas brasseur à faire des connaissances en ville, et les planter là.

DUBUIS, à part.

I' n'se doute de rien. (*A Cri-Cri.*) Et ça c'est vrai, mon fils.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GOBELIN.

GOBELIN, sans voir Dubuis.

Ah! dis donc, Cri-Cri: tu ne sais pas?... (*A part.*) Le diable emporte le maudit brasseur!

CRI-CRI, à Gobelin.

Je sais, taisez-vous.

GOBELIN, bas à Cri-Cri.

Il a t'eune maîtresse qu'il a quasiment épousée.

CRI-CRI, bas à Gobelin.

Elle est à deux pas, taisez-vous. (*Haut.*) Vous v'là tous deux, je vais chercher not' bourgeoise. (*A Dubuis.*) Paix. (*A Gobelin.*) Silence.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

DUBUIS, GOBELIN.

GOBELIN.

Il a donc voulu me couper l'herbe sous le nez, le brasseur ?

DUBUIS.

Il a donc cru me susplanter, le teinturier?

GOBELIN.

Mais je dis, faura que t'en déboives.

DUBUIS.

S'il y en a z'un qu'en déboira, ce ne sera pas moi.

GOBELIN.

Qu'est-ce qu'on sait ? queut fois...

DUBUIS.

T'as pas de taches sur la conscience ?

GOBELIN, montrant ses mains bleues.

Pas pus que dessus ma main.

DUBUIS.

Y a des gens qui n' s'y attendent pas, et qui pourront ben avoir du déchet.

GOBELIN.

V'là ce que c'est : quand on court deux lapins à la fois...

DUBUIS.

On n'attrape pas de perdrix.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme LATAILLE, CRI-CRI.

CRI-CRI, en entrant, bas à madame Lataille.

Promenez-les un brin, je m'en vais faire trotter t'ici les deux particulières.

(Il entre au Bon-Puits.)

Mme LATAILLE.

Allons, puisqu'il faut absolument que je me décide, et que j'épouse un de vous deux, celui qui sera le moins indigne...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE, CRI-CRI.

MADELEINE, à Gobelin.

Ah ! te voilà, marabou !

Air : *De la Vaudreuil.*

Tu crois peut-être,
Me tromper, traître!
Quelle fureur
Dans mon cœur
Je sens naître;
Tu veux paraître
Un petit maître;
Mais à mes vœux,
Sois soumis, je le veux.

CRI-CRI, riant, à Dubuis.

Quelle colère !
Comment va-t-il faire ?

DUBUIS, content.

Je resterai
Seul, et j'épouserai.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, NANON.

NANON, à Dubuis.

Suite de l'air.

Amant perfide !
Traître ! homicide !
Tu veux tromper une femme timide.
Qu'on se décide,
Mon cœur me guide :
Je vais frapper,
Te fripper,
T'écharper.

MADELEINE, NANON, très-vite.

Tu me disais,
Quand tu me courtisais,
Que je te séduisais,
T'enchantais, te plaisais ;
Quand tu me conduisais,
Toujours tu t'amusais ;
Dans ton cœur je lisais,
Ingrat ! tu m'abusais.
Tu crois peut-être, etc.

(Elles sanglottent toutes deux.)

DUBUIS.

Ah ? Dieu de Dieu ! quoiqu'all' a ?

GOBELIN.

Voyons, c'est-i pour rire que tu pleures?

DUBUIS, GOBELIN.

AIR : *Je n't'ai jamais vu comme ça.*

Je n't'ai jamais vu comm' ça :
Finis tes larmes,
J'te rends les armes.
Je n't'ai jamais vu comme ça :
D'voir ces pleurs-là
Ça m'attendrit déjà.

GOBELIN, à Madeleine.

Vrai, Madeleine, tu m'fends le cœur. Je n'y tiens pus, sois ma femme, et mets le passé zà l'oubli.

DUBUIS, à Nanon.

V'là qu'est dit, Nanon : tu m'fléchis; je te saisis, et qu'il n'en soit pus question; mais : dis-moi, qu'est qui t'a dit....

GOBELIN.

Ah! oui : comment zavez-vous t'appris que j'étions ici?

NANON, montrant Cri-Cri.

C'est ce bon petit diable-là.

DUBUIS, saisissant Cri-Cri

Comment! c'est toi, Gringalet! Je va te faire entendre de queu bois je me mouche...

GOBELIN.

Gn'y a qu'à le mettre à tremper dans ma cuve.

DUBUIS.

Laisse; il me manque un mouton pour brasser, je le pince; il fera fermenter le grain.

(Il va pour mettre la main dessus.)

CRI-CRI, se sauvant.

Sauve qui peut... Au secours! au secours! laissez-moi me blanchir. Vous verrez qu'il n'y a pas de ma faute.

(Il prend la pelle à four.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, LES GARÇONS BOULANGERS.

CHŒUR DES BOULANGERS, en entrant.

AIR: *Tu n'auras pas, petit polisson.*

Ah! quel tapage! quel sabat!
Qui fait ici tout ce vacarme?

Ah ! quel tapage ! quel sabat !
Attendez-nous, surtout si l'on se bat.

CRI-CRI.

C'en est fait de moi !
Ah ! je meurs d'effroi !

DUBUIS, GOBELIN.

Il croit, sur ma foi,
Que nous craignons son arme.

CRI-CRI.

C'en est fait de moi !
Ah ! je meurs d'effroi !

DUBUIS, GOBELIN.

Il croit, sur ma foi,
Nous faire ici la loi.

CHŒUR.

Allons, finissez ce sabat,
Ou nous ferons aussi vacarme.
Allons, finissez ce sabat,
Nous nous battrons, certes, si l'on se bat.

DUBUIS.

On ne veut lui rien faire ; on ne veut que le tuer ; v'là tout.

NANON.

Et moi, je veux que tu li pardonnes.

DUBUIS.

A la bonne heure. (*Il va à Cri-Cri qui*

s'éloigne.) Allons, n'aie pas peur. Saute comme t'es beau.

CRI-CRI, sautant.

Ça y est.

DUBUIS.

Savoir, à présent, si ta bourgeoise te pardonnera de m'avoir enlevé zà sa flamme.

Mme LATAILLE.

Lui pardonner ! le récompenser donc.

GOBELIN.

Comment ?

Mme LATAILLE.

Et, s'il veut, mon cœur et ma main sont à lui.

CRI-CRI.

J'accepte le cœur et la main.

Fragment d'un air de la Mélomanie.

Formons, formons les nœuds les plus doux.

CHŒUR.

Formez, formez les nœuds les plus doux.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Bastringue.*

I.

GOBELIN.

Puisque Cri-Cri, pour mari,
Boulangère,
Sait vous plaire,
On ne doit faire qu'un cri,
Pour féliciter Cri-Cri.

MADAME LATAILLE, à Dubuis et Gobelin.

Chacun de vous, à son confrère,
Croyait m'enlever sans façon.
C'est ainsi qu'la pelle, dit-on,
Se moque souvent du fourgon.

CHŒUR.

Puisque Cri-Cri, etc.

II.

DUBUIS.

Je suis taquin, brutal, colère :
Mais tu verras belle Nanon,
Qu'en ne me disant jamais non,
On peut m'faire entendre raison.

CHŒUR.

Puisque Cri-Cri, etc.

III.

CRI-CRI, au public.

Que le parterre trop sévère,
Dans notre burlesque jargon,
N'aille pas chercher la raison,
S'il sait amuser, il est bon.
Si l'on a ri de Cri-Cri,
Qu'à la ronde,
Tout le monde
Ici ne fasse qu'un cri,
Pour dire bravo, Cri-Cri!

CHŒUR.

Si l'on a ri, etc.

(A chaque refrain, on danse en rond, et chaque interlocuteur va se joindre à la danse; après avoir chanté son couplet.)

FIN DE CRI-CRI.

LE

COMÉDIEN D'ÉTAMPES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MOREAU ET SEWRIN,

Représentée, pour la première, fois sur le théâtre du Gymnase, le 23 juin, 1821.

PERSONNAGES.

DORIVAL, comédien.

M. CORBIN, ancien greffier de Montléry, habitant une maison de campagne à Champigny, sur la route d'Étampes.

DUPRÉ, amant de Joséphine, fille de M. Corbin.

M. MACLOU DE BEAUBUISSON, prétendu de Joséphine.

BATISTE, jardinier, maître Jacques dans la maison de M. Corbin.

MADELEINE, sa femme.

La scène se passe à Champigny, à trois lieues d'Étampes, dans la maison de M. Corbin.

LE

COMÉDIEN D'ETAMPES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une cour attenant au jardin de monsieur Corbin. A droite de l'acteur, l'extérieur de la maison, avec une porte. Du même côté, et un peu plus loin, la porte de la ferme. A gauche, vers le fond, une grille. Il y a sur la scène des chaises, une table de jardin avec une écritoire, des plumes et du papier.

BATISTE, MADELEINE.

BATISTE, achevant de friser une perruque ronde, posée sur une tête à perruque.

Faut que monsieur Corbin soit ben pressé pour qu'il n'se soit pas seulement donné le tems de mettre sa perruque neuve.

MADELEINE, de l'autre côté, occupée à battre une robe de chambre, dont les manches sont enfilées dans un bâton à battre les habits.

Qu'est-ce qu'il a donc fait not' maître, avec

sa robe de chambre ? comme elle est pleine de poussière.

BATISTE, après avoir poudré la perruque.

La v'là joliment poudrée ! regarde moi çà. not' femme queu' mine ça vous a !

MADELEINE.

C'est vrai, dà, qu'tu n'es pas mal adroit.

BATISTE.

J'crois ben ; un jardinier qui accommode des perruques ! à Paris j'aurions de bons gages avec tous ces p'tits talens-là.

MADELEINE.

Ah ! ben oui ; mais tiens, ici j'sommes pus tranquilles, et puis vois-tu, je me suis attachée à m'amselle Joséphine ; j'la sers de bon cœur parc' qu'elle est gentille.

BATISTE.

S'tilà qui l'épousera ne f'ra pas un mauvais marché. Entre nous, Mossieu est un avare, il a des écus, va, j't'en réponds.

(Il fait le geste d'amasser.)

MADELEINE.

J'n'en avions pas tant, dis-donc, Batiste, quand j'nous somm' mariés.

BATISTE.

Oh ! batt... il y a compensation en tout.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Dans un ménag' rich'ment doté
Fille est queuq'fois ben mal tombée ;
Mossieu se ruine à l'écarté,
Madam' dépens' de son côté,
Et la dot est bentôt flambée.
Quand j'te choisis pour not' moitié,
J'n'avions pour bien qu' not' savoir faire ;
Bonn' humeur et bonn' amitié :
Not' fortun' (*Bis.*) est encore entière,
J'ons gardé not' fortune entière.

MADELEINE.

T'as raison ; quand on n'a rien, on s'en aime davantage : et p't'et' que mam'sell' Joséphine n'aimera pas celui qu'on veut lui donner pour mari.

BATISTE.

Est-ce que ce n'est pas mossieu Dupré, le fils du notaire de Boissy-le-Sec, ici tout près ?

MADELEINE.

Ah ! ben oui ! il n'a jamais osé déclarer à M. Corbin qu'il aimait sa fille ; il est venu plusieurs fois jusqu'à c'te grille dans c't'intention-là... Bast ! une mauvaise honte l'empêchait de parler. Tant il y a que mam'sell' Joséphine va épouser mossieu Maclou de Beaubuisson.

BATISTE.

Maclou de Beaubuisson !.... queu grand nom ! c'est donc un queu'q'z'un de la haute volée ?

MADELEINE.

Non ; c'est le fils d'mossieu Maclou tout court qu'est conservateur des hypothèques à Étampes.

BATISTE.

Ah ! c'est pour c'mariage-là que Monsieur Corbin est parti à c'matin de si bonne heure avec sa fille ?

MADELEINE.

Oui .. ils sont allés faire connaissance avec la famille du futur.

BATISTE.

Ah ! ils ne se sont pas vus ?

MADELEINE.

Non ; c'est une affaire qu'a été manigancée par le percepteur des contributions q'uest un ancien ami d'not' maître.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, en redingote bleue, pantalon, et guêtres gris; une canne à la main, et un petit paquet enveloppé dans un foulard.

DORIVAL, il entre par la grille; regarde la maison, et s'adresse ensuite à Madeleine.

La fille!

MADELEINE, se retournant et saluant.

Mossieu, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

DORIVAL.

Madame... excusez... je me trompe peut-être. Est-ce que cette maison n'est pas une auberge?

BATISTE.

Non, non, Mossieu. Cette maison est la maison bourgeoise de mossieu Corbin, ancien greffier de Montléry.

DORIVAL.

C'est singulier... mais autrefois, c'était une auberge?

MADELEINE.

Ah! autrefois.... oui, il y a trois ans, du

tems de M. Suret.... C'était la *Pucelle d'Orléans*.

DORIVAL.

La Pucelle d'Orléans, c'est ça.... J'y ai couché. Je savais bien que je ne me trompais pas. L'auberge est donc établie ailleurs maintenant ?

BATISTE.

Établie ! C'est-à-dire qu'elle est fonduc. Le maître a mangé son fonds, et la *Pucelle d'Orléans* a été vendue par autorité de justice.

AIR : *Du verre.* (De Darondeau.)

Oui, le portrait ben ressemblant
De c't' héroïne sans égale
Fut ach'té deux écus comptant
Par un juif de la capitale.

DORIVAL.

Libératrice des Français,
Hélas ! par quels destins contraires,
Prise autrefois par les Anglais,
Retournes-tu chez les corsaires !

Ah ! j'en suis fâché. J'ai encore trois lieues d'ici à Étampes...

BATISTE.

Trois bonnes lieues.

DORIVAL.

Je comptais me reposer et prendre quelque chose avant de me remettre en route.

BATISTE.

A ça ne tienne..... not' maître est allé à Étampes pour arranger le mariage de sa fille..

DORIVAL.

Le mariage de sa fille !

BATISTE.

Oui ; mais c'est égal, j'allons dîner bientôt; Mossieu a l'air fort honnête, et si l' cœur lui en dit...

DORIVAL.

Vous êtes bien bon, mon cher ami ! Cela n'est pas de refus. J'accepte d'autant plus volontiers, que j'ai là une petite malle dont je suis fort embarrassé. La voiture qui l'a transportée jusqu'ici vient de prendre le chemin de traverse ; et je suis forcé maintenant de guetter le passage de quelque diligence.

BATISTE.

Oh ! il en passera, et de reste. La celle de la rue d'Enfer, n' manque jamais sur les quatre heures ; et queuq'fois même, all' s'arrête à not' porte pour déposer des paquets ou des nourrices.... Mais où est-elle c'te malle ?

DORIVAL.

Là... à côté de la grille de votre jardin.

BATISTE.

Attendez, attendez... j'vons la rentrer cheux nous, crainte d'accident.

DORIVAL.

Je vous remercie, mon brave homme.

(Batiste sort par la gauche, pour aller chercher la malle.)

SCÈNE III.

DORIVAL, MADELEINE.

MADELEINE.

C'est drôle...

(Elle regarde Dorival, et se met à rire.)

DORIVAL, à part.

Cette femme m'examine avec une attention...

MADELEINE.

Je vous r'garde depuis une heure, Monsieur, j'parie qu'vous n' savez pas pourquoi ?

DORIVAL, étonné, et souriant.

Non.

MADELEINE.

Oh! mais c'est singulier! plus j'vous considère...

(En ce moment Batiste traverse le théâtre portant sur son épaule la petite malle de Dorival)

SCÈNE IV.

DORIVAL, MADELEINE, BATISTE.

MADELEINE, appelant.

BATISTE!

BATISTE.

Attends donc, que je pose ça là-dedans. (*Il dépose la malle à l'entrée de la maison; et revient tout de suite.*) Queuq' tu veux, not' femme?

MADELEINE.

Regard' donc Mossieu.

BATISTE

Eh ben, quoi?

MADELEINE.

Regard' ben, j' t'en prie.

BATISTE.

J'ai regardé... après?

MADELEINE.

Tu n' trouves pas à qui Mossieu ressemble?...

BATISTE.

Ma fine non.

MADELEINE.

Que t'es bête... Ça m'a sauté aux yeux tout de suite, moi... Tu n' trouves pas qu' Mossieu ressemble à not' maître ?

BATISTE.

Attends donc! C'est ma fine vrai... à mossieu Corbin.

DORIVAL.

Je suis bien flatté certainement de ressembler à M. Corbin.

MADELEINE.

Oh! mais c'est qu' c'est incroyable.

DORIVAL, à part, souriant.

Ces bonnes gens m'amusent, en vérité.

BATISTE.

C'est pas l'embarras; j'ai vu la figure de Mossieu queuqu'part... j' n' peux pas dire où.

DORIVAL.

Allez-vous quelquefois à Étampes ?

BATISTE.

Tiens, si je vas à Etampes! et, j'y couche

tous les jeudis et dimanches. C'est ça, c'est à Etampes que j' vous aurai vu.

DORIVAL.

Vous allez donc aussi au spectacle?

BATISTE.

Au pestacle? j' crois ben, et au paradis. Est-ce que par hasard vous seriez....

DORIVAL.

Comédien, mon cher ami; et il n'y a pas de jour que je ne m'en félicite.

Air: *C'est l'amour, l'amour.*

Devant un juge excellent,
Exerçant un art que j'aime,
A n'être jamais le même
J'applique mon talent:
Dans les honneurs du rang suprême
Je brille parfois; mais bientôt
Je dépose le diadême
Pour la perruque de Jeannot.
Vrai pilier d'antichambre
Je fais plus d'un bon tour;
Marquis parfumé d'ambre
Je me montre à la cour.
J'ai joué, la coupe en main,
Le mari de GABRIELLE,
La TENDRESSE PATERNELLE,
Et ce bon UGOLIN.

Je provoque, acteur peu novice;
Les ris, ou les pleurs subito,
Dans le DÉSESPOIR DE JOCRISSE,
Et dans les fureurs d'OTHELLO.
Souple ou rempli d'audace,
Je représente enfin
Tantôt un homme en place,
Tantôt un arlequin :
De valet, de chambellan,
Prenant la double livrée,
Je fais dans une soirée
Le niais, le tyran.

Dans l'occasion, je m'en vante,
Je puis porter, changeant de ton,
La tunique de confidente,
Ou le tablier de Marton.
Bref, dans mes goûts fantasques,
J'ai fait depuis dix ans,
En prenant tous les masques,
Pâlir nos courtisans.
C'est par ces joyeux travaux
Qu'au public je cherche à plaire
Trop heureux, quand pour salaire,
J'obtiens quelques bravos.

BATISTE.

Ah! j'y suis, j'y suis, je me rappelle à présent... Oui, oui, c'est vous qui fesiez comme ça... dans une chose, où il y avait

une belle dame en noir, qu'est veuve de son mari qu'est mort.

DORIVAL.

La tragédie d'*Andromaque*, j'imagine.

BATISTE.

Oui, oui, Angromade... Ah! vous pouvez vous vanter par exemple, que vous m'avez fait joliment rire dans c'te tragédie-là. Oh! je vous remets ben maintenant, et Madeleine a raison, vous ressemblez à not' maître comme deux gouttes de lait.

MADELEINE.

N'est-ce pas que j'avais raison?

BATISTE.

Vous êtes pus jeune pourtant.

MADELEINE.

Pus jeune! oui, mais si Mossieu avait une perruque et une robe de chambre, comme not' maître, je t'assure...

BATISTE.

Si, si, Mossieu aurait toujours l'air pus jeune.

MADELEINE.

Eh! non.

BATISTE.

Eh! si.

MADELEINE.

J' te dis que non.

BATISTE.

J' te dis que si.

DORIVAL, à part.

Je ris de leur dispute.

BATISTE.

Allons, que t'es entêtée!

MADELEINE.

Entêtée! tu vas voir... (*Elle prend la perruque de M. Corbin, et la présente à Dorival.*) pardon, excuse, Mossieu, j' veux prouver à not' homme que c'est lui qui n' sait ce qu'il dit. Faites-nous l'amitié d'essayer un peu...

BATISTE.

Allons donc, tu veux que Mossieu?...

DORIVAL, riant.

Volontiers, mes amis, si cela peut vous mettre d'accord... (*Tout en ajustant la perruque.*) je serais fâché que ma figure fût pour vous un sujet de brouille. (*A part.*) Des gens qui m'offrent si obligeamment à dîner, on ne peut pas refuser...

BATISTE, à Madeleine, pendant que Dorival s'affuble de la perruque et de la robe de chambre.

Que t'es drôle toi... tu vas comme ça de

but en blanc dire à c' Mossieu de mettre la perruque de not' maître.

MADELEINE.

Oh! batt...tu vois qu'i n' s'en fâche point, il a l'air bonne personne, c' Mossieu là, et puis d'aïeurs, c'est pour te convaincre que...

DORIVAL.

(Il vient se placer entre Madeleine et Batiste.)

Eh! bien, voyez, décidez la question, est-ce cela?

MADELEINE et BATISTE, riant aux éclats.

Oh! oh! oh! oh!

MADELEINE.

Oh! la, la! oh! que c'est ça!

DORIVAL, contrefesant un homme vieux.

Madeleine!

MADELEINE.

Mossieu!...

DORIVAL.

Approchez-moi mon fauteuil.

MADELEINE et BATISTE, avancent le fauteuil.

Le v'là, not' maître.

DORIVAL, assis, et avec le ton d'un bon homme.

Eh! bien, mes pauvres amis, je vais donc

marier ma fille? J'espère que vous servirez cette aimable enfant avec le zèle, la fidélité dont chaque jour vous me donnez de nouvelles preuves. Toi, Madeleine, sois toujours prévenante, attachée, économe. Toi, Batiste, sois toujours honnête, laborieux et sobre.

BATISTE.

Oh! mais, ce n'est pas ça, Mossieu, ce n'est pas ça, du tout.

MADELEINE.

Ah! ben oui; M. Corbin ne nous parle pas avec tant de douceur.

BATISTE.

Pardine, il est toujours à bougonner.

DORIVAL, se levant.

Oui? (*A Batiste avec humeur.*) Eh! bien? grand imbécile, que fais-tu là? Pourquoi n'es-tu pas à ton jardin? paresseux, ivrogne!..

MADELEINE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, à Madeleine.

Et vous, Madeleine, retournez à votre cuisine; voyez si le dîner sera bientôt prêt, et tâchez à l'avenir d'être moins curieuse, moins bavarde...

BATISTE.

A la bonne heure! c'est ça.

DORIVAL, à Madeleine.

Et bien! est-ce que vous n'avez pas entendu ce que je vous ai dit.

MADELEINE, riant.

Si, si, Mossieu, j' vas mettre la table, et de bon cœur; car vous m'avez fait faire une once d' bon sang.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DORIVAL, en père, BATISTE, DUPRÉ.

DUPRÉ, à la grille.

BATISTE?

BATISTE.

Que vois-je? M. Dupré!

DORIVAL.

Qui est là? encore des importuns! (*A part.*) Diable! si c'était M. Corbin!...

BATISTE, à part.

Oh! la bonne folie! (*Haut.*) Mossieu, c'est...

DORIVAL.

C'est...

BATISTE.

C'est...

DORIVAL, effrayé.

Eh ! bien, veux-tu parler ?

BATISTE.

C'est ce jeune homme...

DORIVAL.

Ah !... quel jeune homme ?

BATISTE.

Vous savez bien... qu'est amoureux de vot' fille... M. Dupré... (*Bas à Dorival.*) Il n'a jamais vu not' maître.

DORIVAL.

Amoureux de ma fille !... Ah ! ah ! et que veut-il ?

DUPRÉ, de loin à Batiste.

Je voudrais lui parler.

BATISTE, à part.

Le v'là devenu ben hardi... (*Haut, et riant sous cape.*) Mossieu ; il voudrait vous parler.

DORIVAL.

Eh ! bien... qu'il parle.

BATISTE.

Entrez, entrez, n'ayez pas peur. (*A Dorival.*) Le v'là, Mossieu.

DORIVAL, à Batiste.

Retire-toi.

BATISTE, riant.

Ouf! j'étouffe.

(Il se retire dans le fond.)

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, combien je suis ravi de vous voir mieux portant!

DORIVAL, à part.

Ah! ah! il paraît que j'ai été malade.

DUPRÉ.

Le ciel a enfin exaucé les vœux que j'ai formés pour votre prompt rétablissement, puisque...

DORIVAL.

Oui cela va beaucoup mieux, je ne souffre plus de mon asthme.

DUPRÉ.

Comment de votre asthme? J'ai cru que c'était la goutte, dont un accès...

DORIVAL, à part.

Diable!... (*Haut.*) Oui, on le croyait d'abord.

AIR : *Vaudeville du Diable couleur de rose.*

C'était l'avis de mon docteur,
Dont chacun vante la science.
Cette cure lui fait honneur,
Admirez son expérience.
Je ne dois de la faculté
Parler qu'avec enthousiasme;
Après avoir bien discuté
Pour la goutte elle m'a traité,
Et je suis guéri....

DUPRÉ.

Vous êtes guéri?

DORIVAL.

De mon asthme.

DUPRÉ.

Voilà un hasard bien heureux.

DORIVAL.

Mais enfin, que voulez-vous, jeune homme?

DUPRÉ.

Monsieur...

DORIVAL.

Eh! bien, vous ne savez pas ce que vous voulez?

DUPRÉ.

Excusez, ma démarche et l'aveu que je vais vous faire... J'adore mademoiselle Joséphine.

DORIVAL.

Ah! vous adorez mademoiselle Joséphine?

DUPRÉ.

Je sais que depuis long-tems, j'aurais dû demander votre aveu, mais la crainte...

DORIVAL.

Il est vrai, mon petit Monsieur, que vous vous y prenez un peu tard...

DUPRÉ.

Ah! laissez-moi croire que votre parole n'est point irrévocablement donnée au rival que l'on m'oppose. Voulez-vous rendre votre fille malheureuse? elle le sera, Monsieur, elle le sera avec ce M. Maclou de Beaubuisson. Toute la ville d'Etampes le connaît, c'est un fat, un suffisant.

DORIVAL, à part.

Beaubuisson! c'est vrai, je connais aussi cet original-là, moi.

DUPRÉ.

Je ne demande que trois jours pour vous prouver...

DORIVAL.

Trois jours ! C'est impossible ! (*A part.*) J'ai tout au plus trois heures à passer ici (*Haut.*) Mais, Monsieur, comment se fait-il que ce soit aujourd'hui la première fois?...

DUPRÉ.

Que j'ose me présenter devant vous ! J'ai tort, je le sens ; mais on m'avait dit que vous étiez si sévère...

DORIVAL.

Et l'on vous a dit vrai... (*Dupré s'éloigne vivement.*) Ne craignez rien, pourtant... dans le fond, je suis bonhomme.

DUPRÉ.

Quoi ! Monsieur, vous daigneriez...

DORIVAL, à part.

Donnons-lui des espérances, cela ne coûte rien. (*Haut.*) Et dites-moi, Monsieur, ma fille répond-elle à vos sentimens ?

DUPRÉ.

J'ai été assez heureux pour ne pas lui déplaire.

DORIVAL.

C'est-à-dire qu'elle vous aime, et qu'elle m'a fait mystère....

DUPRÉ.

Aujourd'hui même, elle devait tout vous avouer.

DORIVAL.

Sa dissimulation mériterait.... mais je suis trop indulgent; et s'il y a encore un moyen d'arranger cette affaire-là....

DUPRÉ.

Ah! Monsieur, que de bontés!

DORIVAL.

Voyons, parlez-moi franchement; est-ce que par hasard, vous comptez sur la dot de ma fille?

DUPRÉ.

Moi! Monsieur.... je l'aime trop pour calculer les avantages que vous pouvez lui faire; je ne vous demande rien que sa main.

DORIVAL.

Rien!...

AIR: *Du Vaudeville des Amazones.*

Votre attente sera remplie,
Pour vous traiter avec rigueur
Je sais trop que dans cette vie
Chacun court après le bonheur.
Pour moi, bientôt j'ai fini mon voyage,
En m'éloignant de ces lieux je voudrais

Qu'on se souvînt un jour de mon passage,
Par les heureux qu'en chemin j'aurai faits.

DUPRÉ.

On s'en souviendra, Monsieur, on s'en souviendra; et je cours annoncer à mon père les heureuses dispositions où vous êtes. Adieu, M Corbin... (*En s'en allant.*) Mon cher Batiste, je suis au comble de la joie. Tiens, voilà pour toi.

(Il lui met un écu dans la main et s'en va en courant.)

SCÈNE VI.

DORIVAL, BATISTE.

BATISTE.

Ah! ah! ah! un écu de cent sous, ma foi... (*A Dorival.*) Je vous-r'marcie, Mossieu, c'est vous qui m'valez ça.... Tatigué, comme vous l'avez rendu content.

DORIVAL, se débarrassant de la perruque et de la robe de chambre.

Plaisanterie à part, il m'intéresse ce jeune homme.

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Profitant du hasard propice
Qui me retient ici quelques instans,

Si je pouvais lui rendre un bon office,
Je n'aurais pas perdu mon tems. (*Bis.*)
Que de travers on observe à la ronde !
Heureux l'acteur intelligent
Qui les retrace au public indulgent.
Mais plus heureux sur la scène du monde,
Qui pour seul rôle a choisi l'OBLIGEANT.

BATISTE.

Oh ! qu'ça serait drôle, si vous pouviez lui faire épouser mademoiselle Joséphine ! C'est une ben bonne petite personne que j'voudrions voir heureuse, parce qu'elle le mérite.

DORIVAL.

Je doute en effet qu'elle le soit avec ce monsieur de Beaubuisson que j'ai eu occasion de voir souvent à Étampes.

BATISTE.

Bah !

DORIVAL.

Il m'a fait manquer par ses mauvais propos un excellent mariage. C'était un de nos abonnés ; il écrit dans le Journal du département... C'est une espèce de bel-esprit qui nous jugeait avec une sévérité... Moi surtout, je n'avais pas le bonheur de lui plaire... Je ne lui en veux pas, certainement ; mais si, par quelque bon tour, je pouvais me venger de ses impertinences...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant.

Batiste ! Batiste ! v'là un Mossieu qui frappe à la porte de la basse-cour, avec un cheval... Va donc voir qui c'est ?

BATISTE, emportant la perruque et la robe de chambre.

Un Mossieu !... J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, DORIVAL.

DORIVAL.

Ce n'est pas votre maître ?

MADELEINE.

Oh ! non, non ; j'l'aurais reconnu tout d'suite ; c'est un Mossieu que j'nons jamais vu.

DORIVAL.

Dites-moi, ma chère amie, si ma présence vous gêne ?

MADELEINE.

Pas du tout, Mossieu; vous pouvez rester. C'est peut-être quelqu'un qui veut parler à M. Corbin... On dira qu'il n'y est pas.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BATISTE.

BATISTE, revenant.

Not' femme, not' femme! Va le recevoir, va vite....

MADELEINE.

Recevoir, qui?

BATISTE.

Va donc toujours, j'te conterai ça.

MADELEINE s'en allant.

Ah! mon Dieu! C'est donc quelqu'un de ben conséquent?

SCÈNE X.

BATISTE, DORIVAL.

BATISTE.

D'vinez qui c'est, Mossieu?

DORIVAL.

Ma foi il me serait difficile....

BATISTE.

Nous parlions tout-à-l'heure de M. Maclou de Beaubuisson....

DORIVAL.

Serait-ce-lui, par hasard ?

BATISTE.

Lui-même.

DORIVAL.

Comment se fait-il ?... Vous m'avez dit que votre maître était allé ...

BATISTE.

Eh ! ben, oui ; mais apparemment qu'ils se sont croisés en route sans se voir.

DORIVAL.

Oh ! parbleu ! la rencontre est charmante, et je ne serais pas fâché de me trouver aux prises avec ce petit M. de Beaubuisson.

BATISTE.

Je l'entends.

DORIVAL.

Venez vite, mon cher ami, je vous ferai part d'un projet....

AIR : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise;
Punir un fat, et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BATISTE.

J'vous d'vons déjà le pour boir' de c'matin;
Vous m'avez l'air d'un luron qu'aime à rire,
J'vous s'condrons, car la gaîté, le bon vin,
M'est avis qu'ça n'pouvont pas nuire.

ENSEMBLE.

DORIVAL.

Mon plan n'est pas encor bien arrêté,
Mais le hasard ici me favorise:
Punir un fat et servir la beauté,
C'est une charmante entreprise.

BATISTE.

De c'que j'fesons Mamsell' nous saura gré,
Et si le sort ici nous favorise,
Je somm's ben sûr que le petit Dupré
Récompens'ra not' entreprise.

(Dorival et Batiste entrent dans la maison. Madeleine et M. de Beaubuisson viennent par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

MADELEINE, M. MACLOU DE BEAUBUISSON, une cravache à la main; caricature du jour; mode outrée.

M. DE BEAUBUISSON.

Eh! bien qu'est-ce que c'est donc que toutes ces allées et venues?

AIR : *Du Vaudeville de la Partie carrée.*

J'appelle en vain de tous côtés, personne
Pour m'annoncer ne vient s'offrir.
Retenez bien qu'aussitôt que je sonne
Tout le monde doit accourir.
Je trouverais la méprise un peu forte
Si quelque sot ici me confondait
Avec ces gens que l'on laisse à la porte.

MADELEINE, à part.

Il est d'ceux qu'on y met.

Oh dame, Mossieu, c'est qu'nous prenons nos précautions avant d'ouvrir... une maison comm'ça... sur la grand' route... Il y a tant de gens de mauvaise mine.

BEAUBUISSON.

Je n'ai pas cette mine-là, j'espère?

MADELEINE.

Oh! non. C'n'est pas vous qui me feriez peur... Mais où est donc not' homme? il était ici tout-à-l'heure.

BEAUBUISSON.

Notre homme! tu as donc un homme, ma chère enfant?

MADELEINE.

Pardienne! et pourquoi donc pas, Mossieu? tout comme une autre.

BEAUBUISSON, se familiarisant.

Ce n'est pas l'embarras.... tu m'as l'air d'une...

(Il lui pince la joue.)

MADELEINE.

Laissez-donc, Mossieu... tu m'as l'air! i' n'se gêne pas.

BEAUBUISSON.

Allons, allons, cherche ton homme... dis-lui que c'est moi, M. Maclou de Beaubuisson, le fils du conservateur des hypothèques d'Étampes, le prétendu de la belle Joséphine, et le gendre futur du papa Corbin... J'espère que je t'ai décliné-là tous mes noms et qualités, es-tu contente? me feras-tu bon accueil maintenant? car tu m'as un peu brusqué en entrant, et si je racontais ça au beau-père...

MADELEINE.

Brusqué ! moi, Mossieu ! pas du tout ; mais vous entrez dans c'te cour, vot' cheval, et vous, comme deux étourneaux : vous avez failli m'écraser.

BEAUBUISSON.

Ah ! c'est que j'ai une jument incroyable ! quand elle sent l'écurie, impossible de la retenir ! c'est l'animal le plus vif que je connaisse ; je l'ai envoyée à Paris, au mois de septembre. Elle a couru au Champ-de-Mars, et il ne s'en est fallu que de vingt kilomètres, qu'elle ne gagnât le prix de douze cents francs. Aussi, il n'y a pas un bourg de Seine-et-Oise, où l'on ne chante les louanges de Cocotte.

MADELEINE, riant.

De Cocotte ?

BEAUBUISSON.

Oui, je l'appelle Cocotte... c'est un petit nom d'amitié que je lui ai donné.

AIR : *Voyage qui voudra.*

Monté sur ma superbe bête,
Et revêtu d'un frac charmant,
Lorsque je me rends à la fête
Du chef-lieu du département,
Nous y fesons merveille !
Fière et dressant l'oreille,

Cocotte au moindre bruit
Saute et s'enfuit.
En nous voyant on s'émerveille ;
Au loin de l'œil chacun nous suit.
D'abord je ne vas
Que le petit pas,
Ensuite au grand trot,
Ensuite au galop ;
Car je trotterais,
Je galopperais
Du matin au soir,
Sans me laisser choir.
Vraiment, vraiment il faut nous voir !

(*Il parle.*) Quand j'ai fourni ma course, alors je reviens, tout haletant, à la promenade de la ville... Là, les amateurs s'arrêtent, nous examinent de la tête aux pieds : chacun dit son mot. — Le bel animal ! — Quelles jambes ! — Comme il est musclé ! — C'est une bête de cent louis, dit l'un. — Cent louis, dit l'autre... mille écus ! — Mille écus.... elle m'a coûté deux cents cinquante francs à la réforme des cuirassiers .. c'est égal, tous nos jeunes gens n'ont que des squelettes efflanqués... ils sont d'une jalousie, quand ils voient ma jument...

Cocotte, (*Bis.*) tu fais leur désespoir !

Mais vois donc, je te prie, si on va lui donner un picotin.

MADELEINE, appelant.

Batiste !

BEAUBUISSON.

Batiste, c'est le nom de ton mari ?

MADELEINE.

Oui, Mossieu.

BEAUBUISSON.

Vous êtes tous deux domestiques chez le beau-père ?

MADELEINE.

Domestiques !.... Non, Mossieu, nous sommes jardiniers.

BEAUBUISSON.

J'entends... j'entends ; vous faites un peu de tout : tant mieux ; j'espère que vous me servirez bien quand je serai de la maison. J'aurai soin de vous, soyez tranquilles ; je vous promets ma protection.

MADELEINE, à part.

Sa protection ! ah mon Dieu ! mon Dieu ! si mam'selle Joséphine a un olibrius comme ça pour mari ; à sa place, moi, j'sais bien c'que j'ferais... (*Haut.*) Mais voyez donc si not' homme viendra... (*Elle appelle avec impatience.*) Batiste !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, sous le costume de Batiste; un arrosoir à la main.

DORIVAL, paraissant sur la porte.

Batiste! Batiste! Eh! ben, queuqu'il y a, not' femme? Est-ce que le feu est au village?

MADELEINE, surprise.

Que vois-je?... Que signifie?... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUBUISSON.

Eh! arrivez donc, M. Batiste, on a bien de la peine à vous avoir.

DORIVAL, à Madeleine.

Eh ben! quand tu me r'garderas... Voyons, est-ce que tu n'es pas assez grande pour répondre à Mossieu?

MADELEINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Oh ça! sais-tu bien que j'vons nous fâcher pour tout d'bon, si tu m'ris comm' ça au nez.

MADELEINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah!

DORIVAL.

Ventreguenne! as-tu juré de m'pousser à bout? Va-t-en, ou j'te... (*Bas à Madeleine.*) Laissez-nous.

MADELEINE, comprenant.

N' te fâche pas, mon p'tit homme, ne t' fâche pas. (*Elle lui donne de petits soufflets sur la joue.*) V'là que j' rentre.

DORIVAL.

A la bonne heure! dépêche-toi d' ranger la maison... que si Mossieu revenait, il ne trouve pas tout sans dessus dessous.

MADELEINE.

Oui, oui... (*A part.*) Oh! que je voudrais savoir...

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE XIII.

DORIVAL, sous le costume de Batiste; M. MACLOU DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON.

Comment, est-ce que M. Corbin est absent?

DORIVAL.

Oui, Mossieu, il est allé à Étampes.

BEAUBUISSON.

A Étampes ! et j'en viens moi; quelle route a-t-il donc prise ?

DORIVAL.

Dame ! la grand' route, que j' présume.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas possible ! je l'aurais rencontré... est-ce qu'il est à pied ?

DORIVAL.

Non, Mossieu... il a monté à c' matin dans le vérocifère d'Orléans.

BEAUBUISSON.

Moi, j'étais à cheval.

DORIVAL.

C'est que c'est aujourd'hui le marché d'Arpajon, voyez-vous, y a tant d'animaux sur c'te route, il ne vous aura point distingué.

BEAUBUISSON.

Ah ! ça, mais je peux du moins parler à mademoiselle Corbin ?

DORIVAL.

Non, Mossieu.

BEAUBUISSON.

Comment, non ! je ne peux pas lui présenter mon hommage !

DORIVAL.

Non, Mossieu, vous n'pouvez point.

BEAUBUISSON.

Et pourquoi, je te prie ?

DORIVAL.

Par la raison que Mam'sell' est partie avec son père.

BEAUBUISSON.

Parbleu ! c'est jouer de malheur ! moi qui viens pour la voir à *flanc*-étrier.

DORIVAL.

Oui, vous avez du guignon.

BEAUBUISSON.

C'est que tu ne sais peut-être pas ce qui m'amène ?

DORIVAL.

Oh ! qu'si, Mossieu, j'ons vu ça du premier coup-d'œil.

BEAUBUISSON.

Qu'est-ce que tu as vu ?

DORIVAL.

J'ons vu... dam' !... (*Il rit.*) Ça s'voit tout d'suite ; il n'faut pas le demander, c'est peint sur votre figure.

BEAUBUISSON.

Sur ma figure ?

DORIVAL, riant.

Oui, vous v'nez pour être...

BEAUBUISSON.

Quoi ?

DORIVAL, riant.

J'nons pas besoin d'vous l'dire, puisque vous le savez mieux que moi.

BEAUBUISSON.

Tu vois donc que je viens pour faire ma cour à mademoiselle Joséphine ?

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Son mari.

DORIVAL.

Oui... et puis pour être...

BEAUBUISSON.

Tu devines juste, mon garçon... (*Riant.*) Hé ! hé ! hé !

DORIVAL.

Oh ! il y a bien d'aut'choses que j'devine, allez ; et qui vous étonneraient ben si...

BEAUBUISSON.

Quoi donc encore ? explique-toi.

DORIVAL.

Ma fine, non, ça ne me regarde point. Tant pis pour M. Corbin s'il jette comm'ça sa fille à la tête du monde.

BEAUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

DORIVAL.

Oh! rien... Mais convenez entre nous que vous allez faire ben des malheureuses à Étampes.

BEAUBUISSON, avec fatuité.

Des malheureuses ?

DORIVAL.

Allons, convenez-en... La petite fille du limonadier d'la comédie, par exemple ?

BEAUBUISSON, étonné.

D'où diable ?...

DORIVAL.

Est-ce que j'vous ons pas vu vingt fois dans l'comptoir, à côté d'elle ? Qu'vous l'i fesiez des niches ; qu'vous tiriez son aiguille quand alle travaillait ?

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon mossieu Maclou.
—Acceptez c'bouquet !
—Nenni, qu'all' disait,
Pas d'gest' s'il vous plaît.
Je m'gard' pour l'hyménée,
J'suis un' fill' bien née,
Et je vous f'rai voir
Que dans un comptoir
La vertu peut s'asseoir.

DORIVAL.

ENSEMBLE.

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon, mossieu Maclou.

BEAURUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée ;
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

DORIVAL.

V'là qu'vous l'enjoliez,
Qu'vous la cajoliez ;
Mais par un soufflet
S'terminait

L'tête à tête,
Puis all' s'écriait :
« Mon Dieu qu'vous êt's bête,
» Ennuyeux et laid. »

(Allant auprès de Beaubuisson.

Tout' ça n'est p't-ét' pas vrai ?

DORIVAL.

ENSEMBLE.

Finissez donc, mossieu Maclou,
Qu'all' vous disait tout' la journée,
Finissez donc sur-le-champ, ou
Je m'fâch' tout d'bon, mossieu Maclou.

BEAUBUISSON.

Triompher, et plaire partout,
J'en conviens, c'est ma destinée,
Mais je ne voudrais pas du tout
Qu'au cher beau-père il allât conter tout.

BEAUBUISSON, riant.

Tais-toi... tais-toi... ne va pas parler de ça ici.

DORIVAL.

Oh ! je n'ai garde.

BEAUBUISSON.

Mais tu vas donc bien souvent à Étampes ?

DORIVAL.

J'crais ben. On n'voit que moi, les jours de marché... Dites donc, et c'te jolie petite

comédienne pour qui vous avez acheté une fois tout mon panier de fleurs ?

BEAUBUISSON, surpris.

Comment ? c'est à toi que j'ai acheté...

DORIVAL.

Eh ! oui, vous savez ben... j'ons porté les fleurs chez elle de votre part.

BEAUBUISSON.

C'est singulier ! Mais aussi je me disais : voilà un drôle dont la figure...

DORIVAL, riant.

N'est-ce pas ? c' que c'est que l'hasard ! Vous n' comptiez guère me trouver chez mossieu Corbin ?... All' était ma fine bien gentille, c'te petite comédienne.

AIR : *Du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Sans parler ici d'sa beauté
Elle a, si j'en crois c'qu'on répète...

BEAUBUISSON.

L'esprit d'une ingénuité
Et la candeur d'une coquette ;
Cette actrice dont les talens
Charmaient les juges difficiles,
Jouait les travestissemens.

DORIVAL, avec malice.

J'croyais qu'all' jouait les imbéciles.

BEAUBUISSON.

Quelquefois : dans la *Chercheuse d'Esprit*, par exemple.

DORIVAL.

All' avait l'air d' ben vous aimer toujours.

BEAUBUISSON, riant.

Elle était folle de moi ; mais motus encore une fois.

DORIVAL.

Elle était si contente, qu'elle m'a donné un écu de cinquante-cinq sous pour boire.... J'm'en souviendrai toujours.

BEAUBUISSON.

Tiens en voilà deux, pour ne plus penser à toutes ces folies de ma jeunesse.

DORIVAL.

Vous êtes ben honnête, Mossieu, vous pouvez t'être sûr que je ne soufflerai le mot.

BEAUBUISSON.

Je l'espère.

DORIVAL.

C'est vrai que si mossieu Corbin, connaissait toutes vos p'tites fredaines, il n' vous baillerait point sa fille, dà.

BEAUBUISSON.

C'est possible.

DORIVAL.

Dites donc... n'faudra pas non plus lui parler de c't'aventure?...

BEAUBUISSON.

Quelle aventure?

DORIVAL.

C't'aventure... au sujet d'une dame qui v'nait d'Paris, et qu'est descendue avec un jeune homme... à l'auberge des Trois-Rois.

BEAUBUISSON.

Ah! oui, oui... Mais où diable as-tu appris?...

DORIVAL.

Bah!... je suis comme les furets, moi, je m'glisse partout. J'étais là... quand l'jeune homme à la dame, vous a donné un soufflet.

BEAUBUISSON.

Un soufflet! Ce n'était pas un soufflet d'abord.

DORIVAL.

Ça y ressemblait ben toujours. Vous lui avez joliment répondu, tout d'même.

BEAUBUISSON.

Je le crois, parbleu, bien! le lendemain son affaire était bonne, va...

DORIVAL.

Vous vous êtes battus ?

BEAUBUISSON.

Hors de la ville et sans témoins. Du premier coup, je l'ai laissé sur le pré...

DORIVAL.

Oh ! oh ! c'est donc ça que je l'ai rencontré l'aut' jour, qui m'a demandé d'vos nouvelles.

BEAUBUISSON, à part.

Ce maraud-là est incroyable ! Il sait tout.

DORIVAL.

AIR : *D'une Allemande de Mozart.*

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir;
A not' maît' tantôt
Loin d'dir' vot' histoir' véritable,
J'lui dirai plutôt :
Vot' gendr' a tout c'qui faut;
C'est un homm' capable,
Et ben agréable;
Bref pour vous servir
J'vas joliment mentir.

ENSEMBLE.

DORIVAL.

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence ;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant, à Dorival.

Suite du même air.

Quitt'ras-tu c'jardin ?
Un' dam' en équipage arrive
D'mande mossieu Corbin,
J'dis qu'il n'y est pas.... soudain
C'te dam' qu'est très-vive
Dit : faut que j'y écrive.
Port' lui donc pour ça
Encre et plume,

DORIVAL.

On y va.

ENSEMBLE.

DORIVAL, s'approchant de Beaubuisson et lui versant de l'eau sur les jambes avec son arrosoir.

Mais comptez sur mon silence,
Il faut ici d'la prudence;
J'crois avoir d'l'intelligence,
Et j'vous l'f'rai ben voir.

BEAUBUISSON.

Oui, je crois à ta prudence,
Si tu gardes le silence,
Sur une autre récompense
Compte dès ce soir.

MADELEINE, regardant Dorival qui sort lentement.

Voyez donc c'te nonchalance,
Est-ce comm' ça q'l'ouvrage avance?
Ça jas'rait, sans ma prudence,
Du matin au soir.

(Madeleine va pour suivre Dorival, Beaubuisson la retient par sa jupe.)

SCÈNE XV.

BEAUBUISSON, MADELEINE.

BEAUBUISSON.

Dis donc, Madeleine, qu'est-ce qué c'est que cette dame?

MADELEINE.

Est-ce que j'sais, moi; mais faut qu'all'

soit ben riche tout d'même : car ell' a un biau carrosse, et des grands laquais vêtus comme des milords.

BEAUBUISSON.

Elle voudrait peut-être acheter la campagne de M. Corbin ?

MADELEINE.

C'est possible... mais vous m'faites perdre mon tems.

(Elle remonte la scène.)

BEAUBUISSON.

Écoute donc un moment.

MADELEINE.

Eh ben ! après ?

BEAUBUISSON.

C'est que pour tuer le tems, vois-tu, en attendant le beau-père, je n'aurais pas été fâché de tenir compagnie à cette dame, moi... La galanterie française...

MADELEINE, sort en courant.

Eh ben ! j'lui dirai qu'vous voulez tuer le tems avec elle, comptez là-dessus.

BEAUBUISSON, courant après elle.

Ne va pas faire une bêtise comme celle-là, Madeleine, entends-tu ?

(Madeleine sort.)

SCÈNE XVI.

BEAUBUISSON, DUPRÉ, arrivant par la grille.

DUPRÉ, à part.

Quel est donc ce Monsieur si familier avec les domestiques de la maison ?

BEAUBUISSON, se croyant seul.

Ces gens de campagne sont d'une maladresse !...

DUPRÉ, à part.

Je n'ai pu tenir à mon impatience, et d'après l'espoir que m'a donné M. Corbin...

BEAUBUISSON, se croyant seul.

Ce sera pourtant fort désagréable, si je suis obligé de m'en retourner sans avoir vu la petite Joséphine.

DUPRÉ, qui écoute.

La petite Joséphine !... (*Il s'avance.*) Pardon, Monsieur, mais vous parliez ici de mademoiselle Joséphine.... est-ce que par hasard vous seriez?...

BEAUBUISSON, un peu surpris de l'apparition de Dupré, et de sa question.

Maclou de Beaubuisson.

DUPRÉ, à part.

Qu'entends-je ?

BEAUBUISSON.

Vous avez l'air étonné, Monsieur !

DUPRÉ.

Je le suis en effet, Monsieur, de vous rencontrer ici.

BEAUBUISSON.

Vraiment ?

Air : *Pourtant je voudrais bien.* (Des Gardes marines.)

Monsieur, si je puis m'y connaître,
Est cousin, neveu du patron ?

DUPRÉ.

Un titre plus cher va peut-être
M'attacher à cette maison.
Le père et son aimable fille
Ne peuvent encor me compter
Dans leur famille ;
Mais j'ose me flatter
Du doux espoir de l'augmenter.

BEAUBUISSON, à part.

De l'augmenter !.... (*Haut.*) Permettez,

Monsieur, je n'entends pas : ayez la bonté de vous expliquer un peu plus catégoriquement vous êtes...

DUPRÉ.

Je suis Dupré, le fils du notaire de Boissy.

BEAUBUISSON, d'un ton méprisant.

Dupré de Boissy... je ne connais pas ça....

DUPRÉ, appuyant, comme s'il parlait à un sourd.

En ce cas, je vais vous répéter *ça*, Monsieur. Je suis Charles Dupré.. J'aime mademoiselle Joséphine, j'en suis aimé... *ça* est assez clair, je crois ; j'en ai fait l'aveu ce matin à son père qui a daigné encourager mon amour ; et si *ça* dérange vos projets de fortune, j'en suis fâché; mais j'ai des prétentions plus légitimes que les vôtres, et je n'en rabattrai pas *ça*, entendez-vous maintenant, Monsieur ?

BEAUBUISSON, un peu étourdi de la riposte.

Je commence à comprendre... vous êtes, ce qu'on appelle, en terme technique, un rival.

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, un rival, et qui ne souffrira pas...

BEAUBUISSON, avec ironie.

Air : Du *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Suivant les traces de son père,
Monsieur doit être en ce moment

Clerc d'avoué, clerc de notaire?

DUPRÉ.

Cela vaut mieux que d'être un insolent.
A cet état cessez de faire injure,
De grands auteurs ont ainsi commencé.
Et du fond d'une étude obscure,
Plus d'un héros s'est élancé.

BEAUBUISSON.

Permettez... permettez... vous vous échauffez...

DUPRÉ.

C'est que vous le prenez sur un ton...

BEAUBUISSON.

Parlons sans nous emporter... que diable, s'il fallait se couper la gorge pour un mot.... Vous ne savez peut-être pas, d'ailleurs, que vous avez affaire à un homme qui a tiré le pistolet chez Lepage.... et qui abat une poupée à vingt-cinq pas?

DUPRÉ.

Et moi, Monsieur, j'abats mon homme à cinquante.

BEAUBUISSON.

Diable, diable! vous tirez bien.... mais pour en revenir à ce que nous disions: si le papa Corbin vous a fait des promesses, c'était pour se moquer de vous.

DUPRÉ.

Pour se moquer de moi !

BEAUBUISSON.

Permettez, c'est une façon de parler. Mais tenez, lisez ce qu'il a écrit, il n'y a pas plus de trois jours à mon oncle *Boudard*, le percepteur d'Étampes... lisez, je vous en prie, pour votre satisfaction.

(Il lui donne une lettre.)

DUPRÉ, après avoir lu bas.

Se peut-il ?

BEAUBUISSON.

Vous voyez que je n'en impose pas. Je vous dirai plus : c'est que, pendant que le beau-père est allé à Étampes, pour la première entrevue, moi, qui connais les bienséances, je suis venu ici pour lui présenter mes devoirs.

DUPRÉ, interdit.

Je vous avoue, Monsieur, que ce départ précipité me confond... Ce matin, à cette place même, je lui ai parlé encore, et rien n'annonçait qu'il eût le dessein de me tromper.

BEAUBUISSON, riant.

C'est cependant une mystification, mon cher ; c'en est une, ou je ne m'y connais pas... et je m'y connais, je vous prie de le croire.

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons, Monsieur.... Comment annoncer à mon père ?...

BEAUBUISSON.

S'il a redigé le contrat, il en sera pour son papier timbré.

DUPRÉ.

Quoi ! vous croyez que M. Corbin ?...

BEAUBUISSON.

Air : *Nous verrons à ce qu'il dit.* (De Bancelin.)

Connaissant
Et redoutant
Votre amoureuse étourderie
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Je doute toujours
Qu'il ait eu recours
A cette perfidie ;
Mais je le verrai,
Je le presserai....

BEAUBUISSON, à part.

Et moi j'épouserai.

ENSEMBLE.

BEAUBUISSON.

Connaissant et redoutant
Votre amoureuse étourderie,
Il vous aura prudemment
Flatté de son consentement.

DUPRÉ.

Mais jusques à ce moment,
A sa promesse je me fie;
Il ne m'a pas vainement
Flatté de son consentement.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

BEAUBUISSON, MADELEINE, accourant.

BEAUBUISSON.

Le pauvre jeune homme est bien désappointé.

MADELEINE.

Ah! dites-donc, Mossieu, j'ai fait vot' commission. J'ai dit comm' ça à c'te Dame que vous vouliez tuer le tems avec elle... All' vous cherche partout.

BEAUBUISSON.

Par exemple, Madeleine, tu es bien bavarde, c'est une plaisanterie que je fesais.

MADELEINE.

Là v'là qui vient par ici.

BEAUBUISSON.

Que diable veux-tu que je lui dise ?

SCÈNE XVIII.

MADELEINE, BEAUBUISSON, DORIVAL, sous le costume d'une dame anglaise, BATISTE, déguisé en jokey anglais.

DORIVAL, sortant de la maison, dit tout bas à Batiste.

A tout ce que je vous demanderai, n'oubliez pas de répondre seulement *yes*.

BATISTE.

Oui, Monsieur... (*Il se reprend.*) Yes, yes, Madame.

BEAUBUISSON, la lorgnant, dit à part.

A sa démarche, à son air, je parierais que c'est une *Lady*.

DORIVAL, à Batiste.

Jones ?... *What o clock is it ?*

BATISTE.

Yes.

DORIVAL, bas.

C'est bien... (*Haut à Madeleine.*) Médéme le jardinière ?

MADELEINE.

Madame la milady.

DORIVAL.

Où était-il la jeune cavalier franchése qui voulait me tenir compegni ?

MADELEINE.

Madame... la milady... (*Bas à Beaubuisson.*) Qu'est-ce qu'elle demande ?

BEAUBUISSON, bas à Madeleine.

Je sais... je sais... je connais sa langue, je vas lui répondre. (*Haut, et s'avançant vers Dorival avec de grands saluts.*) Madame, c'est moi qui ai pris la liberté...

DORIVAL.

Ah ! c'était vous, Messer...

(Elle lui fait une profonde révérence.)

BEAUBUISSON.

Oui, Milady, j'ai pensé qu'en attendant M. Corbin...

DORIVAL.

Messer Corbinne ? vous étiez son fils... no'.

BEAUBUISSON.

Son fils? non, M. Corbin n'a point de fils; il n'a qu'une fille, et ce n'est pas moi. Je dois être son gendre.

DORIVAL.

Vous la gendre à messer Corbinne ?...

BEAUBUISSON.

Yes, Milady. (*A Madeleine.*) Tu vois que je sais l'anglais.

DORIVAL.

Ah! je suis enchantée beaucoup!.... je venais tout justement pour parler à la gendre futur de messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

C'est à moi, Milady, que vous vouliez parler?

DORIVAL.

C'éttaitte vous qui vous appelez messer Meclo de Belbuissonne ?

BEAUBUISSON.

Maclou de Beaubuisson... moi-même.

DORIVAL.

Ah! jé une homme... si vous saviez la grande secret que j'ai à vous dire.

BEAUBUISSON.

Un grand secret ! à moi ?

DORIVAL, en confidence.

Jé voulais rester dans lé tette à tette avec vous... (*Haut.*) Jones ?

BATISTE.

Madame... (*Il se reprend.*) Yes ?

DORIVAL, à Batiste.

Jones... allez à Arpéjonne ; vous direz à mon équipage de se tenir prête ; je partirai dans une heure.

BATISTE.

Yes.

(Il s'en va lentement et lourdement.)

BEAUBUISSON.

Madeleine,... cette dame désire être seule avec moi... laisse-nous.

MADELEINE.

Oui, Mossieu. (*Elle court après Baptiste en disant :*) Attendez, attendez, mossieu Jaune, j' vas vous mettre dans vot' chemin.

BATISTE, à sa femme.

Yes...

MADELEINE, riant, dit tout bas à son mari.

Oh ! qu' t'as l'air drôle comm' ça not' homme !

BATISTE.

Yes... Tais-toi.

(Batiste et Madeleine vont pour sortir par la grille; mais voyant qu'on ne les regarde pas, ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE XIX.

DORIVAL, MACLOU DE BEAUBUISSON

BEAUBUISSON.

Nous sommes seuls, Madame, il me tarde d'apprendre ce secret?

DORIVAL.

Je voudrais me asseoir.

BEAUBUISSON, court prendre une chaise du jardin et la lui offre.

Milady...

DORIVAL.

I thank you sir... Je voulais que vous soyez assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai très-bien debout, pour vous écouter.

DORIVAL.

No' na'... Vous assise toute de même.

BEAUBUISSON.

Vous le voulez absolument.... C'est moins pour m'asseoir que pour vous obéir...

(Il prend une chaise, et s'assied très-près de Dorival.)

DORIVAL.

Non, approchez-vous, plus loin; (*Il s'éloigne un peu.*) encore plus loin : la décence anglaise il exigeait cette chose.

BEAUBUISSON.

Madame...

(Il s'avance.)

DORIVAL, fesant un grand soupir.

Ah!

BEAUBUISSON.

Vous soupirez, Milady!

DORIVAL.

Jé avais grandement sujet de sopirer...

BEAUBUISSON.

Vous avez donc quelque chagrin?

DORIVAL.

Ah!.... des chagrennes... beaucoup!.... Vous étiez impatiente, je vois, de connaître ce qui me amène... Il faut, Messer, que je conte à vous le histoire des aventures de ma vie... c'éttaitte une roman.

BEAUBUISSON.

Je n'en doute point... les dames anglaises sont, dit-on, très-romantiques.

DORIVAL.

Figurez-vous d'abord, que je avais reçu de la nèture, une caractère vive, impétiése ! mais tendre beaucoup ! passionné très-fortement; vous comprendrez bien ?

(Chaque fois qu'elle dit ce dernier mot, elle frappe sur le bras de Beaubuisson.)

BEAUBUISSON.

Oui, oui.... Madame... vous êtes tendre et passionnée, j'entends.

DORIVAL.

A quinze ans, je avais épousé le lord *Biffectonne*, et je étais véve à seize avec une fortune très-confortable.... Ah! messer Belbuissonne ! c'étaitte une bien triste état que l'état de véve...

BEAUBUISSON.

Je conçois qu'à cet âge-là... surtout quand on est jolie comme vous...

DORIVAL.

Air : *Vos maris en Palestine.*

Après ces malheurs précoces,
Au lord Malborough enfin

J'avais, en secondes noces,
Donné mon cœur et ma main. (*Bis.*)
Mais fatale destinée,
Que je devais pleurer fort. (*Bis.*)
Hélas, au bout d'une année,
Messer Malborough est mort.

(*Il pleure sur la ritournelle.*)

Et je étais encore véve à vingt-ans, avec une fortune encore plus gros... Vous comprendrez bien?

BEAUBUISSON.

Oui, Madame... la mort de M. de Malbrouk vous a rendue encore plus riche que vous ne l'étiez.

DORIVAL.

C'étt aitte là, tout justement la cause de mes infortunes... Je voyageai dans la France pour voir le bel pays à vous... Écoutez bien, messer Belbuissonne.

(Elle lui donne un coup de poing sur le bras.)

BEAUBUISSON, reculant un peu.

Madame, je suis tout oreilles.

DORIVAL.

En voyageant, j'ai rencontré beaucoup de cavaliers franchèses qui voulaient m'épouser.

BEAUBUISSON.

Cela ne m'étonne pas.

DORIVAL.

Il en était une surtout... qui était une bel homme... grande... cinq pieds avec huit pouces, et de grandes moustaches, qui avait des manières fort agréables!... il chantait, il dansait comme un zéphir.

BEAUBUISSON.

Il vous a plu, sans doute?

DORIVAL.

C'est-à-dire, il m'aurait assez plu, parce que j'aime beaucoup le chant, le danse, et les grandes moustaches.... Ce sont des petits talens de société qui amusaient toujours.... Chantez-vous messer de Belbuissonne?

BEAUBUISSON.

Non Milady ce n'est pas là mon fort.

DORIVAL.

Oh tant pis; vous étiez privé d'une grande plaisir; car les romances... les romances anglaises surtout!.. ils étaient si lamantables!.. quand on a le cœur sensible, je suis sûre que si je vous chantais un petit roman anglaise, vous pleureriez tout de suite.

BEAUBUISSON.

Milady, je serai charmé de vous entendre.

DORIVAL.

Écoutez...c'était un air... oh! un air du plus

fameux compositeur de l'Angleterre, on le appelait le petit Rossini de la Grande Bretagne.

BEAUBUISSON.

Diable ! voyons.

DORIVAL, chante.

Ancienne romance écossaise.

Should auld acquintance by forgot
And never brought to mind
Schould auld acquintance by forgot
And days of lang syne
For auld lang syne,
Mi dear for auld lang syne.
Co'eff tak a cap o' kiud-nessy et
For auld lang syne.

And' sure ly co'eff-be-your
Pint-stoup as sure astll be mine
And co'ell tak a right guid
Co'elli e' waught,
For auld land syne
Mi dear for auld lang syne,
Coeff tak a cap o'kind-nessy et
For auld lang syne.

BEAUBUISSON.

En effet, Milady, cela porte à l'ame... Eh bien! pour en revenir à cet aimable cavalier, vous ne l'avez pas épousé ?

DORIVAL.

Oh ! non ; j'ai vu tout de suite qu'il n'avait envie de moi que pour mon argent.

BEAUBUISSON.

Cela n'est pas très-délicat. Il paraît, Milady, qu'il est fort difficile de toucher votre cœur.

DORIVAL.

Non pas très-difficile du tout, je vous assure, car je me laissais prendre comme un enfant... à l'hameçonne de l'amour.

BEAUBUISSON.

A....

DORIVAL.

L'hameçonne...

BEAUBUISSON.

L'hameçonne... ah ! l'hameçon, le piége de l'amour ?

DORIVAL.

Oui. J'avais enfin rencontré un jeune homme qu'il était très-bien à ma fantaisie... Ah ! comme je l'aimais ! je le trouvais charmante... il était plein d'esprit et d'emébilité, mais que le mine il étaitte trompeur.

BEAUBUISSON.

Vous eûtes donc encore à vous plaindre de lui ?

DORIVAL, pleurant.

Je vous en fesais juge vous-même, Messer... pendant qu'il me jurait qu'il me adorait, il jurait toute le même chose à un petit fille dont il a tourné la tête.

BEAUBUISSON.

C'est fort mal.

DORIVAL.

Jé avais surpris le correspondance de la jéune homme avec le petit fille.

BEAUBUISSON.

Alors vous connaissez votre rival?

DORIVAL.

Jé connais sans avoir vu... le petite fille, il se nomme Joséphine.

BEAUBUISSON.

Joséphine!

DORIVAL.

Oui, et la père au petit fille, c'étaitte messer Corbinne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin!... Mais, Madame, comment donc appelez-vous le perfide qui vous a trompée?

DORIVAL.

La perfide, il se nommait Dupré.

BEAUBUISSON.

Dupré! qu'entends-je?

DORIVAL.

Et c'éttaitte la raisonne pourquoi je suis venue ici tout expressément.

BEAUBUISSON, vivement.

Et vous avez la preuve?

DORIVAL.

Le preuve! je le tienne dans la main.

(Il lui montre une lettre.)

BEAUBUISSON.

Une lettre?

DORIVAL.

Une lettre du petit fille que jé avais arrêtée dans le poste de Arpéjonne, voyez plutôtte...

(Il lui montre la suscription de la lettre.)

BEAUBUISSON, la lisant.

A monsieur, monsieur Dupré fils, à Boissy-le-sec. Oh! oh! et que dit cette lettre?

DORIVAL.

Oh! il disait dès choses affreuses.

BEAUBUISSON.

Voyons, voyons. (*Dorival lui donne la lettre.*)

(Lisant.)

« Mon cher Dupré, je ne puis vous expri-

» mer tout le chagrin que j'éprouve. Mon » père veut me marier à un sot. (*Avec surprise et indignation.*) A un sot!

DORIVAL, montrant le mot.

Il y avait bien là, sot n'est-ce pas? s....

BEAUBUISSON.

Sot... oui, oui; et d'où diable me connaît-elle?... elle ne m'a jamais vu. (*Il continue de lire*) » A un sot qui se fait appeler Maclou de » Beaubuisson.

DORIVAL.

Il est bien certain que le sot, c'était vous.

BEAUBUISSON.

Oh! c'est bien moi... il n'y a pas de doute; c'est abominable! (*Il continue de lire.*) » Si » vous m'aimez comme vous me l'avez juré » tant de fois...

DORIVAL.

Tant de fois... le traître.

BEAUBUISSON, lisant.

» Hâtez-vous de rompre ce mariage... » (*Avec colère.*) C'est nous qui déjouerons leurs manœuvres.

DORIVAL.

Oui, oui, il fallait nous venger toutes les deux. Vous du petit fille, et moi de la jéune homme.

BEAUBUISSON.

Je ne sais de quoi je suis capable dans la colère où m'a mis cette insolente lettre.

DORIVAL.

Je donnerais tout ce que j'ai, pour trouver un homme braive, courageux...

BAUBUISSON, vivement.

Et moi aussi.

DORIVAL.

Écoutez une idée excellent qui vient à moi. Cherchez-vous d'eppeler la jeune homme en duel.

BEAUBUISSON.

En ?...

DORIVAL.

En duel.

BEAUBUISSON.

En duel!

DORIVAL.

Yes, et pendant que vous le tuerez... avec l'épée... ou à la pistolette... je me chargerai moi, de arracher les yeux au petit fille.

BEAUBUISSON.

Milady.

DORIVAL.

Vous avez per ?

BEAUBUISSON.

Milady... j'ai prouvé dans l'occasion...

DORIVAL.

Allons, vous avez peur, vous êtes un poltron... convenez ?

BEAUBUISSON, à part.

Que diable de proposition me fait-elle-là ?

DORIVAL.

Eh ! bien... c'éttaitte moi, qui me vengerais toute seule.

BEAUBUISSON.

Milady...

DORIVAL.

No, no, c'était pas la prèmière fois que j'ai battu... (*Il fait le geste de tirer l'épée.*)

BEAUBUISSON, à part.

Quelle femme !

DORIVAL.

Jé exigeais seulement que vous servirez à moi de témoinne.

BEAUBUISSON, à part.

Servir de témoin à une femme qui se bat... (*Haut.*) Milady, cela n'est pas proposable... mais sans recourir à des moyens aussi violens, ne peut-on pas écrire à M. Corbin? lui dé-

voiter toute cette intrigue... et le prévenir des engagemens sacrés que le jeune Dupré a contractés avec vous ?

DORIVAL.

Ah ! jé entends... par cette moyen, le pépé Corbinne il sera en fureur... il chassera le Dupré...

BEAUBUISSON.

Et de deux prétendans, mademoiselle Joséphine n'en n'épousera aucun.

DORIVAL.

Oh ! oui... elle sera bien punitte... écrivonne... écrivonne toute de suite. Dites bien clairement à messer Corbinne que vous ne voulez point de sa fille.

BEAUBUISSON, se mettant à la table.

Oh ! laissez-moi faire... vous allez voir.

DORIVAL, il dicte.

Je vais vous dicter... « Messer Corbinne, » votre fille il était un impertinent.

BEAUBUISSON.

Oh ! impertinente !... L'expression est un peu trop...

DORIVAL.

Non, non... Il faut frapper fort... Écrivez impertinent.

BEAUBUISSON, écrivant.

Allons...

» Et si vous avez eu la pensée de m'avoir » pour votre gendre, je vous déclare, moi, que » je ne serai point assez sot... *En grosses* » *lettres*. pour devenir...

DORIVAL.

» Pour devenir un George Dandin.

BEAUBUISSON, écrivant.

» Connaissez mieux la famille des Beau- » buisson et sachez qu'elle n'est point faite » pour être vouée au ridicule...

DORIVAL, le pressant d'achever.

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être...

BEAUBUISSON, écrivant.

» Votre très-humble, etc., etc. »

DORIVAL, voulant prendre la lettre.

C'éttaitte tout ce qu'il fallait.

BEAUBUISSON.

Attendez donc que je signe... (*Il signe.*) Là, avec mon grand paraphe.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE.

MADELEINE, accourant tout essoufflée.

Monsieur... Madame...

BEAUBUISSON.

Eh bien ?... quoi, qu'est-ce ?

MADELEINE.

Tout-à-l'heure, je r'gardions la haut par c'te fenêtre qui donne sur la grand' route, j'ons vu venir de loin une petite voiture d'Étampes et not' maît' en lapin, avec son chapeau à corne.

BEAUBUISSON.

Monsieur Corbin !... tant mieux.

DORIVAL, à Beaubuisson.

Donnez le lettre, donnez... Je me charge de remettre à lui.

BEAUBUISSON.

Bon ! bon ! c'est ça... et vous lui expliquerez de vive voix.

DORIVAL.

Je dirai toutte, toutte... (*Bas à Madeleine.*) Remettez cette lettre à votre maître. (*A*

Beaubuisson.) Pertez, Pertez, pertez vite... Allez m'attendre à Arpéjonne, dans le auberge de la Grande Cerf, et je rejoindrai vous bientôt pour apprendre...

BEAUBUISSON.

Le résultat de cette conférence ; c'est convenu... Je rebride mon cheval ; je pars.... Arpajon... Au Grand Cerf.

(Il prend la main de Dorival qu'il couvre de baisers.)

DORIVAL, lui donne un coup d'éventail sur la tête et dit :

Qu'est-ce que vous faites donc, petite brutal, vous prenez des libertés qu'ils ne sont pas permis chez les dames anglaises.

MADELEINE.

V'là M. Corbin qui revient.

DORIVAL.

Monsieur Corbin !... Goddem !...

(Il prend ses jupes à la main, et se sauve dans la maison.)

SCÈNE XXI.

MADELEINE, M. CORBIN.

M. CORBIN, à la grille, et tenant une petite valise.

MADELEINE !... venez donc... prenez cette valise, et reportez-la dans ma chambre.

MADELEINE.

Comment? vous revoilà déjà Mossieu ?.... Et Mam'selle, où est-elle donc?

M. CORBIN.

Je l'ai laissée chez sa tante.

MADELEINE.

Je m'doute bien qu'vous n'avez pas trouvé mossieu de Beaubuisson à Étampes?

M. CORBIN.

Non .. mais c'est égal ; je suis bien aise de t'annoncer, Madeleine, que le mariage de ma fille est à peu-près décidé, M. de Beaubuisson; est un fort bon parti.

MADELEINE.

Un fort bon parti?... Non Monsieur.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.* (Du Château de mon Oncle.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité.
(A Corbin.)
C'Beaubuisson.
Dans l'canton
Peut chercher un autre tendron.
Mamsell' n'veut pas de c't époux,
Car ell' ferait, voyez-vous,
En l'prenant,
Le tourment
D'un amant tendre et constant.

M. CORBIN.

J'en apprends de belles?

MADELEINE.

Est-c' que les demoiselles
Peuv't toujours
Dans l's amours
Consulter l'auteur d' leux jours?
C'lui qui sait nous plaire,
C'est l' fils du notaire,
M'sieu Dupré,
Qu'à not' gré
J' trouvons....

M. CORBIN, à Madeleine.

Tais-toi.

MADELEINE.

J' parlerai.

MADELEINE.

C'est trop de timidité,
Faut vous dir' la vérité,
C' Beaubuisson,
Dans l' canton
Peut chercher un aut' tendron.
Mamsell' n' veut pas de c't époux;
Car all' ferait, voyez-vous,
En l' prenant
Le tourment
D'un amant tendre et constant

ENSEMBLE.

M. CORBIN.

ENSEMBLE.

C'est trop de témérité !
Braver mon autorité !
Écoutez,
Respectez
Mes suprêmes volontés.
Sans l'aveu de ses parens,
Accueille-t-on les galans ?
Les enfans
Franchement
Sont nés pour notre tourment.

MADELEINE.

Puisque v'là le grand mot lâché, j' vous dirai que mossieu de Beaubuisson est venu ici ; qu'il vous a attendu deux heures ; et que ne vous voyant pas revenir, il a écrit cette lettre qu'il ma chargée de vous donner.

M. CORBIN, prenant la lettre.

Une lettre de mon gendre futur... (*Tout en parlant il cherche ses lunettes.*) Eh bien ! mes lunettes... ah ! les voici.... (*Il lit.*) « Monsieur, votre fille est une impertinente. »

MADELEINE, à M. Corbin.

Eh ben ! est-il poli, vot' gendre ?

M. CORBIN, achève de lire tout bas, et à mesure qu'il lit, son indignation redouble.

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BEAUBUISSON.

BEAUBUISSON, de loin et criant.

La maudite maison !... elle est ensorcelée, je crois. (*Il appelle Batiste ; aperçoit Madeleine et court à elle.*) Ah ! Madeleine... conçois-tu rien à cela ? voilà deux heures que je me bats avec mon cheval pour le faire sortir de l'écurie, impossible d'en venir à bout.

MADELEINE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! il paraît qu'il s'y trouve bien.

BEAUBUISSON.

Tu ris... je ne suis pas d'humeur à plaisanter ; je devrais être déjà bien loin... Où est ton mari ? qu'il vienne me donner un coup de main... (*Il va près de la maison.*) Batiste !

M. CORBIN, à Madeleine.

Quel est ce Monsieur ?

MADELEINE, riant.

C'est lui... c'est M. de Beaubuisson.

M. CORBIN.

Vraiment... (*Il va à lui en colère.*) Monsieur...

BEAUBUISSON, croyant qu'il s'offre pour l'aider.

Merci, merci... bonhomme; vous ne pourriez pas...

M. CORBIN.

Bonhomme!

BEAUBUISSON, avec impatience, près de la porte.

Batiste!... viendras-tu?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, BATISTE.

BATISTE, accourant.

Queuqu'y a encore de nouveau, Mossieu? me voilà.

BEAUBUISSON, le regardant avec surprise.

Te... tu te nommes Batiste toi?

BATISTE, souriant.

La drôle de question!

MADELEINE.

Eh! oui, c'est Batiste... Qu'est qu'il a donc?

BEAUBUISSON.

Le jardinier de monsieur Corbin ?... laissez-moi donc tranquille...

(Il indique du geste que Batiste est bien plus maigre.)

MADELEINE.

Oui, Batiste, not' homme quoi !

M. CORBIN, d'un ton de colère.

Et moi, Monsieur...

BEAUBUISSON.

Vous, c'est différent, je ne vous connais pas... mais c'est ce drôle qui veut me faire accroire...

BATISTE.

Pardienne je suis bien moi, quand l' diantre y serait ; et j'vous r'mets ben aussi, mossieu de Beaubuisson.... A telle enseigne que vous m'avez baillé tantôt ces deux écus de cent sols pour n' pas conter à not' maître toutes les petites fredaines que vous avez faites à Étampes.

BEAUBUISSON.

Tais-toi... tais-toi.

BATISTE, très-haut.

Vous savez ben c'te belle limonadière... et c'te p'tite comédienne...

BEAUBUISSON.

Veux-tu te taire ?

BATISTE.

Et c't'autre bell' dame de Paris, pour qui qu'vous avez reçu un coup de poing, en manière de soufflet.

BEAUBUISSON, le poussant.

Imbécille, on ne te demande pas tout cela.

M. CORBIN.

Si parbleu ! Je veux qu'il dise tout... Il paraît, Monsieur, qu'on m'a grandement trompé sur votre compte.

BEAUBUISSON, à Corbin.

Plaît-il ? Est-ce que tout ceci vous regarde, mon brave homme ?

M. CORBIN.

Si cela me regarde ! J'allais faire une étrange sottise en vous donnant ma fille.

BEAUBUISSON.

Votre... Ah ! vous êtes...

M. CORBIN.

Non, non... Je ne suis plus votre dupe.

BEAUBUISSON.

En ce cas je serai encore bien moins la vôtre ;

car je suppose que milady Malborouk vous a mis dans la confidence des petites intrigues du jeune Dupré avec mademoiselle Joséphine.

TOUS.

Milady Malborouk ?

M. CORBIN, s'avançant vers Beaubuisson.

Que parlez-vous d'intrigues, Monsieur ?

BEAUBUISSON.

Ce n'est pas moi qui parle ; je vous prie de le croire ; c'est cette riche dame anglaise qui est arrivée ici en équipage avec son jokey.

M. CORBIN.

Batiste ! Madeleine ! répondez ; est-il venu quelqu'un dans mon absence ?

MADELEINE.

Oui, not' maître... un voyageur ben poli, ben honnête... qui a demandé la permission de se r'poser chez vous ; et q'sur sa bonn' mine, nous n'avons pas osé refuser.

(Sur la fin de cette scène, Dorival, sous son premier costume, sort de la maison, et Dupré paraît en même tems à la grille du fond ; Dorival court à lui ; explique toute l'intrigue qu'il a conduite à son insçu pour lui faire épouser la fille de M. Corbin.)

M. CORBIN.

Et où est-il ce Monsieur ?

MADELEINE.

Ma fine, t'nez, le v'là not' maître, avec M. Dupré.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL, sous le costume avec lequel il est venu.

M. CORBIN.

Monsieur, je ne puis en vouloir à mes gens, de la politesse qu'il vous ont faite.... mais puis-je savoir ?

DORIVAL.

Oui, Monsieur; j'avais l'intention de ne m'arrêter qu'un instant chez vous, mais le hasard m'ayant offert le moyen de contribuer à une bonne action, j'ai prolongé mon séjour ici... et c'est moi qui ai promis de marier M. Dupré avec votre charmante fille.

(Tout le monde le regarde avec étonnement.)

BEAUBUISSON.

Comment, comment ?

M. CORBIN.

Monsieur est notaire ?

DORIVAL.

Non pas pour le moment.... mais il

guère de jour que je ne fasse ainsi quelque mariage ; et les dots de cent mille francs ne me coûtent rien à donner.

(Étonnement général.)

M. CORBIN, à part.

Allons, encore un extravagant... (*Haut.*) Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ?

DORIVAL.

Je m'appelle Dorival.

BEAUBUISSON.

Dorival !... nous avons à Étampes un comédien de ce nom-là.

DORIVAL, regardant fixement Beaubuisson.

Précisément, Monsieur, c'est moi !

BEAUBUISSON, le regardant.

En effet, je vous ai vu jouer...

DORIVAL.

Le *Fat Dupé.*

BEAUBUISSON.

Le Fat Dupé, c'est cela, j'y étais.

BATISTE.

Et moi aussi.

M. CORBIN.

Ah ! ça, Messieurs, je n'y suis pas moi. Est-ce la comédie que vous voulez me donner !

AIR : *De Lantara.*

Pour mieux démasquer un perfide,
J'ai d'une anglaise imité le jargon
Pour servir la beauté timide,
J'ai fait le niais, et j'ai pris votre nom.
J'en conviens j'ai pris votre nom.
A ces amans bien loin d'être contraire,
Vous approuvez ma ruse, je le vois,
En ce moment il ne vous reste à faire
Que leur bonheur.... et je vous rends vos droits.
Vous n'avez plus que leur bonheur à faire,
C'est le moment de reprendre vos droits.

M. CORBIN.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

DORIVAL.

Il n'y a pas de quoi.

BEAUBUISSON, à part, et interdit.

Ah! ça, c'est donc un Prothée que cet homme-là.

BATISTE, qui se trouve très-près de Beaubuisson.

Yes, Monsieur.

BEAUBUISSON.

Comment!... et toi aussi, tu t'en es mêlé, coquin?

BEAUBUISSON.

M. Corbin, tout ceci n'est qu'une facétie, et je vous prie de croire...

M. CORBIN.

Laissez donc, Monsieur, j'en ai appris sur votre compte, plus que je n'en voulais savoir.

DORIVAL, à M. Corbin.

Je vous préviens que M. Dupré, en épousant votre fille ne demande point de dot.

M. CORBIN.

En vérité !... jeune homme, dites à votre père qu'il vienne me voir.

DUPRÉ.

Ah ! M. Corbin.

BEAUBUISSON, à Dorival.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous vous êtes moqué de moi ?

DORIVAL.

Me voilà prêt à vous donner toute espèce de satisfaction...

BEAUBUISSON.

C'est la seconde fois aujourd'hui que vous me faites cette mauvaise plaisanterie-là.... (*Avec dépit.*) Je suis très-satisfait, Monsieur,

je fais une cabale contre lui à Etampes.

VAUDEVILLE.

AIR : *De jadis et aujourd'hui.*

M. CORBIN.

Aux plaisirs qu'en public il fronde,
Mon voisin se livre en secret ;
Presqu'aucun de nous dans ce monde
Ne veut paraître ce qu'il est.
Prendre un masque est une manie.
Commune aux Turcs, comme aux Chrétiens ;
Dans tous les états de la vie,
Ah ! mon Dieu ! que de comédiens ?

BEAUBUISSON.

Reconnaissez votre folie,
De Roussel digne successeur,
Et quittez au nom de Thalie
Le docte emploi de professeur.
C'est par l'influence secrète
Qu'on déclame et qu'on rime bien ;
On ne fait pas plus un poëte,
Que l'on ne fait un comédien.

DUPRÉ.

Usurpant un titre honorable,
Paul qu'aucun serment n'arrêta,
Pour les petits inexorable,

Sully !... voilà le vrai ministre,
L'autre n'est qu'un vrai comédien.

MADELEINE, à Baptiste.

J' suis ben aise ici de te l' dire,
Moi j' n'aimons qu' la réalité,
Quand tu m' contais ton doux martyre,
De ton amour j' n'ons pas douté.
D'puis six mois, c'est la même antienne;
J' la crois, franch'.... mais souviens-toi bien,
Qu' je t' s'rais fidèle en comédienne,
Si tu fesais le comedien.

DORIVAL, au public.

Par ma triple métamorphose,
Deux amans deviennent époux :
J'ai gagné ma première cause,
Mais je brigue un succès plus doux.
A mes efforts daignant sourire,
Ah! quel bonheur serait le mien!
Si tous les soirs vous pouviez dire :
« Il n'est pas mauvais comédien. »

FIN DU COMÉDIEN D'ÉTAMPES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

La Petite Cendrillon, comédie en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil. 1

Les Pages du duc de Vendome, comédie en un acte, par MM. Dieu-la-foi et Gersin. 71

La Vallée de Barcelonnette, comédie en un acte, par les mêmes. 133

Le Tableau des Sabines, comédie en un acte, par MM. de Jouy, Longchamps et Dieu-la-foi. 209

Cri-Cri, folie grivoise en un acte, par MM. Armand Gouffé et George Duval. 287

Le Comédien d'Étampes, comédie en un acte, par MM. Moreau et Sewrin. . . 347

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

71.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VAUDEVILLES. — TOME IV.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.

1823.

LA

DANSE INTERROMPUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BARRÉ ET OURRY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 septembre 1795.

NOTICE

SUR M. OURRY.

OURRY (MAURICE) est né en 1776, à Bruyères-le-Châtel, village situé près d'Arpajon, dans le département de Seine-et-Oise. Il fit ses études au collége de Juilly, d'où sont sortis une grande partie des littérateurs de l'époque actuelle, tels que MM. Arnault, Creuzé de Lessert, Chenedollé, etc., etc.

Il a fait jouer un grand nombre de pièces à divers théâtres de la capitale, et particulièrement, au Vaudeville et aux Variétés. *La Danse interrompue*, qu'il composa à 19 ans, en société avec M. Barré fut son premier ouvrage dramatique.

Parmi les autres pièces qu'il a faites avec MM. Sewrin, Chazet, Moreau, Merle, etc., celles qui ont obtenu le plus de succès, sont :

Au Vaudeville : *M. Blaise; Pierre; Paul et Jean*; *La Ligue des Femmes; Les Époux*

aux variétés : *La Famille Mélomane ; Crispin Financier ; Le Loup-Garou ; Les Baladines*, parodie des *Bayadères* ; *Une Journée de Garnison* ; *M. Asinard.*

Il a aussi donné, avec succès, au théâtre de l'Odéon, une comédie en cinq actes, en prose, *le Fils par hasard*, composée en société avec M. Chazet.

M. Ourry, membre des sociétés du *Caveau Moderne* et des *Soupers de Momus*, a fait un assez grand nombre de chansons que l'on trouve dans les recueils de ces deux sociétés.

Il s'est aussi exercé dans un genre plus élevé, et a publié, entre autres poëmes, *Malesherbes à Saint-Denis ; l'Amour de la Gloire* ; *la Peste de Barcelonne.* Ce dernier ayant été publié avant le concours ouvert par l'Académie-Française, n'a pu y être présenté.

En 1817, M. Ourry a fait paraître chez le libraire Eymery, un volume intitulé : *Poëmes, Poésies, Romances, Chansons*, etc., qui renferme tout ce qu'il avait composé à cette époque dans ces divers genres.

PERSONNAGES.

M. WASNAER.
CABANEL.
HENRY.
Mme WASNAER.
JULIE.

La scène se passe à Strasbourg.

LA

DANSE INTERROMPUE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon. Madame Wasnaer est à gauche devant sa toilette où Julie l'aide à s'habiller. A droite est une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme WASNAER, JULIE.

Mme WASNAER.

Tu ne m'as jamais vue, Julie, employer tant de tems à ma toilette, n'est-ce pas ?

JULIE.

Il est vrai : mais aussi pour aller à ce bal où tout Strasbourg doit se trouver, il est juste que vous mettiez un peu de prétention à votre ajustement.

Mme WASNAER.

Et d'ailleurs, à mon âge la coquetterie est permise, elle est si peu dangereuse.

Air : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

L'amour seul, ma pauvre Julie,
Embellit nos premiers momens;
Fillette, pour être jolie,
N'a besoin que de ses quinze ans.
Mais l'âge vient, et la nature
Nous reprend ce qu'elle a prêté;
Alors il faut de la parure,
Et c'est le deuil de la beauté. (*bis.*)

JULIE.

Cela peut bien être; mais il y a encore une manière fort agréable de porter ce deuil-là.

Mme WASNAER.

Ah! si tu m'avais pu voir, il y a seulement trente ans!

JULIE.

Air : *Lysis avait de la jeunesse.*

Quand on a votre caractère,
En tout tems on est sûr de plaire;
De l'humeur, c'est l'austérité
Qui rend l'âge mûr, haissable;
Avec l'esprit, la gaîté, la bonté,
On est toujours aimable;
L'esprit, la gaîté, la bonté,
Oui, surtout la bonté,
Rendent toujours aimable. (*bis.*)

Mme WASNAER.

Ah! friponne, tu me flattes.

JULIE.

Moi, vous flatter! je vous aime trop pour cela. Après toutes les obligations que je vous ai.

Mme WASNAER.

Ne parlons pas de cela; je t'ai élevée comme mon enfant, et tu dois me regarder plus tôt comme ton amie que comme ta maîtresse.

JULIE.

Ah! Madame, comment jamais reconnaître tant de bontés.

Mme WASNAER.

En continuant à avoir pour moi et mon mari les mêmes soins, la même amitié et surtout la même confiance en moi. Par exemple, il y a deux ans, lors du séjour du régiment de Champagne en cette ville, si tu n'avais suivi que ta tête et ton cœur, tu serais peut-être à présent bien malheureuse. Eh bien! tu m'as tout avoué, je me suis prêtée à devenir ta confidente, je t'ai gardé le secret, même envers mon mari; tu as suivi mes conseils, et enfin la raison t'a fait oublier ce jeune homme, qui ne méritait pas ton amour.

JULIE.

Je l'ai traité bien durement lors de son départ : refuser jusqu'à ses adieux.

Mme WASNAER.

Tu ne sais pas jusqu'où des adieux comme ceux-là pouvaient te mener ; d'ailleurs il ne te convenait pas. Musicien dans un régiment, ce n'est pas là un état ; et tu sais que M. Wasnaer et moi nous voulons faire ton bonheur ; laisse-toi conduire. Tu n'aimes plus Henry, n'est-ce pas ?

JULIE.

Je fais ce que je peux pour cela.

Mme WASNAER.

Après deux ans d'absence, si tu y penses encore, c'est bien faiblement.

JULIE.

Ah !

Mme WASNAER.

Encore, mon enfant, conte-moi cela.

JULIE.

Air :

Le premier instant qu'à ma vue,
Henri s'offrit, il fut vainqueur,
Devant lui j'étais trop émue
Pour oser disputer son cœur.

Ce moment est là sans cesse;
En vain j'ai voulu l'en bannir,
On ne peut perdre sa tendresse
En conservant le souvenir.

Bientôt par ses talens aimables,
Le charme si doux de sa voix,
Ses propos toujours agréables
Comme il sut confirmer mon choix.
Je m'en rappelle sans cesse,
Et vrai, je voudrais m'en punir,
Il faut, pour perdre sa tendresse,
Avant perdre le souvenir.

Mme WASNAER.

Mon enfant, le tems et la patience mettent fin à tout cela. Mais M. Wasnaer est-il assez long à sa toilette, il y met plus de tems que sa femme.

JULIE.

Je crois que je l'entends.... Justement le voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. WASNAER.

Mme WASNAER.

Ah! te voilà dans ton ajustement.

WASNAER.

Comme tu vois.

Air : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Aurait-il le don de te plaire?

MADAME WASNAER.

Vraiment, je le trouve fort bien.

WASNAER.

J'en pourrais dire autant du tien;
Mais, convenons pourtant, ma chère,
Qu'il fut un âge où, tous les deux,
On nous trouvait encor bien mieux.

Mme WASNAER.

Tant pis pour ceux qui ne nous trouvent pas comme autrefois.

WASNAER.

Ce n'est pas moi, ma bonne amie, et je te vois toujours...

Mme WASNAER.

D'ailleurs, nous avons pris sur cela le parti le plus sage.

WASNAER.

Lequel?

Mme WASNAER.

Celui de ne pas regretter le passé, et de faire du présent le meilleur emploi possible.

WASNAER.

C'est vrai.

Mme WASNAER.

Par exemple, cette noce où nous sommes invités ce soir, il me semble qu'elle te rajeûnit.

WASNAER.

Oh! de plus de vingt ans.

Mme WASNAER.

Et moi, elle me ragaillardit.

Air : *Du vaudeville des Visitandines.*

Ce soir quand la nuit, sur son aile
Conduira les ris et les jeux,
Je me dirai : telle était celle
Du jour qui nous rendit heureux. (*bis.*)

WASNAER.

Près de toi, dansant un quart-d'heure,
Si ma goutte allait me saisir....

Mme WASNAER.

Après un quart-d'heure, je te dirais repose-toi, mon ami.

Et souviens-toi que le plaisir
Ne doit jamais se prendre à l'heure. (*bis.*)

WASNAER.

Ta gaîté m'enchante. Mais comme elle est bien! Julie, recevez mes complimens, vous vous êtes surpassée aujourd'hui.

JULIE.

Monsieur, j'ai fait de mon mieux.

Mme WASNAER.

Comme à son ordinaire.

WASNAER.

C'est que je suis sûr que tu feras des conquêtes à ce bal. Je ne t'ai jamais vue si brillante. Rien ne manque à ta mise, non rien.

Mme WASNAER.

Grâce à vous, mon ami.

Air : *Un jour Guillot.*

C'est par toi que chaque parure,
Chaque bijou m'étaient offerts,
Et de ta flamme vive et pure,
Ils sont le prix, qu'ils me sont chers!
Tu les donnas à ton amante. (*bis.*)
Lorsque tu lui fesais la cour,
Souffre que l'amitié constante
Se pare aux dépens de l'amour.

WASNAER.

Oh! l'amitié, madame Wasnaer, entre nous c'est bien peu de chose.

Mme WASNAER.

Monsieur Wasnaer, dans son ménage, quand on a su fixer la sœur, le frère ne peut pas se dispenser de lui rendre quelques petites visites de tems en tems, et vous savez comme il est reçu.

WASNAER.

Air : *Vaudeville d'Épicure.*

Je ne saurais rester en place,
Après un compliment si doux,
Ma chère, il faut que je t'embrasse.

MADAME WASNAER.

Ah! de grâce, modérez-vous :
Bornons-nous aux vives saillies,
Ne portons pas plus loin nos vœux:
Le tems de dire des folies
Et celui d'en faire font deux.

WASNAER.

Pardon, ma bonne amie, j'oubliais que devant une jeune personne.... Qu'avez-vous donc, Julie, toujours sérieuse ? Seriez-vous fâchée de ne pas venir au bal avec nous ?

JULIE.

Moi, Monsieur, oh! mon Dieu, non.

WASNAER.

Écoute, mon enfant, fais choix d'un joli

garçon qui te convienne, qui nous convienne, et tu verras si ma femme et moi nous ne fesons pas ici la plus jolie petite noce..... mais aussi tu es si réservée.

Mme WASNAER.

Elle a raison; et tant qu'une jeune fille peut se garantir des piéges de l'amour...

JULIE.

Oh! je me souviens bien de vos leçons.

WASNAER.

Et qu'est-ce que madame Wasnaer peut dire contre l'amour, s'il vous plaît?

JULIE.

Ce qu'elle peut dire? Écoutez.

Air: *Ça fait moins d'mal que de plaisir.*

Toute femme est faite pour plaire,
C'est son devoir, c'est son bonheur;
Mais aimer est une autre affaire,
Il en coûte trop à son cœur. (*bis.*)
Plaisirs vifs, mais peines cruelles,
Sont amenés par les amours;
Par eux on a les nuits plus belles,
Sans eux, on a de plus beaux jours. (*bis.*)

WASNAER.

Madame Wasnaer, ce n'est pas à vous de prêcher une morale pareille.

Mme WASNAER.

Je le sais bien, mon ami; mais c'est une peu, leçon générale.

WASNAER, à Julie.

Va, va, mon enfant, on a beau dire du mal des amourettes, à ton âge il en faut un il en faut un peu...

(On entend l'air du branle sans fin derrière le théâtre)

Qu'est-ce que c'est que cela ? une aubade ?

JULIE, regardant par la fenêtre.

Une marche militaire du côté de la place d'armes.

Mme WASNAER.

Julie, allez voir ce que c'est.

JULIE.

J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

M. WASNAER, Mme WASNAER.

MADAME WASNAER.

Air : *Du branle sans fin.*

Pour étourdir le chagrin,
Pour animer la folie,

Pour célébrer le bon vin,
Le ciel créa l'harmonie.

Le guerrier le plus fameux,
Pour préparer sa conquête,
Par des accords belliqueux,
Du soldat monte la tête.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

MADAME WASNAER.

On a vu plus d'un amant,
Grâce à l'aubade amoureuse,
Trouver un moment charmant,
Dans la nuit la plus affreuse.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

WASNAER.

Pour dissiper la vapeur
D'une humeur noire et maussade,
On a vu plus d'un docteur
Chanter près de son malade.

ENSEMBLE.

Pour étourdir, etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE, essoufflée.

Ah? Monsieur, ah! Madame, devinez .... devinez un peu ce que c'est.

WASNAER.

Eh! parbleu! cela n'est pas bien difficile à deviner, c'est de la musique; mais à quelle occasion?

JULIE, avec embarras.

C'est...

Mme WASNAER.

Quelque régiment qui arrive sans doute?

JULIE.

Juste.

WASNAER.

Et lequel.

JULIE.

Le régiment de... de...

Mme WASNAER.

Le régiment de Champagne?

JULIE.

Vous l'avez deviné.

Mme WASNAER.

Et non, mon enfant, tu me l'as dit.

JULIE.

Qui, moi?

WASNAER.

Eh! bien, qu'a-t-elle donc?

Mme WASNAER.

Rien, elle a couru, elle est essoufflée; repose-toi, mon enfant.

WASNAER.

Bon, surcroît de plaisir dans la ville; le régiment de Champagne qui fut regretté de tout Strasbourg, quand il en est parti il y a trois ans; et notre ami Cabanel que nous allons revoir : ma femme, conçois-tu ma joie?

Mme WASNAER.

Je la partage, mon ami.

WASNAER.

Et toi, Julie?

JULIE.

Monsieur, je crois que... oui.

Mme WASNAER.

Tout ce qui nous fait plaisir en fait à Julie. (*A Julie.*) Va nous chercher de la lumière.

(Julie sort.)

WASNAER.

C'est que je suis bien sûr que notre brave capitaine Cabanel va saisir le premier moment pour accourir ici.

Mme WASNAER.

Il ne prendra sûrement pas de logement ailleurs.

WASNAER.

Ou je me fâcherais, et alors.... Ah ! ça, madame Wasnaer, il va sans doute arriver sur-le-champ, il faudra le recevoir ; il sera fatigué, il faudra pourvoir à ce qu'il ne lui manque rien.

Mme WASNAER.

Sans contredit, M. Wasnaer.

WASNAER.

Ah ! diable, cela pourrait bien déranger notre partie de ce soir.

Mme WASNAER.

C'est vrai, ça tombe mal ; je m'étais fait une fête de cette noce.

WASNAER.

Je m'étais bien promis de m'en donner.

Air : *Je ne saurais danser.*

Jamais de danser,
Je n'éprouvai tant d'envie.

WASNAER.

Moi, pour mieux danser,
Je venais de m'exercer.

MADAME WASNAER.

Rester sans danser,
Vraiment cela contrarie.

(Julie rentre avec de la lumière.)

ENSEMBLE.

Mais sans balancer,
Il nous faut y renoncer.

Mme WASNAER.

Cela tracasse.

WASNAER.

Oui, cela chicane un petit moment, mais il n'y a pas à hésiter. D'ailleurs, c'est notre ami, notre ancien ami, et à qui cela fera tant de plaisir de nous revoir.

Mme WASNAER.

Et à nous donc ?

JULIE, à part.

Je n'en suis pas encore remise ; Henry ici, à Strasbourg !

WASNAER, ôtant ses gants.

Allons, tiens, ma bonne amie, voilà qui est fini. Je ne pense plus à ce bal.

Mme WASNAER.

Ni moi, m'en voilà revenue, mais je resterai toute parée.

WASNAER.

Air : *Dans le cœur d'une cruelle.*

L'amitié fidèle et tendre,
Sur nous a les premiers droits :
Dès qu'elle se fait entendre
Tout doit céder à sa voix :
Plaisir, souffrance,
Tout, près d'elle, est oublié.

JULIE.

L'amour seul à l'amitié
Doit disputer la préference.

JULIE.

J'entends du bruit dans l'escalier, on monte; Monsieur, je vais éclairer.

WASNAER.

Oui, va.

Mme WASNAER.

C'est lui, sans doute ?

WASNAER.

Eh ! vraiment oui, c'est lui.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CABANEL.

CABANEL.

Eh ! bonjour, mes bons, mes vrais, mes anciens amis. Bonjour Julie, eh bien ! comment cela va-t-il ? mais ce n'est pas trop la peine de vous le demander. Toi, le regard toujours aussi vif, ta femme plus aimable que jamais, et la petite.. diable ! ce n'est plus une enfant, et mademoiselle Julie, jolie comme un petit ange.

JULIE.

Comme les militaires sont galans !

WASNAER.

Regarde-moi, mon ami, tu vois le plus malade.

CABANEL.

Tu te portes comme à vingt ans.

WASNAER.

Ma foi, ça ne va pas mal, si ce n'est un peu d'asthme, un peu de goutte et quelques rhumatismes par-ci, par-là.

CABANEL.

Cela nous rappelle que nous avons été jeunes. Mais qu'est-ce que c'est donc ? des cérémonies, de la parure pour me recevoir ? c'est mal, c'est très-mal.

Mme WASNAER.

Cette parure-là était pour d'autres qui n'en profiteront pas ; mais nous nous sommes reservés pour vous, tels que nous étions.

CABANEL.

Ces bons, ces chers amis, je les retrouve après deux ans d'absence, encore comme ils étaient il y a vingt ans.

Air *Il est toujours le même.*

Toujours, toujours, elle est toujours la même.

WASNAER.

Dans sa gaîté,
Esprit, diversité,
De mon cœur enchanté
Font le bonheur suprême.

MADAME WASNAER.

Et pour la bonne humeur,

La bonté, la douceur,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

CABANEL.

Ah! je le vois bien, votre parti est pris, et vous avez juré d'être heureux toute votre vie.

Mme WASNAER.

Tant que nous pourrons.

CABANEL.

Sans façons, un coup à boire, et que j'aille donner des ordres aux casernes.

Mme WASNAER.

Julie, approchez cette table.

WASNAER.

Tu loges ici?

CABANEL.

Sans contredit, et je viens marquer mon logement.

Mme WASNAER, à Julie.

Voyez ce que l'on peut offrir au capitaine.

CABANEL.

Oh! dans ce moment-ci je n'ai besoin que d'un verre de vin. Ce soir, à souper, ce sera différent. A propos, mes amis, je crains de vous faire attendre; il est possible que je ne sois libre que tard.

WASNAER.

Que tard, dis-tu ? Ma femme, vois donc comme nous sommes heureux ; le plaisir de recevoir notre ami, ne dérangera pas celui que nous nous promettions au bal.

Mme WASNAER.

Eh ! tu as raison, mon ami.

CABANEL.

Comment un bal ?

Mme WASNAER.

Oui vraiment, un bal. Tenez, mon ami, il faut vous dire que, lorsque vous êtes arrivé, nous nous disposions à aller à une noce où tout Strasbourg doit se trouver, et mon mari qui se promettait de bien employer sa soirée avait un peu d'humeur.

WASNAER.

Oui, ma femme était vraiment contrariée.

CABANEL.

Mes amis, un bal, une noce, dites-vous ? c'est charmant, j'en suis ; et, après mes affaires, j'irai vous y retrouver. Je connais assez les Strasbourgeoises pour espérer qu'elles voudront bien me recevoir à une fête tel que je suis.

Mme WASNAER.

Toujours très-bien.

WASNAER, versant à boire.

Allons ! à ta santé, mon ami.

Mme WASNAER.

Mais, mon ami, M. Cabanel a peut-être plus besoin de se reposer que de partager nos folies.

CABANEL.

Comment donc, Madame ?

Air : *Vaudeville de la Négresse.*

Jugez du soldat français,
Et le cœur et la tête,
Il ne refuse jamais
Un combat, une fête ;
Sachant employer ses loisirs,
Gaîment son tems se passe,
Et la fatigue des plaisirs
Des travaux le délasse.

WASNAER.

Eh bien ! ne perdons pas de tems, encore un coup et partons.

CABANEL.

C'est charmant ! dans la même soirée je vais

renouveler connaissance avec toutes les beautés du pays.

WASNAER.

Ah! coquin! à votre âge.

CABANEL.

Comment! à mon âge?

Air : *De Catinat.*

Par la gloire et l'amour en tout tems partagé,
Le cœur d'un militaire est-il jamais âgé?
Sous les drapeaux de Mars quand il est engagé,
Pourrait-il à Cythère obtenir son congé?

WASNAER.

Bravo, je t'aime de cette humeur-là.

Mme WASNAER.

Ma petite Julie, nous ne rentrerons pas trop tard.

JULIE.

Vous êtes trop bonne : j'ai à m'occuper; la chambre de M. Cabanel, il faut la mettre en état.

Mme WASNAER.

Je n'ai pas besoin de te recommander les petits soins, tu as un faible pour le régiment de Champagne.

JULIE.

Méchante !

Mme WASNAER.

Monsieur Cabanel.

CABANEL.

Madame.

Mme WASNAER.

Avez-vous toujours de la musique dans votre corps ?

WASNAER.

Belle question! tu ne l'as pas entendue d'ici?

Mme WASNAER.

Qu'est devenu un nommé Henry, fifre ?

CABANEL.

Henry ?

Mme WASNAER.

Est-il toujours chez vous ?

CABANEL.

Oui, vraiment, un enfant du régiment, un fort brave garçon, jolie tournure, des talens, de l'esprit, fesant fort bien des vers, et qui vient de faire parler de lui dans la garnison.

Mme WASNAER.

Comment cela ?

CABANEL.

Comme nous l'aimons tous, il est admis à nos fêtes, il a fait la conquête d'une jeune veuve, qui a voulu nous l'enlever.

JULIE, à part.

Comme le cœur me bat!

CABANEL.

Il ne s'agissait rien moins que d'un mariage très-avantageux.

Mme WASNAER.

Il a refusé?

CABANEL.

Tout net.

JULIE, à part.

Je respire!

CABANEL.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le décider, car je lui suis vraiment fort attaché.

Mme WASNAER.

C'est fort bien fait à vous.

CABANEL.

Mais peine perdue, sans doute quelque inclination, quelque affaire de cœur; car ces jeunes gens...

Mme WASNAER.

Est-il venu avec le régiment? est-il à Strasbourg dans ce moment-ci?

CABANEL.

Oui, Madame. Il a paru même très-satisfait de revoir cette ville.

JULIE, se trahissant.

Très-satisfait, M. Cabanel!...

WASNAER, avec jalousie.

Madame Wasnaer, qu'est-ce que c'est qu'un fifre? qu'un musicien, qu'un joli garçon, qui fait fort joliment des vers, dont je n'ai jamais entendu parler et qui semble vous intéresser si fort?

Mme WASNAER, riant.

Comment, M. Wasnaer, de la jalousie! tant mieux!

WASNAER.

Comment, tant mieux!

CABANEL.

Tu te fais-là de belles affaires.

Mme WASNAER.

Vous ne pourriez pas me faire un compliment plus honnête; mais rassurez-vous, c'est une affaire qui ne vous regarde en aucune façon, du tout, du tout.

CABANEL.

Tu vois.

WASNAER, avec humeur.

Si c'est un mystère, pourquoi en parlez-vous devant moi?

MADAME WASNAER.

Air : *De la parole.*

Souvent, craignant de m'engager,
Jeune, j'ai gardé le silence,
Mais à cinquante ans, quel danger?
On peut jaser sans conséquence.
Ce droit à notre âge est bien dû,
Des autres droits il nous console;
Et quand l'amour fuit, éperdu,
Non, nous n'avons pas tout perdu,
Il nous reste encor (*bis.*) la parole. (*bis.*)

CABANEL.

Elle se moque de toi, et elle n'a pas tort.

WASNAER.

Elle! elle a toujours eu raison avec moi. Ah ça, nous pouvons partir?

Mme WASNAER.

Quand vous voudrez. Adieu, ma petite Julie.

JULIE, bas à madame Wasnaer.

Ah! Madame, il est ici!

Mme WASNAER, bas à Julie.

Hé bien, quoi, mon enfant? (*Haut.*) Messieurs je vous demande bien pardon, souffrez que je dise deux mots à Julie.

WASNAER et CADANEL, sortant.

Très-volontiers.

SCÈNE VI.

Mme WASNAER, JULIE.

Mme WASNAER.

Allons, du courage, ma chère amie.

JULIE.

J'en aurai, j'en veux avoir, mais c'est bien difficile.

MADAME WASNAER.

Air : *Vous me grondez.*

Ma pauvre enfant rougit et pleure.

JULIE.

Henry, l'objet de mes regrets
Était loin et le voilà près...
Seule il faut qu'ici je demeure. (*bis.*)
Il y viendra ce soir, je croi.

MADAME WASNAER.

Hé bien!

JULIE.

Hé bien! de grâce enfermez-moi.

Mme WASNAER.

Que je t'enferme! ah! j'entends, je fermerai la porte, j'emporterai la clef, et tu ne consentiras à le recevoir que quand tu le croiras digne de toi. Pauvre petite! voyez comme elle se méfie d'elle-même; embrasse-moi, j'ai dans l'idée que tu seras bientôt heureuse; M. Cabanel estime Henry, il lui veut du bien; va, tu seras bientôt heureuse. Je ferme la porte à double tour.

SCÈNE VII.

JULIE.

Bien! s'il vient, au moins je ne pourrai pas lui ouvrir.

Air:

Je sens combien cet effort est pénible,
Peut-être encore Henry tu m'en voudras;
Crois qu'il en coûte à mon cœur trop sensible,
S'il l'était moins il ne te fuirait pas.

Allons, tâchons de nous remettre. La chambre de M. Cabanel, il faut la mettre en ordre. (*On frappe.*) J'ai entendu du bruit, je crois? Si c'était Henry? Oh! non, il ne viendra sûrement pas, il ne pense peut-être plus à moi, seulement! On frappe à la porte en bas; éloignons la lumière et voyons ce que c'est. (*Regardant à travers les vitres.*) Je n'aperçois rien. (*On joue du fifre.*) Oh! c'est lui, c'est bien lui. Si j'ouvrais la fenêtre tout doucement, au moins je pourrais le voir. (*Elle ouvre.*) Que faire! lui parler, je ne le dois pas;.... ah! je ne peux pas non plus le laisser aller sans lui rien dire.

SCÈNE VIII.

JULIE, HENRY, en dehors.

HENRY.

Après deux ans de peine,
Un amant maltraité
Revient à la beauté
Dont il porte la chaîne;
Pour son repos ou son tourment,
Il ne veut la voir qu'un moment.
Un seul mot de sa belle,
Fera naître en son cœur,
Ou la peine cruelle,
Ou l'excès du bonheur.

JULIE.

Même air.

Celui qui de l'absence,
Ne sent pas la rigueur,
Et paie ma douleur
Par son indifférence,
Il ne peut être mon amant.

HENRY.

O ma Julie !

JULIE.

Pourtant s'il fut toujours constant...

HENRY.

Ce seul mot de ma belle,
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Air : *O Mai, ô Mai.*

Julie, ouvrez, s'il vous plaît.

JULIE.

Non, je serais blâmée.

HENRY.

Mon bonheur serait complet.

JULIE.

Je suis enfermée.

HENRY.

Oh! mais, oh! mais,
Rien ne rebute un Français.

JULIE.

O ciel! il monte le long du mur; Henry, n'en faites rien. Vous allez vous blesser; je ne le veux pas.

HENRY.

Oh! j'arriverai à coup sûr.

JULIE.

Quelle imprudence! un grand premier!

HENRY.

O ciel! le pied me manque.

JULIE, effrayée.

Ah! tiens-moi bien, tiens-moi donc bien... prends-moi à bras-le-corps.

HENRY.

O! ma Julie, je te revois.

JULIE.

Eh bien! qu'est-ce que je fais donc? moi qui me suis fait enfermer exprès pour éviter de le voir.

HENRY.

Pour éviter de me voir!

JULIE.

Seule avec vous, dans la maison...

HENRY.

O! mon aimable amie, par cette crainte et l'intérêt que vous venez de me témoigner, j'obtiens enfin l'aveu que je désirais depuis si long-tems. Mais calmez-vous.

JULIE.

Henry, si vous m'aimez...

HENRY.

Air : *On compterait les diamans.*

Ah! vous jugez mal de mon cœur,
Rassurez-vous, belle Julie :
Je vous réponds que votre honneur
Est pour moi plus cher que la vie.

JULIE.

Mais seule ici près d'un soldat...

HENRY.

Un mot de celle qui sait plaire,
Entre elle et l'amant délicat
Peut élever une barrière. (*Bis.*)

JULIE.

Mais on peut rentrer, vous trouver...

HENRY.

Oh! je suis en règle. Je me suis fait donner une commission pour M. Cabanel, mon capi-

Pour se moque

BE

Permettez, c'es
tenez, lisez ce qu
de trois jours à m
cepteur d'Étampe
pour votre satisfac

DUPRÉ.

Se peut-il ?

BEA

Vous voyez que j
dirai plus : c'est q
père est allé à Ét
entrevue, moi, qu
je suis venu ici pou

DUP

Je vous avoue,
précipité me conf
place même, je lu
n'annonçait qu'il e
per.

BEAU

C'est cependant
cher ; c'en est une
et je m'y connais.

JULIE.

Oui! et comment donc cela?

HENRY.

Par mon ami Werne, votre voisin. J'ai là tement quelques-unes de ses lettres en rése aux miennes, et qui serviront peut-e à ma justification.... Tenez, lisez dans le-ci.

« Quant à Julie, elle embellit tous les jours; mais si tu l'aimes autant que tu l'assures, e t'oppose point à son bonheur; monsieur t madame Wasnaer lui sont fort attachés; ls ne manqueront pas de l'établir à la première bonne occasion, et votre amour ne pourrait avoir que des suites malheureuses. C'est pourquoi je ne parlerai jamais de toi devant elle, quelque prière que tu m'en fasses. »

Et dans cette autre.

« Tâche d'oublier ta Julie : je crois bien que j'y perdrai en recevant moins souvent de tes nouvelles; car il semble que tu ne m'écrives que pour me parler d'elle. Au surplus, et je ne devrais pas te le dire, je l'entends de chez moi chanter fréquemment cet air qu'elle avait appris de toi, et elle y met plus d'ame que jamais. »

JULIE, avec embarras.

Je crois bien n'avoir pas chanté depuis votre départ.

taine ; je sais bien qu'il n'est plus ici, car je l'ai vu sortir avec monsieur et madame Wasnaer. Mais c'est égal, je viens l'y chercher et je l'attends là.

JULIE.

Mais encore une fois ; puisque je suis enfermée, vous ne pouvez pas y être.

HENRY.

Eh bien ! je saurai m'esquiver à tems ; mais de grâce, ma chère Julie, ne perdons pas des instans si précieux.

JULIE.

Je suis toute tremblante.

HENRY, s'asseyant sur la table.

Tenez, je ne bougerai pas d'ici ; d'ailleurs que craignez-vous de moi ? des reproches justement mérités, d'après la manière dont vous m'avez quitté, sans me donner le moindre espoir, pas le moindre gage d'un tendre sentiment.

JULIE.

Il paraît que cela ne vous a pas fort occupé. Depuis deux ans que vous êtes parti, ne pas donner de vos nouvelles, ne pas vous informer des miennes !

HENRY.

Des vôtres ! ma Julie, oh ! j'en avais, et très-fréquemment.

JULIE.

Oui! et comment donc cela?

HENRY.

Par mon ami Werne, votre voisin. J'ai là justement quelques-unes de ses lettres en réponse aux miennes, et qui serviront peut-être à ma justification.... Tenez, lisez dans celle-ci.

« Quant à Julie, elle embellit tous les jours;
» mais si tu l'aimes autant que tu l'assures,
» ne t'oppose point à son bonheur; monsieur
» et madame Wasnaer lui sont fort attachés;
» ils ne manqueront pas de l'établir à la pre-
» mière bonne occasion, et votre amour ne
» pourrait avoir que des suites malheureuses.
» C'est pourquoi je ne parlerai jamais de toi
» devant elle, quelque prière que tu m'en
» fasses. »

Et dans cette autre.

« Tâche d'oublier ta Julie : je crois bien
» que j'y perdrai en recevant moins souvent
» de tes nouvelles; car il semble que tu ne
» m'écrives que pour me parler d'elle. Au
» surplus, et je ne devrais pas te le dire, je
» l'entends de chez moi chanter fréquemment
» cet air qu'elle avait appris de toi, et elle y
» met plus d'ame que jamais. »

JULIE, avec embarras.

Je crois bien n'avoir pas chanté depuis votre départ.

HENRY.

C'est mon ami qui me l'écrit. Eh bien ! qu'avez-vous à répondre à cela ?

JULIE.

Rien. Mais, Henry, je vous en prie, allez-vous-en.

HENRY.

Oh ! mes amis n'étaient pas les seuls que j'entretinsse de ma passion ; et, en ma qualité de poëte, j'en instruisais l'univers entier.

JULIE.

L'univers entier ; mais vous me faites une frayeur... et comment donc cela ?

HENRY, tirant des papiers de sa poche.

Oui, l'univers entier, par les journaux. Tenez, dans celui-ci. *Chansonnette de Victor Henry, musicien au régiment de Champagne.* Suivez.

Air : *Qu'il est long.*

Celui qui dit que deux beaux yeux
Ne le rendent pas amoureux,
Et qu'il n'en est pas moins heureux,
Folie ! folie !
Il n'a pas vu les yeux
De ma Julie.

JULIE.

Ah! oui.

HENRY.

Celui qui dit que deux beaux bras,
Ronds, blancs, fermes et délicats
Pour ses regards ont peu d'appas,
Folie! folie!
Il n'a pas vu les bras
De ma Julie.

JULIE.

Fort bien.

HENRY.

Celui qui dit qu'un petit pié
Sur son frère en tout copié,
N'est pas digne d'être épié,
Folie! folie!
Il n'a pas vu le pié
De ma Julie.

JULIE.

De mieux en mieux.

HENRY.

Celui qui la voit un moment,
Après un doux enchantement,
Comme moi triste en la quittant,

S'écrie ! s'écrie !
Quel plaisir ! quel tourment !
J'ai vu Julie.

JULIE.

Henry, je ne dois plus douter de votre amour ; mais la meilleure preuve que vous puissiez m'en donner, c'est de ne pas exposer plus long-tems ma réputation.

HENRY.

Tenez, ma chère Julie, encore cette romance. Elle est sur l'air que vous chantez avec tant de grâce. Chantez-la vous-même.

JULIE.

Vous vous en irez après ?

HENRY.

Oui.

JULIE.

Tout de suite, tout de suite.

HENRY.

Je vous le promets, mais chantez.

JULIE.

Air : *Plaignez le sort.*

Plaignez le sort d'un malheureux amant
Qui n'éprouva que refus de Julie ;

Nature, hélas! ne créa cependant
Pour les refus bouche fraîche et jolie. (*bis.*)

Quand, tout chagrin, par devoir je partis;
Quittant les lieux qu'embellissait Julie,
Tu refusas mes adieux...

HENRY.

Et tu fis.
Par ce récit le malheur de ma vie?

JULIE, tendrement.

Quoi! j'aurais fait le malheur de ta vie.

HENRY.

O mon aimable amie, non; ce moment ne pouvait être trop acheté; toutes mes peines... tous mes chagrins...

JULIE.

O ciel! on ouvre la porte en bas! je suis perdue! Henry, sauvez-vous.

HENRY.

Je ne demande pas mieux; mais, par où?

JULIE.

Oh! mon Dieu! toutes les portes sont fermées.

HENRY.

Je vois bien qu'il s'agit encore de la fenêtre; mais, ma foi.

Air : *Réveillez-vous.*

Tout autrement que je m'évade,
Je suis soldat, je suis Français,
Je puis monter à l'escalade,
Mais pour en descendre, jamais.

JULIE.

Mais au moins qu'on ne vous trouve pas ici ; cachez-vous.

HENRY.

Comment ?

JULIE.

Tenez, sous cette table, et vite.

HENRY, il se cache sous la table.

Là ? allons.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. et Mme WASNAER.

JULIE.

Vous voilà déjà de retour ?

WASNAER, avec humeur.

Oui, mon enfant.

Mme WASNAER.

Mon Dieu, oui, ma pauvre Julie.

JULIE.

Est-ce que le bal n'aurait pas eu lieu.

WASNAER.

Si, il est en train.

JULIE.

Qu'avez-vous donc? vous paraissez tous les deux bien fâchés.

Mme WASNAER.

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont peu galans.

WASNAER.

La ridicule engeance que nos bégueules d'à présent!

JULIE.

Que vous est-il donc arrivé?

Mme WASNAER.

Écoute.

Air : *La danse n'est pas.*

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais le bal m'offrait ce plaisir,
Moi, qui suis prompte à le saisir,
Sur les rangs je m'offre moi-même;

Juge de mon dépit extrême,
On me voit, on jase tout bas,
On m'admire du haut en bas;
Mais pour danser (*bis.*) on ne m'invite pas.

JULIE.

Cela est-il possible!

HENRY, caché.

Cela n'est pas croyable.

Mme WASNAER.

Rien de plus vrai : l'humeur me prend; et, après deux-heures de mortification, je rejoins M. Wasnaer.

WASNAER.

Qui ne demandait pas mieux lui-même que de s'en aller.

JULIE.

Comment, Monsieur, est-ce que vous n'auriez pas dansé non plus?

WASNAER.

Pas formé le moindre petit pas.

HENRY.

Pas même un chassé!

WASNAER.

Pas même un chassé. J'arrive dans ce bal,

la musique augmentait encore ma gaîté naturelle ; j'admire d'abord tous les groupes d'une jeunesse... Ah ! d'une jeunesse charmante.... Puis, je fixe les yeux sur une jolie blonde, et m'approchant d'elle galamment.

Air : *Ma commère quand je danse.*

Je fais une révérence
Et lui presente la main,

On me répond du bout des lèvres.

Je me suis, pour chaque danse,
Promise jusqu'à demain,
Et ce serait faire un larcin...

Ah ! mon Dieu, Mademoiselle, je serais au désespoir de faire tort à qui que ce soit ; alors je m'adresse à une brune qui me répond lestement :

Monsieur, jamais je ne danse
Qu'avec mon petit cousin.

Et je vois auprès d'elle un petit jeune homme de cinq pieds huit pouces. Enfin, après avoir été rebuté par une douzaine de ces impertinentes, je rabats sur des beautés d'un âge un peu plus mûr, et je dis à l'une d'elles :

Même air.

Serait-ce une inconséquence
A moi, d'oser vous prier,
De former la contredanse?...
Mais ce Monsieur veut railler.

Railler! non parbleu, Madame! à votre âge!... à mon âge!.... Mais, je vous assure, Madame, que j'étais de mon tems un fort bon danseur, et il me reste encore... Je n'en doute pas, Monsieur; mais...

Je ne saurais apprécier
L'art et le goût de la danse
Du tems de François premier.

HENRY.

Ah! ah! ah!

WASNAER, à Julie.

Je ne trouve pas cela très-risible.

JULIE.

Je vous assure, Monsieur, que je ne ris pas, et que je n'en ai pas la moindre envie.

WASNAER.

C'est que je suis de très-mauvaise humeur, tel que vous me voyez.

Mme WASNAER.

On le serait à moins, on a beau dire. Tout

allait mieux autrefois, les jeunes gens étaient vifs, empressés, ardens; aujourd'hui ce sont des souches.

HENRY.

Oh! il y en a encore d'assez lestes.

WASNAER.

Non, Julie, ma femme a raison; il ne se fait plus de tours comme de mon tems.

JULIE.

Que voulez-vous? il faut prendre les gens comme ils sont. Mais est-ce que vous n'allez pas dans votre appartement pour vous déshabiller, vous mettre à votre aise?

WASNAER.

A quoi bon! Cabanel va revenir, ne nous voyant pas à ce bal... Apprête-nous le souper, nous allons l'attendre ici.

JULIE.

Ici?

Mme WASNAER.

Oui, nous allons l'attendre ici.

HENRY.

Et moi aussi.

JULIE.

Comment pourra-t-il s'échapper ?

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULIE.

WASNAER.

J'IMAGINE bien que notre ami Cabanel ne tardera pas à rentrer à l'heure qu'il est.

Mme WASNAER.

Je me souviendrai long-tems de cette maudite assemblée ; je n'ai jamais été si mal à mon aise.

WASNAER.

Ni moi non plus.

HENRY.

Ni moi non plus.

Mme WASNAER.

Un homme n'est pas et ubarrassé comme une femme, il se tire toujours d'affaire.

HENRY.

Je l'espère bien.

WASNAER.

Allons, allons; tiens, ma femme, n'y pensons plus. N'avons-nous pas de quoi nous consoler de cette petite disgrâce? et notre amour ne suffit-il pas pour cela?

Mme WASNAER.

J'en conviens, mon ami.

WASNAER.

Pourquoi avoir recours aux autres, quand on peut se suffire à soi-même?

Mme WASNAER.

Il est vrai.

WASNAER.

Parbleu! il me vient une bonne idée, excellente, ma foi. Il ne sera pas dit que la soirée se soit écoulée sans que nous ayons eu le plaisir... la satisfaction...

Mme WASNAER.

Que vous passe-t-il par la tête, M. Wasnaer?

WASNAER.

Je vais te conter cela, mignonne; fermons d'abord la porte. On peut être fou par fois; mais il faut être assez raisonnable pour cacher ses folies aux autres.

HENRY.

Bonne précaution ! mais que diable va-t-il donc faire ?

WASNAER.

Tu ne devines pas ?

(Il ôte son épée qu'il met sur le canapé.)

Mme WASNAER.

Non.

WASNAER.

Cela n'est pas étonnant ; il y a si long-tems ! (*L'appelant.*) Mon cœur !

Mme WASNAER.

Mon ami !

WASNAER.

Air : *Te souvient-il de cette fête ?*

Te souvient-il de l'allemande
Qu'à ma noce on nous fit danser ?

MADAME WASNAER.

Il me souvient de l'allemande
Qu'à ma noce on nous fit danser.

WASNAER.

Eh ! bien, ton époux te demande
Ta main, peux-tu la refuser ?

MADAME WASNAER.

Lorsqu'un tendre époux nous demande
La main, peut-on la refuser?

WASNAER.

Par le plaisir, tous deux en nage,
En vain nous étions aux abois
Nous recommençâmes deux fois;
Deux fois c'est bien fort à notre âge. } (*bis.*)

MADAME WASNAER et M. WASNAER.

{ Ma / Ta } main qui tremble dans la { tienne. / mienne. }
Malgré les ans,
En moi ramène
Le printems.

WASNAER.

Allons, viens... (*Il prélude.*) La-ri-de-ra.

(Ils dansent l'allemande sur l'air du vaudeville final, qu'ils chantent eux-mêmes.)

Mme WASNAER.

Ouf.... je n'en puis plus; cela étouffe de danser et de chanter tout-à-la-fois.

WASNAER, s'appuyant sur la table.

C'est vrai; mais quand on n'a pas de musicien sous la main.

HENRY.

Pas de musicien sous la main! oh! il serait

fort mal à moi de ne pas leur en donner le plaisir tout entier.

WASNAER.

Allons, ma femme, un peu de courage ! nous n'avons encore fait que la moitié des passes; viens.

Mme WASNAER.

Allons, mon ami, je le veux bien.

(Ils recommencent à danser, Henry joue du fifre, et dès qu'ils s'en aperçoivent, ils restent stupéfaits.)

Mme WASNAER.

Quel miracle !

WASNAER.

Quel prodige !

Mme WASNAER.

D'où cela peut-il venir ?

WASNAER, découvrant Henry.

O ciel ! un homme caché chez moi !

HENRY, fuyant par la porte du fond.

Sauvons-nous, il est tems.

WASNAER, cherchant son épée.

Au voleur ! au voleur !

JULIE, accourant et regardant sous la table.

Bon, il est parti.

Mme WASNAER, tombant sur un fauteuil.

Ah ! je me trouve mal.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CABANEL, ramenant Henry par le collet.

WASNAER.

Ah ! nous allons savoir ce que c'est.

JULIE.

Ciel ! tout est perdu !

CABANEL, à Henry.

Allons donc, Monsieur, allons donc.

HENRY.

Tout autre que mon capitaine...

CABANEL, reconnaissant Henry.

Eh ! mais c'est Henry, notre musicien.

WASNAER.

Dont Madame demandait des nouvelles avec tant d'intérêt ? Tu vois, mon ami, il n'a pas perdu de tems.

Mme WASNAER, allant vers Henry.

WASNAER, à sa femme avec jalousie.

Vous voilà confondue, Madame.

Mme WASNAER.

Non, mais bien surprise de le trouver ici, quand, moi-même, j'avais fermé la porte pour empêcher qu'il n'entrât.

WASNAER, en colère.

Nous saviez donc qu'il devait venir ici ?

Mme WASNAER, regardant Julie.

Non pas précisément... mais nous nous en doutions.

WASNAER, avec fureur.

Madame Wasnaer... Madame ! j'ai toujours été très-chatouilleux sur cet article... (*Voulant se jetter sur Henry.*) Réponds-moi, fripon.

Mme WASNAER.

Eh ! de grâce, M. Wasnaer, laissez-là votre impertinente jalousie. Ne voyez-vous pas, nigaud, que c'est Julie que tout cela regarde, et qu'il n'est pas du tout question de moi ?

CABANEL, à part.

Je commence à être au fait.

WASNAER.

Comment ?

Mme WASNAER.

Ils s'aimaient il y a deux ans, ils viennent de se rencontrer ; rien de plus juste et de plus naturel d'après le bien que notre ami nous a dit du jeune homme.

CABANEL.

Voilà donc la cause du refus de cet établissement avantageux ?

HENRY.

Il est vrai, mon capitaine.

CABANEL.

Je ne saurais t'en blâmer. (*A Wasnaer.*) Et si ce mariage se fait, mon ami, je veux lui tenir lieu de père.

HENRY.

Ah ! mon capitaine.

Mme WASNAER.

Et mon mari et moi, en tenant, à Julie, la promesse que nous lui avons faite de l'établir, nous nous acquitterons envers Henry de la complaisance qu'il a eue d'employer ses talens à nous faire danser.

JULIE.

Ah ! Madame !

CABANEL.

Comment ! à vous faire danser !

WASNAER.

Je te conterai cela, mais vraiment la tête m'allait tourner.

Mme WASNAER.

Tout cela est fort bien, mais à présent vous allez me dire comment il se trouve ici.

JULIE.

Air : *De la croisée.*

Dans une bonne intention,
Et me défiant de moi-même,
Je prends une précaution,
Contre le dieu qui veut qu'on aime.
Porte fermée à double tour,
Je n'en suis pas moins exposée,
Car il a des ailes, l'amour,
La chambre une croisée. (*bis.*)

WASNAER, à Henry.

Ah! Monsieur de l'escalade....

CABANEL.

Point de reproches, il va souper avec nous, ce soir nous arrangerons les affaires, et demain la noce.

WASNAER.

Où, j'espère, nous danserons.

Mme WASNAER.

WASNAER.

A moins qu'il ne survienne encore quelque accident.

VAUDEVILLE.

Allemande.

WASNAER.

Du sort hélas!
Par la règle absolue,
Rien, mes amis, n'est certain ici, bas;
Tel qui d'un projet,
D'une affaire bien vue,
Danse satisfait,
Prévoyant bonne issue,
Souvent verra
La danse interrompue;
Il faut s'attendre à cet accident-là.

HENRY.

Un jeune amant,
Près de sa prétendue,
De son bonheur veut avancer l'instant :
Par ses doux propos,
La fillette est émue,
Mais, mal-à-propos,
La maman revenue,
Voilà,
Par-là
La danse interrompue.

JULIE, au public.

Quand vous claquez,
Scène avec art tissue,
Couplets fleuris par le bon goût mar
L'auteur indiscret,
A danser s'évertue :
Qu'un coup de sifflet
L'atteigne dans la nuc,
Voilà
Par-là
La danse interrompue;
Comment tenir à cet accident-là?

ENSEMBLE.

Protégez-là,
La danse interrompue,
Et sauvez-là,
De cet accident-là.

FIN DE LA DANSE IN

LA

MATRONE D'ÉPHÈSE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 octobre 1792.

NOTICE

SUR M. RADET.

Jean-Baptiste RADET, né à Dijon, le 21 janvier 1752, fut interrompu dans ses études, à l'âge de 13 ans, pour apprendre la peinture. Il avait fait de grands progrès dans cet art; il y obtint même des prix, et l'avait déjà exercé assez long-tems, lorsqu'en 1779 il imagina de faire la critique en vaudevilles de l'exposition des tableaux du salon. Cette nouveauté dont personne encore ne s'était avisé fut trouvée si piquante qu'on lui conseilla de se livrer au théâtre.

S'étant laissé persuader, il commença par faire des pièces pour Audinot, entre autres *les Audiences à la mode*, où Michot joua un rôle. Après cela il donna aux Italiens de la rue Mauconseil une parodie de *Jeanne de Naples*, qui eut quelque succès.

Ayant donné l'essor à sa fécondité, il fit pour ce théâtre un grand nombre d'autres pièces dont la plus grande partie en société avec

M. Barré, parmi lesquelles il y en eut une qui attira la foule, celle intitulée *les Docteurs modernes*, à cause du ridicule qu'elle jetait sur Mesmer, son baquet et le magnétisme.

Lors de l'établissement du Vaudeville, en 1790, la première pièce qu'il donna à ce nouveau théâtre fut *le Prix*, ou *l'Embarras du choix*.

Le vaudeville de *la Chaste Suzanne*, qu'il donna avec MM. Barré et Desfontaines, lui attira, ainsi qu'à ses deux collaborateurs, une persécution du gouvernement révolutionnaire. Cette pièce parut pour la première fois pendant qu'on instruisait l'inique procès de l'infortuné Louis XVI. Un des personnages y prononçait ces paroles : « Vous êtes ses » accusateurs, vous ne pouvez pas être ses » juges. » La faction triomphante s'en fit sur-le-champ l'application. Le lendemain, la pièce est arrêtée, et les trois auteurs envoyés à la force. Ils y restèrent quatre mois; et ils n'échappèrent à la mort qu'à force de sollicitations de leurs amis, et parce qu'ayant fait deux pièces pleines de patriotisme de circonstance, au milieu même du brouhahas de leur prison, où ils étaient avec quarante

Depuis l'existence spéciale du Vaudeville, jusqu'en 1815, M. Radet s'est consacré exclusivement à sa prospérité, et il a fait, tant à lui seul, qu'en société avec MM. Barré, Piis, Desfontaines, Després, Bourgueil et autres, plus de cent vingt pièces en Vaudevilles.

Ce théâtre est un peu déchu de l'ancienne splendeur où ces spirituels apôtres de la gaîté l'avaient porté, quoique depuis leur retraite une légion de nouveaux auteurs soient venus l'approvisionner. Peut-être est-il moins suivi, parce que plusieurs autres théâtres donnent aussi beaucoup de vaudevilles. D'ailleurs tous les genres s'usent à la fin.

Dans les pièces qui portent son seul nom, M. Radet a été puissamment secondé par une femme de beaucoup d'esprit, qui, par modestie, n'a jamais voulu être connue. Madame K.... a eu une part égale à la sienne, dans la composition de presque tous ses ouvrages.

Dans la même année que M. Radet publia sa critique du salon, il fut attaché à Mme la duchesse de Villeroy, en qualité de secrétaire bibliothécaire. Il est de l'académie de Dijon. L'ancien gouvernement lui fesait une pension de 4,000 francs.

C'est à lui qu'on a dû l'institution des *Di-*

. de Ségur, Després, Deschamps, Du-
' et Chazet. On y proposait le soir des
ts de chansons, qui, un mois après, y
ent chantées. Ces dînés commencèrent
vendémiaire an V; on en a imprimé les
eils, qui sont recherchés aujourd'hui avec
tant plus d'empressement, que la chanson
mence à tomber parmi nous.

cette réunion célèbre ont succédé les
s du Caveau, qui ont fait place aux
ers de Momus, qui existent encore main-
nt, mais qui sont trop nombreux en
onnaires et beaucoup moins féconds
productions chantantes que les anciens
s.

a liste des pièces où M. Radet a pris part,
celle qu'il a fait jouer seul, serait trop
ue, et d'ailleurs nous ne pourrions la
ier avec assez d'exactitude.

PERSONNAGES.

MÉGAS.
ERGATE.
ISMÈNE.
CORINE.

La scène est dans une campagne près d'Éphèse.

LA

MATRONE D'ÉPHÈSE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un site champêtre, très-sauvage, parsemé de rochers et de cyprès; au fond, une montagne très escarpée, dans le fort de laquelle est creusé un tombeau, qui s'ouvre à deux battans, et qui est éclairé par une lampe funèbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMÈNE, CORINE.

Au lever du rideau, Ismène paraît, assise dans le tombeau, la tête appuyée sur sa main, et accoudée sur une petite table à l'antique. Corine est assise à l'avant-scène, sur un banc de gazon. Elles ont toutes deux le mouchoir à la main.

ISMÈNE.

Jour et nuit, nuit et jour,
A toute heure,
En ce séjour,

Je pleure, je pleure;
Jour et nuit, nuit et jour,
A toute heure,
En ce séjour,
Je pleure, je pleure.

CORINE, à part.

Ma pauvre maîtresse !

Air : *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Elle est encor la même,
Et veut finir ses jours;
A sa douleur extrême
Laissons un libre cours...
Ça n' dur'ra pas toujours. (*Ter.*)

Je l'espère au moins.

ISMÈNE, toujours dans le tombeau.

Air : *Une lumière vive et pure.*

Pour mettre fin à ma tristesse,
Ah ! que la mort vient lentement!
En vain je l'appelle sans cesse,
Près de ce triste monument :
Cher époux, ombre que j'adore,
Mon ame va voler vers toi;
Oui, c'en est fait, demain l'aurore
Ne se lèvera plus pour moi.

CORINE, à [illegible].

La voilà plongée dans [illegible] plus profond[illegible]

douleur; c'est pourtant aujourd'hui le troisième jour que nous sommes renfermées dans ce tombeau ! le troisième jour que nous nous désespérons, le troisième jour que nous n'avons pris de nourriture... Ma maîtresse s'entend, car, moi; grâce aux soins du prévoyant Ergate, je me permets, incognito, quelques petits repas pour me donner la force de pleurer ... Ismène a fait tout ce qu'elle devait pour établir dignement sa réputation de veuve; elle a été au désespoir; elle a pleuré, gémi, sanglotté... et l'on sait ce que c'est qu'un chagrin si bruyant.

AIR : *De la croisée.*

Quelque soit l'extrême douleur
Dont une ame puisse être atteinte,
Elle est toujours au fond du cœur
Beaucoup moins forte que la plainte.
Un peu de faste entre souvent
Dans les pleurs qu'on nous voit répandre,
Et quelquefois on n'en répand
Que pour les faire entendre. (*bis.*)

Mais elle revient de son accablement.... Abordons-là.

(Elle s'approche d'Ismène.)

CORINE, du même ton.

Ma chère maîtresse, hélas ! (*Plus gaiment.*) Comment vous trouvez-vous, Madame ?

ISMÈNE.

Bien, mon enfant, mes forces diminuent sensiblement, toutes mes facultés s'anéantissent, et j'espère être bientôt délivrée du fardeau de ma pénible existence.... Tu n'as pas retrouvé le portrait ?

CORINE.

Non, Madame ; j'ai cherché inutilement dans tous les environs de ce tombeau. (*A part.*) Il n'est pas perdu pour long-tems.

ISMÈNE.

Le sort me refuse donc jusqu'au bonheur de mourir en contemplant l'image de celui pour qui je cesse de vivre !

CORINE.

Ce parti est-il donc irrévocable, Madame ?

ISMÈNE.

Est-ce qu'on peut survivre à un mari adoré ?

CORINE.

C'est difficile, surtout quand il n'est p[illegible] remplacé.

ISMÈNE.

Remplacé! Ah! que dis-tu?

Air : *Comment goûter quelque repos.*

Comment, avec un autre époux,
Oublier l'époux que je pleure?
Non, Corine, il faut que je meure;
Mon sort sera cent fois plus doux:
Pour quitter l'asile où nous sommes,
Mes efforts seraient superflus;
Quand celui que j'aimais n'est plus,
Sais-je s'il est encor des hommes! (*bis.*)

CORINE.

Ah! que oui, qu'il en est encore, et de très-aimables. L'espèce est un peu dégénérée; mais elle n'est pas détruite, Dieu merci.

ISMÈNE.

Laissons cet entretien, il est impossible de s'entendre, quand on n'a pas la même manière de sentir... Allons, je veux encore pleurer dans ce bosquet sauvage, où, pour la première fois, cet époux adoré me parla de son amour.

C'est un sort digne d'envie,
D'expirer en ce séjour.
Ah! je dois finir ma vie,
Où commença mon amour. (*Bis.*)

SCÈNE II.

CORINE, seule et respirant.

Ah!... j'ai laissé passer les premiers momens sans contrarier ma maîtresse, dans l'espérance que le tems calmerait sa douleur; mais enfin, il est un terme à tout, et voilà bien assez de chagrin comme ça.

On peut trouver du plaisir
A se nourrir de tristesse;
Oui, le chagrin peut offrir
A l'ame certaine ivresse;
Soir et matin,
Sans fin,
Sans cesse,
Soupirer, pleurer et gémir,
De sa douleur vouloir mourir;
Oh! c'est charmant, c'est charmant,
C'est charmant pour une veuve;
Mais pour fille en son printems,
Trop rigoureuse est l'épreuve, (*Bis.*)
Il fait bon vivre à vingt ans. (*Ter.*)

On vient... c'est sans doute Ergate, mon secret pourvoyeur.... justement.

SCÈNE III.

CORINE, ERGATE, portant une corbeille sous le bras et une amphore à la main, descend de la montagne en chantant.

ERGATE.

Fin de l'air de la carmagnole.

Narque de la tristesse,
Vive Bacchus et l'Amour.

CORINE.

Ah! mon Dieu, vous tairez-vous?... De quoi diantre parlez-vous là?

ERGATE.

De ce que je connais de meilleur au monde, avec vous, belle Corine.

CORINE.

Mais en ces lieux...

ERGATE.

ERGATE.

Tant mieux, ça finira bientôt.

CORINE.

Mégas va-t-il venir?

ERGATE.

Dans l'instant?

CORINE.

Avec le portrait?

ERGATE.

Avec le portrait; dame, un soldat n'est pas toujours maître de son tems; v'là le moment de la ronde, et s'il n'était pas à son poste... c'est que, voyez-vous, il y va de sa vie, si le corps qu'on lui a donné à garder...

CORINE.

A-t-on peur qu'il s'en aille!

ERGATE.

Non, pas tout seul, mais on craint que ses parens ou ses amis ne l'enlèvent, à cause qu'on dit comme ça qu'ils sont fâchés d'li voir une sépulture en plein vent.

CORINE.

C'est singulier.

ERGATE.

Air : *Des pendus.*

Le tombeau de ce défunt là
N'est pas fait comme celui que v'là,
Le mort aussi n' mourut pas d' même,
Ça fait un' différence extrême...
Mais, dam! chacun meurt comm' i' peut,
Et n'a pas un tombeau qui veut.

CORINE.

Pauvre avoir que cela!

ERGATE.

En attendant, v'là l'panier de provisions que le jeune Mégas m'a dit de vous apporter.

CORINE.

Bien obligé.

ERGATE.

N'y a pas de quoi, charmante Corine, et il ne tiendra qu'à vous que je vous sois bien plus utile encore.

CORINE.

Et comment?.. Dans l'extrême affliction où je suis plongée...

ERGATE.

C'est égal, vous seriez cent fois plus triste; [illegible] et, je dis, en

fait de consolation, informez-vous de moi dans le pays ; j'suis connu.

Air : *Si j'en savons, mais voir' ment.*

Vous voyez en moi, mon cœur,
Le consolateur des veuves,
Et pour avoir cet honneur,
Vantez qu'faut d'la bonne humeur ;
Et tant, tant, tant et tant,
Dam, aussi, j'ons fait nos preuves,
Et tant, tant, tant et tant,
Que, vraiment, c'est étonnant.

CORINE.

Ça ne m'étonne pas.

ERGATE.

Prête à mourir de douleur,
Un' jeune et charmante veuve
Entendit pour son bonheur,
Parler de ma bonne humeur;
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' voulut m' mett' à l'épreuve
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' vécut joyeusement.

CORINE.

C'est admirable !

ERGATE.

J'entrepris, un beau matin,

La veuve d'un militaire,
Dam', c'était un fond d' chagrin
Qui devait durer sans fin;
Et tant, tant, tant et tant,
Je la consolai, ma chère,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu'all' en mourut subit'ment.

CORINE.

Voilà qui est fort engageant.

ERGATE.

Un' fois j'nons pas réussi,
Près d'une dame d'importance;
Mais de cette veuve, aussi,
L'chagrin était endurci,
Et tant, tant, tant et tant,
Qu' j'y perdis mon éloquence;
Et tant, tant, tant et tant,
Que j'y renonçai prudemment.

CORINE.

Tout ce que vous pouviez dire n'y fesait rien?

ERGATE.

Si fait, ça s'passait un p'tit brin, et pis ça li r'prenait, ça li r'prenait... Ah! mon Dieu, mon Dieu, comme ça li r'prenait! Enfin, suffit, gentille Corine, que j'm'offre à vous [illegible] même, j'ai r'marqué vot' maî-

tresse, sa douleur n'est pas ben enracinée, et j'sens que j'peux vous entreprendre toutes les deux.

CORINE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux un consolateur à moi seule. Je ne suis pas si obstinément affligée que votre grande dame; mais j'ai certains momens où vous me trouveriez peut-être inconsolable; je vous en avertis.

ERGATE.

Fiez-vous à moi; j'sais c'qu'il vous faut.

CORINE.

Air : *O Pierre! ô Pierre!*

Votre zèle me flatte;
Je le dis entre nous :
Je ne suis point ingrate,
Après des soins si doux :
Ergate! Ergate!
J'étais morte sans vous.

ERGATE.

Bah! est-ce que ça se gagne?

CORINE.

C'est une chose si dang[illegible]ise que l'exemple!

ERGATE.

Oui, c'est beau... Quoiqu'ça, j'dis... Tant qu'il y aura des maris dans c'monde-ci, ce s'ra une folie d'en aller chercher dans l'autre.

CORINE.

C'est que vous n'avez pas d'idée de l'amour de ma maîtresse pour son époux; aussi, tout Éphèse ne parlait que d'elle.

Air : *La curiosité.*

Les hommes en tous lieux allaient citant sans cesse
Sa beauté;
Les femmes en secret vantaient de sa sagesse
La rareté;
Enfin, chacun, mon cher, venait voir ma maîtresse
Par curiosité.

ERGATE.

Dam' aussi, v'là de ces choses qui n'se voient pas tous les jours; une femme qui adore son mari!...

CORINE.

Hélas! ce mari adoré est mort, après deux ans de mariage, et sa veuve a résolu de tar-

CORINE.

Par attachement pour elle, et pour celui qu'elle regrette.

ERGATE.

Vous l'aimiez aussi ?

CORINE.

Ah ! mon cher Ergate, quelle perte j'ai faite !

Air : *Le sommeil fuyant de mes yeux.*

Ma maîtresse pleure un mari
Dont la tendresse était extrême ;
Moi, je pleure un maître chéri,
Mon chagrin est presque le même :
Hélas ! de sa tendre amitié
J'avais tant de fois eu la preuve,
Qu'à sa mort, comme sa moitié,
Je crus devenir veuve.

ERGATE.

Faut une terrible amitié, pour se croire comm' ça veuve d'un homme qu'on n'a jamais épousé.

CORINE.

J'aurais peut-être imité ma maîtresse, dans son désespoir, si le ha---d n'eût conduit ici le jeune Mégas.

ERGATE.

Mais, comment donc s'est faite cette bien heureuse rencontre?

CORINE.

Sur la fin du premier jour de notre arrivée dans ce tombeau, ayant entendu quelque bruit dehors, je sortis, sans être aperçue de ma maîtresse; je trouvai ce jeune homme à la porte, où nos gémissemens l'avaient attiré; la jeunesse, la beauté d'Ismène, lui inspirant soudain le plus vif intérêt, il résolut de la consoler: l'extrême ressemblance que je lui trouvai avec le défunt, me fit croire qu'il pourrait réussir, et me détermina à le seconder de tout mon pouvoir.

ERGATE.

V'là une ressemblance qu'est comme faite exprès.

CORINE.

Cependant, ce n'était pas le moment de le présenter, et pour lui procurer une première entrevue, j'imaginai de m'emparer du portrait du mari, et de laisser croire à ma maîtresse qu'elle l'avait perdu. Je le donnai à Mégas, qui sait peindre, et qui a dû y retoucher un

dit de venir à vot' secours, v'là qu'j'y viens, j'vous vois, vous m' plaisez, j'ai soin d'vous, et... c'est tout simple... Allez, allez, tout ça fait ben voir qu'il y a toujours une providence pour empêcher les veuves de mourir de chagrin... Mais v'là le jeune homme lui-même.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MÉGAS.

ERGATE, à Mégas, qui n'ose approcher.

J'SOMMES seuls.

CORINE.

Air : *Venez, venez vous rendre.*

Approchez-vous, sans crainte,
Soyez le bien venu ; seigneur !

MÉGAS.

Ah ! près de cette enceinte,
Quel trouble est dans mon cœur !

CORINE.

Ce trouble est à sa place :
En ces lieux vous aurez accès ;
Amoureux sans audace,
Je réponds du succès :
Mais il vous faut pour guide

Sincérité, discrétion;
C'est ce qui nous décide,
En toute occasion.

MÉGAS.

Ah! l'infortunée et trop sensible Ismène peut-elle inspirer d'autres sentimens que ceux de la tendresse la plus pure!

CORINE.

Le portrait?

MÉGAS, le lui donnant.

Le voici.

CORINE, l'examinant.

Bon : la ressemblance est parfaitement exacte, et le travail du peintre ne se devinera jamais.

ERGATE.

Air : *Aimez-vous, mam'selle Zuzon.*

A ses yeux c'portrait si cher
N'aura pas moins d'charmes;
Et puis, d'ailleurs, il est clair
Qu'on n'saurait y voir ben clair
A travers les larmes.

MÉGAS.

Tu crois donc qu'Ismène...

CORINE.

Ne se doutera de rien, j'en réponds.

ERGATE.

Eh ! parguene ! la v'là ben malade.... Elle ne perd pas au change.

CORINE.

Voilà du moins un portrait qui ressemble à quelque chose.

Air : *Je ne suis plus dans l'âge heureux.*

Envain d'un objet qui n'est plus
On veut adorer la copie ;
Quand les regrets sont superflus
Leur durée est bientôt finie.
Si l'on fixe de tems en tems
Le portrait d'un amant fidèle,
C'est qu'il prépare les instans
Que l'on passe avec le modèle.

ERGATE.

Oui, ce n'est pas tout qu'un portrait soit parlant, faut encore que l'original puisse parler.

MÉGAS.

Ah ! Corine, j'ai bien peur de ne pas réussir.

ERGATE.

C'était donc un homme ben étonnant que le défunt ?

CORINE.

Il est aimé... et puis, il est mort.

ERGATE.

C'est égal... et j'suis ben sûr que c'dé là, tout défunt qu'il est, n'vaut pas c'vi ci, qui s'porte aussi ben que moi.

CORINE.

Certainement, il n'y a pas de compara

MÉGAS.

Tu veux donc que j'espère?

CORINE.

Je suis sûre que le succès dépend de v

MÉGAS.

De moi?

CORINE.

Avez-vous une grande envie de réussir

MÉGAS.

Ah! Corine...

CORINE.

Prenez garde à ce que vous dites.

Air : *Du vaudeville de la Soirée Orageuse.*

On suit un caprice imprudent
Auprès d'une femme jolie;
On prend pour un amour ardent

Dans ses discours on est glacé,
Nous savons alors nous défendre ;
Mais un désir bien prononcé,
Tôt ou tard nous force à nous rendre.

ERGATE.

Un désir bien prononcé ? En ce cas, charmante Corine, je compte sur vous.

CORINE.

Je vous dis le secret du corps, profitez-en.

MÉGAS.

J'y mettrai tous mes soins.

CORINE.

Je vais rejoindre ma maîtresse, et je lui annoncerai, comme nous en sommes convenus, que vous avez trouvé le portrait; mais que vous ne voulez le rendre qu'à elle.

MÉGAS.

Ah ! Corine, je te devrai mon bonheur.

ERGATE.

Et je me charge d'acquitter la dette.

CORINE.

Et je ne fais pas de crédit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ERGATE, MÉGAS.

ERGATE, suivant des yeux Corine.

Ça s'rait, morgué ! trop dommage de laisser pâtir un si bieau brin d'fille faute de s'cours..... Ah ! ça, jeune homme, v'là mes affaires en bon train avec la suivante ; faut tâcher que les vôtres aillent de même auprès d'la veuve, et que je ne fassions qu'une noce.

MÉGAS.

Mais songe donc qu'Ismène, tout entière à sa douleur...

ERGATE.

Bah ! Est-ce que vous donnez là d' dans, vous ? Eh ! ben, moi, pas du tout.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Une femme prend toujours
A r'bours
Le ch'min qu'ell' veut suivre :
D'abord, pour se faire poursuivre,
Ell' se sauve' des amoureux ;
Puis afin qu'on la console
Par quelque douce parole,

[redacted]

All' s'arrache les cheveux;

(*Bis.*) Mais c'te douleur si sublime;
Ça n'est, morgué! qu'pour la frime:
Quand d'chagrin alle veut mourir,
C'est pour vivre de plaisir. (*bis.*)

MÉGAS.

La douleur d'Ismène a je ne sais quoi de respectable, d'imposant...

ERGATE.

Oui, qui encourage.

MÉGAS.

Air : *Un enfant plein de charmes.*

Le respect, à sa vue,
Malgré moi m'interdit;
Mon ame trop émue
Enchaîne mon esprit;
Le désir, la contrainte
M'agitent tour-à-tour,
Pour avoir moins de crainte,
Mon cœur a trop d'amour. (*bis.*)

ERGATE.

Eh ben! tant pis pour vous, ce n'est pas ça.

MÉGAS.

Je ne sais, vraiment, si j'aurai le courage de lui parler de ma tendresse.

ERGATE.

Eh ben! ne l'y en parlez pas, par
comme dit la chanson.

Air : *Regard vif et joli maintien.*

Après tout, pour s'exprimer bien,
Parler, est-il si nécessaire?
La parole est un vieux moyen
Dont souvent nous n'avons que faire :
D'ailleurs, dans un doux entretien,
Avec l'objet dont on affolle,
Lorsque la bouche ne dit rien,
Les yeux n'ont-ils pas (*bis.*) la parole. (*Bi*

Bien loin que d'un fidèle amant
La voix seule soit l'éloquence;
Le tendre amour, l'amour ardent
Ne s'exprime bien qu'en silence.
Interrogez l'amant heureux,
Il dédaigne un discours frivole :
Est-il au comble de ses vœux!
Ce qu'il sent s'exprime bien mieux
Quand il a perdu (*bis.*) la parole. (*Bis*

MÉGAS.

Ismène s'avance... Qu'elle est intére

ERGATE.

Elle n'a pas, morgué, l'air d'un
rante, non... oh! ces femelles!

MÉGAS.

Paix! écoutons!

(Ils se retirent.)

SCÈNE VI.

ERGATE, MÉGAS, ISMÈNE, CORINE.

CORINE.

Oui, Madame, c'est à vous seule qu'il veut rendre le portrait.

ISMÈNE.

Mais, Corine...

CORINE.

Air : *D'un bouquet de romarin.*

Rien ne m'étonne, entre nous,
Dans ce qu'il exige;
Partout on parle de vous
Comme d'un prodige;
Pour admirer tant d'attraits,
En ces lieux il cherche accès,

Et d'ailleurs...

Tout homme veut voir de près
Femme qu'il oblige.

ISMÈNE.

Il fallait lui dire...

CORINE, à Mégas, lui fesant signe d'avancer.

Jeune homme, vous pouvez vous adresser à ma maîtresse.

MÉGAS, avec timidité, à Ismène qui détourne les yeux.

Air : *Pour vous je vais me décider.*

Voilà l'image d'un époux
Dont la perte cause vos larmes :
Je n'ai voulu rendre qu'à vous
Ce tableau pour vous plein de charmes.

ISMÈNE, sans lever les yeux.

Donnez.

MÉGAS, lui remettant le portait.

Ah ! de l'objet de vos regrets
Que le sort est digne d'envie !
Combien à ce prix je serais
Heureux de perdre un jour la vie. (*Bis.*)

CORINE, à Ismène.

Ce jeune homme s'explique fort bien.

ISMÈNE, considérant le portrait.

Jamais ce portrait ne m'a si bien rappelé l'objet de ma tendresse.

CORINE, à part.

Bon.

ISMÈNE.

Je ne l'ai jamais trouvé si ressemblant.

CORINE, à part.

Fort bien.

ERGATE, à part.

V'là c' qui s'appelle une mémoire heureuse.

ISMÈNE, offrant à Mégas sa bourse, sans le regarder.

Recevez cette marque de ma reconnaissance.

MÉGAS, refusant.

Même air.

Cet or que vous daignez m'offrir,
Je ne puis l'accepter, Ismène :
Il m'ôterait tout le plaisir
D'avoir adouci votre peine.
Un époux fait couler vos pleurs,
Hélas ! dans cette conjoncture,
Pourquoi ne puis-je à vos douleurs
Le rendre autrement qu'en peinture ! (*bis.*)

CORINE, bas à Ismène.

Cette délicatesse annonce une ame bien née.

ISMÈNE.

Ma surprise est extrême. (*A Mégas en le fixant.*) Quoi ? vous refusez !... Ciel....

MÉGAS, à part.

Je tremble.

ERGATE, à part.

V'là l'défunt ressuscité.

ISMÈNE, très-émue en fixant Mégas.

Corine !

CORINE.

Madame !

ISMÈNE.

Regarde... O prodige !... Vois-tu ressemblance ?

CORINE, feignant une grande surprise.

Grand Dieu !.... Effectivement.... époux.

ISMÈNE.

Mon époux !... Ah ! malheureuse !...

MÉGAS.

Madame

ISMÈNE.

Eloignez-vous, au nom des dieux.

MÉGAS.

Ah ! ne me privez pas sitôt du plaisi contempler le plus bel ouvrage.

CORINE, bas à Ismène.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que l même de sa voix rappelle?...

ISMÈNE.

Pourquoi m'en faire apercevoir.

MÉGAS.

Air : Je ne croyais pas vous déplaire.

Oui, ce qu'on dit partout d'Ismène
Est au-dessous de ses attraits;
Qui la voit partage sa peine,
Et voudrait finir ses regrets :
Qui peut l'entendre,
Ne saurait se défendre
D'admirer ses vertus, ses grâces, ses appas :
Ah! d'un sentiment plus tendre,
On ne lui parlera pas;
Mais (*Bis.*) on y songera tout bas.

ENSEMBLE.

CORINE, ERGATE, à part.

Au doux charme de l'entendre
Elle ne cèdera pas,
Mais elle y songera tout bas.

ISMÈNE, à part.

Au doux charme de l'entendre
Je ne me livrerai pas,
Mais je crains d'y songer tout bas.

MÉGAS, à part.

Ah! d'un sentiment plus tendre
On ne lui parlera pas,
Mais on y songera tout bas.

(Ismène rentre dans le tombeau.)

SCÈNE VII.

ERGATE, CORINE, MÉGAS.

ERGATE, avec admiration.

Fragment de l'Ami de la Maison.

Le voilà le vrai modèle
De la constance femelle.

MÉGAS.

Elle refuse de m'entendre ; elle évite ma présence. Comment, et sous quel prétexte, oser désormais reparaître à sa vue ?

CORINE.

C'est-là le difficile.

ERGATE.

Oui, v'là le hic.

MÉGAS.

Le temps presse, en proie à la plus vive douleur, refusant toute espèce de nourriture...

ERGATE.

Queu dommage !

CORINE.

Il faudrait..

ERGATE.

Oui, si l'on pouvait...

CORINE.

Trouver un moyen de la déterminer... en supposant par exemple...

ERGATE.

C'est ben mon avis...

CORINE.

Hein !

ERGATE.

Oui, sûrement...

CORINE.

Tu dis ?...

ERGATE.

Comme vous dites...

CORINE.

Ah ! ah !

MÉGAS.

Ma chère Corine, je n'ai recours qu'en toi.

CORINE.

C'est qu'il faut l'obliger, la forcer de vous entendre...

ERGATE.

C'est ça.

ERGATE.

Air : *De Philippe et Georgette.*

De l'ardeur d'un fidèle amant,
Par devoir il faut se défendre;
Et malgré soi, secrètement,
On a le désir de se rendre. (*Bis.*)
Mais en cédant à son vainqueur (*Bis.*)
Sans manquer à sa bienséance,
Femme veut conserver l'honneur.

ERGATE.

L'honneur!

CORINE.

Eh! oui, l'honneur,
Eh! oui, l'honneur,
Oui, l'honneur de la résistance. (*Bis.*)

J'imagine un moyen...

MÉGAS.

Ah! tu me rends la vie!

ERGATE.

Elle en est bien capable.

CORINE.

Chut! ma maîtresse m'appelle... Elle vi
tenez-vous à l'écart, écoutez et profitez.

ERGATE.

Écoutons et profitons.

(Ils se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

ISMÈNE, CORINE, MÉGAS et ERGATE, à l'écart.

ISMÈNE.

Il est parti?

CORINE.

Ce pauvre jeune homme!

ISMÈNE.

Que lui est-il arrivé?

CORINE.

Sa situation est pénible.

ISMÈNE.

En quoi!

CORINE.

N'est-ce pas qu'il est intéressant?

ISMÈNE, avec expression.

Ah! oui, sans doute. (*A part.*) Que dis-je!

ERGATE, bas à Mégas.

Comprenez-vous !

MÉGAS, bas à Ergate.

Paix.

CORINE.

Figure agréable, air doux et timide... C'est cruel.

ISMÈNE.

Explique-toi.

CORINE.

Il est amoureux.

ISMÈNE.

Il est?...

CORINE.

Mon Dieu, oui;... mais séparé de celle qu'il aime, sans pouvoir un instant s'éloigner de son poste, n'ayant pas même la faculté de s'expliquer de loin, puisqu'il ne sait pas écrire.

ERGATE, bas à Mégas.

Ah! peut-on mentir!...

MÉGAS, à part.

Bien imaginé.

ISMÈNE.

Je le plains.

CORINE.

Il me priait de lui faire une lettre; mais ne sachant pas écrire moi-même, il m'a été impossible de l'obliger.... Cela m'a fait une peine!.... au point que, touchée de sa triste situation, j'ai promis de vous engager à lui rendre ce petit service.

ISMÈNE.

Moi!

MÉGAS, à part.

A merveille.

CORINE.

Vous êtes bonne, sensible, vous ne le refuserez pas.

ISMÈNE.

Mais vous n'auriez pas dû promettre...

CORINE.

Il vous a rendu le seul bien qui vous restait au monde, ce portrait...

ISMÈNE.

Oh! oui.

CORINE.

Il a refusé votre argent.

ISMÈNE.

Il est vrai!

CORINE.

On est bien malheureux, séparé de l'objet qu'on aime.

ISMÈNE.

Ah! dieux!

CORINE.

Refuserez-vous d'adoucir son sort?

ISMÈNE.

Mais ma situation...

CORINE.

Songez à la sienne.

ISMÈNE.

La tristesse.

CORINE.

Ne dispense pas d'être utile quand on le peut.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

En ce monde il faut s'entre-aider;
Telle est la loi de la nature
Dans cette funeste aventure,
Cela doit vous décider,
Ah! vraiment, je ne sais pas comme
On peut laisser quelqu'un languir :
Moi, quand je puis secourir,
Je ne saurais voir souffrir,
Surtout un beau jeune homme. (*bis.*)

ERGATE, à part.

Le bon cœur de fille.

ISMÈNE.

Oh! non, Corine, je ne puis, ni ne dois...

CORINE, fesant signe à Mégas de s'approcher.

Eh bien! puisqu'on me refuse impitoyablement; (*A Mégas.*) parlez donc vous-même, jeune homme.

ISMÈNE, avec agitation.

Quelle imprudence!

MÉGAS, abordant Ismène.

Madame...

ISMÈNE.

Ce que vous exigez...

MÉGAS.

Je n'exige pas, je supplie.

(Pendant ce couplet, Corine, aidée d'Ergate apporte ce qu'il faut pour écrire.)

ISMÈNE.

Air : *De Chardini.*

Respectez les maux, les ennuis
De la trop malheureuse Ismène;
Dois-je dans l'état où je suis
Me distraire, hélas! de ma peine?

MÉGAS.

Vous refuserez de me rendre la vie?

ISMÈNE.

Pour vous mes efforts superflus
Ne seraient d'aucune assistance :
Une ame qui n'existe plus
Peut-elle donner l'existence ?

CORINE, posément.

Allons, Madame, encore une bonne a
avant de mourir,

ISMÈNE, avec intention.

Mais une lettre d'amour....

MÉGAS.

Je n'ai que ce moyen pour épanche
cœur.

ISMÈNE.

Et..... cela vous fera donc..... un
plaisir ?

MÉGAS.

Cet écrit va décider de mon sort.

ISMÈNE.

Corine.

CORINE.

Oui, Madame, voici tout ce qu'il fa

MÉGAS, à part.

Comment prendra-t-elle cet aveu ?

ERGATE, à part.

V'là une lettre qui sera bentôt à son adresse.

MÉGAS, sfeant signe à Ergate.

Songe à veiller...

ERGATE.

Je vous entends; soyez tranquille. (*A part.*) Moi, tandis qu'on cherche à remplacer le défunt qu'est là dedans, j'men vais voir si l'on n'emporte pas le défunt qu'est là dehors.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MÉGAS, ISMÈNE, CORINE.

ISMÈNE, assise à table, à Mégas.

DICTEZ... j'écris.

MÉGAS, dictant avec timidité.

Air : *Du pas russe.*

Je voudrais en ce jour
Exprimer, peindre l'amour.

ISMÈNE, répétant après avoir écrit.

L'amour.

MÉGAS.

Dont j'éprouve en mon cœur...
En mon cœur,
L'ardeur.

ISMÈNE.

L'ardeur.

MÉGAS.

Mais le respect me rend tremblant.

ISMÈNE.

Tremblant.

MÉGAS.

En ce moment,
Et quand je vous vois,
Je perds la voix.

ISMÈNE.

La voix.

Eh ! mais... songez-vous bien à ce que vous dictez ?

MÉGAS, très-embarrassé.

Oui... non, Madame,... c'est que...

CORINE.

C'est qu'il est timide.

ISMÈNE.

Vous vous troublez !

MÉGAS, d'un ton suppliant.

Si vous vouliez suppléer ?...

CORINE, à Ismène.

Sans doute, il faut un peu aider à la lettre.

ISMÈNE, à Mégas.

Poursuivez...

MÉGAS, dictant.

Même air.

Je n'ai pas d'un amant
Séduisant
Le ton charmant.

ISMÈNE, écrivant et répétant.

Charmant!

MÉGAS.

Je suis dans mes disco
Sans détours,
Toujours...

ISMÈNE, écrivant.

Toujours!

MÉGAS.

Ce sentiment pour moi si doux....

ISMÈNE.

Si doux!

MÉGAS.

A vos genoux!
Je sens que mes yeux

Le peignent mieux.

(Il tombe aux pieds d'Ismène.)

ISMÈNE, se levant avec surprise.

Grands dieux!

CORINE, à part.

Voici le moment de la crise.

ISMÈNE.

Qu'ai-je entendu!

MÉGAS.

L'aveu de l'amour le plus tendre et le respectueux.

ISMÈNE, fièrement.

Est-ce à moi que l'on parle ?

MÉGAS.

Ne vous offensez pas, Madame, sentiment dont mon cœur vous garanti constance et la pureté.

ISMÈNE, à part.

Que je me sens émue !

MÉGAS.

Air : *Soumis au silence.*

Soumis au silence,
Tremblant à vos yeux,
Ma seule espérance

Est de conserver vos jours si précieux :
Vivez, belle Ismène, et je suis trop heureux.

ISMÈNE, à part.

Que sa voix est touchante !

MÉGAS.

Croyez que le ciel,
Témoin de vos larmes,
Créa tant d'attraits, forma tant de charmes,
Pour plus d'un mortel.
Après tant d'alarmes,
De cris et de larmes,
Rendez-vous
Aux vœux les plus doux.

ISMÈNE, à part.

ENSEMBLE.

Fuyons par prudence,
Je crains sa présence,
L'honneur me défend de l'entendre en ces lieux. (*bis.*)

MÉGAS.

Soumis au silence,
Ma seule espérance,
Est de conserver ses jours si précieux;
Vivez, belle Ismène, et je suis trop heureux.

(Ismène, après cet air, s'éloigne de Mégas. Elle monte sur la montagne, et Mégas l'y suit, quoiqu'elle lui ait fait signe de s'éloigner. L'orchestre joue le commencement du trio de Zémir et Azor : *Ah ! laissez-moi la pleurer.*)

CORINE, sur le devant de la scène.

Il ne reste plus que le devoir à combattre.

Air : *A Vénus disait Junon.*

C'est bien peu que la raison
Contre l'amant qui sait plaire;
En vain la bouche dit non
Quand le cœur dit le contraire :
Oui, c'est bien peu que la raison,
Contre l'amant qui sait plaire:
Quand on dit faiblement NON,
C'est OUI, que veut dire NON.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ERGATE.

ERGATE.

Tout est tranquille là haut, Dieu merci.... Eh ben, belle Corine, où en sont nos jeunes gens?

CORINE, les montrant sur la montagne.

Vous voyez. (*Ici Mégas tombe aux genoux d'Ismène.*)

ERGATE.

Eh! mais, il me semble que le désespoir de la veuve commence à s'affaiblir... Ah! ça, ma petite Corine, v'là un bel exemple à suivre;

Mégas est aux genoux de madame Ismène, je me précipite aux vôtres ; il lui parle de son amour, je vous déclare ma flamme ; j'n'entends pas ben ce qu'il lui dit ; mais c'est beau, c'est tendre, c'est séduisant... prenez que je vous dis tout ça.

CORINE.

Et vous, supposez que je vous réponds, comme ma maîtresse, que... la bienséance... le devoir, l'honneur...

ERGATE, se levant.

N'en parlons plus, c'est une affaire arrangée. Vous n'vous en repentirez pas Corine ; nous autres paysans, j'n'avons pas d'esprit d'étude, je n'savons pas d'biaux discours ; mais j'avons un'magnère d'éloquence naturelle plus solide que tous les petits mots des ferluquets d'la ville.

CORINE.

Nous verrons ça.

ERGATE.

C'est que, voyez-vous, ma petite Corine, j'ai un principe, moi.

Air : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Parmi les jeun' plantes sans nombre
Qui vont croissant dans mon jardin,
Quand j'en vois un' languir à l'ombre,

Je la r'plante au soleil, soudain.
Faut faire ici la même chose; (*bis.*)
Et t'nez, je vous l' dis, sans façon;
Un bon garçon,
Comm' moi, j' suppose,
C'est là l' soleil d'un jeune tendron. (*bis.*)

CORINE.

Ce soleil-là me semble bien ardent.

ERGATE.

Quand j'vous dis que j'sis vot' homme... Mais c'n'est pas l'tout d'soupirer, faut un peu songer à vivre.

CORINE.

Vous croyez donc que ma maîtresse se décidera?

ERGATE.

All'est, morgué, pus décidée qu'i' n'faut... Voici l'dîné du jeune homme qu'il m'a chargé d'apporter.

(Il prend le panier.)

CORINE.

Il viendra bien à propos.

ERGATE, arrangeant tout sur la table qui a servi à écrire.

Air : *Des billets doux.*

Ça, préparons tout, dépêchons,
Et sur cette table étalons

Ce repas est simple et grossier;
Mais c'est un fameux cuisinier
Que trois jours d'abstinence.

CORINE.

Comment donc; mais c'est comme un festin ?

ERGATE.

Ça n'a pas mauvaise mine. (*A Mégas et Ismène, qui sont sur la montagne.* (Vous êtes servis.

(Mégas et Ismène descendant de la montagne, Ismène ne fesant qu'une faible résistance.)

MÉGAS.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Quoi, je ne puis vous décider;
A prendre quelque nourriture!

ISMÈNE.

Non, je ne dois pas vous céder;
N'insistez pas, je vous conjure.

ERGATE.

Puisqu'à dîné, en ce moment,
C'est en vain que l'on vous invite,
Voyez-nous manger seulement;
Vous n'en mourrez pas moins ensuite. (*bis.*)

MÉGAS.

Quoi! vous seriez inflexible?

ISMÈNE.

Que vous êtes pressant!

ERGATE.

Allons, madame Ismène, faut s'fa
raison.

Air : *Vive un bon luron.*

Vous mourez d' chagrin,
Vous mourez d' tristesse,
Vous mourez de faim,
Vous mourez sans cesse;
Bah!
Restez-en là;
Croyez qu' vous v'là
Ben assez morte comm' ça.

MÉGAS.

Charmante Ismène!

ISMÈNE.

Hélas!

ERGATE, du même ton que Mégas.

Charmante Corine!

CORINE, imitant Ismène.

Hélas!

ERGATE.

Bah!

CORINE.

Je suis en tout l'exemple de ma maîtresse.

MÉGAS, à Ismène.

Laisserez-vous périr cette esclave fidèle?

ISMÈNE, à Corine.

Tu n'as pas, mon enfant, le même sujet d'affliction, et ton amitié pour moi ne doit pas te coûter la vie.

CORINE.

Renoncez à mourir, je consentirai à vivre.

MÉGAS.

AIR : *Guillot a des complaisans.*

Qu'au moins un sentiment si doux
Ici vous intéresse.

ERGATE.

Morgué, ça s'rait cruel à vous
D'immoler c'te jeunesse.

(Montrant Corine.)

MÉGAS.

Daignez venir à son secours.

ISMÈNE, après avoir encore un peu résisté.

Je cède à votre envie;
Oui, je prolongerai mes jours
Pour lui sauver la vie. (*bis.*)

ERGATE.

C'est ça une bonne maîtresse!

MÉGAS.

Mettons-nous à table. (*A Ergate.*) As-là haut?

ERGATE.

J'en arrive, rien ne bouge.

MÉGAS.

Bon.

CORINE, à Ismène.

Nous n'en serons pas moins tristes.

ISMÈNE, se plaçant.

Mais, près d'un jeune homme...

CORINE.

C'est à cause de cela qu'il faut prendi forces; une femme faible est sitôt vainc

ERGATE.

Certainement; on en prend beaucou famine.

ISMÈNE, à table et mangeant.

Tu me vois rougir de ma faiblesse.

MÉGAS.

Je ne me trouve heureux de vous peler à la vie, belle Ismène, que pour consacrer toute mon existence.

ERGATE.

On ne peut pas mieux dire. (*Versant à boire.*) Goûtez ce vin-là, Madame.

MÉGAS.

Et ne croyez pas pour cela, que je condamne votre douleur.

AIR : *De la romance de Daphne.*

Ah! je veux trouver des charmes
A m'affliger avec vous.

ISMÈNE.

Ah! oui.

MÉGAS.

En partageant nos alarmes,
Avant d'essuyer nos larmes,
Il faut pleurer avec nous.

ERGATE.

Oui, quand on est deux à remplir une tâche, c'est plus tôt fini.

MÉGAS.

Cependant, Madame, votre douleur doit avoir un terme.

ERGATE.

Faut que ça finisse.

ISMÈNE.

Quel époux j'ai perdu!.... Ah! tu le sais, Corine?

CORINE, sanglottant et mangeant.

Ah! ah!

MÉGAS.

Tant de grâces et d'attraits ne doivent pas être plongés dans une éternelle tristesse.

ERGATE.

Ça n'se peut pas...

ISMÈNE.

Air : *D' l'instant qu'on nous mit en ménage.*

O ciel! Mégas, est-il possible?
Que parlez-vous de mes attraits?
Corine, je dois être horrible,
Après tant de jours de regrets.

CORINE.

Non, vraiment, (*bis.*) vous êtes charmante,
Malgré vos pleurs, votre tourment,
Et vous pourriez, quoique mourante,
Ressuciter plus d'un mourant.

MÉGAS, CORINE, ERGATE.

Malgré vos pleurs, votre tourment,
Ah! vous pourriez, quoique mourante,
Ressusciter plus d'un mourant.

ERGATE.

Juges d'un homme qui se porte bien.

Air : *Margoton ma mie.*

(Buvant à la santé de Corine.)

Voulez-vous permettre ?

CORINE, trinquant.

C'est de tout mon cœur.

(Après avoir bu.)

J'en avais besoin, d'honneur !
Pour me, pour me, pour me remettre.

ERGATE.

Morgué ! la bonne liqueur !
Ça fait avaler la douleur.

MÉGAS.

Songe à toi, Ergate.

ERGATE.

Je ne m'oublie pas.

MÉGAS.

Tu iras ensuite là-haut.

ERGATE.

A propos, faut qu'j'y r'tourne.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je crains toujours secrètement
Qu'on n'enlève ce misérable ;

C'est que, s'il échappait, vraiment,
Il nous jouerait un tour pendable.

SCÈNE XI.

ISMÈNE, MÉGAS, CORINE.

(On se lève de table.)

ISMÈNE.

Mais, Corine, n'es-tu pas surprise, comme moi, d'une si parfaite ressemblance ?

CORINE.

C'est la réflexion que je fesais, Madame, et je disais, en moi-même, que, dans le costume du défunt, avec le casque, la mante, il n'y aurait pas la moindre différence.... Eh ! mais, on peut s'en convaincre ; nous avons là (*En soupirant.*) cette dépouille chérie.... Qui nous empêcherait d'essayer ?

ISMÈNE.

Y pensez-vous, Corine ?

CORINE.

Rien de plus innocent, Madame ; et d'ailleurs, une image vivante de cet époux qui n'est plus, est un moyen de renforcer encore votre douleur.

(Elle entre dans le tombeau.)

SCÈNE XII.

ISMÈNE, MÉGAS.

MÉGAS.

Puisque l'objet de vos regrets
Se peint sur mon visage,
Dans mon cœur comme dans mes traits,
Renvoyez son image.
Je suis sincère comme lui,
Comme lui, je vous aime;
Souffrez que je puisse aujourd'hui
Vous le prouver, vous le prouver de même.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CORINE, apportant la mante, le casque et le sabre du défunt.

CORINE.

Vous allez voir si je n'ai pas raison.

ISMÈNE.

En vérité, Corine, tu es d'une folie !...

CORINE.

Allons, jeune homme... D'abord l'épée... (*Elle la lui passe.*) Ensuite la mante.

(Elle la lui attache.)

ISMÈNE.

Quelle inconséquence! et que dirait-on si l'on savait?

CORINE, allant prendre le casque qu'elle a posé sur le banc de gazon.

Oui, mais personne ne saura...

(Mettant le casque à Mégas.)

Air : *voilà, voilà la petite laitière.*

Voyons, voyons, comme à cette ombre chère
Ce jeune homme ressemblera.
Fort bien... l'œil vif et la démarche fière...
Ah!
(A Ismène.)
Fixez un peu ce portrait-là.

ISMÈNE, ajustant Mégas.

Ceci n'est pas bien arrangé...
L'épée un peu plus en arrière...
Le cou beaucoup plus dégagé..
(Elle lui découvre le cou.)
Tu sais que c'était sa manière.
Sur la tête moins enfoncé,
Le casque serait mieux placé.
(Elle soulève le casque sur le front de Mégas.)

CORINE.

Voyez, voyez, comme à cette ombre chère
Ressemble ce jeune homme-là.
En vérité, plus je le considère,
(Ici Mégas baise la main d'Ismène.)
Ah!
C'est votre époux que je vois là.

MÉGAS, à Ismène du ton du dernier vers.

Aimez un peu ce portrait-là.

CORINE, en face de Mégas.

Air : *Je suis Lindor.*

C'est étonnant... Voyez de cette place...

ISMÈNE, regardant Mégas de côté.

Ah! de profil, comme il est ressemblant.

CORINE.

Pour moi, d'ici, je le trouve frappant :
Ce portrait là veut être vu de face.

ISMÈNE.

Quelle perte j'ai faite !...

MÉGAS.

Ah! si mes traits vous la rappellent, mon cœur devrait vous la faire oublier.

CORINE, à Ismène.

Peut-être même gagneriez-vous au change; car enfin, je ne veux pas troubler les mânes

du défunt; mais, soyons justes, il avait des défauts.

ISMÈNE.

Bien peu.

CORINE.

Pardonnez-moi... d'abord, l'humeur très-inégale...

ISMÈNE.

Oui, oh! pour cela, c'est vrai; mais aussi...

Air : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans ce défaut qu'il avait,
Ce cher objet de mes regrets!
Sans ce défaut qu'il avait,
Il eût été parfait.

CORINE.

Nous l'avons vu souvent d'humeur sévère.

ISMÈNE.

De tems en tems, je m'en souviens.

CORINE.

Bourru...

ISMÈNE.

Grondeur...

CORINE.

Et même assez colère.

Colère ! O ciel !

ISMÈNE.

Oui, j'en conviens.

Mais il faut l'avouer...

Sans ce défaut qu'il avait, etc.

CORINE.

Même air

Je dis, de plus, qu'il négligeait sa femme ;

ISMÈNE.

Il n'était pas aux petits soins.

MÉGAS.

Est-il possible !

CORINE.

Aussi, vraiment, toute autre que Madame,
Après sa mort l'aimerait moins.

ISMÈNE.

C'est possible... mais...

Sans ce défaut qu'il avait, etc.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ERGATE.

ERGATE, accourant tout effrayé.

Ah ! malheur épouvantable ; sauvez-vous, Mégas, tout est perdu.

ISMÈNE.

O ciel !

MÉGAS.

Que dis-tu ?

CORINE.

Qu'est-il arrivé ?

ERGATE.

Air : *Des trembleurs.*

Qu'ai-je vu ! miséricorde !
De scélérats une horde
S'avance, coupe la corde
Qui tenait... Vous savez où ?
Puis un coquin de la troupe,
Avec le défunt se groupe,
Et pour l'emporter en croupe,
Prend ses jambes à son cou.

MÉGAS.

Ah ! malheureux... je n'ai plus qu'à mourir.

Que dites-vous ?

MÉGAS.

Je répondais de ce dépôt sur ma tête... L'ordonnance est précise, et les juges inflexibles.

ERGATE.

Air : *Le cœur de mon Annette.*

On ne fera point grâce
'Au gardien négligent.
I' faut qu'i pren' la place...
La place de l'absent.

ISMÈNE et CORINE, très-effrayées.

Grand Dieu !

ERGATE.

Eh ! mais oui dà ;
Comment peut-on trouver un r'mède à ça ?

ISMÈNE.

Entends-tu, Corine ?

CORINE, rêvant.

Oui, vraiment, Madame ; et je cherche dans ma tête...

ERGATE, rêvant de même.

Et moi aussi ; mais je ne vois pas...

CORINE, rêvant encore.

C'est que...

ERGATE.

C'est qu'il n'y a pas un moment à perdre.

CORINE, toujours rêvant.

J'entrevois bien un moyen...

ISMÈNE.

Quel est-il?

CORINE, vivement.

Cela dépend de vous.

ISMÈNE.

De moi!

CORINE.

Vous sentez-vous capable d'une grande résolution?

ISMÈNE.

Ah! parle promptement.

CORINE.

Même air.

Un triste sort menace
Ce jeune homme imprudent.

ISMÈNE.

Eh bien!

CORINE, hésitant.

Changer un mort de place...

ISMÈNE, avec horreur.

Dieux !

CORINE, suppliant.

Pour sauver un vivant..
Eh ! mais, oui dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça. } (*Bis, avec Ergate.*)

ISMÈNE.

Qu'osez-vous me proposer ?

CORINE, avec chaleur.

Le seul moyen qu'il y ait de sauver un malheureux jeune homme qui s'est perdu pour vous ; car enfin, sans l'amour extrême que vous lui avez inspiré, aurait-il abandonné son poste ? Serait-il au moment de périr d'une mort affreuse ?

MÉGAS.

Ah ! je saurai bien échapper au supplice qui m'attend, et moi-même....

(Il veut se percer de son épée.)

ISMÈNE, jetant un cri.

Arrêtez.

Qu'exigez-vous de plus?

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Connaissez donc les convenances,
Et les usages d'aujourd'hui.
Il est certaines circonstances
Où femme ne dit jamais oui.

ERGATE.

Certainement: quand une femme s
on entend bien ce que parler veut dire

MÉGAS, se jetant aux pieds d'Ismène.

Mon sort est dans vos mains, Mad
consentez à vivre pour moi, ou rien ne
ra m'empêcher de mourir à vos pieds.

CORINE, montrant Mégas.

Voyez, Madame... Il y aurait vraime
l'ingratitude à ne pas lui sauver la vie.

ISMÈNE, vivement et très-émue.

Tu sais bien, Corine, que je ne fus ja
ingrate.

MÉGAS, toujours à genoux.

Prononcez.

ISMÈNE, après avoir hésité.

Vivez.

V'là c'que c'est.

MÉGAS, se levant avec transport.

Charmante Ismène, je n'ai point d'expression pour vous peindre mon bonheur.

ERGATE.

C'est bien. (*Bas à Mégas.*) Je me charge de reste, et demain, il n'y paraîtra plus là haut.

ISMÈNE.

Ce que c'est que de nous, ma pauvre Corine!

CORINE.

Il faut convenir aussi, Madame, que nous avions plus consulté notre gloire que nos forces.

VAUDEVILLE.

CORINE.

C'est téméraire, c'est imprudent,
D'essayer plus qu'on ne peut faire,
En toute affaire,
Premièrement
Il faut songer au dénoûment.

ISMÈNE.

J'étais pourtant bien résolue
A terminer ici mes jours,

Mais une puissance absolue,
Malgré moi, prolonge leur cours.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

ERGATE.

Veuve jolie à qui tout cède,
Au trépas ne doit point courir;
Jamais, sans être vieille ou laide,
Femme ne peut vouloir mourir.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

CORINE, à Ismène.

De vos beaux jours trancher la trame,
C'était dommage, en vérité;
Cet exemple eût été, Madame,
Perdu pour la postérité.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

MÉGAS, au public.

Ici l'auteur de la Matrone
Craint le refrain de ces couplets,
Après LA FONTAINE et PÉTRONE,
Comment compter sur un succès?
C'est téméraire, c'est imprudent
D'essayer plus qu'on ne peut faire.

Mais pour vous plaire,
On a souvent
Plus de zèle que de talent.

TOUS.

C'est téméraire, etc.

FIN DE LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

LA

BONNE AUBAINE

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET,

Représentée, pour la première fois, sur le théâ Vaudeville, le 28 janvier 1793.

PERSONNAGES.

GRIPARDIN, procureur.
MADAME GRIPARDIN.
DUVAL, premier clerc.
VICTOR, second clerc.
HIPPOLYTE, petit clerc.
UN TRAITEUR.
UN COMMISSIONNAIRE du bureau des diligences.

La scène est à Paris, chez Gripardin.

BONNE AUBAINE

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'étude d'un procureur

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, VICTOR, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, écrivant.

Combien de maux un pauvre clerc endure?
Triste nourriture,
Coucher sur la dure;
Loger au grenier.
Pour griffonner cent pages d'écriture,
Être à la torture,
Tant que le jour dure,
Quel chien de métier.
Mon camarade, dis-moi.

DUVAL.

Quoi?

DUVAL.

Si.

HIPPOLYTE.

Ah! vraiment c'est inoui :

VICTOR.

Oui.

DUVAL.

Tu t'y feras, mon garçon :

HIPPOLYTE.

Non.

VICTOR.

Tu t'y feras, mon garçon.

HIPPOLYTE.

Non.

VICTOR.

Tu t'y feras mon garçon.
Combien de maux, etc.

HIPPOLYTE.

Je maigris tous les jours, et, depuis trois mois que j'habite l'étude de M. Gripardin, je ne suis pas reconnaissable.

DUVAL.

C'est vrai, mais tu étais trop gras.

Certainement, tu es beaucoup mieu

HIPPOLYTE.

Il faut que je sois bien malheureux tombé justement chez le plus avare de to procureurs.

DUVAL.

Procureur, ci-devant.

VICTOR.

Et maintenant, avoué.

HIPPOLYTE.

Moi, je n'avoue pas sa nourriture, et ci à beau changer de titre, il sera tou procureur.

DUVAL.

Il en faut : le diable ne veut pas que pèce en soit perdue...

Air : *De la croisée.*

On a réformé le palais
Par le nouvel ordre de chose,
Tout procureur est désormais
Honnête homme, quoiqu'on en glose.
Satan, craignant de voir la fin
De ces suppôts de son domaine,
A conservé ce Gripardin
Pour en avoir la graine. (*bis.*)

VICTOR.

Il ne pouvait pas mieux choisir.

DUVAL.

Le diable est connaisseur.

HIPPOLYTE.

Vous riez, vous autres, mais, moi, je vous déclare que si cela dure...

VICTOR.

Si cela dure?... Tu crois peut-être qu'il va se corriger?

DUVAL.

Ah bien, oui! sa ladrerie ne fait que croître et embellir.

VICTOR.

Mais cela doit être.

Air : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Si l'avarice tourmente
Le malheureux qu'elle aigrit,
Si toujours elle fermente
Dans le cœur qui la nourrit,
Jugez comme elle s'agite,
Combien s'accroît sa fureur,
Quand elle a choisi pour gîte
L'ame d'un vieux procureur.

DUVAL.

Et d'un procureur tel que le nôtre.

HIPPOLYTE.

Ce pauvre Gripardin, comme il est avare!

VICTOR.

Il se désole quand on l'appelle citoyen.

HIPPOLYTE.

C'est juste, il est indigne d'un si beau titre. Il faut convenir aussi qu'il est joliment secondé dans ses lésineries, par madame Gripardin, sa digne épouse.

DUVAL.

Sa femme est cent fois pire que lui.

VICTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.

HIPPOLYTE, avec emphase.

« Devine si tu peux, et choisis si-tu l'oses? »

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Gripardin, s'il vous plaît?

Que lui voulez-vous ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Je lui apporte...

HIPPOLYTE.

Vous apportez, mon ami !... asseyez-vous.

LE COMMISSIONNAIRE.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

C'est trop d'honneur, Monsieur le clerc,
Pour quelqu'un de ma sorte.

HYPPOLITE.

Nous sommes très-polis, mon cher,
Lorsque l'on nous apporte.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une bourriche, qui est arrivée à l'adresse de M. Gripardin.

DUVAL.

Eh bien, attendez un instant, il va venir, et il vous paiera le port.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh ! tout est payé, et comme il ne donne jamais pour boire, ce n'est pas la peine que j'attende.

(Il veut s'en aller.)

Écoutez donc l'ami ; qu'est-ce qu'il y a dedans ?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une dinde.

LES TROIS CLERCS.

Une dinde !

HIPPOLYTE, lui donnant quelque monnaie.

Attends ; j'ai là un petit monneron de cir sous... C'est pour ta peine.

LE COMMISSIONNAIRE.

Bien obligé, Monsieur.

VICTOR, au Commissionnaire.

Est-elle bien grasse ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Pardine ; une dinde du Mans !

VICTOR.

Une dinde du Mans !... (*Lui donnant de l'a gent.*) Bois à ma santé.

LE COMMISSIONNAIRE.

Grand merci.

DUVAL.

Elles sont donc bien bonnes, les dindes d Mans ?

C'est ce qu'il y a de mieux dans ces qualités-là.

DUVAL, lui donnant aussi de l'argent.

Prends donc, et apporte-nous en souvent.

LE COMMISSIONNAIRE.

Que Dieu vous le rende, mes braves Messieurs! vous êtes, ma foi, de bons vivans.

HYPPOLITE.

Ce n'est pas la faute de notre procureur.

LE COMMISSIONNAIRE.

Écoutez donc, jeunes gens, vous devriez, que je crois, manger la dinde... vous m'entendez ben... là... entre vous autres.

DUVAL.

Ah! mon ami, quel conseil?

HYPPOLITE.

Air : *Jean de la Riole, mon ami.*

Nous ne le pouvons pas, d'honneur!

LE COMMISSIONNAIRE.

D'honneur! que ce mot est sonore!
Pour l'apprenti d'un procureur!
Le fin du métier, ça l'ignore.
Votre bourgeois vous formera...

(A Hippolyte, le voyant travailler.)

Vous n'écrivez pas vite encore;
Mais, mon petit, un jour viendra
Que votre plume volera.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUVAL, VICTOR, HIPPOLYTE.

DUVAL, à Hippolyte.

ATTRAPE.

HIPPOLYTE.

Il a la partie de l'épigramme, le commissionnaire... mais entre nous, mes amis, ce garçon n'avait pas tant de tort, et nous devrions....

DORVAL.

Confisquer la dinde !

VICTOR.

Pour nous régaler.

HIPPOLYTE.

Pourquoi pas !

DUVAL.

Oui, mais il est à craindre que ce présent ne lui soit annoncé par une lettre d'avis.

Voilà le diable.

HIPPOLYTE.

C'est dommage, c'était un bon coup.

DUVAL.

Paix, j'entends Gripardin.

(Ils se remettent précipitamment à l'ouvrage.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GRIPARDIN.

GRIPARDIN.

Est-il venu quelqu'un ?

DUVAL.

Le sieur Mondor, chez qui vous mangez souvent, est venu vous prier...

GRIPARDIN.

A dîner?

DUVAL.

Non, c'est pour que vous passiez aujourd'hui, sans faute, chez son notaire, à cause d'un renouvellement de bail.

Chargez-vous de cela, Duval, et allez-y sur-le-champ.

(Duval sort.)

SCÈNE V.

VICTOR, HIPPOLYTE, GRIPARDIN.

HIPPOLYTE, à part.

Ce dîné-là ne lui fera pas de mal.

VICTOR.

Ce client qui vous doit de l'argent vous a apporté...

GRIPARDIN.

Eh! donnez donc.

VICTOR, lui remettant des papiers.

Ces pièces à examiner.

HIPPOLYTE, à part.

Mets ça dans ta poche.

GRIPARDIN.

Oh! parbleu! oui, j'ai bien du tems à perdre... Est-ce là tout?

VICTOR.

Le sieur Delaune, ce riche marchand,

nal de conciliation.

GRIPARDIN.

Allons, en voilà encore un qui va s'accommoder... Cette affaire-là pouvait être bonne, les parties sont riches, et voilà qu'un maudit tribunal... O mon état, mon état, qu'es-tu devenu?

HYPPOLITE, chantant.

« Ils sont passés ces jours de fêtes. »

GRIPARDIN.

Air : *Des Portraits à la mode.*

De bons cliens, Manceaux ou Bas Normands,
Plaidant pour rien, et plaidant bien long-tems,
Mangeant le fond d'une affaire en dépens,
C'était la vieille méthode :
Des ignorans, redoutant les procès,
De but en blanc, sans écrits et sans frais,
S'accommodant chez un juge de paix,
Voilà les plaideurs à la mode.

HIPPOLYTE, chantant.

« Il ne faut s'étonner de rien,
» Il n'est qu'un pas du mal au bien. »

GRIPARDIN, à Hippolyte.

Vous êtes bien gai, Monsieur?

Auprès de vous, Monsieur c'est si natu

GRIPARDIN.

Victor, allez-vous-en pour moi à ce l tribunal : allez.

VICTOR.

J'y vais.

GRIPARDIN.

Pour ce qu'il y a à gagner, c'est bien a d'un clerc.

VICTOR.

Oui, sans doute, c'est assez d'un cle grâce aux loix bienfesantes qui ont simp les procédures, et rendu sans effet tous détours de la chicane.

SCÈNE VI.

GRIPARDIN, HIPPOLYTE.

GRIPARDIN.

Ta, ta, ta... comme ça raisonne !

HIPPOLYTE, à part.

Hem ! vieux avare !

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur ?

HIPPOLYTE.

C'est un pâté qu'il faut que je gratte.

GRIPARDIN.

Ah! jeune homme, jeune homme, vous avez bien mal pris votre tems pour vous jeter dans la pratique.

HIPPOLYTE.

Oh! moi, je n'ai pas d'ambition.

Air : Du serin qui te fait envie.

J'aurai bien assez de richesse
Si je sers mes concitoyens;
On m'en verra chercher sans cesse
L'occasion et les moyens :
Toutes les fois, que dans ma vie,
J'aurai pu sauver l'innocent,
Je dirai ma tâche est remplie,
Et mon état est excellent. (*Bis.*)

GRIPARDIN.

Oui, et avec ces sentimens là, on meurt de faim.

HIPPOLYTE.

Je ne serai pas toujours votre clerc.

Mon pauvre Hippolyte ! aujourd'hui notre état, il n'y a pas de l'eau à boire.

HIPPOLYTE.

Eh bien ! je boirai du vin.

GRIPARDIN.

Air : *Pour la Baronne.*

A la fortune
Autrefois nous pouvions aller;
Mais une réforme importune
Nous ôte l'espoir de voler
A la fortune.

HIPPOLYTE.

C'était trop beau ; ça ne pouvait pas du

GRIPARDIN, soupirant.

Ah !... quand il faut renoncer à son an tratran... c'est bien dur... Tenez, pc ces pièces dans mon cabinet... Vous trouve sur le bureau, carton D, N° 9... (*Il vo bourriche, et rappelle Hippolyte.*) éco donc ?... Qu'est-ce que c'est que ce paqu

HIPPOLYTE.

Je l'avais oublié ; cela est venu par la gence du Mans.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GRIPARDIN, seul, prenant la bourriche.

Ah ! ah !

Air : *C'est un enfant.*

Voyons un peu ce qu'on m'envoie
Par la diligence du Mans.

(En ouvrant la bourriche.)

Je reçois toujours avec joie
Les présens des honnêtes gens.
Il est très-probable
Qu'un client aimable
Me fait passer ce joli don...

(Apercevant la volaille.)

C'est un dindon. (*Bis.*)

Ou plutôt une dinde, une superbe dinde. (*Il appelle.*) Ma femme, ma femme, ma femme...

SCÈNE VIII.

GRIPARDIN, Mme GRIPARDIN

Mme GRIPARDIN.

Me voilà, que me voulez-vous ?

GRIPARDIN.

Tiens, vois, mon cœur, ce que je v[illegible] de recevoir.

Mme GRIPARDIN.

Un cadeau !

Air : *Ah ! le bel Oiseau, vraiment.*

Ah ! le bel oiseau, vraiment !
De plaisir mon cœur se pâme.
Ah ! le bel oiseau, vraiment !
Qu'il arrive heureusement !

GRIPARDIN.

Ah ! par ce cadeau chéri
Mon client m'a touché l'ame.

MADAME GRIPARDIN.

Le beau dindon, mon mari !

GRIPARDIN.

C'est une dinde, ma femme !

ENSEMBLE.

Ah ! le bel oiseau, vraiment, etc.

Voilà comme il me faudrait beaucoup de cliens, des hommes généreux, fesant des cadeaux.

Mme GRIPARDIN.

Ah ! ça, mon bon ami !

Air : *De la Friedaldée.*

Quel jour nous régalerons-nous ?

GRIPARDIN.

Il faut, ma chère,
Y mettre du mystère.

MADAME GRIPARDIN.

Quel jour nous régalerons-nous ?

GRIPARDIN.

Sur cela, je m'en rapporte à vous.

MADAME GRIPARDIN.

De ce présent enchanteur
Nous pourrions nous faire honneur,
Si nous engageons, mon cœur,
Notre voisin Rapin
Et madame Rapin.

GRIPARDIN.

Plaît-il, une invitation !
Il faut leur dire...

Pourtant, cette invitation
Me fait faire une réflexion.
La femme mange beaucoup.

MADAME GRIPARDIN.

Oui, certainement, beaucoup.

GRIPARDIN.

Le mari boit coup sur coup,
Et le coquin
Ne met jamais d'eau dans son vin.

MADAME GRIPARDIN.

C'est vrai, ne les invitons pas :
Avec prudence,
Évitons la dépense.

ENSEMBLE.

Allons, ne les invitons pas :
En secret, fesons un bon repas.

MADAME GRIPARDIN.

Envoyons nos jeunes gens
Ce jour-là chez leurs parens.

GRIPARDIN.

C'est raisonner de bon sens ;
Des mets si chers
Sont trop délicats pour des clercs.

ENSEMBLE.

Fort bien! à la réflexion
Quand on se livre,

Nous donnions dans la profusion.

GRIPARDIN.

Ainsi voilà qui est réglé ; mais à propos, il y a une petite difficulté pour envoyer mes clercs dans leurs familles, c'est qu'aucun d'eux n'a ses parens à Paris.

Mme GRIPARDIN.

Ah ! vous avez raison, cela est embarrassant.

GRIPARDIN.

Il faudra manger cette volaille avec eux, c'est désagréable... Ah ! c'est moi qui sert, et ce que je leur en donnerai, ne les incommodera pas... d'ailleurs, ils l'ont reçue en mon absence, et, si l'on se cachait, il semblerait que c'est par avarice.

Mme GRIPARDIN.

Ils le diraient ; ils sont si malins !

GRIPARDIN.

Allons, il faudra la mettre à la broche pour ce soir.

Mme GRIPARDIN.

Oui, par conséquent on ne dînera pas beaucoup aujourd'hui.

Bon. Je m'en vais faire un tour au
Adieu, ma femme, prends bien soin
dinde.

Mme GRIPARDIN.

Tu peux t'en rapporter à moi.

(Gripardin sort.

SCÈNE IX.

Mme GRIPARDIN, seule, considérant la d

C'EST pourtant dommage de manger
mêmes une si belle pièce! et encore av
clercs qui ont un appétit... ils vont t
sur la pauvre bête... Dieu sait!... en v
c'est un meurtre, cette dinde-là va
moins vingt francs... Oui, je suis sûre
traiteur la vendrait vingt francs... tandi
pour moins de moitié... Mais ne pourr
pas?... sans doute... qui le saura? ce ser
bon tour à jouer à M. Gripardin; et, en
cience, il le mérite bien.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

Mon mari quinteux, bizarre,
Chaque jour me pousse à bout:
De plus, son humeur avare

De cet époux insensible
Vengeons-nous en ce moment.
Hélas! il m'est impossible
De me venger autrement.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DUVAL, voyant sortir madame Gripardin.

Ou diantre court-elle donc si vite! Elle cache quelque chose sous son bras.. Ah! des morceaux de bois de notre poële qu'elle nous dérobe.

SCÈNE XI.

DUVAL, VICTOR.

DUVAL.

Te voilà, Victor! Hippolyte est-il rentré?

VICTOR.

Nous arrivons ensemble; mais il a vu sortir madame Gripardin, il a voulu voir où elle allait, et il l'a suivie.

Elle va sûrement porter la dinde rôtisseur et inviter quelqu'un à souper

VICTOR.

Inviter ! Tu sais bien que Gripardin en ville tant qu'on veut, mais qu'il n jamais personne.

DUVAL.

Oh ! pour ça, c'est vrai.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Chez autrui, comme dans l'étude,
Recevoir est son habitude,
Et c'est ce qu'il fait tous les jours :
Mais Gripardin ne sait que prendre :
Oui, sa devise fut toujours,
Tout accepter, pour ne rien rendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, HIPPOLYTE, précipitamment.

VICTOR.

En ! mon Dieu, te voilà bien essouffl

HYPPOLITE, apportant la dinde qu'il cache redingote.

Cachez vite cela.

Comment? c'est une dinde... Est-ce que tu aurais ?...

HIPPOLYTE.

Cachez cela vous dis-je.

(Duval enferme la dinde dans un carton.)

VICTOR.

Conte-nous donc...

HIPPOLYTE.

Vous saurez, mes amis, que je viens de voir entrer madame Gripardin chez le rôtisseur ici à côté; je me suis glissé dans l'allée vis-à-vis, et de là, j'ai vu la plus ladre des femmes troquer cette dinde magnifique, la gloire des basses-cours du Mans, contre un vieux poulet dinde, bien maigre, bien sec et bien jaune, et notre vieille avare, recevoir de l'argent en retour, et le mettre dans sa poche.

DUVAL.

Est-il possible !

VICTOR.

Je la reconnais-là.

HIPPOLYTE.

Vous jugez de mon indignation, et surtout de mon chagrin. Dès que la femme de Gri-

rôtisseur ; j'ai acheté la dinde, je l'ai pe
et je veux vous en régaler.

DUVAL.

Non, mon ami, chacun son écot.

VICTOR.

Comme cela se pratique.

HIPPOLYTE.

Soit.

VICTOR.

Je suis bien aise que cette chère dinde soit revenue ; j'aurais eu du regret qu'el mangée par d'autres.

HIPPOLYTE,

Oui, et sans plaisir peut-être.

Air : *Que ne suis-je la fougère ?*

Si l'auteur de la nature
A fait les hommes gloutons,
C'est bien pour leur nourriture
Qu'il a créé les dindons ;
Oui, le destin les fit naître
Pour nous, et, sans contredit,
Leur plus grand bonheur est d'être
Mangés de bon appétit.

VICTOR.

Et nous sommes capables de faire des

dinde.

DUVAL.

Ah! oui, voyons la. (*Ils ouvrent le carton et admirent la dinde.*) Qu'elle est blanche.

HIPPOLYTE.

Qu'elle est grasse et ferme.

DUVAL.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Par des truffes ou des marons
Elle est encore grossie.

HYPPOLITE.

Un canif et nous l'ouvrirons.

VICTOR, lui remettant le canif.

Moi, je la crois farcie.

HIPPOLYTE, ouvrant.

Mais qu'aperçois-je en ce moment,
De bons billets? Eh! oui, vraiment.

VICTOR, DUVAL.

Vraiment!

ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!!
La bonne aubaine que voilà!
La, la.
Oh! oh! oh! etc.

Six cents francs.

DUVAL.

Oui, ma foi... tout autant.

VICTOR.

Laisse-les moi bien voir, je t'en pri

DUVAL.

Cela paiera le vin.

HIPPOLYTE.

Et nous boirons du champagne.

VICTOR.

A la santé du client.

DUVAL.

Et de monsieur Gripardin.

HIPPOLYTE.

Un moment; mes amis, nous comm rons s'il vous plaît par sa chaste et t moitié.

VICTOR.

Oui, elle mérite la préférence.

DUVAL.

Mes amis, écoutez donc... Je ne sais mais j'ai des scrupules.

HIPPOLYTE, VICTOR.

Des scrupules ?

Cette somme est-elle bien à nous ?

VICTOR.

Sans doute, nous la tenons.

DUVAL.

Il me semble cependant...

VICTOR

Allons donc, tu plaisantes.

HIPPOLYTE.

Est-ce que nos parens payent des pensions pour qu'on nous fasse mourir de faim ?

VICTOR.

Et coucher sur la dure ?

DUVAL.

Il est vrai que cela crie vengeance ; d'ailleurs, un passant, le premier venu pouvait acheter cette volaille, et l'argent était également perdu pour Gripardin ; ainsi, tout bien calculé, je vois que vous avez raison tous les deux, et que les six cents francs sont à nous incontestablement.

VICTOR.

Incontestablement, c'est le mot.

HIPPOLYTE.

AIR : *Je suis né natif de Pérarre.*

Les six cents francs, moi, je le pense,
Sont un don de la providence :
En ces lieux nous manquons de tout
Notre patience est à bout. (*Bis.*)
Touché d'une telle détresse,
Dieu, sans doute, à nous s'intéresse
Car, s'il maudit les procureurs,
A leurs clercs il doit ses faveurs.

ENSEMBLE.

A leurs clercs il doit ses faveurs.

HIPPOLYTE.

Et puis, un moyen de rendre la chose plus gaie, c'est que ?... On vient... c'est Gripardin... Allons nous concerter à notre chambre.

(Ils sortent et emportent la dinde.)

SCÈNE XIII.

GRIPARDIN, seul, lisant une lettre.

Hon ? hon ? hon ?... je sais ce que c'est... Celle-ci est de l'homme du Mans, lisons :

« J'ai fait remettre à la diligence, Monsieur,
» une bourriche contenant une dinde de notre

» le recevrez franc de port.

Franc de port! voilà ce qui s'appelle un galant homme!... Franc de port. (*Il lit.*)

» L'inconstance du tems me fait craindre » qu'elle ne vous parvienne pas dans toute » sa fraîcheur; cependant on a pris toutes les » précautions possibles pour la conserver. » Agréez, je vous prie, les sincères remer- » cîmens de votre très-humble serviteur.

C'est fort honnête!... c'est fort honnête! mais puisque la dinde était arrivée; il était inutile de me faire payer un port de lettre.... Ah! il y a un post-scriptum. (*Il lit.*)

» J'ai fait coudre dans l'intérieur de la » dinde des billets d'une valeur de six cents » francs. » (*Il appelle.*) Ma femme; ma femme, madame Gripardin.

SCÈNE XIV.

GRIPARDIN, Mme GRIPARDIN.

Mme GRIPARDIN.

Eh bien! ma femme, ma femme; qu'est-il donc arrivé?

GRIPARDIN.

Elle est bien grasse, la dinde; ah! qu'elle est grasse!

Mme GRIPARDIN, à part.

Neuf francs de retour !

GRIPARDIN.

Où donc est-elle ? Vite, que je la voie.

Mme GRIPARDIN.

Eh ! mon Dieu, j'ai cru que le feu était à la maison.

GRIPARDIN.

Air : *La bonne aventure.*

Oh ! ma dinde, qu'elle est bien,
La belle capture !

Mme GRIPARDIN.

Je le sais.

GRIPARDIN.

Et non, non, tu ne sais rien,
Vois cette écriture.
(Lui donnant la lettre.)
Tiens, lis ce billet formel...
C'est là qu'est l'essentiel...
La bonne aventure !

MADAME GRIPARDIN, après avoir lu.

O ciel !

GRIPARDIN.

La bonne aventure !

Je me meurs !

(Elle tombe dans les bras de son mari.)

GRIPARDIN.

Qu'as-tu donc, ma femme ? Ma femme, mon chou, ma poule... Au secours; au secours!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, HIPPOLYTE, accourant.

GRIPARDIN.

Ah ! mon cher ami, n'auriez-vous pas sur vous quelque eau spiritueuse ? ma femme vient de s'évanouir.

(Tandis qu'Hippolyte cherche un flacon, madame Gripardin revient subitement de son évanouissement, jette un cri et s'enfuit.)

SCÈNE XVI.

GRIPARDIN, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, regardant aller madame Gripardin.

Air : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Quel malheur a-t-elle éprouvé ?
Qu'est-il donc arrivé ?

Rien, mon ami... la pauvre enfant!
C'est incompréhensible!
Quand il s'agit d'argent,
Combien elle est sensible!

HYPPOLITE.

Monsieur, je suis chargé par mes camarades de vous prier de nous faire un plaisir.

GRIPARDIN, brusquement.

De quoi s'agit-il? (*A part.*) De l'argent à emprunter.

HIPPOLYTE.

C'est, qu'ayant dessein de nous régaler, à nos dépens, nous vous prions de permettre que ce soit ici.

GRIPARDIN, se radoucissant.

Ici, Messieurs! de tout mon cœur : je ne suis pas ennemi de la joie, j'aime que l'on s'amuse, (*A part.*) quand il ne m'en coûte rien.

HIPPOLYTE.

A cette bonté-là, voudrez-vous bien ajouter celle d'être de la partie?

GRIPARDIN.

Monsieur, Mons... vous êtes bien honnête;

) accepte votre proposition avec plaisir. (*A part.*) Encore un bon repas. (*Haut.*) A quand le régal ?

HIPPOLYTE.

Dans l'instant, nous espérons aussi que madame Gripardin voudra bien nous faire la même grâce.

GRIPARDIN.

Elle n'y manquera sûrement pas; elle vous aime bien ma femme, vous êtes son bon ami, vous, petit coquin.

HIPPOLYTE.

Oh ! moi, je suis sans conséquence, et quelque soit cette amitié, vous êtes sûr que c'est sans préjudice de sa tendresse pour vous.

GRIPARDIN.

Air : *Il n'est pire eau, que l'eau qui dort.*

Oh ! oui, ma femme est vraiment mon amie;
Et ses conseils me sont d'un grand secours;
Rien n'est égal à son économie.

HIPPOLYTE.

J'en ai la preuve tous les jours.

GRIPARDIN.

Mon ami, vous serez procureur, vous vous marierez; regardez madame Gripardin.

HIPPOLYTE, à part.

Pour m'en faire passer l'envie.

GRIPARDIN.

Même air.

Des bons sujets c'est vraiment le modèle;
Ah! mon ami; mes souhaits les plus chers
Sont de vous voir une femme comme elle.

HIPPOLYTE.

Monsieur, grand merci pour mes clercs.

Je vais dire à mes camarades que vous acceptez notre proposition.

GRIPARDIN.

Oui, mon ami, avec madame Gripardin.

(Hippolyte sort.)

SCÈNE XVII.

GRIPARDIN.

Air : *On compterait les diamans.*

Chez moi gratis, un bon repas!
Ah! je vais m'en donner, j'espère!
Je suis, je ne m'en défends pas,
Fort ami de la bonne chère;
On me croit avare, et pourtant,

Car, si je n'aimais pas l'argent,
J'aimerais beaucoup la dépense. (*Bis.*)

Mais ma femme tarde bien.... cela m'inquiète.... Enfin, la voici.... elle paraît bien émue.

SCÈNE XVIII.

GRIPARDIN, Mme GRIPARDIN.

MADAME GRIPARDIN.

Air : *Ah! mon Dieu que je l'échappe, belle.*

Ah! mon Dieu
Quel malheur effroyable.

GRIPARDIN.

Qui peut donner lieu
A cette douleur incroyable!

MADAME GRIPARDIN.

Notre dinde... ô chagrin qui m'accable.

GRIPARDIN.

Eh bien ?

MADAME GRIPARDIN.

Regrets superflus !
Pour nous elle n'existe plus.

Ah ! grand Dieu ! qu'en avez-vous fait ?

Mme GRIPARDIN.

Tantôt, je l'ai portée chez le rôtisseur, pour la mettre à la broche ; il en a eu envie pour ce grand repas où vous savez que nous sommes invités, il m'a priée en grâce de la lui céder, et m'en a offert une autre avec neuf francs de retour.

GRIPARDIN.

Et vous y avez consenti !

Mme GRIPARDIN.

Parce que j'ai pensé que nous mangerions toujours notre part de la dinde chez notre ami, et que celle qu'il m'offrait était assez bonne pour nos clercs.

GRIPARDIN.

Malheureuse !

Mme GRIPARDIN.

Je viens de chez le rôtisseur qui m'a dit que l'ayant trouvée trop avancée pour aller jusqu'à jeudi, il l'avait sur-le-champ vendue à un passant.

GRIPARDIN.

Ah ! le traître... mais vous, femme indigne.

Mme GRIPARDIN.

Pouvais-je prévoir ?...

On prévoit tout, Madame.

Mme GRIPARDIN.

Eh! que ne regardiez-vous ce qu'on vous envoie!

GRIPARDIN.

Voilà les beaux effets de votre mesquinerie.

Mme GRIPARDIN, les poings sur les côtés.

Qu'appelez-vous, ma mesquinerie! c'est vous qui êtes un ladre.

GRIPARDIN.

Voyez la vieille avare,

MADAME GRIPARDIN.

Voyez le vieux vilain,

GRIPARDIN.

De tout elle s'empare,

MADAME GRIPARDIN.

Quel sort il me prépare?

GRIPARDIN.

Il faut qu'on nous sépare;

MADAME GRIPARDIN.

Le diverce demain:

GRIPARDIN.

Va-t'en esprit ignare;

Laisse-moi cœur barbare.

GRIPARDIN.

Ah! ma raison s'égare,
En un jour perdre six cents francs!
Hélas! et dans un tems où le gain est si rare.

Mme GRIPARDIN.

Je suis au désespoir.

GRIPARDIN.

Nous nous sommes dit des vérités dures.

Mme GRIPARDIN.

Je n'ai consulté que notre intérêt.

GRIPARDIN.

Oui, vous avez fait cela par un bon i et dans une excellente vue d'écono ce n'est pas sur vous que doit tomb colère.

Air : *Des tremblaurs.*

Mais, morbleu; je me décide,
Dans la fureur qui me guide,
Je veux du traiteur perfide
Me venger avec éclat :
Qu'il redoute ma colère;
Ah! le coquin ne sait guère
Tout le mal que peut lui faire
Un homme de mon état.

Mes pauvres six cents francs !

GRIPARDIN.

Vite, un bon procès ; je lui ferai manger tout ce qu'il a, je ferai murer sa boutique ; je veux le mettre à l'aumône. (*Par réflexion.*) A l'aumône.

Air : *Dans les gardes françaises.*

Mais quelle est ma folie !
Dans mes vieux préjugés,
A chaque instant j'oublie
Que les tems sont changés ;
Vainement je menace ;
Hélas ! un procureur
Ne peut plus quoi qu'il fasse,
Ruiner un plaideur.

Mme GRIPARDIN.

Tout est bouleversé.

GRIPARDIN.

Le mal est sans remède, tâchons de nous en consoler. Tu ne sais pas que nos clercs !...

Mme GRIPARDIN.

Pardonnez-moi, l'un d'eux est venu m'inviter avant ce funeste évènement ; j'avais promis, mais...

Il faut tenir parole : cette perte
raison de plus pour profiter d'un repas
nous coûtera rien.

Mme GRIPARDIN.

J'y serai donc, mais j'y ferai triste
et je sens que je n'aurai de courage qu
boire et manger.

GRIPARDIN.

Voici nos jeunes gens, prenons un
et fesons contre fortune bon cœur.
fredonne) tra la, la, la...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL, VIC
HIPPOLYTE, GARÇONS DU TR
apportant une table servie magnifiquement.

DUVAL.

Par ici, garçons.

GRIPARDIN, bas à sa femme.

Cela s'annonce bien.

Mme GRIPARDIN.

Mais, oui.

AIR : *Oh ! Mai ! oh ! Mai !*

C'est un repas de garçon.

DUVAL.

Il faut de l'indulgence.

VICTOR.

Nous agissons sans façon.

GRIPARDIN, admirant la table.

Vous plaisantez, je pense.
Gibier, volaille, poisson,
Et tout en abondance.

MADAME GRIPARDIN.

Oh ! mais, oh ! mais !
J'ai peine à compter les mets.

HIPPOLYTE, à Gripardin.

Monsieur, voulez-vous bien vous placer ?

GRIPARDIN, courant à la table.

Volontiers.

HIPPOLYTE, donnant la main à madame Gripardin.

Madame.

GRIPARDIN.

Le cher Hippolyte à côté de madame Gripardin, monsieur Duval, monsieur Victor près de moi. Fort bien.

HIPPOLYTE.

AIR : *Des fleurettes.*

En bonne conscience,
Nous vous devions ceci.

VICTOR.

Notre reconnaissance.
Doit éclater ici.

DUVAL à Gripardin.

Mais vous n'avez pas encore
Fait honneur à ce repas.

VICTOR.

Madame ne mange pas.

HIPPOLYTE, à part.

Elle dévore.

DUVAL, à part.

Elle en prend pour son argent.

GRIPARDIN, chantant.

A boire, à boire, à boire;
Nous quitterons nous sans boire?

HIPPOLYTE.

Comment diable ! monsieur Gripardin, vous avez une voix superbe.

GRIPARDIN, gravement.

Tel que vous me voyez, je suis gai, très-

DUVAL.

Si nous goûtions le vin ?

GRIPARDIN.

Bonne idée !

(Tandis qu'on lui verse du vin, il chante :)

Je suis d'avis de boire un coup,
Accompagné de plusieurs autres.

VICTOR.

Comment le trouvez-vous ?

GRIPARDIN.

Excellent !

HIPPOLYTE.

C'est du Bordeaux.

GRIPARDIN.

Déjà ! (*Il boit.*) Oui, ma foi, et du vieux. Voilà qui est magnifique.

DUVAL.

Pouvions-nous trop faire pour régaler nos amis ?

GRIPARDIN.

Messieurs, cela est bien flatteur.

(Il boit et s'énivre par degrés.)

Mme GRIPARDIN, la bouche pleine.

Oh !

Ma foi, ce n'est pas tous les jours fête.

HIPPOLYTE.

Et puis, c'est de l'argent que nous n'attendions pas.

DUVAL.

Un coup de bonheur.

Mme GRIPARDIN.

Vous avez gagné à la loterie?

VICTOR.

Comme vous dites.

Mme GRIPAPDIN.

Gagné à la loterie! hélas! et moi...

GRIPARDIN, bas à sa femme.

Paix donc, ma femme.

HIPPOLYTE, à madame Gripardin.

AIR: *Du fleuve d'oubli.*

Qu'est-ce qui vous afflige?

GRIPARDIN.

Rien.

DUVAL.

Que veut dire cela?

MADAME GRIPARDIN, sanglottant.

Ah! ah! ah!

gai ; autrefois je mettais tout le monde en train ; demandez à madame Gripardin.

Mme GRIPARDIN, fesant un signe de tête.

Hon !

HIPPOLYTE, la regardant manger.

Cette femme-là est bien à ce qu'elle fait.

GRIPARDIN.

Mais les affaires, les tracasseries, les réformes... eh bien ! voyez-vous, tout cela ne m'empêche pas de chanter chez mes amis.

Eh ! bon, bon, bon,
Que le vin est bon !
A ma soif j'en veux boire.

(Il boit.)

DUVAL.

C'est de la philosophie, cela.

HYPPOLITE.

Au Champagne.

GRIPARDIN ET SA FEMME.

Du Champagne !

GRIPARDIN.

Mais vous avez fait une dépense....

Mme GRIPARDIN.

Énorme !

Hyppolite va nous régaler de celle qu'il a composée.

GRIPARDIN.

En vérité !

Mme GRIPARDIN.

Ah ! ah ! jeune homme, vous faites des couplets ?

HIPPOLYTE.

A votre service, Madame. C'est un petit à-propos de sentiment.

GRIPARDIN.

Écoutons cela.

DUVAL.

Nous ferons chorus.

HIPPOLYTE.

Air : *La marmotte a mal au pied.*

I.

La femme de mon procureur
De Vénus est l'image.

DUVAL ET VICTOR.

La femme de, etc.

HIPPOLYTE.

Un certain air enchanteur
Brille sur son visage,

GRIPARDIN.

Non, ce n'est rien vous dis-je.

(A sa femme.)

Finis ces regrets-là.

MADAME GRIPARDIN, sanglottant.

Ah! ah! ah!

GRIPARDIN.

Pour en perdre la mémoire,
De ce vin pétillant,
Sautillant,
Je veux boire. (*Ter.*)

DUVAL.

Monsieur Gripardin a des refrains heureux.

HIPPOLYTE, lui versant à boire.

Et comme j'en saisis l'esprit.

GRIPARDIN, un peu gris d'abord, et ensuite davantage.

Messieurs, mes amis, mes enfans.

Air: *Turlurette.*

Pour égayer un festin,
Il faut avec un bon vin
La petite chansonnette,
Turlurette,
Turlurette
Ma tante turlurette.

Voilà la mienne; à vous. Messieurs.

Le mari de sa femme.

DUVAL ET VICTOR.

Ah! qu'il est bien etc.

GRIPARDIN, enchanté.

Messieurs, Messieurs, mes amis..... en vérité, je suis...

VICTOR, à Gripardin.

Écoutez le dernier couplet.

HIPPOLYTE.

Même air.

III.

Pour fêter ce couple enchanteur.
Comme l'esprit s'enflamme!

DUVAL ET VICTOR.

Pour fêter, etc.

HIPPOLYTE.

Mes amis, tous trois en chœur
Chantons l'homme et la femme;
Car si Madame vaut Monsieur,
Monsieur vaut bien Madame.

LES TROIS ENSEMBLE.

Mes amis, tous trois, etc.

Mme GRIPARDIN.

Messieurs, voilà des éloges...

On sent près d'elle, avec ardeur,
Le désir... d'être sage.

DUVAL ET VICTOR.

On sent près d'elle, etc.

GRIPARDIN.

Bravo !

Mme GRIPARDIN.

C'est très-délicat !

VICTOR, bas à Hippolyte.

Voilà un rude compliment.

DUVAL, de même.

Il vaut six cents francs comme un liard.
(*Haut.*) Au second couplet !

HIPPOLYTE.

Même air.

II.

Gripardin ne le cède en rien
A sa charmante femme.

DUVAL ET VICTOR.

Gripardin ne le cède, etc.

HIPPOLYTE.

Puisse-t-il savoir combien
On l'aime au fond de l'ame !

Ah! qu'il est bien; ah! qu'il est bien
Le mari de sa femme.

DUVAL ET VICTOR.

Ah! qu'il est bien etc.

GRIPARDIN, enchanté.

Messieurs, Messieurs, mes amis..... en vérité, je suis...

VICTOR, à Gripardin.

Écoutez le dernier couplet.

HIPPOLYTE.

Même air.

III.

Pour fêter ce couple enchanteur.
Comme l'esprit s'enflamme!

DUVAL ET VICTOR.

Pour fêter, etc.

HIPPOLYTE.

Mes amis, tous trois en chœur
Chantons l'homme et la femme;
Car si Madame vaut Monsieur,
Monsieur vaut bien Madame.

LES TROIS ENSEMBLE.

Mes amis, tous trois, etc.

Mme GRIPARDIN.

Messieurs, voilà des éloges...

DUVAL.

Bien au-dessous de ceux que vous méritez, Madame.

GRIPARDIN.

Mon cher Hippolyte, je suis ravi, enchanté.... Cela, vaut une récompense, et je vous permets d'embrasser madame Gripardin.

HIPPOLYTE, à part.

Ah! miséricorde.

DUVA' 'CTOR, à part.

Brav !

N, minaudant.

RDIN.

te, il a bien gagné cela.

VAL.

s faveurs au favori

Hippolyte.

rasse cocotte.

ant la mine.

DIN.

VICTOR, à Gripardin.

Il faut l'encourager, il est timide.

GRIPARDIN.

Il a pourtant des yeux bien éveillés. (*A Hippolyte.*) Va donc, petit espiègle.

HIPPOLYTE.

Je ne demanderais pas mieux, mais.... (*Regardant ses camarades.*) Je ferais des jaloux.

GRIPARDIN.

Je vous entends. (*A Duval et à Victor.*) Messieurs, je vous le permets.

DUVAL et VICTOR, à part.

Le traître.

HIPPOLYTE, gaîment et s'applaudissant.

A la ronde, mes amis. (*A Duval, qui l'engage à embrasser le premier.*) Non pas; c'est au maître clerc à commencer.

(Ils vont tristement, l'un après l'autre, embrasser madame Gripardin; Hippolyte se présente le dernier; la vieille alors s'essuie la bouche, minaude ridiculement. Le jeune clerc l'embrasse d'un côté, et comme elle tend l'autre joue, il se retire brusquement.)

GRIPARDIN, se versant à boire, tandis que les jeunes gens vont embrasser sa femme.

Moi, je pense comme Grégoire
J'aime mieux boire. (*bis.*)

HIPPOLYTE, retirant sa chaise.

Je n'ai plus d'appétit.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

Messieurs, je viens savoir si vous êtes contens de mon petit travail.

GRIPARDIN.

Bien, très-bien... Tout était excellent.

HIPPOLYTE, au Traiteur.

Voyons la carte.

LE TRAITEUR.

La voici.

Mme GRIPARDIN, bas à son mari.

La carte ne nous regarde pas.

GRIPARDIN.

Non, du tout.

HIPPOLYTE, lisant.

Total. (*A part.*) Oh! le juif... ah! il faut que tout le monde vive. (*Haut.*) Tenez, voisin, il y a six francs pour vos garçons.

Bien obligé.

HIPPOLYTE.

Vous voyez que je ne marchande pas.

LE TRAITEUR.

J'en étais sûr.

HIPPOLYTE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Quand on sait pour qui l'on travaille,
L'on n'est jamais pris en défaut.
Ne craignez pas ici que j'aille
Demander plus qu'il ne me faut.
Comme vous, je suis honnête homme:
Aussi, la carte du traiteur
Est vraiment tout au juste, comme
Le mémoire d'un procureur.

(Il sort.)

HIPPOLYTE.

Je m'en suis bien aperçu.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE TRAITEUR.

GRIPARDIN.

PAYÉ comptant, c'est bien.

Air : *Eh ! mais oui dà.*

Un avis aussi sage,
Nous l'avons deviné.

HIPPOLYTE.

A cet utile usage
L'argent est destiné.

GRIPARDIN.

Oh ! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bel emploi.

DUVAL.

Même air.

Tout est payé d'avance
(Montrant Hippolyte.)
Par notre trésorier.

HIPPOLYTE, à Gripardin, lui donnant le mémoire.

Et voici la quittance
Du marchand tapissier.

GRIPARDIN.

Oh ! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bon emploi.

Mme GRIPARDIN, bas à son mari.

C'est tout profit pour nous.

DUVAL.

Vous approuvez donc ?...

Hyppolite va nous régaler de celle qu'il a composée.

GRIPARDIN.

En vérité !

Mme GRIPARDIN.

Ah ! ah ! jeune homme, vous faites des couplets ?

HIPPOLYTE.

A votre service, Madame. C'est un petit à-propos de sentiment.

GRIPARDIN.

Écoutons cela.

DUVAL.

Nous ferons chorus.

HIPPOLYTE.

Air : *La marmotte a mal au pied.*

I.

La femme de mon procureur
De Vénus est l'image.

DUVAL ET VICTOR.

La femme de, etc.

HIPPOLYTE.

Un certain air enchanteur
Brille sur son visage,

Le mari de sa femme.

DUVAL ET VICTOR.

Ah! qu'il est bien etc.

GRIPARDIN, enchanté.

Messieurs, Messieurs, mes amis..... en vérité, je suis...

VICTOR, à Gripardin.

Écoutez le dernier couplet.

HIPPOLYTE.

Même air.

III.

Pour fêter ce couple enchanteur.
Comme l'esprit s'enflamme!

DUVAL ET VICTOR.

Pour fêter, etc.

HIPPOLYTE.

Mes amis, tous trois en chœur
Chantons l'homme et la femme;
Car si Madame vaut Monsieur,
Monsieur vaut bien Madame.

LES TROIS ENSEMBLE.

Mes amis, tous trois, etc.

Mme GRIPARDIN.

Messieurs, voilà des éloges...

VICTOR, à Gripardin.

Il faut l'encourager, il est timide.

GRIPARDIN.

Il a pourtant des yeux bien éveillés. (*A Hippolyte.*) Va donc, petit espiègle.

HIPPOLYTE.

Je ne demanderais pas mieux, mais.... (*Regardant ses camarades.*) Je ferais des jaloux.

GRIPARDIN.

Je vous entends. (*A Duval et à Victor.*) Messieurs, je vous le permets.

DUVAL et VICTOR, à part.

Le traître.

HIPPOLYTE, gaîment et s'applaudissant.

A la ronde, mes amis. (*A Duval, qui l'engage à embrasser le premier.*) Non pas; c'est au maître clerc à commencer.

(Ils vont tristement, l'un après l'autre, embrasser madame Gripardin; Hippolyte se présente le dernier; la vieille alors s'essuie la bouche, minaude ridiculement. Le jeune clerc l'embrasse d'un côté, et comme elle tend l'autre joue, il se retire brusquement.)

GRIPARDIN, se versant à boire, tandis que les jeunes gens vont embrasser sa femme.

Moi, je pense comme Grégoire
J'aime mieux boire. (*Bis.*)

Bien obligé.

HIPPOLYTE.

Vous voyez que je ne marchande pas.

LE TRAITEUR.

J'en étais sûr.

HIPPOLYTE.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Quand on sait pour qui l'on travaille,
L'on n'est jamais pris en défaut.
Ne craignez pas ici que j'aille
Demander plus qu'il ne me faut.
Comme vous, je suis honnête homme:
Aussi, la carte du traiteur
Est vraiment tout au juste, comme
Le mémoire d'un procureur.

(Il sort.)

HIPPOLYTE.

Je m'en suis bien aperçu.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE TRAITEUR.

GRIPARDIN.

Payé comptant, c'est bien.

DUVAL.

Oh ! nous avons de l'ordre.

Mme GRIPARDIN.

Messieurs, il vous reste encore de l'argent. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

HIPPOLYTE.

Nous le recevrons avec confiance.

Mme GRIPARDIN.

Votre petit logement là haut exige des réparations urgentes.

VICTOR.

Très-urgentes.

Mme GRIPARDIN.

Il vous manque bien des choses.

HIPPOLYTE.

Mais, tout, à-peu-près.

Mme GRIPARDIN.

Si vous profitiez de l'occasion...

HIPPOLYTE.

Ah ! mes amis, je vous disais bien que madame Gripardin était une femme charmante pour le conseil.

Air : *Eh ! mais oui dà.*

Un avis aussi sage,
Nous l'avons deviné.

HIPPOLYTE.

A cet utile usage
L'argent est destiné.

GRIPARDIN.

Oh ! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bel emploi.

DUVAL.

Même air.

Tout est payé d'avance
(Montrant Hippolyte.)
Par notre trésorier.

HIPPOLYTE, à Gripardin, lui donnant le mémoire.

Et voici la quittance
Du marchand tapissier.

GRIPARDIN.

Oh ! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bon emploi.

Mme GRIPARDIN, bas à son mari.

C'est tout profit pour nous.

DUVAL.

Vous approuvez donc ?...

GRIPARDIN, prenant le mémoire.

Certainement.

VICTOR.

Vous ne trouvez pas le mémoire trop cher?

GRIPARDIN.

Non : et tenez ; mon intention était de aire au premier jour, à mes frais, ces petites éparations-là.

LES TROIS CLERCS.

En vérité ?

GRIPARDIN.

Ma femme vous le dira.

Mme GRIPARDIN.

Oui.

HIPPOLYTE.

Ma foi, mes amis, c'est un grand bonheur pour nous d'avoir prévenu M. Gripardin, en employant si bien à son gré les six cents francs trouvés dans le corps de la dinde.

GRIPARDIN ET SA FEMME.

De la dinde !

HIPPOLYTE.

Que j'ai achetée du rôtisseur à qui Madame venait de la vendre.

Ciel ! je suis anéantie !

GRIPARDIN.

Quoi ! la dinde... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

LES TROIS CLERCS.

Oh ! par ma foi,
De cet argent c'est faire un bon emploi.

Mme GRIPARDIN.

Mais, Messieurs.

GRIPARDIN.

Paix, madame Gripardin.

HIPPOLYTE, à madame Gripardin.

Convenez que le ciel nous devait cette bonne aubaine, comme nous vous devions cette petite leçon.

GRIPARDIN.

Ma bonne amie, c'est un tour de carnaval ; il n'est pas mauvais ; et le vin était bon ; un peu cher, mais il était bon.

(Il se verse du vin et boit.)

Mme GRIPARDIN, à part.

Il faut avaler la pilule. (*Aux jeunes gens.*) Au moins, Messieurs...

Air : *L'amant frivole et volage.*

Vous garderez le silence?

LES TROIS CLERCS.

Oui, si vous nous traitez mieux.

MADAME GRIPARDIN.

Ah! je le promets d'avance.

LES TROIS CLERCS, parlant à Gripardin.

Et vous.

GRIPARDIN.

Moi?... j'en atteste les dieux :
Oui, je veux, coûte qui coûte,
Qu'au soir chacun ait son œuf,
Et qu'à midi l'on ajoute...

Mme GRIPARDIN, effrayée.

Eh! mon Dieu, quoi donc?

GRIPARDIN.

Du persil autour du bœuf.

HIPPOLYTE, aux autres clercs.

Mes amis, il est incurable...

GRIPARDIN.

J'en donne ma parole.

La quelle ?

GRIPARDIN.

Toujours malin.

Mme GRIPARDIN, aux jeunes gens.

Soyez sûrs que vous serez contens.

HIPPOLYTE.

En ce cas, nous nous tairons.

VAUDEVILLE.

VICTOR.

Quand vous perdez un peu d'argent,
Vous plaindre ne serait pas sage,
Vos clercs, dans leurs besoins urgens,
En font un excellent usage;
N'en prenez donc pas de souci,
Et consolez votre compagne.
Monsieur, vous voyez qu'en ceci,
Ce que l'un perd, l'autre le gagne.

GRIPARDIN.

Tel possède grandeur et bien
Dont le sort contraire dispose;
Tel autre, et souvent sans moyen,
De rien s'élève à quelque chose.
De l'un, la fortune est l'appui,
L'autre, le malheur l'accompagne;
Or, c'est là le train d'aujourd'hui,
Ce que l'un perd, l'autre le gagne.

LE FAUCON,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET.

Représentée, pour la première fois, au théâtre du Vaudeville, le 23 novembre 1793.

LE FAUCON,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET.

Représentée, pour la première fois, au théâtre du Vaudeville, le 23 novembre 1793.

PERSONNAGES.

FÉDÉRIC, amant de Clitie.
CLITIE, amante de Fédéric.
FABIO, valet de Fédéric.
SILVIA, suivante de Clitie.
JACINTHE, vieille servante de Fédéric.

La scène est dans une campagne isolée, au pied d'une colline.

LE FAUCON,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une espèce de cour d'une petite maison de campagne. Sur la droite est une chaumière et un berceau de vigne à la porte, sous le berceau est une table de pierre; vis-à-vis, est un pavillon couvert en chaume, et tel qu'on en voit dans les jardins naturels. A la suite de ce pavillon, se trouve une espèce de haie qui est censée fermer le jardin; elle a au milieu une porte faite en branchage. Au fond un mur en assez mauvais état, et une porte en face du spectateur. Au-delà, un paysage et une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉDÉRIC, FABIO, JACINTHE.

Au lever du rideau l'on voit Fédéric dans le pavillon, occupé à écrire, il paraît composer des vers. Fabio construit une espèce de volière adaptée à la maison. Jacinthe file sur l'avant-scène.

FABIO.

Air : *Auprès de Barcelone.*

Un jour courait Jeannette,
Sa cruche sous le bras;

Se trouve sur ses pas.

(*) Il imite la voix féminine de Jeannette, en charge.

Ah ! mon Dieu, Monsieur ! vous m'avez fait peur.

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

(Considérant son ouvrage.)

Je crois que notre faucon sera joliment logé !

JACINTHE.

Vous ne dites rien, Fabio ?

FABIO, sans lui répondre.

Ce que c'est que d'être sourde !

FÉDÉRIC.

Ah ! Clitie ! Clitie !... Elle est loin de soupçonner que l'infortuné Fédéric, dans sa triste retraite, et malgré sa misère, n'est encore occupé que de son malheureux amour.

(*) Si l'acteur ne sait pas imiter la voix de femme, d'une manière comique, il chantera sans interruption.

FABIO.

Même air.

Un Monsieur qui la guette,
Se trouve sur ses pas;
Il accoste Jeannette,
Il la prend dans ses bras.

(Fesant la petite voix.)

Laissez-donc, Monsieur; mais laissez-moi donc, passez votre chemin.

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas courir comm'ça.

JACINTHE.

Une petite chanson, ça dissipe.

FABIO, haussant la voix; ce qu'il fait chaque fois qu'il parle à Jacinthe.

Vous ne m'entendez donc pas?

JACINTHE.

Vous n'en savez pas? chantez toujours.

FABIO.

Même air.

Il accoste Jeannette,
Il la prend dans ses bras;
Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas?

Plaît-il, Monsieur... Non, Monsieur, non... certainement... non, non...

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas crier comm'ça.

JACINTHE.

J'en savais de bonnes, moi, autrefois.

FÉDÉRIC.

Que ma muse est froide! et que ces vers sont loin d'exprimer ce que j'éprouve!

FABIO.

« *Même air.*

Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas;
De frayeur, la pauvrette
Casse sa cruche... hélas!

(Fesant la petite voix et sanglottant.)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ma mère va dire?... les vilains hommes!

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas pleurer pour ça.

Plaît-il, Monsieur... Non, Monsieur, non... certainement... non, non...

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas crier comm'ça.

JACINTHE.

J'en savais de bonnes, moi, autrefois.

FÉDÉRIC.

Que ma muse est froide! et que ces vers sont loin d'exprimer ce que j'éprouve!

FABIO.

« *Même air.*

Et tenant la fillette,
Il lui parle tout bas;
De frayeur, la pauvrette
Casse sa cruche... hélas!

(Fesant la petite voix et sanglottant.)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ma mère va dire?... les vilains hommes!

Arrêtez-là,
Brunette,
Faut pas pleurer pour ça.

FÉDÉRIC.

Jamais Clitie ne lira ces vers; mais mon cœur avait besoin de s'épancher... Que ce nom soit un mystère, et que personne ne se doute de ma folie.

JACINTHE.

Eh bien! votre volière s'avance-t-elle?

FABIO.

Vous voyez.

JACINTHE.

Oh! oh! vous avez beaucoup travaillé!

FABIO.

Ne faut-il pas avoir soin du gentil faucon? c'est notre père nourricier; on ne voit guère d'oiseau comme celui-là.

JACINTHE.

Oui, il se ra mieux là.

FABIO.

Aussi sa réputation est faite dans le pays; on ne parle que de ses prouesses, et si Fédéric avait voulu le vendre... Mais il n'a eu garde, et il a bien fait; dans notre situation, un pareil oiseau est un trésor.

JACINTHE.

Est-ce que votre maître ne chasse pas aujourd'hui?

Il est dans le pavillon.

JACINTHE.

Non ?... Il a tort ; car toutes nos provisions sont finies.

FABIO, regardant par la fenêtre du pavillon.

Le voilà... il rêve tristement... il soupire... on croirait qu'il redevient amoureux... lui amoureux ! après tous les maux que lui a causés l'ingrate Clitie, pour laquelle il s'est ruiné .. mais les cœurs tendres sont incorrigibles... cependant retiré, depuis six mois, dans cette triste métairie, loin de la ville, et même du village... qui sait ? le hasard... une rencontre imprévue... à la chasse peut-être... pourquoi pas ?

Air : *La bonne aventure.*

L'amour chérit de nos bois
La retraite obscure ;
Le chasseur, en tapinois,
A rencontré quelquefois
La bonne aventure
Au bois,
La bonne aventure.

Mais, voici mon maître. (*Allant au-devant de Fédéric qui sort du pavillon en rêvant.*) Monsieur, allez-vous à la chasse ?

FÉDERIC, d'un air distrait.

Oui, va préparer mon cheval et sortir l'oiseau.

FABIO.

Si vous avez bon appétit, faites bonne chasse, car il ne nous reste rien pour dîner.

FÉDÉRIC, sorti de sa rêverie.

Heureusement nous avons un excellent pourvoyeur.

FABIO.

Ah! oui, notre cher oiseau, sans lui, nous serions fort à plaindre; aussi vous voyez que je me suis occupé de son nouvel appartement.

FÉDÉRIC, examinant la volière.

Fort bien... J'espère que, tout-à-l'heure, il t'en prouvera sa reconnaissance par quelque bonne prise.

FABIO.

Mais j'y compte bien. (*A Jacinthe.*) Tandis que je sellerai le cheval, allez sortir l'oiseau.

JACINTHE.

Il fait beau!... Je le vois bien.

FABIO, criant plus fort.

Je dis que vous alliez sortir l'oiseau pour la chasse.

Hein?... Qu'est-ce qui vous embarasse ?

FABIO.

Oh ! qu'elle tête ! J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même.

(Il rentre dans la maison.)

JACINTHE, regardant Fabio sortir.

Eh bien !.. où va-t-il ?... l'étourdi !

(Elle le suit.)

SCÈNE II.

FÉDÉRIC.

Quelle situation !.. une chaumière, la chasse pour toute subsistance ! un oiseau, destiné autrefois à mes plaisirs, est devenu mon unique ressource... Moi, qui jadis... Eh ! que fait tout cela pour le bonheur?

Air : *De M. Solié.*

Que sont les trésors sur la terre ?
Un bonheur vain et passager;
De cette trompeuse chimère,
Heureux qui peut se dégager !
Fortune inconstante et légère,

Je saurai braver tes rigueurs.
Si je regrette une de tes faveurs,
C'est le bien que je pouvais faire. (*bis.*)

Mais, Clitie ! la cruelle Clitie !... ah ! gardons-nous de l'accuser.

Même air.

En vain je fis tout pour lui plaire,
Elle dut rejeter ma foi ;
Oui, si son cœur me fut contraire,
Je ne dois m'en prendre qu'à moi.
Quel était mon orgueil extrême ?
Pour Clitie étais-je donc fait ?
Ah ! pour charmer l'objet le plus parfait,
Il faut être parfait soi-même. (*bis.*)

SCÈNE III.

FÉDÉRIC, FABIO.

FABIO, tenant son fusil sort de la maison.

Le cheval est prêt, l'oiseau a son chaperon, et quand il vous plaira de partir...

FÉDÉRIC.

C'est bon.

FABIO.

Vous suivrai-je ?

Non, j'irai seul.

FABIO, à part.

Seul?... Il est clair qu'il espère rencontrer sa nouvelle conquête. (*Haut.*) Bonne chasse, Monsieur, et bien du plaisir. Tâchez de retrouver votre gaîté... A votre âge la tristesse ne sied pas. N'est-il pas vrai qu'il y a dans les environs des paysannes bien jolies? Oui, j'en rencontre par fois de fort gentilles. Cela vaut mieux que des Clitie.

FÉDÉRIC, avec humeur.

Fabio!...

FABIO.

Clitie! ah! ce seul nom me met en fureur, et je voudrais...

FÉDÉRIC, avec impatience.

Fabio!...

FABIO.

Ah! pardon, j'oublie toujours que vous m'avez défendu de vous parler d'elle.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! cachons bien ma faiblesse!

FABIO.

Cependant lorsque je songe que cette Clitie est cause que nous manquons de tout... Enfin,

lorsque l'oiseau n'a rien pris, il faut se passer de dîner. Je ne vous en dis rien, parce que ça vous afflige, et que d'ailleurs, une Clitie ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. Non, et plus je réfléchis sur sa conduite avec vous...

FÉDÉRIC, avec humeur.

Encore !

FABIO.

Non, non, n'en parlons plus ; vous allez à la chasse; moi, je vais travailler au jardin.

FÉDÉRIC.

Mon pauvre Fabio, tu as bien de la peine !

FABIO.

Je ne m'en plains pas.

FÉDÉRIC.

Tu ne gagnes rien.

FABIO.

C'est à cause de cela que j'en vaux mieux.

Air : *Du Vaudeville de la revanche forcée.*

Lorsque vous payiez mes services,
Je n'avais ni jambes, ni bras;
Toujours de l'humeur, des caprices,
En ne fesant rien j'étais las.
Mais à présent, sans espoir de salaire,
Soir et matin, et de bon cœur;

Je trouve encor ma tâche trop légère.

FÉDÉRIC.

Honnête garçon !

FABIO.

Oui, je crois que j'étais né pour l'être.

FÉDÉRIC.

Air : *Pauvre Jacques.*

De ton bon cœur tu ne suis que la loi ;
Mais en partageant ma misère,
Faut-il qu'ici tu fasses tout pour moi,
Quand pour toi je ne puis rien faire ?

FABIO.

Né villageois, de parens indigens,
Ne me plaignez pas, mon cher maître :
Je redeviens en labourant les champs,
Ce que toujours je devais être.

ENSEMBLE.

FÉDÉRIC.

De ton bon cœur tu ne suis que la loi ;
Mais en partageant ma misère,
Faut-il qu'ici tu fasses tout pour moi,
Quand pour toi je ne puis rien faire.

FABIO.

De l'amitié je suis la douce loi,
Laissez mon cœur se satisfaire.
Et sans souci reposez-vous sur moi
De tout ce qu'ici je puis faire.

(Fédéric rentre dans la chaumière.)

SCÈNE IV.

FABIO.

Mon bon maître! il est devenu pauvre et tout le monde l'a abandonné. Ah! voilà bien nos amis!

Air : *De Méhul.*

Qu'ils sont charmans,
Qu'ils sont aimans,
Les amis d'à présent;
Qu'ils ont l'air doux et séduisant :
Comme ils nous aiment bien.
Chacun d'eux nous offre son bien,
Quand nous n'avons besoin de rien. (*bis.*)

Dans le bonheur,
On nous chérit,
Chacun nous sourit,
Chacun nous applaudit,
Et partout on nous dit
Que nous avons beaucoup d'esprit.
Vraiment, on nous vante sans cesse :
Oh! oh! ma foi, vive la richesse. (*bis.*)

Qu'ils sont charmans, etc.

Que notre sort vienne à changer,
Bientôt nous les pourrons juger,

Tous ils plaindront notre malheur ;
Et loin de nous, suivant l'usage,
Ils se diront : c'est bien dommage.

Qu'ils sont charmans, etc.

SCÈNE V.

FABIO, JACINTHE.

JACINTHE.

Il est parti ; malheur aux pauvres perdrix qui tomberont sous la griffe de l'oiseau !

FABIO.

Tantôt je finirai ma volière : songeons au plus pressé. (*A Jacinthe.*) Je vais au jardin vous n'avez qu'à rester ici.

JACINTHE.

Vous restez ici ? Tant mieux, nous causerons.

FABIO.

A l'autre !... Eh ! vous n'entendez jamais rien.

JACINTHE.

Oui, à présent j'entends bien ; mieux que l'année passée.

Je croyais suivre mon maître à la chasse, et j'avais chargé mon fusil d'avance... Sera-ce donc inutilement, et ne pourrais-je pas trouver là bas. (*Il regarde du côté du jardin.*) Eh! justement... J'aperçois dans le jardin un gros coquin de corbeau... Un corbeau! pourquoi pas?... Nous avons besoin de plumes pour dessiner... Il approche... tâchons de l'ajuster.

(Il couche en joue et tire.)

JACINTHE.

Dieu vous bénisse, Fabio.

FABIO, courant au jardin.

Je crois qu'il n'est que blessé.

(Il va au jardin.)

SCÈNE VI.

JACINTHE, seule et filant.

Eh bien, Fabio, vous dites?... où est-il donc? à travailler... Oh! oui, sans doute; il est très-laborieux ce garçon-là, et attaché à son maître! ah! ah!... c'est dommage qu'il n'aime pas à causer... près de moi, il ne dit jamais rien;... il est vrai que j'ai l'ouie un peu

on ne prononce plus du tout, du tout, du tout...

(AIR : *Du vaudeville de l'Ile des Femmes.*

A présent si je n'entends rien,
Comme chacun le dit sans cesse;
C'est qu'on ne parle plus si bien,
Que l'on parlait dans ma jeunesse.
Ah! je me souviens qu'autrefois,
J'avais beau me boucher l'oreille :
Colin, sans élever la voix,
Se fesait entendre à merveille. } (*bis.*)

(Clitie et Silvia paraissent sur la montagne au-delà du mur du fond.)

SCÈNE VII.

JACINTHE, CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

Si nous nous adressions à cette maison, Madame?

CLITIE.

A la bonne heure.

(Elles descendent la montagne.)

JACINTHE.

Même air.

Ce n'est pas en criant bien fort,
Que l'on se fait le mieux comprendre ;
Celui qui parle a toujours tort,
Quand nous ne pouvons pas l'entendre.
Si le causeur a des appas,
Et si le discours nous réveille ;
Quoiqu'avec nous on parle bas,
La plus sourde entend à merveille. } (*bis.*)

CLITIE, derrière le mur.

Voilà la porte, frappe.

(Silvia frappe.)

JACINTHE, sans entendre.

Ah ! les jeunes gens !...

CLITIE, toujours en dehors.

Il n'y a peut-être personne.

SILVIA.

Pardonnez-moi,... j'entrevois quelqu'un à travers les fentes de la porte.

(Elle frappe plus fort.)

JACINTHE.

J'étais comme cela.

On ne répond pas... mais il me semble que la porte n'est pas fermée.

CLITIE.

Tu crois?

SILVIA, ouvrant.

Il y a du monde... venez. (*Elle entre suivie de Clitie et aborde Jacinthe.*) Madame!

JACINTHE, sans l'apercevoir.

C'est bien naturel.

SILVIA.

Madame!

JACINTHE, de même.

Chaque chose à son tems.

SILVIA.

Elle n'entend pas.

CLITIE.

Parle plus haut.

SILVIA, se mettant devant Jacinthe.

Madame!

JACINTHE, jettant un cri.

Ah! vous m'avez fait peur! est-ce qu'on entre comme ça sans frapper?

SILVIA.

Sans frapper!

JACINTHE.

Et sans rien dire ?

CLITIE.

Elle est sourde.

SILVIA.

C'est ce qui me semble. (*Très-haut.*) Enseignez-nous s'il vous plaît, la maison de Fédéric.

JACINTHE.

Plaît-il ?

CLITIE, criant.

La maison de Fédéric.

JACINTHE.

Hein ?

SILVIA.

Peine inutile.

JACINTHE.

Air : *Mes pastoureaux, mes jouvencelles.*

Parlez plus haut, point de mystère.
Allons, allons, expliquez-vous. (*Bis.*)
Ça, dites-nous,
Que voulez-vous ?
Que cherchez-vous ?
Est-ce chez nous ?

Madame, c'est que...

JACINTHE.

Mais, parlez donc, pourquoi vous taire?

(Elles rient.)

Voyez le beau sujet de rire!
Vraiment elles sont en délire;
Vient-on ici pour se moquer?
Pour me narguer, me critiquer?
C'est m'insulter, c'est me manquer.
Ah! finissez, je vous supplie;
Comme vous je n'ai pas vingt ans,
Mais apprenez qu'en mon printems,
A dix-huit ans,
Autant que vous, j'étais jolie.
J'avais la taille faite au tour,
Les garçons me fesaient la cour;
Et l'on m'appelait chaque jour,
Mon petit cœur, mon tendre amour.

SILVIA.

Ah! ce cher amour!

CLITIE.

Nous n'en doutons pas, Madame; mais ayez la bonté de nous dire si ce n'est pas dans les environs de cette masure...

JACINTHE.

Oui, j'ai l'ouïe un peu dure, malgré cela,

je vous entends bien; oh! je vous entends bien; mais je vais chercher Fabio qui vous entendra encore mieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

CLITIE, SILVIA.

CLITIE.

Est-elle assez sourde ?

SILVIA.

Je ne vois guère que le canon ou le tonnerre qui puisse s'en faire entendre.

CLITIE.

Il faut que l'habitation de Fédéric soit encore loin d'ici, car je ne vois pas de maisons près de cette chaumière.

SILVIA.

C'est vrai... Eh ! vous croyez donc, Madame, que vous obtiendrez de lui l'oiseau merveilleux dont il n'a pas voulu se défaire, quelqu'argent que vous ayez pu lui en faire offrir ?

CLITIE.

Certainement ; puisqu'il refuse de le ven-

Et vous y comptez pour demain ?

CLITIE.

Sans cela, aurais-je arrangé cette charmante partie de chasse à l'oiseau, pour laquelle j'ai prié vingt personnes !

SILVIA.

Depuis un mois que vous habitez la campagne, votre goût pour la chasse est devenu bien vif.

CLITIE.

C'est qu'il n'y a rien de joli, de charmant comme la chasse, et surtout la chasse au vol. Il me semble déjà me voir dans la plaine, l'oiseau sur le poing.

Air : *De chasse,*

L'oiseau s'élance, il fend la nue,
Et fièrement plane dans l'air,
(Orchestre.)
Une perdrix paraît-elle à sa vue,
Il fond sur elle, aussi prompt que l'éclair.
Plein de joie,
Il saisit sa proie,
Qu'avec plaisir
Il vient m'offrir.
(Orchestre.)

SILVIA.

Je conviens que cela est fort agréable; mais si Fédéric allait vous refuser...

CLITIE.

Me refuser !... Impossible.

SILVIA.

Impossible ?

CLITIE.

Assurément. Si Fédéric m'a sincèrement aimée, il m'aime encore, et s'il m'aime encore, il sera enchanté de m'en donner une nouvelle preuve.

SILVIA.

J'en doute.

CLITIE.

Air : *Morgué que ta mère est sauvage.*

Mon attente sera remplie,
Oui j'en conçois l'espoir flatteur.

SILVIA.

Mais songez donc que de Clitie
Il n'éprouva que la rigueur.

CLITIE.

Va, je puis compter sur son zèle;
Ma chère enfant, tu sais bien
Que l'on accorde tout à celle
Qui jamais n'accorda rien.

SILVIA.

Ah ! c'est une vérité bien triste ! Cependant, je ne crois pas Fédéric un amant comme un autre ; et tout ce qu'il a fait pour vous....

CLITIE.

Eh ! qu'a-t-il donc tant fait ? Il s'est épuisé en bals, en spectacles, en concerts, en fêtes de toutes les espèces ; mais, était-ce moi qui lui demandais tout cela ? En étais-je bien directement l'objet ? Et la vanité n'y entrait-elle pas pour beaucoup ?

SILVIA.

Oh ! l'attachement de Fédéric paraissait si pur ; et sa constance...

CLITIE.

Eh ! ma chère Silvia !

Air : *Oui, mon cher Favart à tes yeux.*

L'orgueil peut-être était l'appui
De cette constance apparente,
Peut-être était-ce assez pour lui
Que l'on me crût reconnaissante.
Pour les amans présomptueux,
Comme moi, tu dois les connaître ;
Faire croire qu'ils sont heureux,
Vaut mieux que le plaisir de l'être.

SILVIA.

Mais, enfin, Fédéric, jeune, charmant,

riche, libéral... libéral, surtout.... J'avoue qu'à votre place je n'aurais pas répondu de moi.

CLITIE.

Quelle folie !

SILVIA.

Air : *Guillot a des yeux complaisans.*

Je crains un amant généreux,
Je le dis sans mystère;
Contre un mortel si dangereux,
Comment rester sévère ?
Si l'on vient à s'humaniser
Faut-il qu'on s'en étonne ?
Eh! comment toujours refuser
Celui qui toujours donne ?

CLITIE.

Je ne veux point aimer; l'amour est à mes yeux le plus grand de tous les maux.

SILVIA.

L'amour, est, selon moi, le plus grand de tous les biens.

CLITIE.

Mais songe donc, ma chère Silvia, que, pour une femme de vingt ans, maîtresse de ses volontés et d'une fortune immense, la liberté est la source de tous les plaisirs.

SILVIA.

Est-il un plaisir plus doux que d'aimer qui nous aime ? Qu'y a-t-il de plus agréable que de se voir aborder, d'un air content, par un être qu'on rend heureux ?

CLISIE.

Air : *Toute fille en Provence.*

Je suis jeune et jolie,
Tout doit subir mes lois.
Et ce serait folie,
Que de fixer mon choix.

O liberté, liberté chérie !
Doux trésor de mon cœur,
Seul charme de ma vie,
O liberté, liberté chérie !
Je te dois le bonheur.
Viens m'inspirer sans cesse,
La gaîté, l'allégresse ;
Viens embellir mes jours,
Toujours.

Je suis jeune et jolie, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FABIO, amené par Jacinthe qui rentre dans la maison.

FABIO.

Pardon, Mesdames, je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que...

SILVIA.

Pourriez-vous nous indiquer la maison de Fédéric ?

FABIO.

C'est ici, Mesdames.

CLITIE.

Ici !

FABIO.

Il est à la chasse ; mais, sans doute, il ne tardera pas à rentrer. (*A part.*) Elles sont jolies.

SILVIA.

Quoi ! c'est ici sa demeure ?

FABIO.

Certainement.

CLITIE.

Cela ne se peut pas.

FABIO.

Vous en êtes étonnées, je le crois; nous n'avons pas toujours habité une chaumière ..

SILVIA.

C'est-à-dire que Fédéric est ruiné ?

FABIO.

Quelle idée ! (*A part.*) Il ne faut pas l'humilier aux yeux de ses connaissances. (*Haut.*) Non, Madame, nous ne sommes point ruinés; si nous habitons une chaumière, c'est par goût, par amour pour la retraite, pour vivre en philosophes, et surtout, pour nous éloigner d'une femme que nous abhorrons et que nous maudissons de tout notre cœur.

CLITIE.

De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

FABIO

D'une franche coquette, une étourdie, une folle, pour qui mon maître a fait l'impossible et qui s'est moqué de lui; en un mot, de Clitie.

SILVIA.

De Clitie !

FABIO.

La nommer, c'est tout dire.

SILVIA.

Et, madame Clitie, vous la connaissez ?

FABIO.

Je ne l'ai jamais vue ; mais je la déteste.

CLITIE.

Et votre maître ?

FABIO.

Ah ! pardi, je vous laisse à penser.

SILVIA.

On la dit belle.

FABIO.

Belle ! non, du tout.

Clitie est laide à faire peur,
Je n'ai jamais vu sa figure,
Mais je lui sais un mauvais cœur,
D'après cela je puis conclure :
Si la laideur peut s'embellir,
Par les dons précieux de l'ame,
Un mauvais cœur doit enlaidir
La plus superbe femme. (*bis.*)

CLITIE, à part.

Le sot !

SILVIA.

Nous vous retenons là, et peut-être avez-vous des occupations?

FABIO.

Ah! je n'en manque pas; mais j'aime à causer... et puis je n'ai pas toujours l'occasion d'épancher ma bile à propos de cette Clitie; mon maître qui ne veut plus entendre parler d'elle, ne souffre pas même que j'en prononce le nom devant lui.

CLITIE.

En vérité?

FABIO.

Comment donc; mais il se fâche et je ne sais pourquoi; car je n'ouvre jamais la bouche sur le compte de cette femme-là, que pour en dire du mal.

SILVIA.

C'est bien aimable à vous.

FABIO.

La vieille est sourde, et je suis réduit à me taire. Or, je vous avoue que c'est un grand plaisir pour moi de pouvoir aujourd'hui m'en dédommager avec vous.

SILVIA.

Bien obligée de la préférence.

FABIO.

C'est que vous n'imaginez pas combien cette Clitie...

CLITIE.

Laissons cette conversation.

FABIO.

Soit. (*Clitie et Silvia remontent au fond. A part.*) Ça lui déplaît peut-être?... Oh! non.

(A voix basse.)

Femme toujours est satisfaite,
Lorsque d'une femme on médit;
Tout bas elle se croit parfaite,
Et tout bas elle s'applaudit.
Oui, l'amour propre qui se loge
Dans son cœur et dans son esprit,
Fait qu'elle prend pour son éloge,
Le mal que d'une autre on lui dit.

SILVIA, montrant la chaumière.

C'est là toute votre habitation?

FABIO.

Comme vous dites; mon maître, la vieille Jacinthe, le cheval, le faucon et moi, nous logeons tous là: nous sommes un peu à l'étroit. (*Montrant la volière.*) Voici pour mettre l'oiseau; il sera mieux que nous, mais, en raison de l'utilité, c'est juste.

CLITIE.

On dit cet oiseau fort extraordinaire.

SILVIA.

Oui, s'il faut en croire tout ce qu'on raconte de son adresse...

FABIO.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Oh ! l'on n'en dit rien d'apocrife ;
Vraiment, dans son vol destructif,
Il peut défier, pour la griffe,
Le procureur le plus actif.

SILVIA.

L'éloge est fort.

FABIO.

Pas une perdrix ne lui échappe ; quand il ne prend rien c'est qu'il ne trouve rien, et cela arrive quelquefois.

CLITIE.

Ainsi, Fédéric tient beaucoup à cet oiseau.

FABIO.

S'il y tient ? C'est ce qu'il a de plus cher au monde ; il l'aime, il l'aime... et moi aussi, et la vieille aussi ; nous l'aimons tous à qui mieux mieux.

SILVIA, bas à Clitie.

Entendez-vous, Madame.

CLITIE, à elle-même.

Nous verrons.

SILVIA, à part.

Adieu la partie de chasse.

CLITIE, à Fabio, montrant le pavillon.

Et cela ?

FABIO.

Oh ! cela, c'est une pièce de luxe, un cabinet que mon maître s'est réservé et que nous avons arrangé ensemble ; c'est là qu'il s'enferme pour faire de la musique, dessiner, rêver, soupirer...

CLITIE.

Soupirer !

FABIO.

Il est amoureux.

CLITIE.

Amoureux... eh ! quel est l'aimable objet ?

FABIO.

Ah ! dame, voilà ce que je ne sais pas ; c'est son secret.

CLITIE.

Sans doute, il est aimé ?

FABIO.

Ça doit être; on ne rencontre pas toujours des Clitie.

CLITIE.

Vous en voulez donc beaucoup à cette pauvre Clitie?

FABIO.

Oh! je vous en réponds.

CLITIE.

Fédério tarde bien à rentrer.

FABIO.

Je sais de quel côté il est; si ces dames veulent bien attendre quelques instans, j'irai le chercher.

CLITIE.

Vous m'obligerez.

SILVIA.

Vous nous ferez plaisir.

FABIO

Je ne demande pas mieux, belle enfant. (*A part en s'en allant.*) Cette petite brune-là, est ma foi, toute gentille.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

Savez-vous, Madame, que ce garçon-là s'explique fort lestement sur votre compte ? Vous auriez dû vous faire connaître et lui imposer silence.

CLITIE.

Que me font ses discours !

SILVIA.

Ah ! sans doute, et puis, c'est par amitié pour son maître, auquel on voit qu'il est fort attaché ; il a l'air d'un bon enfant.

CLITIE.

C'est un bavard.

SILVIA.

Mais, Madame, d'après ce que nous voyons ici ne croyez-vous pas la fortune de Fédéric en bien mauvais état ?

CLITIE.

Non, et puisqu'il renonce au monde, rien de tout cela ne m'étonne.

SILVIA.

Cependant, Fédéric aime une autre femme.

CLITIE.

Tu crois cela ?

SILVIA.

Eh ! mais...

CLITIE.

Il le croit peut-être aussi.

SILVIA.

Et vous n'en croyez rien ?

CLITIE.

Air : *Résister c'est une ruse.*

Un amant près d'une belle
Perd-il ses soins et ses pas ;
Pour punir la rebelle, (*bis.*)
Il court à d'autres appas ;
Mais sa maîtresse nouvelle
A ses yeux ne vaut pas celle
Qu'il chérit encor tout bas. (*bis.*)

Fédéric, dit-on, m'oublie
Et d'une autre suit le char ;
Eh bien, moi, je parie,
Que, malgré sa folie,
Pour le rendre à Clitie,
Il suffit d'un doux regard.

SILVIA.

Ainsi vous ne renoncez pas à la demande que vous venez lui faire ?

CLITIE.

J'y tiens plus que jamais.

SILVIA.

Cela doit être.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*]

Dans nos goûts, tous, tant que nous sommes,
Nous voulons être tourmentés ;
Le ciel a bien connu les hommes,
En créant les difficultés ;
Aussi, sa bonté souveraine,
Malgré nous, voulant nous servir,
Mit le bonheur après la peine,
Et l'obstacle avant le plaisir.

CLITIE, allant au cabinet et l'ouvrant. On y voit une harpe et une table sur laquelle sont des livres et de la musique.

C'est donc là qu'il se renferme pour s'occuper de sa nouvelle conquête !

SILVIA.

Je suis curieuse de voir l'intérieur de cette maison de plaisance.

(Elle entre dans la chaumière.)

SCÈNE XI.

CLITIE, seule, furetant dans le cabinet.

De la musique! une romance! de sa composition, sans doute! justement. (*Elle lit.*) Fédéric à la belle... trois étoiles. Voyons ce qu'il peut bien adresser à madame de trois étoiles. (*Elle lit tout bas.*) Il paraît qu'il est vivement inspiré.... et par qui? Point de nom... Fédéric à la belle... Belle! l'exagération ne coûte rien aux feseurs de vers, et ces Messieurs ne chantent jamais que des beautés.. bien belles.

SCÈNE XII.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA, sortant de la maison.

Tout cela est bien simple; mais d'une propreté qui enchante.... Voyons le jardin.

(Elle traverse le théâtre.)

SCÈNE XIII.

CLITIE, parcourant la romance.

Il ne m'en a jamais tant dit; il ne m'a jamais peint sa tendresse dans des termes si séduisans... c'est que jamais il ne m'a si bien aimée. Non, il n'avait pas pour moi ce véritable amour auquel rien ne résiste; car enfin, si sévère que l'on soit, il est une espèce d'attachement si tendre, si touchant qu'il soumet tôt ou tard, la plus insensible.... non, Fédéric ne m'a jamais aimée.

(Elle entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIV.

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, rentrant par la chaumière, par le derrière de laquelle Fédéric est supposé être sorti.

FABIO.

Quoi, Monsieur, votre chasse?...

FÉDÉRIC.

Rien.

FABIO.

Pas une perdrix?

FÉDÉRIC.

Pas une.

FABIO.

Eh bien, nous ne sommes pas mal! Je m'en suis douté en vous abordant; ce pauvre oiseau avait l'air triste; je suis sûr qu'il est aussi fâché que nous... ah! ah! il n'y a plus personne!

CLITIE, dans le cabinet.

Je ne devrais pas rester plus long-tems en ces lieux; je devrais, prévenant son retour... mais non, je tiens à mon projet, (*Elle sort du pavillon.*) et il ne sera pas dit que j'aurai fait une démarche inutile. (*Apercevant Fédéric.*) C'est lui.

FABIO.

Ah! voilà l'une de ces dames.

FÉDÉRIC, abordant Clitie sans la reconnaître.

Puis-je savoir, Madame! (*Clitie se retourne, il la reconnaît.*) Ciel! O ciel! Est-il possible!... ah! non, non, c'est un songe, une illusion.

FABIO.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc?

CLITIE.

Remettez vos esprits, Fédéric.

FÉDÉRIC.

Quoi, Madame, c'est vous!

CLITIE.

C'est moi.

FÉDÉRIC.

Vous!.. vous, Clitie!

FABIO, très-embarrassé.

Clitie!

CLITIE.

Moi-même, moi, Clitie.

FÉDÉRIC.

C'est bien vous!

FABIO, bas à Fédéric.

Sauvons-nous, Monsieur.

TRIO.

Air : *Heureux moment, bonheur suprême.*

CLITIE, à part.

ENSEMBLE.

Son cœur, pour moi, n'est plus le même;
Je ne suis plus celle qu'il aime.
A ses regards loin de m'offrir,
Je devrais le fuir,
Le haïr.
Faiblesse extrême!

Quoi! désirer encor qu'il m'aime;
A ses regards loin de m'offrir,
Je devrais le fuir,
Le haïr.
Comment jamais oser lui dire
Le sujet qui vers lui m'attire?
Quel souvenir
Vient m'attendrir!
Je sens en ce moment
Que j'ai causé tout son tourment.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! quel plaisir!
Bonheur suprême!
Quoi! je revois celle que j'aime!
Je la revois, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
Vient me saisir!

ENSEMBLE.

Bonheur suprême!
Quoi! je revois celle que j'aime!
Je la revois, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
Vient me saisir!
Dans tous mes sens c'est un délire;
Hélas! à peine je respire.
Ah! quel plaisir
Vient me saisir!
La voir un seul moment
C'est oublier tout mon tourment.

FABIO, à Fédéric, à part.

Que dites-vous! quel plaisir,
Bonheur suprême!

ENSEMBLE.

Monsieur, Monsieur il faut la fuir.
Quel plaisir!
Délire extrême!
Il faut la fuir
Et la haïr.
Oui, oui, la fuir
Et la haïr.
Délire extrême!
Il faut la fuir
Et la haïr.
Songez en ce moment
Qu'elle causa votre tourment.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! cachons-lui bien mon fol amour!! si dans l'opulence je n'ai pu parvenir à toucher son cœur, que pourrais-je espérer dans le triste état où le sort m'a réduit?

CLITIE.

Fédéric ne s'attendait pas à voir Clitie.

FÉDÉRIC.

Madame. (*A part avec ivresse.*) Ah! c'est la voix d'un ange!

FABIO.

D'un diable.

FÉDÉRIC.

Vous en ces lieux!.. comment? Par quelle aventure? Assurément; vous alliez autre-part.

CLITIE.

Non, je viens exprès vous faire une visite.

FÉDÉRIC.

Une visite ! à moi !

FABIO, bas à Fédéric.

Pour vous narguer.

FÉDÉRIC.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

FABIO, à part.

Eh bien, il est fou !

CLITIE.

Je viens vous demander à dîner.

FÉDÉRIC.

A dîner !

FABIO, à part, gaîment.

Bon ! elle fera bonne chère.

CLITIE.

En êtes-vous fâché ?

FÉDÉRIC.

Mais, dans cette chaumière, comment vous recevoir ! Que vous offrir ?

CLITIE.

Sans façons, je vous prie.

FABIO.

Soyez tranquille, nous n'en ferons pas.

FÉDÉRIC, à part.

Quel embarras !

CLITIE.

Je n'ai que quelques instans... Qu'on nous serve ici, sous ce feuillage.

(Pendant le dialogue entre Fédéric et Fabio, elle va et vient au fond du théâtre, examinant le local.)

FÉDÉRIC, bas à Fabio.

Mon cher Fabio, que faire ?

FABIO.

Eh ! parbleu ! l'envoyer dîner ailleurs. (*A part.*) Que je suis content que l'oiseau n'ait rien pris.

FÉDÉRIC, de même.

Si tu allais au village ?

FABIO.

A quatre lieues d'ici ?

FÉDÉRIC, de même.

Il est vrai... Est-ce que nous n'avons pas ?..

FABIO.

Rien du tout.

FÉDÉRIC.

Quelques œufs ?

FABIO.

Vous savez bien que notre dernière poule est morte il y a quinze jours.

FÉDÉRIC.

Que lui donner !... Il me vient une idée... Ah ! Dieu ! Oui, oui, sans doute, et je vais... Ah ! je n'en aurai pas le courage... Mais, il le faut... Fabio.

FABIO.

Monsieur ! (*Fédéric lui parle bas.*) O ciel ! y pensez-vous ?

FÉDÉRIC.

Oui.

FABIO.

Quoi ! vous voulez ?...

FÉDÉRIC.

Obéis promptement.

FABIO.

Notre unique ressource... Eh ! comment vivrons-nous demain, après demain, tous les jours !

FÉDÉRIC.

Fais ce que je te dis et ne réplique pas.

FABIO.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Pauvre bête !

FÉDÉRIC.

Madame, pardonnez si...

CLITIE.

Je serai fâchée, Fédéric... vous ne me traitez pas en amie.

FABIO.

C'est étonnant! (*A part, en s'en allant, sur un geste que lui fait Fédéric.*) Hom! qu'elle est laide.

CLITIE.

La moindre chose... du pain, quelques fruits.

FÉDÉRIC.

Des fruits! Ah! oui, oui, Madame, dans l'instant.

(Il va au jardin.)

SCÈNE XV.

CLITIE.

Ma présence le contrarie, l'embarrasse; il est tout occupé de son nouvel amour... Eh bien! que m'importe!... Il m'importe beaucoup; ma gloire est compromise, et j'en aurai raison.

Air : *Reconnaissez donc l'origine.*

Quoi donc, lorsqu'il est infidèle,
Fédéric saurait me charmer!
Et je voudrais m'en faire aimer!
Eh! mais la chose est naturelle.
Oui, j'ai bien pu me garantir
D'une ardeur pure et sans égale :
Mais comment tenir
Au plaisir
De supplanter une rivale.

SCÈNE XVI.

CLITIE, SILVIA.

SILVIA.

Venez donc, Madame, si vous voulez qu'il reste une fleur et un fruit dans le jardin de notre philosophe.

CLITIE, en s'en allant.

Ne souffrons pas qu'il dévaste son jardin.

(Elle va au jardin.)

SCÈNE XVII.

SILVIA.

Ce pauvre Fédéric! il met tout au pillage pour nous recevoir de son mieux... Je gage qu'il aime encore Clitie ; oh ! oui, elle avait bien raison.

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Que nos amans soient maltraités,
Avec un peu d'adresse,
Nous sommes des divinités
Qu'ils adorent sans cesse.
Fierté, dédain, tout réussit,
Ces Messieurs nous encensent;
Et souvent leur amour finit
Où nos bontés commencent.

(Elle va au cabinet.)

SCÈNE XVIII.

SILVIA, FABIO.

FABIO, à part, en entrant et apportant tout ce qu'il faut pour mettre le couvert.

En vérité, mon maître a perdu la tête !

M'ordonner de tuer ce pauvre oiseau !... Et pour qui ? Pour une Clitie ! (*Apercevant Silvia.*) Ah ! ah ! voilà sa belle suivante !

SILVIA, à part.

Le valet de Fédéric ! Je gagerais qu'il a beaucoup des bonnes qualités de son maître.

FABIO, à part.

Je suis sûr qu'elle ne vaut pas mieux que sa maîtresse.

SILVIA, à part.

Tâchons de faire connaissance.

FABIO, à part.

Point de familiarité.

(Il va à la table de pierre mettre le couvert et affecte de tourner le dos à Silvia.)

SILVIA, à part.

J'aime sa figure.

FABIO, à part.

Son visage me déplaît.

SILVIA, à part.

Je ne le croyais pas si bien.

FABIO, à part.

Elle m'avait d'abord paru plus jolie.

SILVIA, à part.

Il a l'air franc.

FABIO, à part.

Elle a l'œil faux.

SILVIA, à part.

Abordons-le.

FABIO, à part.

Ne la regardons pas.

SILVIA, abordant Fabio qui lui tourne toujours le dos.

Il fait bien beau tems aujourd'hui.

FABIO, sans l'écouter, en chantant comme le valet dans le souterrain, tandis que son maître dort.

Tra, la, lira, la lira, la lira,
La lira, la lira,
La lira, la lira, la lira, la, la,
La lira, la lira, la,
Tra, tra, la, la, la, ra, la, ta, ta.

SILVIA.

Le paysage me paraît fort agréable.

FABIO, même jeu.

Tra, la, etc.

SILVIA

Le terrain doit être fertile.

FABIO.

Tra, la, etc.

SILVIA.

Il n'étouffe pas de politesse.

FABIO.

Pour ceux que j'aime, en tous les tems,
Je suis galant, affable;
Mais avec de certaines gens,
J'ai l'humeur intraitable.

SILVIA.

C'est ce qui me paraît.

FABIO, achevant l'air.

Tra, la, la, ra, la, la, ra, la.

SILVIA, à part,

Il faut pourtant qu'il me réponde. (*Haut.*) Monsieur, vous plaisez-vous bien ici.

FABIO, quittant brusquement la table et descendant à l'avant scène où il tourne toujours le dos.

Beaucoup, quand il ne nous vient pas de visite importune.

SILVIA, à part.

Attrape... (*Haut.*) Vous prenez bien de la peine.

FABIO.

Plus que je ne voudrais.

SILVIA.

Nous vous causons de l'embarras?

FABIO.

C'est vrai.

SILVIA, à part.

Il n'y met pas de façons... quoi! ma maî-
esse a fait tourner la tête au maître, et je
obtiendrai pas un mot de douceur du valet?...
a! nous verrons.

FABIO, à part.

Elle a trouvé à qui parler.

SILVIA.

Votre maître me paraît un bien honnête
omme.

FABIO.

Votre maitresse m'a bien l'air... de ce qu'elle
st.

SILVIA.

Je me souviens d'un proverbe... tel maître,
el valet.

FABIO.

Je m'en rappelle un autre... qui se res-
emble s'assemble.

SILVIA, à part.

Ceci est un peu fort; mais je ne ferai point

d'application. (*Haut.*) Mon proverbe me donne une bien bonne idée de vous.

FABIO.

Le mien ne me prévient point du tout en votre faveur.

SILVIA

Il ne faut pas toujours en croire les proverbes.

FABIO.

Oh! j'en conviens.

SILVIA.

Vous en convenez?... ainsi donc, je ne puis pas juger de vous par votre maître.

FABIO.

Je ne dis pas cela. (*A part.*) Elle a de l'esprit.

SILVIA, à part.

Je le tiens.

Air : *Au lever du jour.*

Je ne sais pourquoi,
Mais, c'est excusable,
Je disais en moi,
Il paraît aimable,
Prévenant, affable

Et de bonne foi;
Je juge à l'entendre,
Que par un cœur tendre,
Il est dirigé;
Ce cœur, s'il s'engage,
Ne sera, je gage,
Léger, ni volage...
Ah! c'est grand dommage,
Si j'ai mal jugé! } (*bis.*)

FABIO, se radoucissant petit à petit.

Même air.

Je ne sais pourquoi,
Mais, c'est excusable,
Je disais en moi,
Ce ton agréable,
Ce minois aimable
Cachent l'air sournoi;
Elle est jeune et belle;
Mais craignons près d'elle
Le plaisir que j'ai :
Son cœur, s'il s'engage,
Deviendra, je gage,
Léger et volage,
Ah! c'est grand dommage,
Si j'ai bien jugé. } (*bis.*)

SILVIA, hésitant.

Il est si pénible de changer d'opinion envers
ux que l'on a d'abord distingués.

FABIO.

Il est si doux de rendre justice aux personnes que l'on a mal appréciées.

SILVIA, minaudant.

Si vous me connaissiez mieux, vous verriez que je ne ressemble guère à ma maîtresse.

FABIO.

Effectivement, je vous crois une bonne pâte de fille.

SILVIA.

J'ai pourtant un grand défaut... c'est d'être trop sensible.

FABIO.

Trop sensible... ce défaut-là, Mademoiselle, est une perfection de plus.

SILVIA, tendrement.

Ah! mon cher Fabio.

FABIO, à part.

Mon cher Fabio?... elle est charmante. (*Haut.*) Vous n'approuvez donc pas l'indifférence de Clitie pour mon maitre.

SILVIA.

Je l'ai cent fois, et hautement blâmée.

FABIO.

Ah! que vous me faites plaisir... en effet, cette mine-là n'annonce rien de sauvage, et promet au contraire un cœur reconnaissant... tient-elle parole?

SILVIA.

Quand elle promet...

FABIO.

Eh bien.

SILVIA.

Ah?

FABIO.

Dites.

SILVIA.

Air : de Barbe-Bleue.

Si j'avais un amant,
Franc,
J'engagerais ma foi,
Moi;
Il aurait ma tendresse;
De lui plaire sans cesse,
Je me ferais la loi.

FABIO.

Même air.

Je serais un amant
Franc,

Si j'engageais ma foi,
Moi;
De prouver ma tendresse,
Sans réserve et sans cesse,
Je me ferais la loi.

SILVIA, à part.

Que j'aime sa candeur!
Que ce ton de douceur
Plaît à mon cœur!

FABIO, à part.

Que ces tendres accens,
Ces regards caressans
Sont séduisans!

ENS.

SILVIA.

Si j'avais un amant, etc.

FABIO.

Je serais un amant, etc.

SCÈNE XIX

FABIO, SILVIA, JACINTHE.

JACINTHE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! ce que c'est que de nous! qu'elle récompense, après tant de services! eh bien, que faites-vous donc là à babiller!.. (*Elle arrange le couvert.*) il manque la moitié de ce qu'il faut sur la table.

FABIO, à Silvia.

Il faudra donc bientôt nous séparer.

JACINTHE, arrangeant le couvert.

Cela fend le cœur.

SILVIA.

Nous pourrons nous revoir.

FABIO.

Je l'espère bien.

JACINTHE.

Pauvre animal !

SILVIA.

Qu'est donc devenu votre maître ?

JACINTHE, à part.

Je n'ai pas voulu le mettre à la broche.

FABIO, regardant au jardin.

Il est au jardin avec votre maîtresse. Il pourrait bien revenir à son premier amour.

SILVIA.

Mais s'il aime une autre femme ?

JACINTHE, à part.

On n'en pourra pas manger.

FABIO.

C'est vrai ; mais aussi, Clitic l'a si fort maltraité par ses froideurs !...

SILVIA.

N'importe, Fédéric à tort.

Air : *Pour un maudit péché.*

Loin de se rebuter
D'un peu d'indifférence,
Avec persévérance,
Il devait insister.
Tenez, sans répartie,
Auprès de nous, mon cher,
Qui quitte la partie,
La perd.

JACINTHE, venant à l'avant-scène.

Voyez ! le voilà déjà tout consolé !.. ah les hommes ! les hommes !... (*A Fabio.*) finirez-vous de chuchoter !

FABIO.

Oui, oui, arrangez tout cela.

JACINTHE.

Air : *Toute fille honnête.*

En vain je l'appelle,
Pour Mademoiselle,
Zeste, le voilà
Qui me plante là.
Je vaux bien pourtant
Cette perronelle ;
Pour faire la belle,

Qu'a-t-elle donc tant?
Pour faire la belle?
Elle n'a, ma foi,
Que cinquante ans de moins que moi.

SILVIA.

La vieille est fâchée...

FABIO.

D'être vieille.

JACINTHE.

Voyez comme il est éveillé! et près de moi, il s'endort.

FABIO.

Je suis trop heureux quand cela m'arrive.

JACINTHE.

Ah! les jeunes gens sont bien changés!

FABIO.

Oui, les jeunes gens d'autrefois.

JACINTHE.

Le beau dîné est prêt... aussi bien, voilà votre maître et sa belle dame.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FÉDÉRIC, CLITIE; Fédéric est chargé d'un paquet de fleurs et d'une corbeille de fruits.

FÉDÉRIC, à Clitie, arrangeant les fleurs et les fruits sur la table.

Vous allez faire un bien mauvais dîné.

FABIO.

Oh! ça, je m'en vante.

CLITIE, à part, sur l'avant-scène.

Cette romance m'occupe sans cesse... comment pourrai-je savoir à qui elle s'adresse.

SILVIA, bas à Clitie.

Eh bien, Madame, avez-vous demandé...

CLITIE.

Pas encore. (*A part.*) Si je pouvais la lui faire chanter.

FABIO.

Madame est servie.

(Fédéric donne la main à Clitie et tous deux se mettent à table.)

CLITIE, à Fédéric.

Vous vous occupez encore de musique, à ce que j'ai vu.

FÉDÉRIC.

C'est mon plus doux amusement.

CLITIE.

Vous faites toujours des vers ?

FÉDÉRIC.

Rarement.

SILVIA, à part.

Ah ! que ce ragoût a mauvaise mine.

FABIO.

Et vous, charmante Silvia, que pourrait-on vous offrir ?

SILVIA.

Bien obligée, je n'ai point d'appétit.

FABIO, à part.

C'est bien heureux pour elle.

CLITIE, à Fédéric qui la sert.

Fort peu je vous prie... Est-ce là de votre chasse ?

FÉDÉRIC

De ma chasse ?

FABIO.

Non, Madame, c'est de la mienne.

CLITIE, remettant sur son assiette ce qu'elle portait à sa bouche.

Ah! que c'est mauvais!

FABIO.

Madame voulait boire?

CLITIE.

Volontiers.... En vérité, Fédéric, vous n'êtes pas raisonnable d'avoir ainsi dégarni votre jardin.

FÉDÉRIC.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Lorsque je reçois Clitie,
Ai-je rien à ménager?

CLITIE.

Fleurs et fruits, quelle folie,
En un jour tout ravager!

FÉDÉRIC.

Ah! du reste de l'année
Je m'occuperais en vain;
Une si belle journée
N'aura point de lendemain.

(Voyant que Clitie ne mange pas.)

Vous ne trouvez pas ce mets...

CLITIE.

Je n'en mangerai pas davantage.

FÉDÉRIC.

Je n'ai pas de cuisinier.

FABIO.

C'est la vieille qui accommode tout cela à sa façon. (*A Jacinthe.*) Il n'est pas bon votre ragoût.

JACINTHE, d'un ton bien dolent.

Pauvre oiseau! hélas! mon Dieu!

CLITIE.

Cette bonne femme est bien triste!

FABIO.

Oh! elle n'est pas gaie.

JACINTHE, sanglotant.

Je ne m'en consolerai jamais.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JACINTHE.

SYLVIA.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

FABIO.

Elle a perdu quelqu'un qu'elle regrette.

CLITIE.

Un parent !

FABIO.

Non, Madame, un ami, qui se portait bien ce matin, et qui, tout d'un coup...

SILVIA.

Quoi ! subitement !...

FABIO.

Subitement... c'est malheureux ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard...

FÉDÉRIC.

Ah ! Fabio, je ne te croyais pas aussi peu sensible.

FABIO.

Quand je me désolerai, il n'en sera ni plus, ni moins. (*Bas à Clitie.*) Je vous conterai ça.

FÉDÉRIC, à Clitie.

Je suis bien honteux de vous traiter aussi mal.

CLITIE.

A la campagne, tout est bon, et cet endroit est si agréable...

FÉDÉRIC.

epuis que vous l'habitez.

TRIO de Renaud d'Ast.

FABIO, SILVIA, à voix basse.

Voyez-vous, voyez-vous ?
Comme ils sont satisfaits, quel regard vif et doux !
Voyez-vous, voyez-vous?

FABIO.

Ma chère Silvia, quel exemple pour nous!

SILVIA.

Fédéric est constant, lui ressemblerez-vous?
Il aime encor Clitie,
Et malgré sa froideur,
Ses dédains, sa rigueur,
Elle règne en son cœur.
Oui, malgré sa rigueur,
Elle règne en son cœur.

FÉDÉRIC.

On respire sous cet ombrage
Un air plus calme et plus doux.
Ah! pour en jouir davantage,
Il y faut être avec vous!
(A part.)
Ah! que mon ame est attendrie!
Un doux transport charme mon cœur.

ENSEMBLE.

Oui, je renais près de Clitie,
Plus de chagrin, plus de douleur.

CLITIE.

Comme on est bien dans ce bocage!
Comme l'air est calme et doux.
Oui, je me plais sous cet ombrage,
En m'y trouvant avec vous.
(A part.)
Ah! que mon ame est attendrie.
Eh quoi! malgré tant de rigueur,
Il aime encor un peu Clitie,
Est-ce un bonheur, est-ce un malheur?

(On se lève de table.)

CLITIE.

Ces fruits sont vraiment excellens!...

FÉDÉRIC.

Vous les aimez! que je suis heureux! Fabio....

FABIO.

Monsieur. (*Fédéric lui parle bas.*) Oui, le reste... Silvia vient-elle au jardin?

SILVIA.

Je le veux bien.

(Fabio et Silvia vont au jardin.)

SCÈNE XXII.

FÉDÉRIC, CLITIE.

CLITIE, à part.

Voici l'instant de lui faire ma demande ; mais auparavant, tâchons d'entendre la romance. (*Allant au pavillon.*) Votre harpe est elle bonne ?

FÉDÉRIC, la sortant du pavillon.

Si vous vouliez l'essayer !

CLITIE.

A condition que je vous accompagnerai, et que vous chanterez cette romance.

(La montrant sur le pupitre.)

FÉDÉRIC.

Cette romance !...

CLITIE.

Elle est de vous ?

FÉDÉRIC.

Oui, Madame ; mais je n'oserai jamais....

CLITIE.

J'ai un extrême désir de l'entendre.

FÉDÉRIC.

Daignez me dispenser....

CLITIE.

Un seul couplet.

FÉDÉRIC.

Je chanterai mal.

CLITIE, lui montrant sur le papier.

Tenez, celui-là. (*A part.*) Il sera forcé de prononcer le nom qui n'est pas écrit.

(Elle se place à la harpe et accompagne Fédéric tandis qu'il chante l'air suivant.)

FÉDÉRIC.

Air : *Chantons l'amour et ses plaisirs.*

Dans ce séjour délicieux,
Et loin du monde, que j'oublie,
Ton image s'offre à mes yeux,
Mon ame en est toute remplie ;
Les prés, les bois et les côteaux,
Le doux murmure des ruisseaux,
Le chant des amoureux oiseaux,
Tout me parle, ici, (*bis.*) de Clitie.

(Au dernier mot, il tombe aux pieds de Clitie.)

CLITIE, se levant avec un étonnement mêlé de joie.

Clitie !

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, FABIO ET SILVIA, au fond.

QUATUOR.

Même air.

CLITIE, à part.

Quoi! c'est moi qu'il aime en ce jour!
Grand Dieu! que mon ame est ravie!
Je sens, oui, je sens, à mon tour,
Qu'il doit triompher de Clitie.

FABIO, à Silvia.

Approuvez le plus tendre amour,
Vous seriez toujours si chérie!
Je n'aime que depuis un jour,
Mais j'aimerai, toute ma vie.

FÉDÉRIC.

Malgré vous, le plus tendre amour
Fait tout le charme de ma vie.
Sans le moindre espoir de retour,
Je n'existe que pour Clitie.

SILVIA.

Ah! je crains trop l'amour;
Oui, de lui mon cœur se défie;
Je sens que si j'aimais un jour,
Ce serait pour toute la vie.

ENSEMBLE.

CLITIÉ, tendrement à Fédéric.

Vous m'aimez encore ?

FÉDÉRIC.

Ah! Je voudrais envain m'en défendre; votre image est là, (*Montrant son cœur.*) là, profondément gravée, et ni le tems, ni vos rigueurs, n'ont pu l'en effacer.

FABIO.

Monsieur, voilà le panier de fruits; n'en demandez plus, car il ne nous en reste pas un seul.

CLITIE, à part.

Que je suis émue!

FÉDÉRIC, à Clitie, lui montrant les fruits.

Daignerez-vous accepter?...

CLITIE.

Ah! Fédéric, je suis on ne peut pas plus touchée de cet accueil obligeant, et surtout de votre constance, sur laquelle je ne devais pas compter; cela dérange toutes mes idées; je veux que nous soyons amis; je suis votre voisine, venez me voir.

FÉDÉRIC.

Madame...

CLITIE.

Demain je donne une fête et je prétends que vous en soyiez.

FÉDÉRIC.

Moi, Madame!

CLITIE.

Oui, mon cher Fédéric; nous avons le matin une partie de chasse à l'oiseau; vous en possédez un dont on vante beaucoup le courage et l'adresse, je vous l'emprunte.

FÉDÉRIC, à part.

Ciel!

FABIO, bas à Silvia.

Ah! vous ne savez pas. (*Il lui parle à l'oreille.*)

CLITIE.

Air : *Triste raison j'abjure ton empire.*

Mais il faudra me l'apporter vous-même.

FÉDÉRIC.

Suis-je, grands dieux! assez infortuné?

CLITIE.

Que dites-vous? quelle douleur extrême.

FÉDÉRIC.

» L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné. »

CLITIE.

L'oiseau n'est plus !

FÉDÉRIC.

Tantôt, enchanté de vous posséder ici quelques instans ; mais, ne sachant comment vous recevoir, n'ayant que du pain à vous offrir, j'ai fait tuer l'oiseau.

CLITIE.

Quoi ! vous avez sacrifié...

FABIO, avec une douleur comique.

C'est moi qu'il a chargé de porter le coup fatal.

FÉDÉRIC.

Il fallait me désobéir. Malheureux ! Il est dit que je ne ferai jamais rien qui puisse vous plaire.

CLITIE.

C'en est assez, Fédéric : ce dernier trait m'apprend enfin tout ce que vous valez. Vous ne m'avez jamais donné une plus grande marque de votre amour : je n'y serai point insensible, et mon cœur et ma main doivent en être la récompense.

FABIO.

Est-il possible ?

FÉDÉRIC.

Non, Madame, dans l'état d'indigence. ..

CLITIE.

En parler, c'est me rappeler des torts...

FÉDÉRIC.

Pardonnez, mais je dois...

CLITIE.

Vous devez accepter ma main et partager ma fortune ; c'est le dernier sacrifice que Clitie exige de Fédéric, et vous l'avez accoutumée à ne pas connaître les refus.

FÉDÉRIC, tombant aux genoux de Clitie.

O bonheur inespéré !

FABIO.

Ah ! Madame, ce trait-là me raccommode avec vous. Apprenez donc que l'oiseau n'est point mort.

FÉDÉRIC.

Que dis-tu !

CLITIE.

Il existe !

FABIO.

Il se porte aussi bien que nous tous.

FÉDÉRIC.

Mais comment se fait-il ?

FABIO, d'un ton trégi-comique.

J'allais le frapper du coup mortel, lorsque l'infortuné m'a jeté un regard si touchant, a poussé un cri si lamentable, que le couteau m'est tombé des mains, et la pitié s'emparant de mon cœur : tu vivras, me suis-je écrié, tu vivras, en dépit de toutes les Clitie du monde... Pardon, Madame, ensuite je l'ai caché là-dedans, et, me souvenant d'avoir tué ce matin un vieux corbeau... Oui, Madame, un corbeau, je l'ai donné tout plumé à la vieille qui a cru accommoder l'oiseau précieux que mon maître a cru servir à Madame.

FÉDÉRIC.

Ah ! mon cher Fabio !... (*A Clitie.*) Il m'a conservé le seul bien que je puisse vous offrir !

CLITIE.

Cette bonne action ne sera pas sans récompense.

FABIO.

Charmante Silvia, tandis que Fédéric reçoit le prix de sa constance, vous pourriez d'avance payer la mienne.

SILVIA.

Si vous ressemblez à votre maître...

FABIO.

Je lui ressemble ; touchez-là.

SILVIA.

C'est dit.

FABIO.

C'est fait.

JACINTHE.

C'est singulier, ils ne se parlent que par ignes.

VAUDEVILLE.

CLITIE.

Air : *La Lionaise.*

Amans, amans,
Tendres et constans,
Ne soyez jamais sans espérance ;
Car, tôt ou tard, un cœur bien épris,
De tous ses soins reçoit le prix.

FABIO.

On ne doit pas, je pense ;
Sur un tel espoir
Consumer son avoir ;

Non, la reconnaissance
Produit rarement
Un tendre sentiment.

FÉDÉRIC.

Tout s'embellit dans ce séjour;
Oui, ma Clitie est à moi sans retour;
Ah! que de biens nous fait l'amour,
Et que de maux il efface en un jour!

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, SILVIA.

Ah! jouissons, sans cesse,
Du plaisir d'aimer,
De plaire et de charmer.

JACINTHE, écoutant sans entendre.

Mais qu'est-ce qu'ils disent?

CLITIE, FÉDÉRIC, FABIO, SILVIA.

Douce et charmante ivresse,
Non, le vrai bonheur
N'est que dans notre cœur.

JACINTHE, au public.

Je n'entends rien
A leur entretien;
Je suis sourde, ma peine
Est certaine;
Oui, mais, voulez-vous changer mon sort,
Pour me guérir, applaudissez fort.

TOUS, avec Jacinthe.

Elle n'entend rien
A l'entretien,
Elle est sourde, sa peine
Est certaine;
Oui, mais, voulez-vous changer son sort,
Pour la guérir, applaudissez fort.

FIN DU FAUCON.

HONORINE,

OU

LA FEMME DIFFICILE A VIVRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. RADET;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville le 13 février, 1795.

PERSONNAGES.

DERVILLE.
HONORINE, sa femme.
DUCHEMIN, oncle d'Honorine.
ZAGO, jardinier nègre.
LOUISE, jeune fille élevée près d'Honorine.
MATHURIN, ancien jardinier, et à présent concierge du château.
BLAISE, jeune marié.
CLAUDINE, son épouse.
PAYSANS, PAYSANNES.

La scène est à la campagne.

HONORINE,

OU

LA FEMME DIFFICILE A VIVRE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin, sur la droite l'entrée d'une maison.

—

SCÈNE I.

ZAGO seul, occupé à relever des vases renversés, à replanter quelques arbustes, et enfin à réparer le désordre du parterre.

Air : *Par-là dans la campagne.*

Avec zèle et courage,
Chaque jour dans ce jardin,
Moi, bon cœur à l'ouvrage,
Et travailler grand matin;
Ici vivre à gogo,

Chacun aimer Zago,
Maîtresse un peu méchante ;
Mais bon maître si doux !
Li fesait bien à tous :
Moi, point souci, jamais chagrin,
Chanter toujours joyeux refrain ;
Et cœur tranquille ; ame contente
Donner gnité,
Santé. } (*bis.*)

Personne encore levé dans la maison... Oh ! non... Louise repose, tant mieux... Elle si bonne ! si aimable !... Oui, mais Louise trop blanche ou moi trop noir... C'est dommage.

SCÈNE II.

ZAGO, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah ! ah ! Zago, déjà à l'ouvrage !

ZAGO.

Oui, Mathurin, depuis commencement du jour.

MATHURIN.

Mon ami, chacun son tems ; j'ai travaillé

ne toi, du matin au soir, pendant qua-
: ans que j'ai été jardinier dans c'te
on, à présent qu' j'en suis le concierge
ıe j' suis veuf, j' me repose.

ZAGO.

oi enfin consolé de plus avoir femme?

MATHURIN.

' n'est pas sans peine ; après sa mort,
eu affaire à des vivans qui ont ben fait
c' qu'ils ont pu pour prolonger mon
;rin.

ZAGO.

omment donc ça?

MATHURIN.

nagine-toi que des héritiers qu'ils ap-
ıont, j'crois,... des cola...

ZAGO.

'es colas?

MATHURIN.

ion, des colatoraux... Ces colatoraux
eu souvenance que j'avions touché d'
défunte une dot de six cents livres; v'là-
pas qu' ces enragés-là sont v'nus me me-
er d' faire vendre mon p'tit ménage, si
'leur rendions pas la somme tout de
e.

ZAGO.

Diantre! ces gens-là pressés beaucoup.

MATHURIN.

Oh! je t'en réponds : ma femme ne les connaissait pas ; mais ça n' fait rien.

Air : *Papa, monter sur ce tréteau.*

Si j'nons pas toujours des parens
Dont la main nous soulage,
J'en trouvons au déclin d'nos ans
Pour prendr' not' héritage :
Au lit où j'sommes à souffrir,
On les voit nous poursuivre ;
Il ont l'air d'nous prier d'mourir
Pour leur bailler d'quoi vivre.

ZAGO.

Faut pas écouter.

MATHURIN.

Je n' savais comment me délivrer de ceux-ci, j' n'avais pas le sou, je v'nais de payer ce coin de terre que j'acheti l'an passé, mêmement que n'ot' bon maître, M. Derville, m'avait avancé une partie de c' qui me manquait.

ZAGO.

Li généreux!

MATHURIN.

! quoiqu' ça, n' faut pas abuser, je
ions jamais osé li parler de c' maudit
rras; et sans Louise à qui j' l'avais
, j' crois qu' j'en s'rais dev'nu fou;
c'te bonne fille a si bien su tourner ça,
er all' m'a apporté les six cents livres.

ZAGO.

ns! elle pas dit à moi.

MATHURIN.

l' crois: all' veut que j' n'en sonne mot
ersonne, jusqu'à c'que j'aie remarcié
erville; et pour que j' le remarcie, all'
ui faut qu' j'attende qui m' parle l' pre-

ZAGO.

pas voulait remercîmens, jamais... li
l!

MATHURIN.

c' n'est pas de c'te bonté qui n'est qu'en
es; il sait encore mieux faire une belle
n qu'un biau discours, et aujourd'hui
est pas commun.

ZAGO.

i, bien raison.

MATHURIN.

est dommage que sa femme ne lui res-

semble pas ; alle est si fière , si hautaine. Est-ce qu'alle a toujours été comme ça ?

ZAGO.

Toujours. Père à elle, américain beaucoup riche ; li avait là-bas camarades à moi grand nombre ; Honorine bien petite, déjà maîtresse tout-à-fait : commander, gronder tous, battre nègres souvent, et père à elle trouve bien.

MATHURIN.

Pardine, je n' m'étonne plus s'il en a fait un si bon sujet. Queu démon avec sa jolie petite mine et ses yeux doux !... A propos all' t'avait taillé d'la besogne hier... Mais n'y paraît plus.

ZAGO.

Non, moi tout raccommodé.

MATHURIN.

Morgué, ça allait ben... Les fleurs arrachées, les pots cassés, les caisses renversées... et ça parce qu'on n' les plaçait pas assez vite sous ses fenêtres... Mais queu fantaisie à M. Derville d'aller épouser une femme d'Amérique !

ZAGO.

Oh ! femmes américaines belles beaucoup.

MATHURIN.

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Faut-il donc d'si loin de Paris
Faire venir de belles dames ?
J'n'ai pas couru tous les pays ;
Je n'connais pas toutes les femmes ;
C'tapendant, j'crois ben, voyez-vous,
Qu'entre elles l'y a d'la différence,
Mais j'dis qu'cell' que j'voyons chez nous
Mérit' la préférence.

ZAGO.

Honorine pas aimée de Mathurin.

MATHURIN.

Oh ! j'l'i tiens tête, je n'suis pas si endurant que toi : de tems en tems tu attrapes queuq' bonnes taloches.

ZAGO, riant.

C'est vrai.

MATHURIN.

Ça t' fait rire !

ZAGO.

Air : *Fatigué de si long voyage.*

Souvent pour rien, d'un ton sévère,
Contre moi crier tout-à-coup ;

Eh puis, entrer en grand' colère,
Et battre moi beaucoup, beaucoup : (*bis.*)
Mais moi rire de sa folie,
La laisser frapper à loisir :
Souflets donnés par main jolie
Font moins de mal que de plaisir (*bis.*)

MATHURIN.

Grand bien te fasse.

Même air.

Moi, j'n'aurais pas l'âme assez bonne
Pour m'amuser de tout cela,
J'aime assez que fillette m'donne
Quequ' p'tits souflets, par-ci, par-là ; (*bis.*)
Mais quand ça vient d'une furie
Qui vous tape au gré d'son désir,
J' trouv' que quoiqu' la main soit jolie,
Ça fait plus d'mal que de plaisir. (*bis.*)

ZAGO.

Oh ! c'est que toi pas accoutumé.

MATHURIN.

Non, ce régime-là n' prendrait pas avec moi. Mais c'est c'te pauvre Louise qui est son vrai souffre-douleur.

ZAGO.

Oh ! oui.... elle souvent tourmentée des caprices d'Honorine.

MATHURIN.

Derville ne devrait pas souffrir ça.

ZAGO.

Li pas savoir : Louise jamais oser porter plaintes; elle, orpheline bien jeune, élevée avec sa maîtresse, jamais pouvait la quitter; Monsieur Duchemin, oncle d'Honorine, voulait que Louise rester toujours comme enfant dans la maison.

MATHURIN.

Oui, c'est un bel enjoleux que ton monsieur Duchemin; depuis six mois qu'il s'est débarrassé d' sa nièce pour la faire épouser à son ami Derville, il est retourné à Paris, et je n' l'avons pas r'vu ici.

ZAGO.

Il arrive ce matin.

MATHURIN.

Il arrive?

ZAGO.

Derville écrire à li lettre pressée beaucoup.

MATHURIN.

Tant mieux, j'aurons l' plaisir d' li dire ce que j'avons sur l'cœur.

ZAGO.

On vient... Justement c'est monsieur Duchemin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Bonjour, Zago; bonjour, Mathurin.

ZAGO.

Toi arrivé déjà? toi matinal.

DUCHEMIN.

Faire six lieues avant huit heures, ce n'est pas être paresseux.

MATHURIN.

N' faut pas vous demander comment vous en va, car, morgué! vous avez bonne mine.

DUCHEMIN.

Grâce au ciel, je me porte bien. Zago, va voir si ton maître est réveillé.

ZAGO, s'en allant.

Moi, courir.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DUCHEMIN.

MATHURIN.

'IL est réveillé ! faudrait ben plutôt demans'il s'est endormi.

DUCHEMIN.

)ue veux-tu dire ?

MATHURIN.

Air : *Romance de Claudine.*

Je sais que souvent en ces lieux,
Le sommeil est loin d'sa paupière,
Et queuqu'fois, sans fermer les yeux,
L'cher homm' pass' la nuit tout entière :
J'crois qu'pour trouver l'oubli d'ses maux,
Tout c'qui f'rait s'rait ben impossible :
Méchante femme et bon repos
Chacun sait qu'c'est incompatible. } (*bis.*)

DUCHEMIN, à part.

Ce qu'il dit là m'afflige ; cette nièce qui rait faire le bonheur de son époux, que je yais destinée à rendre ma vieillesse heuse, fera-t-elle donc le tourment de tous ux qui la chérissent ?

MATHURIN.

C'est que, voyez-vous, c'bon M. Derville.. C'est un ben honnête homme, un ben digne homme; mais, (*Portant la main à son front.*) il n'a pas d'ça... Non, il est trop doux; avec une femme comme la sienne, faudrait, morgué!...

DUCHEMIN, apercevant Derville.

Le voici... Laisse-nous.

(Mathurin sort.)

SCÈNE V.

DERVILLE, DUCHEMIN.

DERVILLE.

Ah! mon ami, que j'ai de joie de vous revoir!

DUCHEMIN.

Embrassons-nous, mon cher neveu.... Tu m'as mandé d'arriver, et me voilà. Eh bien! ma nièce est donc toujours la même?

DERVILLE.

Il est trop vrai, et je vous avoue franchement que ma patience est à bout.

DUCHEMIN.

Ne te décourage pas.

DERVILLE.

Ma douceur, ma complaisance, ma tendresse, loin de la rendre plus raisonnable, n'ont fait, jusqu'à ce jour, qu'encourager sa mauvaise humeur.

DUCHEMIN.

Eh bien! mon ami, il faut changer de ton et de langage; trop de bonté, trop d'indulgence ont rendu ta femme insociable, il faut user de moyens contraires.

DERVILLE.

Mais c'est que vous n'imaginez pas...

DUCHEMIN.

Si fait, je connais tous les défauts de ma nièce; inconstante dans son humeur, bizarre dans ses goûts...

DERVILLE.

Capricieuse, jalouse....

DUCHEMIN.

Exigeante ..

DERVILLE.

Impérieuse....

DUCHEMIN.

En un mot, un grand enfant gâté.

DERVILLE.

Elle ne s'aperçoit ni des soins qu'on lui rend, ni des égards qu'on a pour elle.

DUCHEMIN.

Il faut convenir que les femmes savent bien dissimuler! Dolban qui est venu l'autre jour m'apporter de tes nouvelles, te trouve fort heureux; il est persuadé que tu fais un excellent ménage.

DERVILLE.

Je ne puis pas confier mes peines à tout le monde.

Air : *Vaudeville du mariage d'Antoine.*

L'époux qui gémit tous les jours
Doit encor savoir se contraindre,
Car il ne trouve pas toujours
Des gens disposés à le plaindre :
Mais, au contraire, on dit tout bas :
Sa femme est bien mieux qu'il ne pense,
Pour les défauts dont on ne souffre pas,
On montre beaucoup d'indulgence. (*bis.*)

DUCHEMIN.

Je conçois cela.

DERVILLE.

Mais, cruel ami, puisque vous connaissiez e caractère de votre nièce, pourquoi m'avoir ait contracter ce fatal mariage?

DUCHEMIN.

Il deviendra heureux si tu veux suivre mes ıvis : ta femme a de l'esprit, et son cœur n'est ›as mauvais, avec cela il y a de la ressource.

DERVILLE.

Comment espérer de changer un pareil caractère ?

DUCHEMIN.

En prenant sur elle l'empire qu'elle sait avoir sur toi, en opposant la force à la force, en criant aussi haut, et plus haut qu'elle.

DERVILLE.

Quoi ! mon oncle...

DUCHEMIN.

Oui... use hardiment des droits que la raison te donne, et je te réponds que nous la corrigerons.

DERVILLE.

Tourmenter de sang-froid une femme chérie, adorée...

DUCHEMIN.

Pour mieux assurer son bonheur.

DERVILLE.

Ce moyen n'est pas sans inconvénient : Honorine m'aime ; je voudrais changer son caractère, sans lui rien ôter de sa tendresse pour moi.

DUCHEMIN.

Va, va, crois-en mon expérience, et laisse-toi conduire.

Air : *Chantons les matines de Cythère.*

D'un père imprudent, plein de faiblesse,
Honorine fut l'enfant gâté :
Pour la corriger, tu dois sans cesse
Contredire en tout sa volonté.

DERVILLE.

Du matin au soir elle se livre
A l'excès de sa mauvaise humeur :
Personne avec elle ne peut vivre,
Et je l'épousai pour mon malheur.

DUCHEMIN.

Un peu trop, crois-moi, ton cœur s'afflige ;
Cet esprit altier s'adoucira :
L'amour doit opérer ce prodige,
Et Derville aimé réussira.

DUCHEMIN.

ENSEMBLE.

Oui, trop tôt, crois-moi, ton cœur s'
Cet esprit altier s'adoucira :
L'amour doit opérer ce prodige ;
Oui, Derville aimé réussira.

DERVILLE.

C'est avec raison que je m'afflige ;
Jamais elle ne s'adoucira :
Cessez d'espérer un tel prodige ;
Ma femme jamais ne changera.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, ZAGO.

LOUISE, sortant de la maison en pleurant.

Ah ! ah !

ZAGO, qui travaillait au jardin et qui voit Louise en pleurs.

Eh ! bon Dieu !.... pauvre Louise, pauvre bonne... pourquoi donc toi si grand peine ?

LOUISE, pleurant.

C'est être bien injuste !

DERVILLE.

Qu'avez-vous, Louise ?

DUCHEMIN.

Ta femme l'aura brusquée.

DERVILLE.

Il y a toute apparence.

ZAGO.

Elle grand chagrin.

DERVILLE, à Louise.

Vous avez pleuré ?

DUCHEMIN.

Elle pleure encore.

DERVILLE.

Vous sortez de chez Honorine ; je suis sûr que c'est elle qui cause des larmes que vous vous efforcez de retenir.

LOUISE.

Eh ! mais...

DERVILLE.

Je veux savoir la vérité.

DUCHEMIN.

Allons, parle...

ZAGO.

Oui, oui, parle...

LOUISE.

Air : *J'avais égaré mon fuseau.*

Chez elle j'entrais ce matin,
Selon ses ordres de la veille ;
Elle reposait, et soudain,

Avec humeur elle s'éveille.
J'approche d'elle doucement;
Elle me parle brusquement,
Et puis me frappe, mais bien fort.

ZAGO.

Bien fort!

LOUISE.

Bien fort....
Et pourtant, je n'avais pas tort.

ZAGO.

Ah! moi sais bien, toi jamais tort.

LOUISE.

Non, vraiment je n'avais pas tort.

DERVILLE.

Se livrer à de pareils excès! et contre qui? contre une enfant élevée près d'elle qui la sert plus par amitié que par devoir.

DUCHEMIN.

Tu vois la nécessité de suivre mes avis.

LOUISE, à Derville.

Ah! Monsieur, ne lui parlez pas de cela; que je ne sois pas la cause...

DERVILLE.

Quoi! Louise, après la manière dont elle vous a traitée...

LOUISE.

Oh! je ne lui en veux pas ; c'est un pe
mouvement de vivacité.

DUCHEMIN.

C'est toi qui l'excuse!

ZAGO.

Bonne Louise!

LOUISE.

Air : *On le savait dans le village.*

Faut-il, hélas! lui faire un crime
Des traits de sa mauvaise humeur?
Elle est la première victime
De ses mouvemens de fureur :
L'instant d'après, plus réfléchie,
Sans doute, elle en gémit tout bas.
Ah! mon cher maître, ah! je vous prie,
Plaignez-là, ne la grondez pas. (*bis.*)

DUCHEMIN.

Louise est toujours bonne fille!

ZAGO.

Air : *Vaudeville de la Clochette.*

Frapper tant douce créature!...
Ah! c'est avoir ame bien dure,
Et moi pouvait pas concevoir.

LOUISE.

En rentrant près d'elle, j'espère

Qu'elle n'aura plus de colère,
Allons remplir notre devoir,
(On entend le bruit d'une sonnette.)
Justement, je l'entends qui sonne...

ZAGO.

Oui, vraiment... derlin, derlin, derlin.

DERVILLE, arrêtant Louise.

Restez, Louise, je l'ordonne.

DUCHEMIN, à Louise.

Reste, le danger est certain;
Car j'entends sonner le tocsin. (*bis.*)
(Le bruit de la sonnette redouble.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN, appelant avant de paraître.

Louise, Louise..... mais vous êtes donc sourde.... v'là un quart-d'heure que Madame carillonne à faire tomber toutes les sonnettes.

DERVILLE.

C'est moi qui lui défends de répondre.

MATHURIN.

Ah! c'est différent... Mais, Louise, quoique vous avez donc?

ZAGO.

Honorine a battu elle.

MATHURIN.

Encore !

DERVILLE, DUCHEMIN.

Comment encore !

MATHURIN.

Pardine ! c'est tous les jours la même chose.

LOUISE, voulant l'empêcher de parler.

Mathurin...

MATHURIN.

Non, Mam'zelle... Si vous êtes assez bonne pour souffrir ça sans vous plaindre, moi j'suis trop franc pour ne pas dire à c'brave homme tout c'qui en est.

DUCHEMIN.

Oui, oui, parle, Mathurin.

MATHURIN.

Air : *Mon père était pot.*

Cinq ou six fois par jour, au moins,
All' se fache, elle crie;
Malheur à ceux qui sont témoins
De ces momens d' furie.
(*Montrant Zago.*)
All' bat c' garçon-là.

ZAGO, bas à Mathurin.

Tais-toi.

MATHURIN.

All' bat Louise que v'là...

LOUISE, bas à Mathurin.

Paix donc.

MATHURIN.

Qu'est d'une douceur extrême.
(A Derville.)
Si vous souffrez ça,
J' dis qu'all' finira
Par vous battre vous-même.

DUCHEMIN.

Je sais un bon remède à cela.

DERVILLE.

Eh ! quel est-il ?

DUCHEMIN.

Tout simple... Écoute.

(Il parle bas à Derville.)

LOUISE, à Mathurin.

Qu'il est babillard !

MATHURIN.

J'dis la vérité. C'n'est pas ma faute si elle n'est pas flatteuse.

ZAGO.

Toi bien méchant, aujourd'hui.

MATHURIN.

Je suis bon avec les bons, méchant avec les méchans.... Certainement, je n'suis qu'une bête en comparaison d'un homme d'esprit, comme M. Derville; mais si j'avais une femme pareille à la sienne, faudrait morgué! qu'all' obéissît ou qu'all' disît pourquoi.

DERVILLE, répondant à ce que Duchemin lui a dit tout bas.

Vous avez toute raison; mais je suis tourmenté du chagrin que je vais lui donner.

DUCHEMIN.

N'y prends pas garde; et sois sûr que pour rompre certains caractères, toutes les leçons de morale ne valent pas un jour de contrariétés.

ZAGO, à Louise.

La voilà... Gare, gare. (*A Derville.*) Ah! bon maître, toi pas laisser battre Louise?

DERVILLE.

Non, non, ne crains rien.

MATHURIN.

Faudra tâcher d' nous défendre, j' s'rons cinq contre une... (*Apercevant Honorine.*) Alle a mis son bonnet de travers, ça ira mal.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE, paraissant sortir du lit, habillée à la hâte et avec beaucoup de désordre.

HONORINE.

Y a-t-il assez long-tems que je vous sonne, Mademoiselle ?

DUCHEMIN.

Eh ! bonjour, ma chère Honorine.

HONORINE.

Quoi ! mon oncle, c'est vous ! (*Elle l'embrasse.*) L'impertinente !...

DUCHEMIN.

J'arrive un peu matin.

HONORINE.

On n'arrive jamais trop tôt quand on est sûr de faire plaisir.

DUCHEMIN.

C'est bien obligeant ce que tu me dis là.

MATHURIN, à part.

Ça n'est pas naturel...

HONORINE.

J'ai pourtant beaucoup d'humeur, telle que vous me voyez.

DUCHEMIN.

Déjà ?

MATHURIN, à part.

La journée sera bonne...

HONORINE.

Air : *Contre danse du diable à quatre.*

Du matin au soir; et contre tous,
Sans relâche,
Il faut que je me fache.
Tour-à-tour mes gens et mon époux,
A plaisir excitent mon courroux :

MATHURIN.

La v'là partie.

HONORINE, montrant Louise.

Elle, par son indolence,
Et son faux air de douceur.
(Montrant Mathurin.)
Lui, par son ton d'arrogance...
(Montrant Zago.)
Lui, par son souris moqueur...
(Montrant son mari.)
Lui, par sa froideur hors de saison,

En silence,
Souffre qu'on m'offense :
Enfin, voyez-vous, dans la maison,
Personne que moi n'a de raison.

DUCHEMIN.

Triste prérogative.

MATHURIN, à part.

C' qui m' fait plaisir, c'est qu' j'avons chacun not' paquet.

ZAGO, à part, à Louise.

Reste auprès de moi.

HONORINE.

Et vous, petite sotte, vous disparaissez et ne répondez pas quand je vous appelle !

LOUISE.

Mais, Madame...

D'ERVILLE.

Elle a grand tort ; vous l'aviez si bien reçue !

HONORINE.

Ah ! Mademoiselle a porté ses plaintes.

DERVILLE.

Doit-on endurer, sans murmures, vos caprices et vos mauvais traitemens ? Il faut aimer ceux qui nous entourent, et tâcher de s'en faire estimer, parce qu'ils nous jugent.

HONORINE.

Avec ces beaux sentimens-là, vous serez bien servi par vos gens.

DERVILLE.

Je n'exige pas qu'ils soient parfaits ; je suis reconnaissant de leurs efforts, et indulgent pour leurs fautes.

HONORINE.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Oh! vous pouvez, et j'y consens,
Vous contenter d'un tel service :
Mais moi; Monsieur, moi, je prétends
Qu'à mes ordres l'on obéisse,
Qu'on ne me réplique jamais,
Telle est ma volonté suprême.

DERVILLE.

Pour que vous soyez désormais
Servie au gré de vos souhaits,
Vous vous servirez vous-même.

HONORINE.

Plaît-il ?

DERVILLE.

Vous vous servirez vous-même.

DUCHEMIN, à part.

Bon ! voilà le premier pas.

HONORINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DERVILLE.

Que je défends expressément à toutes les personnes de la maison de rien faire pour vous.

DUCHEMIN, bas à Derville.

A merveille.

HONORINE.

Ah ! ah ! mais cette défense est tout-à-fait aimable, et ce nouveau langage vous sied à ravir.

MATHURIN.

Quand à c' qui est de moi, je vous promets, M. Derville, que je n' vous désobéirai pas.

ZAGO, bas à Louise.

Oh ! nous toujours rendre à elle petits services par-ci, par-là.

LOUISE.

Oui, sans doute.

HONORINE.

Mais j'espère que vos ordres ridicules ne regardent pas Louise.

DERVILLE.

C'est particulièrement pour elle que je parle.

HONORINE.

Pour elle ?... A la bonne heure : aussi bien, depuis long-tems son service me déplaît; qu'elle s'en aille.

ZAGO.

Bah !

DERVILLE.

Non pas, s'il vous plaît.

HONORINE.

Mais je la chasse.

DERVILLE.

Et moi je la garde.

HONORINE.

Malgré moi !

DERVILLE.

Je n'ai pas oublié que votre père, en mourant, vous fit promettre de lui tenir lieu de mère.

HONORINE.

J'aurai soin d'elle ; mais ce ne sera pas ici.

DERVILLE.

Ce sera ici.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Bravo!

HONORINE.

On me contrarie! on me résiste!... Quel est donc ce ton-là, s'il vous plaît?

DERVILLE.

Celui que j'aurais dû prendre il y a longtems.

HONORINE.

Mon oncle...

DUCHEMIN, à Honorine.

Il est ton mari.

HONORINE.

Air: *Petite Couturière.*

Me braver de la sorte!
Je prétends qu'elle sorte;
Je la mets à la porte.

DERVILLE.

Non, elle restera.

HONORINE, à Duchemin.

Vous voyez qu'il m'excède.

DUCHEMIN, bas à Honorine.

Cède.

DERVILLE.

La douceur a son terme.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Ferme.

DERVILLE.

On s'en corrigera.

DUCHEMIN.

Bon! du courage, et l'on réussira.

ZAGO, sautant de joie.

Moi bien content; Louise restera.

MATHURIN, à part.

C'est ça : et v'là enfin un homme de tête.

LOUISE, à Derville.

Monsieur, permettez...

DUCHEMIN, bas à Louise.

Ne te mêle pas de cela...

HONORINE, à part.

Je ne reviens pas de ma surprise...

MATHURIN, bas à Zago.

Alle est un peu étourdie du coup; mais ça ne s'ra rien.

HONORINE, à Derville.

Quoi! Monsieur, vous défendez que Louise me serve, et vous la retenez!

DERVILLE.

Oui, Madame.

HONORINE.

Fort bien! Je vois ce qui en est.

DERVILLE.

Et que voyez-vous?

HONORINE.

Ce que vous dissimulez fort mal; oui, perfide; l'obstination que vous mettez à me contrarier, la chaleur indécente avec laquelle vous prenez la défense de cette créature, le tendre intérêt qu'elle vous inspire, tout cela prouve assez vos coupables intentions.

LOUISE.

Quoi! Madame...

HONORINE.

Taisez-vous, impertinente...

DERVILLE.

Vous pourriez penser...

HONORINE.

Allez, Monsieur, n'ajoutez pas la fausseté à l'inconstance.

DERVILLE.

O ciel!

DUCHEMIN, bas à Derville.

Laisse la dire. (*Haut.*) Ah! ça, mes amis, finissons cette dispute; j'ai besoin de me mettre à mon aise et de me reposer...

DERVILLE.

Pardon, mon ami, venez...

HONORINE, à part.

J'étouffe de colère.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Elle souffre, tant mieux.

DERVILLE.

Air : *Cher Ali, je t'ouvre mon ame.*

Ah! je souffre cent fois plus qu'elle
De la douleur que je lui vois;
Je sens mon courroux qui chancelle,
Ce ton-là n'est pas fait pour moi. (*bis.*)

ENSEMBLE.

ZAGO, à part.

Pauvre époux! li souffrir plus qu'elle;
Chagrin à li fait peine à moi.

DUCHEMIN.

Sois sévère; fais lui la loi.

ENSEMBLE.

MATHURIN, à part.

Faut que l'homme fasse la loi.

HONORINE.

A son cœur une autre est plus chère!
L'eût-on jamais pu concevoir!

ENSEMBLE.

Et l'ingrate qu'il me préfère,
Ici même il faudra la voir. (*bis.*)

LOUISE, à part.

Hélas ! elle se désespère ;
Ah ! sa douleur fait peine à voir. (*bis.*)

DUCHEMIN, bas à Honorine.

Soumets-toi, c'est là ton devoir.

MATHURIN, à part.

Sa douleur fait plaisir à voir.

HONORINE, à Louise.

Vous osez à votre maîtresse
Ravir le cœur de son époux !

LOUISE.

Moi !

HONORINE.

Vous. (*bis.*)

DERVILLE, à Honorine.

Que vous importe ma tendresse !
Vous feignez un soupçon jaloux
Pour excuser votre courroux.

HONORINE.

Moi !

DERVILLE.

Vous. (*bis.*)

DUCHEMIN, bas à Derville.

Allons, point de faiblesse,

Et l'affaire ira bien.

(Bas à Honorine.)

La résistance blesse,
Et ne conduit à rien.

HONORINE.

Mais enfin, la traîtresse
M'enlève devant vous
Le cœur de mon époux.

DUCHEMIN.

Que la dispute cesse;
Sans humeur, sans courroux,
Tous deux entendez-vous.

DERVILLE.

Vouloir avec adresse
Par un soupçon jaloux,
Excuser son courroux!

DUCHEMIN.

Point de faiblesse; allons, courage,
Va, tu peux sans danger
La tourmenter et l'affliger
Pour mieux la corriger.

DERVILLE.

J'ai grand besoin (*bis.*) qu'on m'encourage;
Ah! c'est trop l'affliger; (*bis.*)
Elle croit que mon cœur l'outrage,
Que je suis léger et volage:
Ah! c'est trop l'affliger.

LOUISE.

Juste ciel! quel langage!

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

Moi rendre son époux volage !
Troubler la paix de son ménage !
Ah ! c'est trop l'affliger.
Moi, rendre son époux volage ! (*bis.*)
Ah ! c'est trop l'affliger.

HONORINE.

Sachant souffrir (*bis.*) avec courage ;
Mais pour mieux me venger :
Bientôt de celle qui m'outrage,
D'un mari léger et volage,
Je saurai me venger.

ZAGO, à Louise.

Va, moi sais bien toi bonne et sage ;
Va, faut pas t'affliger...
Laisse passer moment d'orage,
De la fureur c'est l'outrage ;
Va, faut pas t'affliger.

MATHURIN. à part.

Morguenne ! on voit sur son visage
Qu'ça la fait enrager ;
J'en suis ben aise, gu'a pas d' danger ;
Il faut la corriger.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LOUISE, seule.

HONORINE est enfermée chez elle, et il n'y a pas moyen de lui parler... Avec quelle rigueur elle m'a traitée !... Je souffrais patiemment ses vivacités; mais ses soupçons... Heureusement, je ne les mérite pas.

Air : *de M. Jadin.*

O vous qui me persécutez,
Et que toujours j'aime et j'honore,
Par des soupçons peu mérités,
Faut-il donc m'outrager encore!
Femme injuste, je saurai bien,
Sans murmurer, braver les vôtres.
Pour qui ne se reproche rien
Que sont les reproches des autres?

SCÈNE II.

LOUISE, ZAGO.

ZAGO.

Air : *Grande, grande réjouissance.*

Ma Louise, allons, plus tristesse;
Noce chez nous venir :
Aujourd'hui c'est grande allégresse,
Et nous bien divertir.
Ah ! quel plaisir ! quel plaisir ! quel plaisir !
Chacun danser au gré de son désir.
Zago danser calenda.

(Il danse auteur de Louise à la manière des Nègres.)

Tra, la, la, la, la, la, la.

LOUISE.

Il extravague.

ZAGO.

Non, moi pas extravaguer. C'est Blaise qui ce matin marié li avec Claudine, et moi tantôt faire danser tous avec tambourin et galoubet... mais toi triste encore.

LOUISE, soupirant.

Ah ! cela se passera.

ZAGO.

Air : *De Michel Cervantes.*

Pauvre Louise! bien chagrine,
Toi bien pleurer, beaucoup gémir.

LOUISE.

Des emportemens d'Honorine,
Il est vrai, j'ai fort à souffrir;
Mais Derville doux et paisible,
Me venge par ses soins touchans,
Ah! quand on trouve un cœur sensible,
On peut pardonner aux méchans.

ZAGO.

Li toujours bon, elle toujours mauvaise. et malgré tout, toi encore aimer Honorine.

LOUISE.

J'en conviens : mon cœur, sensible à l'injure, l'est encore plus aux bienfaits ; et puis, elle a de bons momens.

ZAGO.

Oui, si elle pas crier sans sujet, pas gronder sans cesse, pas s'emporter toujours, pas battre toi souvent...

LOUISE.

Les qualités de son cœur font supporter les défauts de son esprit ; elle est sensible, généreuse, obligeante, même pour ceux

dont elle ne se soucie pas ; car tu sais qu'elle n'aime pas Mathurin.

ZAGO.

Et li savait bien aussi.

LOUISE.

Croirais-tu que c'est elle qui a donné les six cents livres qu'il pense tenir de la générosité de Derville.

ZAGO.

Pas possible !

LOUISE.

Rien n'est plus vrai ; mais elle veut qu'il ignore ce service, parce que, dit-elle, on doit des égards à ceux qu'on a obligés.

ZAGO.

Oh ! oui, elle toujours voulait gronder Mathurin ; c'est bien : mais avec toi, c'est mal.

LOUISE.

Depuis mon enfance, elle s'est montrée ma bienfaitrice ; si elle cesse de l'être, si elle m'abandonne, je serai bien malheureuse : mais rien ne pourra effacer de mon cœur la reconnaissance que je lui dois.

ZAGO.

Toi bien penser... Sentimens à toi tou-

chans, aimables beaucoup. Ah! quand toi prendre mari, li heureux.

LOUISE.

Tu crois.

ZAGO.

Ah! oui... Mais toi difficile; toi voulais mari riche?

LOUISE.

Non.

ZAGO.

Joli?

LOUISE.

Non.

ZAGO.

Gentil, charmant.

LOUISE.

Air : *De M. Aubert, de Nancy.*

Qu'il se présente un agréable,
Beau comme un ange, fait au tour;
Qu'il vienne ici parler d'amour,
Papillonner, faire l'aimable;
Qu'il me dise d'un air vainqueur :
« Je meurs d'amour, sur mon honneur :
» Accorde-moi ton petit cœur. »
J'en fais serment dès aujourd'hui;
Mon petit cœur n'est pas pour lui. } (*bis.*)

ZAGO.

Tant mieux.

LOUISE.

Même air.

Que je trouve un amant sincère,
Timide et simple en ses discours,
Qui de bonne foi soit toujours
Animé du désir de plaire;
Qu'il me répète avec candeur :
» Tout mon espoir, tout mon bonheur,
» C'est de toucher ton jeune cœur. »
J'en fais serment dès aujourd'hui;
Mon jeune cœur sera pour lui. } (*bis.*)

ZAGO.

Ah! joli parlé, jolie voix, jolie bouche... Ainsi toi voulais mari tendre, sensible, bon cœur....

LOUISE.

Oh! oui, bon cœur avant tout.

ZAGO.

Toujours joyeux?

LOUISE.

Sans doute : la gaîté annonce un bon naturel.

ZAGO.

Ah! moi bien content... mais, non, m... bien fâché.

LOUISE.

Pourquoi donc?

ZAGO.

Moi trop noir.

LOUISE.

Je ne m'en aperçois plus guère.

DUÓ de la Bohémienne.

En toi, douceur, franchise,
Aux yeux de ta Louise,
Effacent ta couleur:
Oui, mon cher, ton bon cœur
Adoucit ta couleur. (*bis.*)

ZAGO.

O dieux! quelle allégresse!
Douce et charmante ivresse!
Plus voir à moi couleur!
Eh! quoi! toi si bon cœur,
A toi, moi fais pas peur! (*bis.*)

LOUISE.

Oui, oui, de bonne foi,
Zago, je te vois sans effroi.

ZAGO.

Ah! quel plaisir pour moi,

Tu vois moi
Sans effroi.
Chouchou, fixe-moi.
Fixe-moi.

LOUISE.

Ah! comme il est heureux!

ZAGO.

Toi lire dans mes yeux,
Moi bien heureux.

ENS.

LOUISE.

Je le vois dans ses yeux,
Il est heureux.

ZAGO.

Ah! ma chère...

LOUISE.

Sois sincère.

ZAGO.

Heim?

LOUISE.

Quoi?

ENSEMBLE.

Sans que l'on dise rien,
Comme l'on s'entend bien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DERVILLE.

DERVILLE.

Ah ! ah ! tous deux ici.

ZAGO.

Oui, maître, nous causer tous deux.

LOUISE, un peu honteuse.

C'est que je lui disais...

DERVILLE.

Pourquoi cet air d'embarras ? la nature, en vous créant l'un et l'autre de couleur différente, vous a donné un caractère également doux, un cœur également bon, vous devez vous plaire ensemble.

ZAGO.

Oui, moi grand plaisir avec bonne petite Louise... Elle toujours un peu triste à cause de tantôt.

DERVILLE, à Louise.

Tranquillisez-vous, ma chère enfant, les soupçons de ma femme ne peuvent durer long-tems ; d'ailleurs, l'estime et l'amitié de tous ceux qui vous connaissent, doivent vous consoler.

LOUISE.

Il est vrai; mais je ne voudrais pas être la cause du chagrin d'Honorine : je désirais lui offrir mes services, et je n'ai pu lui parler.

DERVILLE.

Ne cherchez point à la voir; vous me désobligeriez, et cela nuirait à mes projets; croyez que j'ai de fortes raisons pour en agir ainsi.

ZAGO.

Dame! li maître.

DERVILLE.

Laissez-moi, mes amis, j'ai besoin d'être seul.

ZAGO.

Oui, oui, toi rester tranquille. Viens Louise.

LOUISE, à part, en s'en allant.

J'aurai bien de la peine à lui obéir.

SCÈNE IV.

DERVILLE.

Il faut donc me déterminer à user de sévérité; mais ce moyen si pénible, si peu fait pour moi, réussira-t-il?

Air : *Ciel ! l'univers, etc.*

Qu'il est affreux d'avoir avec sa femme,
Soir et matin des démêlés nouveaux!
Jamais de calme dans l'ame,
Pas un instant de repos,
Et ne prévoir aucun terme à ses maux !
Faut-il donc qu'un époux
Sans cesse crie
Et contrarie
Avec un cœur, un cœur sensible et doux !

Air : *A douce et gentille fillette.*

Épouse tendrement chérie,
Ah ! que ne peux-tu voir
Quel est tout ton pouvoir !
Esprit, talens à qui s'allie
Figure aimable et jolie ..
Pour être accomplie, } (*bis.*)
Tu n'as qu'à vouloir. }

SCÈNE V.

DERVILLE, HONORINE.

DERVILLE, à part.

La voici... Tâchons de soutenir mon nouveau caractère.

HONORINE.

Eh bien! Monsieur, vous êtes enchanté, vous vous applaudissez de la scène de ce matin.

DERVILLE.

Je m'applaudis de ce que je trouve juste et raisonnable.

HONORINE.

Raisonnable, de me tourmenter, de m'humilier!

DERVILLE.

Puisque vous m'y contraignez.

HONORINE.

Quoi! lorsque vous autorisez mes gens....

DERVILLE.

Mes gens... (*Il lève les épaules.*) Mais ils ne sont pas les seuls qui aient à se plaindre de vous, et partout où vous êtes, il faut qu'on fasse tout pour vous, qui ne faites rien pour personne.

HONORINE.

J'ai grand tort, en vérité.

Air : *De M. Aubert de Nancy.*

Je ne vois que des gens grossiers,
D'insupportables personnages;
Les uns lestes et familliers,

Les autres bourrus et sauvages;
Pour leurs beaux yeux, en bonne foi,
Je ne crois pas devoir rien faire :
Mais ce n'est pas ma faute à moi
Si personne ne sait me plaire.

DERVILLE.

Pardonnez-moi, c'est votre faute.

Même air.

Il faut dans la société
Apporter de la complaisance;
Jamais trop de sévérité,
Et toujours beaucoup d'indulgence.
Malheur à cet esprit mal fait
Qui sans cesse critique et gronde :
Quand tout le monde nous déplait,
Nous déplaisons à tout le monde. (*bis.*)

HONORINE.

Oui, je sais qu'à vos yeux je suis une femme déplaisante, insupportable, odieuse...

DERVILLE.

Odieuse ! non ; mais...

HONORINE.

J'ai donc bien des défauts ?

DERVILLE, avec douceur.

Oui, cruelle femme, et il ne tiendra qu'à toi de n'en point avoir.

Air : *de Chapelle.*

En naissant tu reçus des cieux
Tout ce qu'il faut pour être aimable.
Veux-tu plaire aux cœurs comme aux yeux,
Deviens plus douce, plus affable :
Ton caractère, je le crois,
Fut altéré par la culture :
Ce n'est pas la première fois
Que l'art a gâté la nature. } (*bis.*)

HONORINE.

Ce n'est pas ainsi que je parus à tes yeux, quand, unissant ta destinée à la mienne, tu te crus au comble du bonheur.

DERVILLE.

Je jugeai de la bonté de ton ame par la douceur de ta figure.

Air : *d'Haydn.*

En formant des nœuds pleins d'attraits,
J'étais bien loin de prévoir des regrets.
En formant des nœuds pleins d'attraits,
Je crus trouver et le calme et la paix.

HONORINE.

De me plaire
Alors tu t'occupais.

DERVILLE.

Croyant plaire

Hélas! je me trompais,
Et le tems a prouvé le contraire.

ENSEMBLE.

HONORINE.

Aujourd'hui c'est bien tout le contraire.
Sur ton cœur je ne puis plus compter.

DERVILLE.

Ah! je t'adore,
Et tu n'en peux douter.
Tous les deux
Si tu veux,
Nous pouvons encore
Être heureux.

HONORINE.

Quoi! tous deux...

DERVILLE.

Si tu veux,
Nous pouvons encore
Être heureux!

(A part.)

La raison semble lui revenir.

HONORINE, à part.

En ce moment, je puis tout obtenir.

DERVILLE.

Tous les deux,
Si tu veux,
Nous pouvons encore
Être heureux.

s.

HONORINE.

Quoi! tous deux,
Si je veux,
Nous pouvons encore
Être heureux.

HONORINE.

:h bien! s'il est vrai que tu m'aimes, tu lois pas vouloir m'affliger.

DERVILLE.

Ioi, t'affliger!... Si tu savais tout ce il m'en coûte aujourd'hui... Mais, parle, : désires-tu?

HONORINE.

Jne chose dont dépend la tranquillité de vie.

DERVILLE.

Et tu doutes de mon empressement à te isfaire!

HONORINE, d'un air patelin.

Tu ne me refuseras pas?

DERVILLE.

Honorine ne doit rien exiger qui ne s.i raisonnable.

HONORINE.

Tu ne me refuseras pas?

DERVILLE.

Expliquez-vous...

HONORINE.

Si mon repos t'est cher, tu ne peux pas hésiter.

DERVILLE.

Mais encore faut-il savoir...

HONORINE.

Mon ami, mon cher Derville, que Louise sorte d'ici.

DERVILLE.

Encore! Y pensez-vous? la compagne de votre enfance?

HONORINE.

Je ne l'abandonne pas, j'aurai soin d'elle: mais, je ne veux pas qu'elle reste chez moi davantage.

DERVILLE.

Mais songez donc que cette fantaisie....

HONORINE.

Fantaisie si vous voulez; mais enfin j'exige
ı'elle s'éloigne... Vous balancez?...

DERVILLE.

Non, je ne balance pas; votre demande
t ridicule, absurde, extravagante, et tout
.e dit de vous refuser.

HONORINE.

Me refuser!

DERVILLE.

Une fille intéressante, douce, attentive....

HONORINE.

Allons, courage, continuez...

DERVILLE.

Honorine...

HONORINE.

Il est donc vrai que je suis sacrifiée; mais
ous n'êtes pas où vous croyez en être, et
ientôt on verra...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Eh bien! qu'est-ce-donc encore?... Toujours en querelle?

DERVILLE.

Venez, mon ami, vous arrivez fort à propos pour nous mettre d'accord.

DUCHEMIN.

De quoi s'agit-il?

DERVILLE.

Il faut que vous sachiez...

HONORINE.

En deux mots, voici le fait. Je propose d'avoir soin de Louise, de pourvoir abondamment à tout ce qui lui sera nécessaire ailleurs que chez moi, et Monsieur veut absolument qu'elle y reste.

DUCHEMIN.

Ah! ah! (*Bas à Derville.*) Soutiens cette résolution.

HONORINE.

J'ai mes raisons pour la renvoyer, et vous

sentez bien qu'il a les siennes pour vouloir la garder.

DERVILLE, à Honorine.

Vous ne m'entendez pas.

HONORINE.

Je vous entends, de reste; me prenez-vous pour une imbécile? Me croyez-vous privée de la faculté de voir et de sentir?

DERVILLE.

Expliquons-nous.

HONORINE.

Tout est expliqué, et je n'ai plus le moindre doute. Voilà donc la récompense de ma tendresse et de ma fidélité!

DERVILLE.

Mais, écoutez-moi.

HONORINE.

Eh! que me diriez-vous? croiriez-vous m'en imposer par ce calme apparent? Il m'irrite encore plus que votre fausseté; mais j'exposerai votre conduite à tous les yeux; on saura comment je suis traitée; je n'épargnerai rien pour me venger du plus perfide et du plus traître de tous les hommes.

DERVILLE.

Allons, je quitte la partie car c'est en vain

qu'on veut faire entendre raison à une femme qui n'en a point et qui n'en aura jamais.

HONORINE, stupéfaite.

O ciel !...

DUCHEMIN, bas à Derville qui s'en va.

Bien, laisse-nous à présent.

(Derville sort.)

SCÈNE VII.

DUCHEMIN, HONORINE.

HONORINE, très en colère.

Est-ce bien lui qui parle? est-ce à moi qu'il s'adresse ?... Je suis une femme sans raison ! je n'en aurai jamais !...

DUCHEMIN.

Il serait bien fâcheux qu'il dit vrai.

HONORINE.

Je ne le reconnais plus... Il faut que cette petite fille lui ait tourné la tête.

DUCHEMIN.

Bon ! comment peux-tu croire...

HONORINE.

L'infidèle !... il ne se doute pas du chagrin qu'il me cause, ou plutôt il s'en applaudit.

DUCHEMIN.

Allons, allons, ma nièce, calme-toi, et causons de bonne amitié.

HONORINE.

Ah ! vous allez le défendre !

DUCHEMIN.

Mais si tu aimes ton mari, comme je le crois, pourquoi veux-tu, par ton humeur, et tes caprices, lui rendre sa maison insupportable ?

HONORINE.

Insupportable !... En vérité, mon oncle, vos expressions sont d'une dureté...

DUCHEMIN.

Enfin, il n'est pas heureux et l'on t'accuse d'en être la cause.

HONORINE.

On m'accuse...

DUCHEMIN.

Oui ; et entre nous, si la femme dont le mari se plaint beaucoup, n'a pas toujours tous les torts qu'on lui croit, au moins est-il rare qu'elle soit tout-à-fait exempte de reproches.

HONORINE.

Derville aujourd'hui se plaint de moi, cela doit être.

Air : *Vaudeville des Petits Montagnards.*

Aux yeux d'un époux qui s'engage,
En nous tout est perfection ;
Mais bientôt s'il devient volage,
Adieu la douce illusion :
Oui, par une nouvelle flamme,
Contre nous son cœur est aigri ;
Et le premier tort de la femme
Est l'inconstance du mari. (*bis.*)

DUCHEMIN.

Si Derville était inconstant, ce que je ne saurais croire, il faudrait trouver un moyen de le ramener ; et avec un peu d'adresse, une femme jeune et jolie fait toujours tout ce qu'elle veut de son mari.

HONORINE.

Oui, j'ai beaucoup d'empire sur le mien !

DUCHEMIN.

C'est que tu t'y prends mal. Tiens, ma chère amie.

Air : *A tout âge on est sensible.*

La rigueur, le ton sévère,
En gouvernant ne réussissent guère ;
Il faut une mère légère
Pour savoir

Conserver le pouvoir.
D'une femme l'humeur diablesse,
Sans succès, nous irrite et nous blesse :
Sa rudesse
Ne lui laisse
Que le chagrin
De nous vexer en vain.

HONORINE.

Vexer!...

DUCHEMIN.

La rigueur, etc.
Nous résistons à l'arrogance,
Nous cédons à la bonne humeur,
Complaisance,
Prévoyance,
Aisément captivent le cœur.
Ah! la plus pure jouissance
Est de régner par la douceur.

HONORINE.

Mais, il me semble...

DUCHEMIN.

La rigueur ; etc.

HONORINE.

A vous entendre, mon oncle, on dirait que je suis la femme du monde la plus difficile à vivre.

DUCHEMIN.

Ma foi, s'il en faut croire ceux qui se connaissent bien...

HONORINE.

On voit que vous êtes prévenu contre moi par mon époux ; mais d'autres me rendent plus de justice : dans la société j'ai quelquefois eu des succès, et l'on m'a trouvée aussi aimable que beaucoup d'autres, quand j'ai voulu me donner la peine de l'être.

DUCHEMIN.

Il n'y a pas là de quoi se vanter : qu'elle est la femme qui ne trouve pas, de tems en tems, le moyen de plaire pendant quelques heures ?

HONORINE, d'un air piqué.

Pendant quelques heures !

DUCHEMIN.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Dans le monde faire l'aimable,
Par ses regards, par ses discours,
Être en tout point femme agréable,
C'est-là ce qu'on voit tous les jours. (*bis.*)
Mais avoir le désir de plaire,
Dans sa maison, à son époux;
Être toujours bonne, et pour tous,
C'est là ce que l'on ne voit guère... (*bis*)

(Pendant ce couplet, Honorine impatientée s'est mise à son Piano.)

HONORINE, à part.

Que les sermonneurs sont ennuyeux.

[Elle prélude avec force et comme une femme qui étouffe d'humeur.]

DUCHEMIN, à part.

Sa leçon lui déplaît; mais elle ne sera pas perdue. (*Il va se placer derrière elle et l'écoute quelques instans.*) Bravo! Comment! mais tu as fait des progrès depuis que je ne t'ai entendue. (*Elle joue très-fort.*) Tu as de la main, de l'aplomb... Tu touches un peu fort; mais il y a du goût, et ce serait dommage de ne pas cultiver ce talent-là.

HONORINE.

Oui! et vous arrivez de Paris sans m'apporter un seul air nouveau, mon cher oncle?

DUCHEMIN.

Au contraire, ma chère nièce, je vous apporte des livres et de la musique.

HONORINE.

Il est heureux que vous ayez songé à moi.

DUCHEMIN, tirant de sa poche un rouleau de musique.

Tiens, j'ai précisément là un petit air que je me suis amusé à fredonner en route, et qui m'a semblé assez drôle... Veux-tu l'essayer?...

HONORINE, prenant le papier.

Voyons... (*Fredonnant.*) La, la, la, la...
Il paraît chantant, et le motif en est agréable.

DUCHEMIN.

Oh! le motif est excellent.

HONORINE, chante en s'accompagnant.

Air *nouveau de Solier.*

Nice avait grâces, gentillesse,
Esprit, talens, beauté, richesse;
Cent rivaux briguèrent sa main;
Dorval obtint la préférence;
Il crut son bonheur bien certain,
Et vit tromper son espérance:
Nice, par sa mauvaise humeur,
De son époux... fit le malheur.

(A la fin de ce couplet, sa voix s'affaibit, et Duchemin reprend avec force.)

DUCHEMIN.

De son époux fit le malheur.

HONORINE, avec beaucoup de dépit.

Cet air-là n'a pas le sens commun.

DUCHEMIN.

Je t'assure qu'il n'est pas mal, et si tu l'entendais plusieurs fois...

HONORINE, se levant.

Ah! j'en ai bien assez.

DUCHEMIN, la fesant rasseoir.

Non, non ; écoute le second couplet.... ccompagne-moi.

onorine accompagne. Il doit y avoir une différence dans son eu, qui doit marquer progressivement toute l'impatience ju'elle éprouve.)

Même air.

Aglaé, blonde assez commune,
Était sans attraits, sans fortune;
Les amans ne l'obsédaient pas;
Un seul jeta les yeux sur elle;
Un seul lui trouva des appas:
Il l'épousa, lui fut fidèle:
Aglaé, par sa douce humeur,
De son époux.... fit le bonheur.

HONORINE, se levant avec colère.

Que cela est plat.

DUCHEMIN.

Tu es bien difficile aujourd'hui ! Quant à ioi, je trouve cette musique...

HONORINE.

Elle est détestable, et les paroles ne valent as mieux.

DUCHEMIN.

Allons, allons, tu as de l'humeur...

HONORINE.

De l'humeur.

DUCHEMIN.

Je te laisse, et vais t'envoyer tes livres, cela te dissipera.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HONORINE.

De l'humeur! de l'humeur!... parce qu'on a plus de jugement, plus de pénétration, plus de bons sens qu'eux, on a de l'humeur, Ils n'ont que ce mot : c'est insupportable.

Air : *Pauvre petit, il est transi.*

Mes gens, mon oncle et mon époux
Contre moi se sont ligués tous.
O destinée affreuse!
Je suis bien malheureuse,
C'est à qui me contrariera;
C'est à qui me tourmentera:
Oh! oui, je suis bien malheureuse.
Derville me montre aujourd'hui
Beaucoup d'humeur, beaucoup d'ennui;
Un autre objet sait le distraire,
A cet objet il cherche à plaire,

Et pour détruire le soupçon
Que j'en conçois avec raison,
Il dit que son épouse
Est injuste et jalouse.

Mes gens, mon oncle, etc.

SCÈNE IX.

HONORINE, ZAGO.

ZAGO, chargé d'une caisse qu'il porte sur ses épaules.

Maitresse, voici livres et musique pour toi, oncle a dit d'apporter.

HONORINE.

C'est bon.

ZAGO.

Où faut-il placer?

HONORINE.

Où tu voudras.

ZAGO.

Dans bibliothèque à toi?

HONORINE.

Oui.

ZAGO, voyant que la porte en est fermée.

Moi pas pouvoir entrer sans clef; veux-tu donner?... veux-tu donner?...

HONORINE, cherchant la clef.

Ah! qu'il m'impatiente... Tiens.

ZAGO, prenant la clef.

Moi défaire caisse, mettre tout sur table là-dedans, et toi ranger après : pas vrai?... pas vrai?...

HONORINE.

Eh! laisse-moi en repos.

ZAGO.

Toi encore un peu d'humeur... Tant pis.

(Il entre dans la bibliothèque.)

HONORINE.

Allons, celui-là dira aussi que j'ai de l'humeur.

SCÈNE X.

ONORINE, MATHURIN, LOUISE, BLAISE, CLAUDINE, Mariés, GARÇONS ET FILLES DE LA NOCE.

MATHURIN, conduisant les mariés.

Eh! v'nez hardiment; quand j'vous dis que 1. Derville ne d'mandera pas mieux.

HONORINE, à Mathurin.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde?

MATHURIN, cherchant des yeux.

Ah! ah! on disait qu'il était ici.

HONORINE.

Que veulent ces gens-là?

MATHURIN, avec humeur.

Ces gens-là! ils ne veulent rien. (*A ceux qu'il amène.*) Allons-nous en, c' n'est pas à qu'il faut s'adresser.

HONORINE, aux mariés.

Que demandez-vous?

BLAISE.

Madame...

MATHURIN, à Blaise.

J' te dis qu' c'est tems perdu.

HONORINE, aux mariés.

Parlerez-vous ?

CLAUDINE.

C'est pour...

MATHURIN, à Claudine.

Alle est de mauvaise humeur... gn'y a riet à gagner.

HONORINE, lui donnant un soufflet.

Insolent.

LOUISE, bas à Mathurin.

Tu as pourtant gagné ça.

MATHURIN, en colère.

Un soufflet! morgué! jarnigué! tatigué! c'est une...

HONORINE.

Paix. (*A Claudine.*) Je veux savoir enfin le sujet qui vous amène ?

CLAUDINE, bas à Blaise.

Parle donc, toi qui est le marié.

BLAISE.

Pardine, n'es-tu pas la mariée ?

CLAUDINE, hésitant avec crainte.

Air : *Vaudeville de l'Epreuve villageoise.*

C'est que... n'vous déplaise.

BLAISE, à Claudine.

N' fait donc pas la niaise.

CLAUDINE.

J' sommes Claudeine....

BLAISE.

Et Blaise.

ENSEMBLE.

Mariés de c' matin.

CLAUDINE.

J'voudrions ben, un p'tit brin...

BLAISE.

Danser tantôt dans vot' jardin.

CLAUDINE.

Si ça s'peut, j'en s'rons ben aise.

ENSEMBLE.

Si ça s'peut, j'en s'rons ben aise....

HONORINE.

Ah! c'est pour danser...

CLAUDINE.

Oui, Madame, et v'là Louise qui nous a it...

HONORINE.

C'est Mademoiselle qui a tout arrangé!

LOUISE.

Je n'ai rien arrangé; je leur ai dit de s'adresser à vous.

MATHURIN.

Et moi, j' leur ai conseillé d' parler au maître d' la maison.

HONORINE.

Oui! Eh bien, moi, qui suis la maîtresse de la maison, je ne veux point de bal.

MATHURIN, aux gens de la noce.

Là, qu'est-ce que j' vous ai dit? Faut pas qu' ça vous rebute, M. Derville s'ra plus traitable, il est bon et obligeant, M. Derville, mais tout le monde ne lui ressemble pas.

HONORINE.

Garde tes impertinentes réflexions.

MATHURIN.

C'est dit.

BLAISE.

Même air.

Eh bien, jarniguenne!
Viens-nous en, Claudeine.

(A Honorine.)

D'abord qu' ça vous gêne,
D'ici j' veux sortir,
J'aimons à nous divertir;
Mais je n'voulons pas d'un plaisir,
Dès qu'aux autres il fait d'la peine.

TOUTE LA NOCE.

J'aimons à nous divertir, etc.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DERVILLE, DUCHEMIN.

DERVILLE.

Ah! ah! il y a grand monde ici.

DUCHEMIN.

Et de la gaîté, à ce qu'il me semble.

MATHURIN.

Oui, de la gaieté... (*Entre les dents.*) Et des soufflets.

DERVILLE.

Eh! c'est la noce.

MATHURIN.

V'là Blaise l'marié, Claudeine son épousée, et toute la jeunesse du pays.

DUCHEMIN.

La mariée est fort bien.

BLAISE.

Excusez si j'avons pris la liberté...

HONORINE.

C'est bon, c'est bon, retirez-vous.

DERVILLE.

Pourquoi donc?

Air : *Des bonnes gens.*

Leur gaîté vive et pure,
Charme les yeux et le cœur;
Sans art, sans imposture,
C'est l'aspect du vrai bonheur.

HONORINE, haussant les épaules.

La jolie société.

DERVILLE, bas à Honorine.

Malgré cet air d'ironie
Et ces dédains outrageans,
Votre bonne compagnie
Ne vaut pas ces bonnes gens.

HONORINE.

Voilà les belles maximes du jour.

DERVILLE, aux deux époux.

Vous êtes bien contens l'un et l'autre.

BLAISE.

Oh! ça oui, M. Derville, j' sommes dans un ravissement,... qu' j'avons là comme une joie qu'ést un plaisir qui... Mais vous savez c' qui en est, et j' suis sûr qu'au vis-à-vis de madame vot' épouse...

DERVILLE, à part.

Hélas!

(Il reste pensif.)

LOUISE, bas à Blaise.

Tais-toi, Blaise, tu l'affliges.

BLAISE.

Bah!

HONORINE, bas à Duchemin.

Mais, mon oncle, faites-donc renvoyer ces gens-là.

DUCHEMIN.

En vérité, on n'est pas plus jolie que Claudine.

CLAUDINE.

Vous êtes ben honnête, Monsieur.

BLAISE.

Pas vrai qu'alle est drolette?

DUCHEMIN.

Elle est charmante.

BLAISE.

Eh ben! voyez-vous, alle est encore plus bonne et plus douce qu'all' n'est belle.

DERVILLE, sortant de sa rêverie.

Ah! Blaise, que tu es heureux. (*Avec expression, les prenant par la main.*) Mes amis.

Air : *De Roland.*

En formant ce mariage,
Tous les deux aimez-vous bien,
Et songez qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

BLAISE.

Ah! le nôt' sera prospère:
De Claudein' Blaise est chéri.

CLAUDINE.

Et mon p'tit Blaise, j'espère,
Pour Claudein' sera bon mari.

DERVILLE, à Blaise.

Toujours fidèle à ton épouse,
En tous les tems qu'elle lise en ton cœur;

(A Claudine.)

Jamais grondeuse ni jalouse,
Sois avec lui toujours de bonne humeur,
Toujours de bonne humeur.

BLAISE ET CLAUDINE.

En formant ce mariage,
Tous les deux j' nous aim'rons ben;
Je savons qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE, MATHURIN.

ENSEMBLE.

En formant ce mariage,
Tous les deux aimez-vous bien;
Et songez qu'un bon ménage
Est le plus précieux bien.

HONORINE, à part.

Trop souvent en mariage
Le bonheur ne tient à rien;
On trouve un dur esclavage
Au lieu d'un tendre lien.

HONORINE, à part, et s'asseyant.

Ils ne s'en iront pas.

DUCHEMIN.

Ah! ça, mais quand on se marie, on danse; est-ce que nous n'aurons pas le petit bal champêtre?

HONORINE, sautant sur sa chaise.

Allons, il faut aussi que mon oncle s'en mêle!

BLAISE.

Oh! pour la danse, je ne demanderions pas mieux.

MATHURIN.

C' qui fait qu'ils étiont v'nus pour avoir la permission de danser ici, dans l' jardin.

DERVILLE.

Très-volontiers.

MATHURIN, avec affectation.

Oui : mais ça n' convient pas à Madame.

DERVILLE, regardant Honorine.

Je suis persuadé qu'elle ne s'y opposera pas, et qu'elle sera fort aise d'obliger ses voisins. (*Bas à Honorine.*) On ne peut pas refuser cela.

HONORINE.

Moi, très-positivement, je le refuse.

DUCHEMIN, bas à Derville.

Ne va pas lui céder.

DERVILLE, bas à Honorine.

Honorine, vous n'y songez pas.

HONORINE.

Je ne veux point de bal chez moi.

MATHURIN.

C'est c' que Madame m'a fait l'honneur de m' dire en m' gratifiant d'un soufflet.... que j'ai encore.

DERVILLE, bas à Honorine.

Vous voulez donc vous faire détester de tout le monde?

HONORINE, avec humeur.

Eh! que m'importe!

DERVILLE, impatienté.

Ah! c'en est trop à la fin. (*Aux paysans.*) Mes amis, je vous prie d'établir votre danse dans mon jardin, et vous me ferez le plus grand plaisir.

HONORINE, à part.

Le traître!

BLAISE.

Oh! grand merci; ça déplaît à Madame.

DERVILLE.

Madame n'est pas obligée de s'y trouver; quant à moi, je m'y invite, et je me charge des rafraîchissemens.

BLAISE.

Monsieur... C'est trop juste.

DERVILLE.

Et après le bal, nous souperons tous ensemble chez moi.

BLAISE.

Ah! j' dis... C'est trop fort.

HONORINE, à Derville.

Souper avec ces gens-là !

DUCHEMIN, bas à Derville.

Bon. (*A Honorine.*) Mais tu aimais la danse autrefois.

HONORINE.

Vous voyez comme il contredit mes volontés.

DUCHEMIN, bas à Honorine.

Que veux-tu ? quand on a des volontés qui s'opposent toujours aux plaisirs des autres, on doit s'attendre à de fréquentes contrariétés (*Haut.*) Ah ! ça, moi, je me prie aussi à la fête, et je veux y danser avec la mariée.

BLAISE.

C'est ben d' l'honneur pour nous; seul'ment j'vous prions de n' pas trop fatiguer Claudeine.

DUCHEMIN.

Sois tranquille, je sais les ménagements qu'on doit à une mariée.

BLAISE.

J' n'avons pas d' violons et j' sommes trop loin d' Paris pour en fair' venir; mais not' ami Zago a son tambourin et son p'tit... turlu tu tu .. C'est tout c' qu'i nous faut.

LOUISE.

Vous pouvez compter sur lui.

HONORINE, à part.

Oui! notre ami Zago... il est encore là.... C'est bon.

(Elle va, sans faire semblant de rien, fermer la porte de la bibliothèque.)

MATHURIN, aux gens de la noce.

D'après c' que Monsieur vous a dit, c'est une affaire arrangée.

HONORINE, à part, ayant ôté la clef.

Parfaitement arrangée.

MATHURIN.

A tantôt.

DERVILLE.

Oui, mes amis, à tantôt.

Air : *Dans cet asile il restera.*

Sous le feuillage
On se rendra :
La gaîté franche y règnera,
Puis à la fraîcheur de l'ombrage,
Jusqu'au soir on dansera.

HONORINE, à part et à demi-voix.

Dans cette chambre il restera,
Personne là ne le verra,
Je tiens le tambourin en cage;
On dansera
Comme on pourra.

ENSEMBLE.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE,

Dans le jardin,
Au doux son du tambourin,
Jusqu'à demain,
Vous pourrez vous mettre en train.

BLAISE, MATHURIN, CLAUDINE, TOUTE LA NOCE.

Ah! dans l'jardin.
Au doux son du tambourin,
Jusqu'à demain,
Comm' j'allons nous mettre en train.

HONORINE, à part.

ENSEMBLE.

Vous n'aurez pour vous mettre en train.
Ni galoubet, ni tambourin.

TOUS.

Nous danserons jusqu'à demain.

BLAISE, MATHURIN, CLAUDINE, ET TOUS LES GENS DE LA NOCE.

ENSEMBLE.

Ah! dans l'jardin
Quand un' fois je s'rons en train,
Jusqu'à demain,
J' f'rons rouler le tambourin.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE.

Dans le jardin,
Zago va vous mettre en train,
Jusqu'à demain
Il joûra du tambourin.

HONORINE, à part.

Dans le jardin
Vous irez, mais c'est en vain;
Moi j'ai la clé (*Ris.*) du tambourin.

la fin du morceau, tout le monde se retire par la porte du fond, excepté Honorine qui sort par le côté opposé à celui où est enfermé Zago.)

ZAGO, qui a frappé en dedans.

Ouvrez-moi donc. (*bis.*)

(Il continue à frapper.)

Ouvrez-moi donc.
Pourquoi moi mettre en prison? } (*bis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le jardin dont l'entrée est fermée par une grille qui traverse la scène, et qui s'ouvre au milieu. Sur la gauche du spectateur, et en-deçà de la grille, est un pavillon saillant qui est censé être l'extrémité de la maison; ce pavillon s'ouvre de plain-pied à la scène.

SCÈNE I.

DERVILLE, seul, se promenant à grands pas, et comme un homme agité.

Il n'y a plus moyen d'y résister... Quelle femme!.... Quelle impétuosité!.... Quelle violence!... Sans égards, sans respect pour un oncle qu'elle n'a pas vu depuis six mois, le contredire en tout, s'emporter contre lui de la manière la plus outrageante sur un mot indifférent, se lever de table avec fureur, au milieu du dîné, renverser sa chaise, briser des porcelaines; un fracas épouvantable!... Et l'on croit que je parviendrai à changer un pareil caractère!... Impossible. D'ailleurs elle ne m'aime point, elle ne m'a jamais aimé... Cet état est insupportable.

Air : *Ce n'est que pour Madelon.*

Ah! quel funeste destin!
Je n'y tiens plus, non, sur mon ame.
Être sans fin
Esclave ou tyran de sa femme!
C'est un tourment, c'est un enfer;
Je n'ai déjà que trop souffert. (*bis.*)
Que je sois approuvé, blâmé, (*bis.*)
Qu'à son gré chacun en raisonne,
Je ne veux opprimer personne,
Et ne veux point être opprimé. (*bis.*)

Allons trouver Duchemin, et voyons à prendre un parti.

SCÈNE II.

DERVILLE, LOUISE.

LOUISE.

Monsieur, est-ce que vous avez donné quelques commissions à Zago?

DERVILLE.

Non. Pourquoi?

LOUISE.

Il n'est pas venu dîner, je le cherche partout, je ne le trouve nulle part.

DERVILLE.

Il viendra.

LOUISE.

Mais voilà bientôt l'heure du bal.

DERVILLE.

Savez-vous où est l'oncle d'Honorine.

LOUISE.

Il se promène seul auprès de la pièce d'eau.

DERVILLE.

Bon. (*Il s'en va.*)

LOUISE.

Si vous rencontrez Zago, vous l'enverrez?

DERVILLE.

Oui, oui.

(Il sort par la grille du jardin.)

SCÈNE III.

LOUISE, ensuite ZAGO.

LOUISE.

Je crois que monsieur Duchemin n'est pas fort satisfait de son voyage. Quel triste dîné sa nièce lui a fait faire!... Si cela continue, on n'y pourra plus tenir... Mais Zago... Je ne conçois rien à cela.

Air : *De l'ouverture du Déserteur.* (*Andante.*)

Où peut-il être caché?
En vain je l'ai cherché.

(Elle appelle.)

Zago.

(Elle écoute.)

ZAGO, qu'on ne voit pas.

Ah! oh!

LOUISE, appelant.

Zago.

(Elle écoute.)

ZAGO, toujours sans être vu.

Ah! oh!

LOUISE.

Je crois l'entendre, ou c'est l'écho.

ZAGO, sans paraître.

Moi suis ici depuis tantôt.

LOUISE.

Où donc! Où donc?

ZAGO, paraissant à la fenêtre au-dessus du pavillon, après avoir ouvert la persienne.

En haut.

LOUISE.

Ah! bon Dieu! qu'est-ce que tu fais là?

ZAGO.

(*Suite de l'air.*)

Honorine bien cruelle,
A rendu moi prisonnier :
Voudrais sortir de chez elle...
Va prendre petite échelle,
Là-bas, vers grand maronnier.

(Louise disparaît pour aller chercher l'échelle.)

Zago, bon enfant, bon diable,
Pourquoi punir li pour rien ?
C'est pas chose raisonnable
D'emprisonner citoyen.
A présent, moi l'ame fière ;
Si moi libre comme eux tous,
Veux liberté tout entière,
Et point grilles, point verroux.

(Louise apporte l'échelle qu'elle pose contre la fenêtre. Zago se hâte de sortir.)

Décampons de ma clôture.

LOUISE.

Doucement, prends garde à toi.

ZAGO.

Ne crains rien, l'échelle est sûre.

(Il saute du milieu de l'échelle en bas.)

J'en suis dehors, et je jure
Plus laisser renfermer moi.

LOUISE.

Mais par quel hasard te trouvais-tu là-haut ?

ZAGO.

Moi dire à toi, quand moi dîner... Aussi ien, j'entends madame Honorine, allons-ous en

Il prend l'échelle et se sauve avec Louise, tandis qu'Honorine sort du pavillon; et les voit s'enfuir. La porte ouverte laisse voir le cabinet de toilette d'Honorine.)

SCÈNE IV.

HONORINE, seule.

Fort bien... Le prisonnier est échappé, t l'on dansera malgré moi... Derville et Louise vont triompher : ils auront à cette fête iberté toute entière, rien ne les gênera... Eh bien! puisque je n'ai pu empêcher ce naudit bal, je veux en être aussi : oui, je n'y rendrai, j'y danserai, je m'y amuserai... ou je ne m'y amuserai pas... Je veux suivre cette intrigue, m'assurer de leur perfidie... Ils ne s'attendent guère à me trouver-là... Mais un bal!... Faite comme je suis... Et personne pour m'habiller. N'importe. (*Elle entre dans le pavillon, et se place à sa toilette en face du spectateur.*) Commençons par me coiffer. (*Elle prend le peigne et s'arrête.*) Je ne sais comment m'y prendre...

Air : *Rien n'est si plaisant.*

Pour m'enseigner des arts inutiles,
On me fit jadis périr d'ennui.
Au lieu de tous ces talens futiles,
Il fallait m'apprendre à me passer d'autrui.
(Se crêpant les cheveux avec impatience.)
Se coiffer soi-même est difficile.
(Se piquant les doigts.)
Que de maladresse !... Oh ! l'imbécile !
Quelle peine !
Quelle gêne !
Je doute que j'y parvienne.

Pour m'enseigner, etc.
(Essayant un chapeau.)
Voyons pourtant
En persistant,
Si je pourrai,
Si je saurai,
M'ajuster pour ce bal,
Ou bien ou mal...
Ce chapeau me déplaît :
Comme il est fait !
Tous ces rubans divers
Sont à l'envers
Et de travers :
En vérité c'est une horreur,
Je suis coiffée à faire peur.

Pour m'enseigner, etc.
(Pendant la dernière reprise, elle se lève en colère, jette chapeau qu'elle avait sur la tête, et sort du pavillon

SCÈNE V.

HONORINE, LOUISE.

HONORINE, à Louise qui paraît avancer avec crainte.

Que voulez-vous ? que demandez-vous ? que cherchez-vous ?

LOUISE.

Madame...

HONORINE.

Quoi ! cette insolente créature aura l'audace de me tourmenter encore... Je ne jouirai pas d'un moment de tranquillité dans ma maison... Eh bien !

LOUISE.

Je venais vous proposer de vous habiller.

HONORINE.

M'habiller ! me proposer de m'habiller !... à l'heure qu'il est !... dans l'état où je suis !... La sotte, l'impertinente... Vous êtes bien hardie de vouloir encore m'approcher.

LOUISE.

Ne me refusez pas.

HONORINE.

Retirez-vous, n'abusez pas de ma patience, de ma douceur.

LOUISE.

Je vous en prie.

HONORINE.

Air : *Duo de Tom Jones.*

Non, non, va-t'en et laisse-moi ;
Je ne veux point de ton service :
Ta présence fait mon supplice,
Retire-toi
Et laisse-moi.
L'hypocrisie et la malice
Ont en ces lieux guidé tes pas :
Pour m'obliger tu n'y viens pas.

LOUISE.

Ah! rendez-moi plus de justice;
Vous qui m'aimiez, ma bienfaitrice.

HONORINE, tourne autour de Louise d'un air colère et animé.

Voyez un peu quelle élégance!
Quelle arrogance!

LOUISE.

De vos bienfaits je suis parée,
Et mon ame en est pénétrée.
Vos bontés font mon seul espoir,
Et vous servir est mon devoir.
De vos bienfaits je suis parée,
Vos bontés font mon seul espoir.

HONORINE.

Ah! d'orgueil elle est énivrée;
Comme avec soin elle est parée!
Son projet est facile à voir :
Tu crois donc m'être préférée!
Va, crains tout de mon désespoir.

ENSEMBLE.

HONORINE.

Tiens, tiens,... tu ne profiteras pas de ta le toilette.

(disant ces mots, Honorine en fureur tapone les cheveux de Louise, lui arrache son chapeau, et se retire en la menaçant.)

LOUISE.

La cruelle femme!

SCÈNE VI.

LOUISE, ZAGO.

ZAGO, qui a vu l'emportement d'Honorine, accourant du jardin.

Eh! bon Dieu! bon Dieu! pauvre Louise! pauvre bonne! Honorine encore battre toi!

LOUISE.

Oh! non, cette fois elle n'en voulait qu'à sa coiffure; c'est une suite de sa ridicule jalousie.

ZAGO.

Comment! elle encore toujours jalouse?

LOUISE.

Elle est bien à plaindre, puisque ce triste sentiment lui fait voir une odieuse rivale

dans celle qui lui est le plus tendrement attachée.

ZAGO.

Air : *Lorsque toi sortir de case* (de Paul et Virginie.)

Honorine toujours aise
Quand faire aux autres chagrin ;
Elle aussi par trop mauvaise,
Et moi plus l'aimer enfin.

LOUISE.

Ah ! Zago.

Malgré ses torts, ses caprices.
Nous ne la haïrons jamais ;
Nous oublirons ses injustices
Pour songer à ses bienfaits.

ENSEMBLE.

ZAGO.

Nous songer à ses bienfaits.

LOUISE.

Pour songer à ses bienfaits.

ZAGO.

Honorine à présent retirée chez elle..... Attends, attends, moi bientôt raccommode coiffure à toi.

(Il ramasse le chapeau de Louise et va cueillir une rose

LOUISE.

C'est pourtant être née bien malheureuse-
:nt que de mettre tout son plaisir à faire de
peine aux autres.

ZAGO.

Tiens, toi placer là.

la fait asseoir sur son tambourin, et lui remet son chapeau.)

Même air.

Sur sa tête que moi pose
Petit chapeau bien joli...
(Plaçant la rose dans les cheveux.)
Puis encor bouton de rose
Que moi tout exprès cueilli...
Pour parer dame de ville...
Faut beaucoup d'art et grands apprêts;
Mais toilette à toi plus facile;
Nature a fait tous les frais.

ENSEMBLE.

LOUISE.

L'amitié fait tous les frais,

ZAGO.

Nature a fait tous les frais.

LOUISE.

Mais, Zago, ce que tu me dis-là, c'est un
ompliment.

ZAGO.

Oh ! non, moi pas savoir compliment, parler toujours avec cœur à moi.

LOUISE, imitant le ton de Zago.

Et moi répondre à toi de même.

ZAGO.

Ah ! coiffure à toi bien raccommodée, et toi jolie, jolie... Encore mieux comme auparavant.

LOUISE.

Bien obligé, mon petit Zago.

ZAGO.

A présent nous allons chercher noce..... Tiens, moi apporter tambourin, et galoubet oublié.

LOUISE.

L'étourdi ! à quoi penses-tu donc ?

ZAGO.

A bonne amie à moi, toujours, toujours, toujours... Mais moi bientôt revenir.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN, ensuite HONORINE.

MATHURIN.

Eh ben, mon pauvre Zago, t'as donc été n cage?

ZAGO.

Oh! pas long-tems.

LOUISE, le regardant aller.

Ce pauvre garçon!

MATHURIN.

Ah! mon Dieu mon Dieu, queu femme que :'te madame Honorine!...

HONORINE, entr'ouvrant la porte du pavillon.

Ils parlent de moi!

(Elle écoute.)

MATHURIN.

Mais c'est un lutin, un vrai diable.

LOUISE.

Tu as un grand plaisir à en dire du mal.

MATHURIN.

Autant qu'elle en trouve à nous faire enrager tous.

LOUISE.

En tout cas, ce n'est pas à toi qu'il convient de déclamer si fort contre elle.

MATHURIN.

Faudrait-i' pas faire son éloge ?

LOUISE.

Tu le devrais peut-être.

MATHURIN.

Oui !... Ah ! morgué ! si gn'y a qu' moi qui chante ses louanges...

LOUISE.

Tu ne vois que ses défauts, tu ne connais pas ses qualités.

HONORINE, à part.

Comment ! Louise prend ma défense !

MATHURIN.

Je ne connais pas ses qualités ! ah ! que si que j' les connais.

AIR : *Voici les étrennes de Cythère.*

C'est un mauvais cœur, une ame dure ;
V'là com' tout chacun doit la juger.
D'puis qu'all' est au monde, oh ! oui, j'en jure,
All' n'a jamais eu l'désir d'obliger.

HONORINE, à part.

Comme il me traite.

LOUISE.

Elle fait du bien plus qu'on ne pense,

Et toi-même un jour en conviendras;
Oui, plus d'une fois, sa bienfesance
Dans l'obscurité, dans le silence,
A rendu service à des ingrats.

MATHURIN.

Rendu service! elle!... allons donc!...

ENSEMBLE.

C'est un mauvais cœur, etc.

HONORINE, à part.

Louise, pour qui je fus si dure,
Et que ma fureur vient d'outrager,
Loin de se venger
De cette injure,
Est la première à me protéger.

LOUISE.

Quelle calomnie!

MATHURIN.

Calomnie! ah! c'est tout au plus d' la mélisance, et ben douce encore.

LOUISE.

Moi, je connais Honorine mieux que toi, et je te soutiens qu'elle est humaine, libérale...

MATHURIN.

Libérale, oui! (*Portant la main à sa joue.*) Ah! je me souviens de tantôt.

LOUISE.

Et si je te disais, méchant, que les six cents livres que je t'ai remis hier sont un don de sa générosité?

MATHURIN.

Badinez-vous?

LOUISE.

Elle n'a cependant pas à se louer de toi.

MATHURIN.

Quoi! ce n'est pas M. Derville...

LOUISE.

Non, c'est Honorine qui t'a tiré d'embarras... et voilà comme tu l'en récompenses?

MATHURIN.

Comment! c'est c'te méchante femme qui est si bonne!

LOUISE.

Diras-tu encore qu'elle a un mauvais cœur?

MATHURIN.

Oh! non, non, je ne peux plus voir que ses bienfaits.

LOUISE.

Sois sûr qu'il ne manque à Honorine qu'un peu de douceur et d'aménité pour être chérie de tous ceux qui l'entourent.

HONORINE, à part.

Serait-il vrai ?

MATHURIN.

Ça s' pourrait ben.... Ma foi, j' crois que j' l'i pardonne le soufflet de tantôt... et pourtant il était sec... Mais c'te pauvre chère femme... Que j'suis donc fâché de c' qui va l'i arriver !

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

HONORINE, à part.

Que veut-il dire?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ZAGO.

ZAGO, revenant avec son galoubet.

Allons, allons, partons.

LOUISE.

Un moment. (*A Mathurin.*) Explique-toi.

MATHURIN, d'un air mystérieux.

I' s' trame queuqu' chose contre Honorine.

LOUISE, ZAGO.

Comment ?

MATHURIN.

J' passais tout à-l'heure auprès du p'tit bosquet, au bout du parterre, où c' que M. Derville causait avec l'oncle de sa femme; j' n'ai pas voulu écouter, parce que ça n'est pas poli : mais je m'suis tapi derrière la charmille, et j'ai tout entendu.

ZAGO.

Sans écouter.

LOUISE.

Après ?

MATHURIN.

Monsieur Duchemin parlait comme ça. (*Il imite quelqu'un qui veut persuader.*) Mais, Derville, calme-toi ; et l'autre lui répondait comme ça. (*Il contrefait celui qui ne veut rien entendre.*) Non, mon oncle, c' n'est pas une femme, c'est un diable. — J'en conviens ; mais l'y a d' la ressource : — Gn'y en a point. — Faut voir. — Tout est vu. — Un peu de patience. — J' n'en ai plus. je ne saurais vivre avec Honorine, c'est un tourment continuel : all' me f'rait mourir de

chagrin; faut en finir; et pour ça, gn'y a que l' divorce.

HONORINE, avec effroi, et ouvrant la porte du pavillon.

Le divorce!

MATHURIN.

Elle écoutait... (*En s'enfuyant.*) Sauve, sauve...

ZAGO.

Sauve, sauve...

(Il emmène Louise.)

LOUISE, en s'en allant.

Malheureuse Honorine.

SCÈNE IX.

HONORINE, seule, restée immobile à la porte du pavillon.

Je suis anéantie, confondue de ce que je viens d'entendre... (*Elle avance sur la scène.*) Le divorce! Derville pourrait songer... L'ingrat!... Mais que dis-je! avant de le condamner, examinons ma conduite. Chacun ici se plaint de moi... Tous ils m'accusent... Serais-je donc en effet une femme insupportable. Aurais-je mérité la haine de tous ceux qui

m'entourent !... Mais Derville que j'aime, que j'adore... Ah ! l'idée d'une séparation me tue...

(On entend le son du tambourin et du galoubet.)

On vient, c'est la noce... Retirons-nous, et cachons ma douleur.

(Elle rentre dans le pavillon à l'arrivée de la noce.)

SCÈNE X.

DERVILLE, DUCHEMIN, LOUISE, ZAGO, MATHURIN, BLAISE, CLAUDINE, TOUTE LA NOCE.

(Derville donne le bras à Claudine, Blaise à Louise, Duchemin est en avant, et Zago précède la marche en jouant du tambourin. Derville et Louise paraissent tristes.)

DUCHEMIN.

Air : *D'un tambourin de Rameau.*

Vive un tambourin qui nous réveille :
Oui, c'est l'instrument
Le plus charmant.

TOUS.

Vive un tambourin, etc.

DUCHEMIN.

Rien ne chatouille l'oreille

Comme le son guilleret
Du galoubet.

TOUS.

Rien ne chatouille, etc.

(Pendant cet air, la marche a traversé le théâtre, et dépassé la grille pour établir la danse dans le jardin.)

BLAISE.

Allons, mes amis, une contre-danse. M. Duchemin, v'là Claudeine qui vous tend les bras.

DUCHEMIN.

Grand merci, je ne suis pas pour la contre-danse.

BLAISE.

C'est l'allemande?

DUCHEMIN.

Encore moins; je danserai modestement le petit menuet : mais commencez toujours.

BLAISE.

Eh ben! vous nous montrerez les figures.

DUCHEMIN.

Soit; le conseil c'est mon fort : quant à l'exécution...

BLAISE.

C'est vot' faible... gn'y a pas d' mal à ça, chacun son genre.

DUCHEMIN.

Derville va faire danser Claudine, et il s'en acquittera mieux que moi.

BLAISE.

Ça s' pourrait ben, au moins. (*Il présente sa femme à Derville.*) A vous, Monsieur; moi, j' prends Louise. (*Il présente la main à Louise qui l'accepte tristement.*) Mais quoi qu' vous rêvez donc, vous êtes ben triste?

LOUISE.

Je ne suis pas gaie.

BLAISE.

Consolez-vous, vot' tour viendra. — En place. (*La contre-danse se forme.*) Allons, Zago, fais nous ronfler ça joliment.

ZAGO.

Laquelle ?

BLAISE.

Laquelle ?... Ma foi... une qui aille toute seule; car, dans c' pays-ci, je n' sommes pas forts sur la partie d' la danse.

ZAGO, il prélude l'air.

Voulez-vous celle-là ?

DUCHEMIN.

Oui, oui.

ZAGO, serrant les cordes du tambourin.

Ça y est.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE, paraissant à la fenêtre du pavillon, au-dessus du cabinet de toilette, en face du public, et n'étant aperçue d'aucun des autres personnages.

HONORINE.

Que je suis malheureuse. Abandonnée à ma douleur, personne ne s'intéresse à moi.

DUCHEMIN.

Le grand rond.

HONORINE.

Air : *De la Contre-danse.*

On se livre au plaisir,
Honorine
Seule est chagrine ;
On se livre au plaisir,
Et moi seule je dois souffrir.

DUCHEMIN, indiquant les figures.

Croisez, balottez.

HONORINE.

Si mon époux

Suis son courroux,
Que ferai-je,
Hélas! et que deviendrai-je?

DUCHEMIN.

Chassez...

HONORINE.

Aujourd'hui,
Sans appui,
Comment me trouver avec lui?

DUCHEMIN.

Dos à dos.

HONORINE.

Ah! ce moment est effrayant!
Que dira-t-il en me voyant?
(Elle reste rêveuse.)

DUCHEMIN.

Faites tourner la dame... C'est ça. (*Chantant sur l'air de la contre-danse.*) Balottez, rigaudon, en avant... Allez... A merveille, balancez, rigaudon... En mesure, restez-là... Bon... Trala, la, la, la.

(Honorine disparaît.)

BLAISE, interrompant.

Arrêtez, arrêtez... Écoutez donc, vous autres, j' nous grillons là à l'ardeur du so-

il... M'est avis que j' serions mieux sous les ·ands maronniers.

DERVILLE.

Il a raison.

TOUS.

Allons-y.

(Ils s'enfoncent dans le jardin et disparaissent.)

CLAUDINE, à Louise qui reste.

Viens donc, Louise.

LOUISE.

Tout-à-l'heure.... Fais-moi le plaisir de ›rendre ma place pour un instant.

CLAUDINE.

Oui, oui.

(Elle sort.

SCÈNE XII.

HONORINE, LOUISE.

LOUISE, à part.

Le bonheur d'Honorine, la tranquillité d'une famille qui serait peut-être heureuse et paisible sans moi, tout me fait un devoir de ne pas différer plus long tems.

HONORINE, à part.

Louise semble vouloir me parler.

LOUISE, avec un peu de crainte.

Ma chère maîtresse, daignez m'écouter sans colère.

HONORINE, avec bonté.

Approchez, Louise, ne craignez rien.

LOUISE.

O ma bienfaitrice! je comptais passer mes jours auprès de vous et vous consacrer toute mon existence; mais puisque je suis devenue dans cette maison un objet de discorde, je n'y dois pas rester davantage, et je suis prête à me rendre dans l'asyle qu'il vous plaira de m'indiquer.

HONORINE.

Est-il possible?

LOUISE.

Air : *L'Amour donne de la mémoire.*

Ordonnez du sort de Louise;
Vous la voyez à vos genoux.
(Elle se jette à genoux, et Honorine la relève avec douceur)
Résignée à tout et soumise,
Vous obéir lui sera doux:
Elle est digne encore
Des bontés dont on l'honore;
Et quelle que soit sa douleur

Et son malheur.
Louise, tant qu'elle vivra,
De vos bontés se souviendra.

HONORINE, à part.

Que son dévouement, que sa candeur me ouchent! (*Haut.*) Quoi! Louise, tu ne me ais pas?

LOUISE.

Moi, vous haïr!

HONORINE.

J'ai été pour toi si injuste!

LOUISE.

Si généreuse!

HONORINE.

J'ai fait le tourment de ta vie.

LOUISE.

Vous avez pris soin de mon enfance.

HONORINE.

Je t'ai accablé de mauvais traitemens.

LOUISE.

Vous m'avez comblée de bienfaits, et rien u monde ne pourra me les faire oublier; je ne trouverais sans appui, sans asyle, au sein le la misère, que mon cœur vous serait tou- ours également attaché.

HONORINE.

C'en est trop... Je ne puis retenir mes larmes... Ma chère, ma bonne Louise, j'ai bien des torts à réparer envers toi... Promets-moi de ne jamais me quitter, et sois toujours mon amie.

LOUISE, se jettant dans les bras d'Honorine.

Vous ne croyez plus à vos soupçons, vous m'aimez encore. (*Honorine la presse contre son sein.*) Ce moment efface toutes mes peines, il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour vous voir heureuse.

HONORINE.

Heureuse! moi!... Jamais, jamais... J'ai perdu le cœur de Derville.

LOUISE.

Il vous aime toujours.

HONORINE.

Eh! comment l'espérer!

Air : *Duo de Blaise et Babet.*

LOUISE.

Du plus tendre époux,
Ah! vous êtes chérie :
Revenir à vous,
C'est sa plus douce envie.

ENS.

HONORINE.

3. Ah! de mon époux,
Dois-je être encor chérie,
Lorsque mon courroux
Fit les maux de sa vie.

LOUISE.

Il doit avoir bien du chagrin,
Mais il va changer de dessein...

HONORINE.

Puis-je blâmer son dessein?

LOUISE.

3. Il verra son épouse
Douce, bonne et plus jalouse.

HONORINE.

Trop long-tems son épouse
Fut et grondeuse et jalouse.

LOUISE.

Tout changera demain,
Et vous n'aurez plus de chagrin.

HONORINE.

3. Ah! de mon époux, etc.

LOUISE.

Du plus tendre époux, etc.

HONORINE.

J'aperçois Derville et mon oncle; ils nblent venir de ce côté... Je vais essayer de

parer le coup dont je suis menacée; mais je crains bien de ne pas réussir.

LOUISE.

Vous réussirez. (*A part.*) Et nous, empêchons qu'on ne vienne interrompre cette explication.

(Louise laisse passer Derville et Duchemin dont elle n'est pas vue, et se retire ensuite derrière la grille, et elle observe ce qui se passe sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XIII.

HONORINE, DERVILLE, DUCHEMIN.

DERVILLE, en entrant avec Duchemin sans voir Honorine.

Air : *Non ma chère Lise.*

Non, c'est impossible,
Non, jamais
Nul espoir de paix
Avec cet esprit inflexible :
Non c'est impossible,
Et je veux
Rompre enfin des nœuds
Qui me rendent trop malheureux.

DUCHEMIN.

Mais pourtant ton cœur l'adore.

DERVILLE.

Ah! quand on aime sans retour,
On parvient à vaincre l'amour.

DUCHEMIN.

Attends, mon cher, attends encore.

HONORINE, à part.

Ciel! est il possible!
Désormais
A tous mes regrets,
Il sera donc inaccessible!
Ciel! est-il possible!
Sort affreux!
Quoi! pour être heureux.
Il croit devoir rompre nos nœuds!

DUCHEMIN.

Crois qu'il est possible
Qu'à jamais
Tu trouves la paix,
Avec cet esprit peu flexible;
Oui, oui, c'est possible;
Et tu veux
Dissoudre des nœuds
Qui pourraient devenir heureux!

DERVILLE.

Non, c'est impossible, etc.

DUCHEMIN

Enfin, mon cher Derville. (*Apercevant orine.*) c'est elle!... Tant mieux... (*Ap-int sur ce qu'il dit.*) Ma foi, puisque tu irrévocablement déterminé à consommer vorce...

DERVILLE.

Oui, c'est un parti pris.

HONORINE, paraissant aux yeux de Derville.

Il est donc vrai que tu m'abandonnes! m'a fallu l'entendre de ta bouche pour croire.

DERVILLE, s'efforçant de prendre le ton très-sé

Oui, Madame, je romps tous les liens q m'attachaient à vous, je les romps à jamais.

HONORINE.

Avec quelle assurance il prononce ce mots!

DERVILLE.

Vous l'avez voulu cette funeste séparation, vous avez tout fait pour la provoquer.

HONORINE, douloureusement.

Ah! mon oncle...

DUCHEMIN.

C'est là ce que je prévoyais.

DERVILLE.

Pourquoi vous plaindre quand vous avez cherché votre sort?

HONORINE.

Ah! Derville, tu serais bien vengé, si tu pouvais connaître tous les reproches que je me fais.

DERVILLE, à part.

O ciel !..

DUCHEMIN, à part.

Nous y voilà.

DERVILLE, bas à Duchemin.

Quel langage !

DUCHEMIN, bas à Derville.

Elle est vivement affectée.

HONORINE.

Je conviens que j'ai mérité ma destinée.

DERVILLE.

Vous avez fait le malheur de mes jours.

HONORINE.

Oui; mais malgré tous mes torts, tu n'as jamais pu douter de ma tendresse pour toi; et dans ce moment encore, ton inflexible sévérité change mon caractère, sans rien changer à mon cœur.

DERVILLE, bas à Duchemin.

Ah ! s'il était vrai...

DUCHEMIN, bas à Derville.

Doucement, il faut la voir venir.

DERVILLE, à Honorine, d'un ton moins sévère.

Puis-je croire que vous m'ayez jamais aimé, lorsque toute votre conduite ?...

HONORINE, accablée de douleur.

Vous avez raison; mon amour ressemblait à la haine, en avait tous les effets (*Avec l'accent de la plus vive douleur.*); j'ai dû perdre votre cœur, je l'ai perdu...

(On voit paraître, au fond du théâtre, quelques personnages de la noce qui semblent venir chercher M. Derville et Louise: celle-ci les empêche de s'approcher; ils se tiennent derrière la grille, ainsi que le marié et la mariée qui arrivent ensuite, et observent avec beaucoup d'intérêt ce qui se passe sur le devant de la scène.)

DUCHEMIN.

Voilà où t'a réduit ta mauvaise tête.

HONORINE.

Oui, mon oncle; joignez-vous à lui, et tous les deux accablez-moi de reproches, je les ai mérités; je reconnais mes fautes, mes erreurs, j'ai honte de ma conduite et de moi-même, mon mari devrait me haïr, me détester... Rien ne peut me consoler de l'avoir tourmenté; et c'est à ses pieds que je veux implorer mon pardon.

DERVILLE, voulant l'empêcher de se mettre à genoux.

A mes pieds...

DUCHEMIN, à part, retenant Derville.

Laisse-la faire.

HONORINE, aux genoux de Derville.

On ne s'avilit point aux genoux de ce qu'on me.

DERVILLE, s'arrachant aux efforts de Duchemin pour le retenir.

Je n'y tiens plus. (*Relevant Honorine.*) Chère épouse, viens dans mes bras.

HONORINE, se jettant au cou de Derville.

Ah! mon ami.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, ZAGO, MATHURIN, BLAISE, CLAUDINE, TOUTE LA NOCE arrivant gaîment.

CHŒUR.

DUCHEMIN, LOUISE, MATHURIN, ZAGO, TOUTE LA NOCE.

Air : *O jour heureux.*

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! ah! quelle douce ivresse!
A la douleur succède l'allégresse :
Nous bénissons le jour heureux
Qui vous réconcilie ;
Jouissez-en, et de tous deux
Que le passé s'oublie :
Ah! quel plaisir! ah! quelle douce ivresse!

A la douleur succède l'allégresse.

Tendres époux !
Comme pour vous
En ce moment tout change !
Plus de chagrin,
Goûtez enfin
Un bonheur sans mélange ;
Et désormais
Vivez toujours en paix.

ENSEMBLE.

DERVILLE, HONORINE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !
A la douleur succède l'allégresse :
Ah ! bénissons l'instant heureux
Qui nous réconcilie ;
Jouissons-en, et de tous deux
Que le passé s'oublie :
Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle douce ivresse !
A la douleur succède l'allégresse.

Quel sort plus doux !
Comme pour nous
En ce moment tout change !
Plus de chagrin,
Goûtons enfin
Un bonheur sans mélange ;
Et désormais
Vivons toujours en paix.

DERVILLE.

O ma chère Honorine, sois aussi raison-

nable que tendre, et nous serons toujours heureux.

HONORINE.

En me conduisant d'après ma tête, j'ai fait mon malheur et le tien; en prenant mon cœur pour guide, je crois notre bonheur assuré... Mes amis, vous avez tous à vous plaindre de moi...

LOUISE.

Vous êtes heureuse, et tout est oublié.

TOUS.

Oh! oui, tout est oublié!

MATHURIN, à Honorine.

Excepté vos bienfaits qui sont gravés là,

(Montrant son cœur.)

DUCHEMIN.

Ah! ça, puisque tout est raccommodé, j'espère que nous souperons plus gaîment que nous n'avons dîné.

HONORINE.

Daignerez-vous pardonner?...

DUCHEMIN.

Ma chère amie, c'est à toi de me pardonner; oui, tu vois un coupable, c'est moi qui suis cause que Derville aujourd'hui...

HONORINE, embrassant Duchemin.

Ah! mon oncle, vous m'avez rendue à la raison, c'est un titre de plus à ma reconnaissance.

DUCHEMIN, à Derville.

Eh bien! mon ami, avais-je tort? Il y a toujours de la ressource quand le cœur est bon.

VAUDEVILLE de M. Jadin.

DERVILLE.

Sexe charmant, par qui nous sommes
Bons ou méchans, heureux ou malheureux,
Vous devez captiver les hommes
Par tous les droits que vous avez sur eux : (bis.)
Mais de ces droits incontestables,
Quel que soit le pouvoir vainqueur,
Les plus certains, les plus durables,
C'est la bonté, c'est la douceur. (bis.)

LOUISE.

Dans un pays tel que le nôtre,
Où tour-à-tour on se doit assister,
Le droit de commander à l'autre
N'est pas celui de le persécuter : (bis.)
Vous qui prêchez l'obéissance,
Au lieu d'inspirer la terreur,
Adoucissez la dépendance
Par la bonté, par la douceur. (bis.)

DUCHEMIN.

Si la terreur voulait suspendre
Et diviser tous les honnêtes gens,
Français, tâchons de nous entendre,
Nous déjoûtrons encor les intrigans. (*bis.*)
Ah! parmi nous, que la justice
Fixe la paix et le bonheur;
Et que leur règne s'affermisse
Par la bonté, par la douceur. (*bis*)

HONORINE, au public.

J'étais pleine d'extravagance;
Mais me voilà raisonnable à présent.
En ces lieux avec indulgence,
Vous avez vu cet heureux changement: (*bis.*)
Sur d'autres défauts d'Honorine,
N'usez pas de plus de rigueur,
Et que ce soir tout se termine
Par la bonté, par la douceur. (*bis.*)

FIN D'HONORINE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur M. Ourry. . . . . .
La danse interrompue, comédie en un acte, par MM. Barré et Ourry. . .
Notice sur M. Radet. 1
La matrone d'Éphèse, comédie en un acte par M. Radet. 67
La bonne aubaine, comédie en un acte par le même . . . . . 15.
Le Faucon, comédie en un acte par le même. 197
Honorine, comédie en trois actes par le même 329

FIN DE LA TABLE.

MAY 31 1956